In Item 3 (Lordat)
Sigs 8 & 9 transposed

DES SYSTÊMES
EN MÉDECINE,
ET DE LEUR INFLUENCE
SUR LE TRAITEMENT
DES MALADIES,

DISCOURS SERVANT D'INTRODUCTION AU COURS DE THÉRAPEUTIQUE ET DE MATIÈRE MÉDICALE, DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, POUR L'ANNÉE 1827;

PAR F.-C. CAIZERGUES,
PROFESSEUR, CORRESPONDANT DES ACADÉMIES ROYALES DE MÉDECINE DE PARIS, MADRID, ETC., ETC.

A PARIS,
CHEZ GABON ET COMP. LIBRAIRES, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,
ET A MONTPELLIER,
CHEZ { LES MÊMES LIBRAIRES,
SEVALLE, LIBRAIRE, GRAND'RUE, N.° 122.

1827.

MONTPELLIER, IMPRIMERIE DE M.me V.e PICOT, NÉE FONTENAY,
SEUL IMPRIMEUR DU ROI, PLACE LOUIS XVI, N.° 200.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

95400

DES SYSTÊMES
EN MÉDECINE,
ET DE LEUR INFLUENCE
SUR LE TRAITEMENT
DES MALADIES.

MESSIEURS,

Je me propose de vous présenter l'histoire des systêmes qui ont régné successivement en médecine, de déterminer l'influence qu'ils ont exercée sur la manière de traiter les maladies, et de vous démontrer la nécessité de ramener la Thérapeutique aux résultats immédiats de l'observation et de l'expérience.

L'intérêt que le sujet de ce discours, ou plutôt de cette introduction, aurait excité, à quelque époque qu'il eût été traité, doit s'accroître dans un temps où quelques novateurs, méprisant les

utiles travaux des grands médecins qui nous ont devancés, prétendent avoir établi la science sur ses véritables fondemens, tandis qu'ils n'ont fait qu'enseigner des doctrines restreintes dans leurs vues générales, et nécessairement erronées, parce qu'elles ne reposent pas sur l'examen comparatif de l'universalité des faits observés dans les maladies et dans leur traitement.

Lorsque vous vous êtes livrés pour la première fois à l'étude de la médecine, vous avez été découragés, peut-être, par le nombre et par la diversité des systêmes qui se sont succédé avec rapidité dans cette science, et qui ont pu vous faire douter de la certitude de ses principes. Mais les systêmes servent à attester seulement, que le domaine de la médecine est grand, et que notre esprit est trop borné pour en embrasser toute l'étendue.

La science de la médecine est si vaste; les faits dont elle se compose sont si nombreux, si variés et si compliqués, qu'elle semble surpasser les forces de l'entendement humain. Aussi, n'a-t-elle pu être saisie dans ses détails et dans son ensemble, que par quelques hommes d'un génie extraordinaire, que la nature, avare, produit, de loin en loin, pour le renouvellement ou pour le perfectionnement des sciences.

C'est à ces deux causes : d'un côté, l'étendue, je dirai même l'immensité de la médecine; de l'autre,

les bornes de notre intelligence, qu'on peut rapporter toutes les hypothèses médicales qui ont paru, et toutes celles qui doivent paraître encore.

Cependant, la connaissance des systêmes est de la plus grande utilité. Les systêmes sont autant de rayons de lumière qui viennent frapper successivement les différentes faces d'un objet, pour les éclairer et nous en faire apercevoir les moindres circonstances; en sorte que tous les systêmes réunis, et réduits à ce qu'ils ont de positif, peuvent nous offrir la collection des notions les plus précises et les plus complètes que nous possédions sur cet objet.

Nous devons étudier les systêmes, en médecins éclectiques; car chacun d'eux est fondé sur un certain nombre de faits vrais, et qui ont été observés, dans le principe, sans aucun esprit de secte.

Les vices des systêmes proviennent de ce que leurs inventeurs ont trop généralisé des faits, d'ailleurs, bien constatés; qu'ils ont rapproché de ces faits d'autres faits qui n'ont pas, avec les premiers, assez de points de contact pour leur être associés, et qu'ils ont même forcé leurs analogies.

Il résulte d'une étude critique des systêmes, l'avantage infiniment précieux de nous faire bien connaître toutes les circonstances des phénomènes sur lesquels ils reposent, et qui ont servi de base aux théories dont se compose chacun d'eux. On est, en effet, obligé de convenir qu'il n'y a pas eu de systême, quelque vicieux ou défectueux qu'il

ait été ; de quelque danger qu'il ait été suivi dans son application exclusive, indistincte et indéterminée, qui n'ait fourni à l'art des observations intéressantes, et des vues aussi saines qu'utiles dans certains cas.

Cette étude doit nous conduire à cette proposition générale et fondamentale de Thérapeutique :

On ne peut se former une idée parfaitement exacte de tous les états morbides, et déterminer avec précision toutes les indications curatives, qu'en choisissant, dans chaque systême, ce qu'il a de bien prouvé, et en rejetant les principes trop généraux et exclusifs, qui n'étant que le produit de l'imagination, ou le résultat de la combinaison de faits sans affinité entr'eux, ne peuvent servir de données positives au traitement des maladies.

En parcourant l'histoire de la médecine, il est aisé de se convaincre combien on s'est souvent éloigné des règles de la méthode de philosopher qu'on doit suivre dans cette science. De tout temps, on a raisonné avant d'avoir bien vu, et l'on a établi des principes avant d'avoir recueilli un nombre suffisant de faits qui vinssent se ranger sans effort sous ces principes. De là, les vices de la plupart des systêmes qui se sont partagé l'empire de la science.

Cette histoire démontre aussi, qu'on peut attribuer à deux causes, les vices de ces systêmes.

La première cause se trouve dans les applications que l'on a faites à la médecine, des connaissances fournies par des sciences qui lui sont étrangères.

La seconde cause provient de ce que l'on n'a choisi, dans les phénomènes propres au corps vivant, que des circonstances dont l'étendue n'est pas assez grande pour embrasser, dans leurs limites, tout ce qui se rapporte aux causes et aux curations des maladies.

Dans la première catégorie sont compris les systêmes qui ont cherché leurs moyens d'explication dans les dogmes philosophiques de leur temps et dans les sciences chimiques, physiques et mathématiques.

Dans la seconde, sont classés ceux qui ont pris pour base quelques phénomènes principaux de l'économie animale auxquels on a donné une extension qu'ils ne peuvent avoir.

Les systêmes des naturistes, des humoristes, des méthodistes, des solidistes; la théorie de l'excitabilité, celle du contre-stimulus; enfin, la doctrine physiologique rentrent dans cette classe.

Le traitement des maladies ayant toujours été déduit des idées vraies ou fausses que l'on s'est faites de leur nature, il est évident que les indications curatives ont dû être tirées des hypothèses qui se sont introduites dans la médecine. La

Thérapeutique a donc reçu des modifications plus ou moins grandes de l'influence des opinions médicales dominantes dans chaque siècle.

Nous avons dit, que la première cause des vices des systêmes en médecine, provient de ce qu'ils ont puisé dans des sciences qui lui sont étrangères, les raisonnemens et les explications qu'ils ont donnés des phénomènes observés dans l'état sain et malade.

Chaque siècle se distingue par un goût particulier qui dirige tous les esprits vers l'étude de certains objets. Les mêmes sciences ne sont pas cultivées de suite avec la même ardeur. Celles qui ont dominé quelque temps, sont remplacées par d'autres. Des découvertes sont faites; de nouvelles connaissances sont ajoutées aux anciennes. Dans ces études alternatives, toutes les sciences s'accroissent dans leur partie expérimentale; elles se perfectionnent dans leur partie dogmatique. Les médecins auraient-ils pu rester tranquilles spectateurs de tous ces mouvemens? Ils ont cherché à appliquer au sujet de leurs observations, des sciences dont ils voyaient les progrès s'étendre et les méthodes se perfectionner. La médecine a donc été assujettie, tour à tour, aux principes des sciences dominantes, et a revêtu la forme des divers systêmes qui ont joui de quelque célébrité dans le monde.

Dès le temps d'Hippocrate, la médecine était déjà

altérée par le mélange des systêmes physiques et philosophiques qui regnaient alors. Hippocrate aperçut tous les inconvéniens qui résultaient de cette association ; il prouva que le corps vivant suivait des lois spéciales, avait des mouvemens particuliers, et qu'il fallait se borner à étudier les phénomènes qu'il présente, sans chercher à les deviner par de vaines hypothèses. Il ramena la médecine dans le cercle des faits qui lui sont propres, et qui peuvent seuls fournir des résultats généraux sur la connaissance de l'homme malade, et des méthodes curatives véritablement utiles (1).

Mais la route que le vieillard de Cos avait tracée et parcourue le premier, fut abandonnée jusqu'à Galien, qui fit d'inutiles efforts pour la reprendre. La médecine fut occupée jusqu'à cette époque par un grand nombre de systêmes, parmi lesquels ceux d'Asclépiade et des méthodistes se font surtout remarquer.

Asclépiade transporta dans la médecine la philosophie de Démocrite, la philosophie corpusculaire ou des atomes, qu'Épicure avait développée et rendue plus complète, et que Lucrèce venait de faire revivre en l'embellissant des charmes de la poésie. Asclépia

Asclépiade puisa dans cette philosophie les principes de sa théorie. Il expliquait tout par le moyen de petits corps et de petits pores. Il rejetait tout

(1) Barthez, Discours sur le génie d'Hippocrate.

mouvement autocratique de la nature dans les maladies; il se moquait des idées du vieillard de Cos sur ces mouvemens, sur la coction, sur les crises; il appelait la médecine d'Hippocrate, une méditation sur la mort.

Asclépiade supposait le corps de l'homme composé de petits corps d'une figure différente, qui laissent entre eux des pores ou espaces qui sont eux-mêmes de forme et de grandeur diverses. Ces pores contiennent d'autres petits corps ou d'autres matières qui, y passant et repassant sans cesse, y éprouvent une sorte de circulation (1).

La santé dépendait de la juste proportion Συμμετρια des pores avec les matières qu'ils reçoivent, et auxquelles ils donnent passage.

La maladie résultait, au contraire, de la disproportion αμετρία entre les mêmes pores et ces matières.

Asclépiade attachait beaucoup d'importance dans l'étiologie des maladies, à l'obstacle que peuvent rencontrer les atomes, et à la stase qui en provient, ἔνστασίς.

Cette hypothèse s'accordait avec l'opinion d'Erasistrate, qui déduisait l'origine des maladies de l'affection des solides et de l'épanchement des fluides παρεμπτωσις (2).

---

(1) Histoire de la médecine par Daniel Le Clerc, seconde partie, liv. III, chap. VI, p. 398.

(2) Histoire de la médecine par Kurt Sprengel, t. II, sect. 5, chap. I.

Asclépiade en tirait la même conséquence que le médecin d'Alexandrie; celle que les humeurs sont le siége, non de la cause prochaine, mais seulement de la cause occasionelle des maladies, à la production desquelles elles ne peuvent contribuer que d'une manière indirecte.

Cette hypothèse de la stase, reproduite par les médecins mécaniciens, est devenue la principale base de la théorie qu'ils ont donnée de l'inflammation, de la fièvre et des autres maladies. Tant il est vrai que la faiblesse de notre esprit nous ramène souvent dans le cercle resserré de quelques idées, d'où nous avons peine à sortir.

L'énoncé des principes sur lesquels repose la doctrine d'Asclépiade suffit, sans doute, pour vous faire préjuger le peu de progrès que dut faire, à cette époque, le traitement des maladies. Il est évident qu'une Thérapeutique établie sur une étiologie aussi hypothétique, ne pouvait présenter que des vues ou fausses, ou extrêmement bornées.

Les maladies, ne reconnaissant d'autre cause que l'obstacle que rencontraient les atomes et la stase qui en provenait, le médecin de Pruse se proposait seulement de rendre les pores plus ouverts, et de faire circuler plus librement les sucs et les petits corps qui entretenaient la maladie par leur séjour ou stase.

Les moyens qu'il employait pour atteindre ce but, n'étaient pas plus étendus que les vues d'après

lesquelles il se dirigeait dans la détermination de ses indications curatives.

Il est impossible de réduire toutes les causes des maladies à un principe unique, l'altération du mouvement que la matière dont se compose le corps vivant peut éprouver. Cette matière et les forces qui l'animent, sont susceptibles de diverses lésions, dont Asclépiade ne tenait aucun compte. Comment aurait-il pu distinguer les indications thérapeutiques qui se rapportent à tous les états morbides, et assigner tous les moyens propres à les combattre?

Galien.

Galien, de tous les médecins de l'antiquité, celui qui joignait à l'esprit le plus brillant, les notions les plus approfondies sur toutes les branches de l'art de guérir, ne put se contenter des opinions des diverses sectes qui régnaient de son temps, et de ce qu'elles enseignaient comme les principes éternels de l'art. Galien lut Hippocrate, et le compara à la nature. Il fut frappé de l'exactitude des observations du divin vieillard, et tâcha de ramener la médecine dans la route depuis si long-temps délaissée, dans celle de l'observation et de l'expérience. Mais on est obligé de convenir, que les efforts de Galien n'aboutirent qu'à la production d'un systême, fondé sur les principes philosophiques et physiques de son temps. Barthez dit avec raison, que Galien ne peut être regardé comme le second d'Hip-

pocrate, dont il n'a été que le commentateur (1).

Possédant toutes les connaissances de son siècle, Galien orna les principes hippocratiques, du vain éclat des lumières qu'il emprunta à la philosophie péripatéticienne et aux sciences physiques.

La médecine d'Hippocrate est la collection des observations qu'il avait recueillies, et des principes qu'il avait déduits de leur comparaison immédiate; celle de Galien n'est presque autre chose qu'un tissu de raisonnemens sur l'influence des quatre élémens, sur les causes occultes, qu'il multiplie à l'infini; sur les qualités chaudes, sèches, froides, humides de ces élémens et des humeurs du corps; sur les dégénérations et la surabondance de celle-ci, qu'il regarde comme les seules causes des maladies (2).

Galien, maîtrisé par la force de son imagination et entraîné sans cesse vers la théorie par le caractère de son esprit, ne pouvait devenir aussi bon observateur qu'Hippocrate. Aussi, dans la plupart des histoires de maladies qu'il nous a laissées, semble-t-il n'avoir d'autre but que de faire parade de son érudition ou de son habileté dans le pronostic.

Les livres de Galien, qui ne contiennent presque aucune description de maladie, écrite avec cette simplicité qui caractérise Hippocrate, et qui est une

---

(1) Op. cit.

(2) Cabanis, Coup-d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine; Leclerc et Sprengel, op. cit.

expression fidèle de la nature, sont beaucoup trop remplis de disputes, le plus souvent, de mots, dans lesquelles brillent les subtilités de la plus fine dialectique (1).

Cependant, la Thérapeutique est redevable à Galien d'une grande partie de ses progrès, et il se vante justement d'avoir perfectionné les méthodes de traitement qu'Hippocrate avait déjà inventées (2). Le premier ouvrage complet sur l'art de traiter les maladies, est sorti des mains du médecin de Pergame.

Le *Methodus medendi* de Galien, qui, abstraction faite de ses théories, sera toujours un des plus beaux monumens de la médecine antique, expose les vrais principes de la Thérapeutique. L'auteur y a porté cet esprit d'analyse qui peut seul nous diriger dans l'étude et dans l'exercice de la médecine.

Galien est le premier qui ait reconnu que les maladies se composent d'une ou de plusieurs affections simples, contre lesquelles il faut diriger les indications curatives. C'est donc à lui que remonte la doctrine des élémens (3).

---

(1) Cabanis, op. cit.

(2) *Medendi methodum primùm ab Hippocrate inventam, deinde a Galeno declaratam, ac absolutam fuisse.* Arg. cap. VIII, lib. IX, p. 212, meth. med., ed. Chart.

(3) *Primum dicere oportet, quod morbum appellamus; secundo loco quot sint universi primi et simplices morbi, et veluti aliorum elementa; deinceps vero tertio, quot sint ii qui ex eorum compositione proveniunt.* (De diff. morb., lib. I.)

La distinction la plus importante, celle sur laquelle repose toute la science thérapeutique, a été faite par le médecin de Pergame. C'est la distinction de la maladie et de l'affection (1).

Le sort de Galien a été bien différent dans le cours des siècles. Les Arabes, lui portant un respect religieux, en firent leur idole; et des auteurs modernes ont osé vouer au mépris le médecin le plus savant de l'antiquité. Si l'enthousiasme des uns était exagéré, la critique des autres est trop injuste. Peut-on refuser un beau génie à l'homme qui a exercé sur l'art de guérir, une influence aussi grande que prolongée ?

Le Systême de Galien, qui avait plutôt renversé les opinions médicales de son siècle, que relevé la vraie médecine hippocratique, a regné despotiquement pendant plusieurs siècles dans les écoles et dans la pratique.

Les Arabes qui se bornèrent à traduire et à commenter les livres de Galien et ceux d'Aristote, dont la philosophie avait fourni au premier les principales bases de ses théories, ne pouvaient avoir d'autre systême. La médecine, sous les Arabes, fut toute galénique; elle le fut encore à la renaissance des lettres.

Il faut même le dire pour l'honneur de Galien : il a subi le sort qui est destiné, en général, à tous

---

(1) *Method. medendi*, lib. II, cap. VI.

les chefs de secte. Les idées qui ont servi de fondement à sa doctrine, ont reçu de la part de ceux qui l'ont adoptée, une extension excessive et exclusive qu'il n'avait pas eu, sans doute, l'intention de leur donner.

Chémiatrie. Les expériences bien faites, les observations recueillies avec exactitude, sont admises de tout le monde et en tout temps, parce qu'elles sont l'expression de la nature et de la vérité. Les raisonnemens, au contraire, sont sujets à être contestés et détruits, lorsqu'ils ne sont pas la conclusion immédiate des faits. Il n'est pas étonnant que le galénisme, dont les principes s'appuyaient plus sur les raisonnemens que sur l'observation, ait été renversé, lorsque les premiers chimistes l'attaquèrent.

Les chimistes avaient découvert plusieurs grands remèdes, à l'aide desquels ils produisaient des cures miraculeuses. Paracelse, par le moyen de l'opium et des préparations mercurielles, avait guéri des maladies réputées incurables jusqu'à lui.

Ces succès surprenans firent espérer à ces hardis expérimentateurs, que leur art pourrait leur rendre raison de tous les phénomènes qu'on observe dans l'économie animale, saine et malade. Bientôt ce qui se passait dans leurs laboratoires, devint pour eux l'image fidèle de ce qui s'opère dans le corps vivant.

Les actes de la vie, les mouvemens organiques de tous les genres ne sont plus que des fermenta-

tions, des neutralisations, des sublimations, des distillations, etc. Les acides et les alcalis, tantôt se combattant avec force, tantôt se neutralisant, déterminent, modifient, ou altèrent la plupart des fonctions (1).

L'humorisme, dont on trouve les premiers rudimens dans les ouvrages du Père de la médecine, et qui est un des principes fondamentaux de la doctrine de Galien, ne pouvait que recevoir de nouveaux développemens, et acquérir une influence excessive par les travaux des chimistes. La théorie des fermens et des effervescences créa de nouvelles altérations dans les humeurs, et le mot *âcreté* fut prononcé pour la première fois. Alors on spécifia d'une manière plus précise la nature des vices des fluides. Elle fut acide ou alcaline: de là deux classes de maladies, celles qui sont dues à une âcreté acide, et celles qui proviennent d'une âcreté alcaline (2).

Les chimistes ne remontant pas à la cause productrice de la prédominance, de l'effervescence, et de l'altération des fluides, et négligeant en entier l'action des solides, ne voyaient dans le corps de l'homme qu'un mélange d'humeurs continuellement en fermentation, en distillation, en précipitation, etc.

---

(1) Cabanis, *op. cit.*

(2) François de le Boë Sylvius fut le fondateur du système chémiatrique, auquel Paracelse et Van-Helmont avaient déjà préparé les esprits.

C'était des diverses dégénérations chimiques de ces humeurs et de leur mélange vicieux, qu'ils dérivaient la cause de toutes les maladies. Ils eurent la témérité de faire l'application de ces hypothèses au traitement des maladies, sans se douter un seul instant qu'elles fussent dénuées de vérité.

Quelques faits isolés, des expériences étrangères à l'étude de la vie, et des idées le plus souvent erronées, suffirent aux chimistes pour établir des conclusions générales, d'après lesquelles les principes d'action dans l'économie vivante et les causes des maladies leur paraissaient si simples et si faciles à reconnaître, qu'ils n'imaginaient pas comment on avait pu être si long-temps à les apercevoir.

Les indications thérapeutiques, ainsi que les moyens propres à les remplir, n'étaient pas, pour eux, plus difficiles à déterminer. Il ne s'agissait que de combattre les acrimonies acides ou alcalines des humeurs, ou de les expulser du corps.

Dans l'administration des remèdes que prescrivaient ces vues curatives, les chimistes ne tenaient aucun compte des mouvemens que la nature affecte dans les maladies; ils ne faisaient nulle attention aux périodes de ces dernières. Les signes essentiels des affections morbides, leurs complications diverses, les lésions des organes qu'elles pouvaient intéresser, la différence des constitutions épidémiques, le tempérament du malade, et tant d'autres circonstances non moins importantes à considérer, n'en-

traient pour rien dans les données de leur Thérapeutique.

Que pouvait-on espérer d'esprits préoccupés d'idées spéculatives, presque toujours en contradiction avec l'expérience clinique?

Les progrès que la chimie a faits de nos jours, étaient trop éclatans, pour que la médecine ne cherchât pas encore à tirer parti de cette science. Ses applications à l'art de guérir ont été renouvelées. Cependant, malgré le mouvement rapide que les chimistes modernes ont imprimé à cette branche des connaissances humaines, malgré les efforts très-louables, sans doute, de quelques médecins pour rendre les découvertes chimiques directement utiles en médecine, nous sommes forcés de convenir que les faits chimiques comparés avec quelques phénomènes de l'économie vivante, saine et malade, sur lesquels ils jettent une vive lumière, ne sauraient suffire pour servir de base à un système physiologique, pathologique et thérapeutique complet (1).

---

(1) Si la chimie ne peut prêter des bases solides à la science des indications, elle lui a été de la plus grande utilité sous le rapport des moyens qu'elle emploie. La Thérapeutique doit aux travaux des premiers chimistes, les diverses préparations mercurielles, antimoniales et autres; l'usage de l'opium que les galenistes rejetaient de la pratique, en disant qu'il épaissit les humeurs. Elle doit aux chimistes modernes, non seulement une infinité de nouveaux remèdes, mais encore, et ce

Il est hors de doute que les produits morbides ont des rapports avec des substances dont la chimie nous démontre les propriétés, et trouvent leurs analogues dans les résultats d'opérations chimiques.

---

qui n'est pas moins important, la juste appréciation et la correction de ces formules bizarres dans lesquelles on entassait, sous un seul et même médicament, une foule de substances qui, se neutralisant par les nouvelles combinaisons qu'elles éprouvaient, faisaient de ce mélange monstrueux, ou un corps entièrement inutile pour remplir les indications auxquelles on le destinait, ou même un remède dangereux qui produisait des effets contraires à ceux que l'on espérait de son action.

La chimie pneumatique nous a démontré les principes constituans de l'air atmosphérique, et quoiqu'elle n'ait pu s'emparer des miasmes délétères ou contagieux, pour nous en démontrer la composition, elle nous a fourni les moyens d'assainir l'atmosphère, en détruisant ces miasmes par divers moyens qu'ont employés avec tant de succès, Guyton-Morveau, Carmichaël Smith et M. Labarraque.

La connaissance des gaz a servi à déterminer les effets qu'ils occasionnent dans l'économie animale; et en nous éclairant sur les phénomènes de la respiration, et sur quelques-unes de ses lésions, l'asphyxie par exemple, elle nous a procuré les meilleurs moyens d'y remédier, et de rappeler à la vie des individus qu'une mort funeste enlevait autrefois sans ressource.

Enfin, nous avons vu la Matière médicale s'enrichir de nos jours, par l'analyse des végétaux, d'un grand nombre de produits immédiats ou autres de ces substances organiques, qui nous offrent des remèdes aussi précieux par leur activité, que commodes pour leur exhibition.

Mais on peut objecter avec raison que, dans l'état malade, les diverses dégénérations que les fluides ou les solides éprouvent dans leur mixtion chimique, ne sont pas toujours la cause de la maladie; qu'elles sont souvent l'effet de l'action du principe morbifique et le résultat d'une lésion ressentie par les forces vitales elle-mêmes, et que ce serait en vain que l'on chercherait à neutraliser ou à évacuer ces produits, si l'on négligeait la cause première dont ils dépendent.

Systèmes ïatro-mathématique et ïatro-mécanique.

Pendant le cours du XVII.e siècle, les explications que la chimie avait données des phénomènes de l'économie animale, saine et malade, parurent si peu satisfaisantes, qu'elles furent rejetées par le plus grand nombre des médecins. Mais les théories que l'on substitua au système chémiatrique, quoique décorées d'un appareil plus scientifique, n'approchèrent pas davantage de la vérité : je veux parler des systèmes *ïatro-mathématique* et *ïatro-mécanique*.

Au XVII.e siècle la géométrie et l'algèbre furent cultivées avec une ardeur et un zèle qui mirent ces sciences à la mode. La philosophie de Descartes régnait presque exclusivement.

Lorsque les médecins virent soumettre au calcul la plupart des grands phénomènes de la nature, ils se crurent autorisés à adapter les mêmes méthodes d'explication à tous les actes du corps vivant. La géométrie et l'algèbre furent appliquées à la

médecine, à laquelle Descartes prétendait, que le calcul du mouvement des atomes pouvait donner une certitude vraiment mathématique.

Les ïatro-mathématiciens crurent pouvoir appliquer le calcul aux combinaisons des phénomènes de l'état maladif, et déterminer, d'une manière rigoureuse, les effets des agens thérapeutiques.

D'après Sauvages, les calculs mathématiques répandent le plus grand jour sur la vîtesse du pouls, sur le froid, sur la chaleur de la fièvre, etc.; on peut expliquer l'action des médicamens, suivant le systême des cartésiens, par l'attraction des parties similaires qui ont la même figure et le même volume. C'est pourquoi certains remèdes agissent plus particulièrement sur les viscères, dont les parties ont un poids égal à celui de leurs atomes (1).

Si l'on en croit Pitcarn, une maladie et sa curation présentent toutes les données d'un problême de géométrie ou d'algèbre, et offrent la même certitude que la solution de ce problême. Hoffmann dit, que la médecine s'élève, aussi-bien que la géométrie, au rang des sciences exactes, et qu'elle n'est pas moins susceptible de précision, qu'une branche quelconque des mathématiques.

Il serait sans doute à désirer que les vérités mathématiques pussent prêter leur certitude aux

---

(1) Chefs-d'œuvre de M. Boissier de Sauvages, par Gilibert. Lyon. 1771.

objets dont s'occupe la médecine; mais il y a une si grande différence entre ces deux genres de connaissances : la simplicité des unes est tellement opposée à l'extrême complication des autres, qu'il est impossible de les associer.

Les phénomènes qui font le sujet de l'étude du médecin, sont trop compliqués, pour présenter jamais des données tellement rigoureuses, qu'elles puissent être soumises au calcul. Ces phénomènes sont trop variables pour qu'on puisse opérer sur eux, comme le mathématicien opère dans ses formules.

En médecine, on est autorisé à calculer ou à prévoir la succession des phénomènes dans tel ou tel ordre, parce qu'une série plus ou moins longue d'observations nous a démontré que cette succession s'est faite ainsi et se fera encore; mais rien ne nous prouve qu'elle ne puisse se faire autrement. La médecine comprenant les objets les plus compliqués de la nature, et se composant d'une multitude de faits infiniment variés, et susceptibles de donner lieu à d'immenses combinaisons, il est impossible qu'elle se promette toujours des résultats uniformes, et qu'elle atteigne constamment le dernier degré d'évidence. Le médecin est, au contraire, obligé de se borner le plus souvent à recueillir des probabilités qui deviennent d'autant plus vraisemblables, et approchent d'autant plus de la certitude, que les faits sur lesquels elles sont établies, se multiplient davantage.

Pour déterminer les divers degrés de certitude que peut avoir la médecine, il est très-essentiel d'admettre sa division en *médecine-science* et *médecine-art*, c'est-à-dire, qu'il faut distinguer dans la médecine une partie dogmatique et une partie pratique ou technique. La certitude de l'une est bien différente de celle de l'autre. La médecine-science, en tant que se composant de principes qui ont été déduits d'un grand nombre de faits bien vus, analysés et comparés, présente autant de certitude que toute autre science d'observation. Mais l'application de ces principes aux cas individuels, ou la médecine-art se fondant sur des analogies, ou des ressemblances qui peuvent en imposer même (1) aux plus habiles, et opérant sur un corps vivant dont nous ne pouvons pas déterminer, à la rigueur, toutes les affections ou manières d'être, ne saurait avoir le même degré de certitude que les dogmes d'après lesquels elle se dirige, ou la médecine-science (2).

---

(1) *Similitudines etiam peritis imponunt. Hipp.*

(2) *Ejusdem quippe morbi varia atque varia in aliis atque aliis corporibus signa apparent : quod efficit ut ars nostra plane sit* ςοχαςικη *conjecturalis non autem* αποδεικτικη, *demonstrativa. Oportet enim multa* συντεκμαιρεϑαι, *id est, probabilibus quibusdam rationibus atque apparentibus signis colligere, non autem* αποδεικτικῶς *et* συλλογιςικῶς, *demonstrative et sullogistice concludere, ac si aliter contingere non possit in Socrate atque in Sophronisco; variæ enim sunt humorum ideæ, variæ*

La secte des ïatro-mathématiciens ne se contenta pas de soumettre tous les actes de la vie à la rigueur de ses calculs. Il fallait, pour que ces actes pussent se prêter aux méthodes mathématiques, établir entr'eux et les autres phénomènes de la nature, une analogie, que les grandes découvertes qu'on venait de faire paraissaient manifester. Ces découvertes qui, par l'importance excessive qu'on leur donnait, semblaient devoir renouveler toutes les sciences médicales et les porter au dernier terme de la perfection, ne firent, au contraire, qu'en retarder les progrès. Ce sont elles, en grande partie, ou plutôt c'est l'abus de leurs applications qui produisit les théories empruntées à la physique générale et à la mécanique, pour expliquer les fonctions et les maladies du corps de l'homme.

Avant que le célèbre Harvey eût prouvé le mouvement circulatoire du sang, avant que les injections de Swammerdam et de Ruisch eussent rendu sensibles aux yeux les séries sans cesse décroissantes des vaisseaux qui charrient les différentes humeurs animales, la mécanique et l'hydraulique n'avaient joué aucun rôle dans la médecine;

---

spirituum, variæ corporum, variæ morborum; quæ omnia imprimis artem *nostram difficillimam reddunt et immensam plane. Ballon. cons. p.* 189. *t. II. cons. XLVI.* Voyez aussi Barthez, Discours sur le génie d'Hippocrate; et M. Lordat, Exposition de la doctrine médicale de Barthez.

mais depuis cette époque, les lois de l'impulsion, de l'équilibre, celles des frottemens et des résistances, etc., fournirent à la secte des ïatro-mécaniciens les principes de leurs théories médicales.

Le médecin mécanicien, ne voyant dans le corps de l'homme qu'un assemblage de conduits communiquant entr'eux, a fait dépendre toutes les maladies des obstacles qui pouvaient s'opposer au libre passage des humeurs dans ces vaisseaux, et de la stase ou de l'arrêt des fluides. Il a fondé toutes ses indications curatives sur la nécessité d'enlever ces obstacles, et n'a proposé, pour les remplir, que des moyens capables de faire circuler facilement les humeurs. On vit alors se reproduire les opinions d'Erasistrate et d'Asclépiade.

Ne considérant que les changemens survenus dans le mécanisme du corps, négligeant les altérations qu'il peut subir dans le mélange de ses parties, et ne pouvant s'élever jusqu'aux forces spéciales qui l'animent et aux lésions dont celles-ci sont susceptibles, le médecin mécanicien pouvait-il embrasser, dans ses théories, tous les phénomènes morbides, et présenter des vues thérapeutiques saines et applicables à tous les cas ?

L'ordre que j'ai adopté pour l'exposition des Systêmes en médecine, me conduit à traiter des doctrines qui ont tiré leurs principes fondamentaux

de quelques phénomènes de l'économie vivante auxquels on a donné une influence excessive et exclusive.

L'examen analytique des phénomènes que présente le corps vivant, comparés avec ce qui se passe dans la matière brute, fait reconnaître que le premier jouit de propriétés ou forces spéciales, par lesquelles il tend sans cesse à résister à l'impression destructrice des agens extérieurs, et à se maintenir dans son état d'intégrité; que lorsque cet état vient à être diversement altéré, il s'excite en lui des mouvemens qui ont pour but de le rétablir dans sa constitution primitive et normale. Naturistes.

Voilà ce que dit l'observation; mais elle dit aussi que ces mouvemens ne sont pas toujours suffisans et bien dirigés, et que si l'on comptait constamment sur leur résultat avantageux, on serait entraîné dans des erreurs graves et funestes aux malades. Cependant, la doctrine des Naturistes est fondée sur les efforts toujours utiles d'un principe actif et doué de prévoyance (Stahl).

Hippocrate est le premier qui ait admis dans l'économie animale l'existence d'un agent conservateur qu'il a désigné sous les divers noms de *Nature*, de *Chaleur innée*, *d'Impetum faciens*, etc. Les Naturistes ont pensé avec lui que le corps de l'homme est animé d'un principe particulier, distinct de la matière qu'il vivifie.

Ce principe dirige tous les actes de la vie dans l'état sain et dans l'état malade. Dans ce dernier, il se livre à des mouvemens propres, par lesquels il combat et change les causes morbifiques; tout l'art du médecin doit consister à suivre ces mouvemens et à les aider. Les actes dont ils se composent sont soumis à des règles: les évacuations qui les suivent, les changemens qui en proviennent, affectent un certain ordre et sont assujettis à des périodes fixes. De là, la théorie de la coction, des crises et des jours critiques.

La Nature est le premier des médecins. Tel est le dogme sacré prononcé par le divin vieillard. Ce dogme, religieusement observé par les Naturistes, les a conduits à donner une extension beaucoup trop grande aux méthodes naturelles de traitement; à celles qui, se rapportant uniquement à la puissance médicatrice de la nature, ont pour objet de préparer, de faciliter et de compléter ses mouvemens salutaires.

Les idées exagérées des Naturistes sur la nécessité et l'utilité constante du concours d'un principe conservateur, et sur les avantages qui résultent le plus souvent de la plupart des actes morbides, les ont obligés de prescrire des règles de traitement timides, bornées et insuffisantes. Quel perfectionnement peut-on espérer pour des méthodes thérapeutiques qu'ils regardent comme inutiles, ou dont ils croient pouvoir se passer, d'après la confiance

excessive qu'ils mettent dans l'autocratie de la nature ?

Pour s'élever à des vues curatives, exactes et susceptibles d'être appliquées à tous les états morbides, il ne suffit pas de reconnaître les rapports que les maladies peuvent avoir quelquefois avec les intérêts des malades, en servant au rétablissement de leur santé et à leur conservation ; il faut savoir encore qu'il en est qui, loin d'être en rapport avec ces intérêts, ont une tendance entièrement opposée. Il existe, en effet, des maladies qui, en ruinant les forces, soit par la gravité et par les complications de leurs élémens, soit par l'intensité des accidens dont elles s'accompagnent, vont à la destruction et à la mort. Celles-ci appellent impérieusement les secours les plus énergiques de l'art.

Si des maladies simples et peu graves étant laissées à elles-mêmes, peuvent se guérir par les seuls efforts de la nature ; si d'autres maladies sont nécessaires pour amener des changemens avantageux dans la manière d'être de certains individus, des expériences comparatives ont appris au médecin à ne pas se borner au simple rôle de spectateur dans un grand nombre de maladies aiguës et dans la plupart des maladies chroniques.

Stahl, dont le systême repose principalement sur les déterminations spontanées d'un principe intelligent et prévoyant, est, de tous les médecins, celui qui a porté le plus loin les dogmes du naturisme.

D'après Stahl, la fièvre, l'inflammation, les hémorragies, etc., sont autant de moyens que ce principe se ménage, dans le plus grand nombre de circonstances, pour l'élimination des causes morbifiques, afin d'arriver au rétablissement de la santé et à la conservation de la vie.

L'observation a prouvé, sans doute, qu'il est des cas où la fièvre, l'inflammation, les hémorragies, etc., peuvent s'établir et se soutenir pour le plus grand avantage des malades; mais elle a constaté également que souvent ces maladies, loin d'avoir la moindre utilité, entraînent au contraire les suites les plus fâcheuses.

Il faut alors déterminer quels sont les rapports que ces maladies ont avec telle ou telle modification des forces, des solides, des fluides ou de la constitution, c'est-à-dire avec les élémens morbifiques pour en déduire les indications curatives.

C'est ainsi que tantôt le mode fébrile, le mode inflammatoire, le mode hémorragique, etc., amènent la solution de quelques affections morbides dont ils offrent la crise; tantôt ces modes sont l'effet d'altérations diverses de la constitution qu'il est instant de corriger et de détruire. C'est à distinguer toutes ces circonstances que le médecin doit s'appliquer pour établir son plan de traitement.

Humoristes. On rencontre les premiers élémens de la pathologie humorale et du système des Humoristes, dans

les ouvrages du Père de la médecine. Hippocrate reconnut dans le corps de l'homme l'existence de quatre humeurs principales, la sang, la pituite, la bile et l'atrabile : chacune de ces humeurs prédomine dans un âge et dans une saison qui lui paraissent affectés, et devient cause essentielle de maladie, lorsqu'elle dégénère ou qu'elle se forme dans des proportions excessives. C'est contre les humeurs surabondantes ou dégénérées que la nature dirige tous ses efforts; c'est à ces humeurs viciées qu'elle fait subir une élaboration particulière, la coction; c'est à l'expulsion des produits de ce travail, que les mouvemens et les évacuations critiques sont destinés.

Galien adopta en entier les idées d'Hippocrate sur la prédominance et l'altération des humeurs. Il associa à ces idées des explications tirées des qualités des quatre élémens, le chaud, le froid, le sec et l'humide. Les quatre humeurs et les qualités élémentaires qui leur correspondent, ont servi de base à toute la doctrine physiologique, pathologique et thérapeutique du médecin de Pergame.

L'Humorisme reçut de nouveaux développemens, et acquit la plus grande influence par les travaux des Chimistes. La théorie des fermens et des effervescences créa de nouvelles altérations dans les humeurs, et spécifia d'une manière plus précise la nature des vices des fluides; elle fut acide ou alcaline.

Les Humoristes modernes ont admis, avec Hippo-

crate et Galien, la surabondance et la dégénération des quatre humeurs, comme causes de toutes les maladies. Ils y ont ajouté avec Baillou la dégénération séreuse ou une sérosité âcre, *serum acre*.

Bordeu est, de tous les modernes, celui qui a le plus multiplié le nombre des affections des fluides, qu'il désigne sous le nom de *cachexies humorales*. Il établit autant de cachexies qu'il y a d'organes notables et de mélanges ou de mixtions principales d'humeurs. Le tissu muqueux est le siége de toutes ces révolutions cachectiques. Il y a une cachexie sanguine, muqueuse, séreuse, bilieuse, splénique, pancréatique, séminale, atrabilaire, laiteuse, urineuse, purulente, gangreneuse, etc.

On connaît le rôle important et presque exclusif que Stoll fait jouer à son humeur biliforme.

La théorie que Grant a donnée des fièvres est toute humorale. C'est dans la bile claire de la *moisson* et dans la bile épaissie, et plus ou moins dégénérée pendant l'automne, qu'il trouve l'origine de toutes les fièvres, etc.

Les humeurs sont pénétrées, comme toutes les autres parties du corps vivant, d'une force diffuse dans toute leur substance, qui fixe et arrête, dans chacune, l'ensemble des qualités qui la spécifient. Cette force, connue sous les divers noms de faculté digestive, de force plastique, de *blas alterativum*, de *nisus formativus*, etc., est susceptible de lésions. Ce sont ces lésions, ou plutôt leurs produits sen-

sibles, qui constituent les causes matérielles de toutes les maladies, d'après les humoristes.

Les vices des humeurs se rapportent à leur quantité ou à leurs qualités. La surabondance du sang constitue cette affection qu'on nomme pléthore sanguine; la diminution de sa quantité est l'anhæmie. La pléthore sanguine est l'effet d'une disposition dans les forces vitales à former une quantité excessive de sang, et à convertir en cette humeur les produits de la digestion, de l'absorption, etc.

L'anhæmie suppose, au contraire, un état de langueur des forces vitales et plus particulièrement un affaiblissement de celles qui président aux actes de l'hématose.

Le sang contient les principes constituans de toutes les humeurs. Les matériaux qui doivent entrer dans leur composition, mêlés avec ceux du sang, viennent se réunir et se combiner sous l'action spéciale des organes sécrétoires; et de ces combinaisons naissent de nouveaux produits fluides, connus sous les noms de bile, de mucosité, de sérosité, de lait, etc.

Parmi les humoristes, les uns n'admettant pas l'influence des lésions des organes sécrétoires, comme cause première de la prédominance des humeurs, supposent que celle-ci peut avoir lieu par l'altération spontanée de la force qui anime les fluides, et qui tend à créer une plus grande quantité de leurs matériaux. C'est ainsi qu'ils reconnaissent des

diathèses, bilieuse, séreuse, muqueuse, etc., qui s'établissent indépendamment de toute lésion survenue dans les organes sécrétoires. (Grimaud.) Les autres, se rapprochant davantage de l'opinion des solidistes, pensent que le vice des organes peut concourir à la formation des diathèses, tout en reconnaissant une production spontanée des diverses humeurs, dans une quantité telle que l'action des organes sécrétoires ne peut suffire à leur séparation, etc. (Bordeu.)

Quoi qu'il en soit, ils admettent, tous, autant de causes de maladies qu'il y a de dégénérations d'humeurs. Les affections, sanguine, bilieuse, pituiteuse ou muqueuse, séreuse, etc., sont le résultat de la prédominance de chacune des humeurs du corps.

Les fluides sont encore susceptibles d'altérations qui proviennent de la lésion de la force de cohésion qui unit leurs molécules. Le sang et les autres humeurs ont une propriété particulière, par laquelle leurs molécules tendent à se rapprocher ou à s'éloigner. Lorsque cette propriété est vicieusement accrue ou affaiblie, il survient deux altérations principales de leur consistance, l'épaississement ou tendance à la coagulation, et la tenuité ou tendance à la dissolution.

Toutes les humeurs peuvent pécher dans leurs qualités et dans la mixtion chimique des parties qui les composent. Elles contractent alors diverses espèces

de dépravations. On a singulièrement multiplié le nombre de ces dernières, en admettant une bile érugineuse, une bile poracée, une bile noire, une pituite mordicante, une sérosité âcre, des acrimonies salines, acides, etc.

Enfin, les humeurs sont atteintes d'une altération spéciale dans les vices spécifiques de la constitution, tels que les vices syphilitique, dartreux, psorique, cancéreux, scrofuleux, variolique, etc.

Il n'est pas douteux que les fluides ne puissent concourir, soit par leur surabondance, soit par leur *paucité*, soit par leur altération à la production de l'état malade. Mais vouloir déduire toutes les maladies de cette seule source, pour créer une pathologie toute humorale, c'est s'exposer à rejeter un grand nombre d'autres causes non moins importantes, et aussi dignes de fixer l'attention du médecin, dans le traitement. La Thérapeutique des humoristes ne poursuivant qu'une indication fondamentale, celle qui est tirée du vice des humeurs (*à vitio humorum*) est donc très-incomplète.

Bien que, dans l'étiologie des maladies, il soit souvent difficile d'assigner quelles sont des modifications des solides ou des fluides, celles qui, étant les premières en date, ont donné naissance aux autres, l'expérience a prouvé que ces deux genres d'affections pouvaient exister séparément, s'associer sous divers rapports, se combiner, et donner lieu ainsi à des maladies simples, composées ou com-

pliquées. C'est de la détermination de ces différens cas que le médecin doit s'occuper.

Méthodistes et Solidistes.

Les Solidistes regardant la vie comme le résultat de l'organisation, ont refusé tout principe d'activité aux fluides. Ceux-ci présentant des molécules qui ne sont susceptibles d'aucun arrangement constant, sont, pour les Solidistes, des substances inertes qui doivent toutes leurs modifications dans l'état sain et malade, à l'influence énergique des solides. D'après leur hypothèse, la vie s'exerce, et toutes ses révolutions se passent dans le solide, qu'à raison de cette manière de le considérer, ils appellent solide vivant, *solidum vivens.*

On fait remonter l'origine de la secte des Solidistes à la médecine méthodique, dont Thémison fut le fondateur, et que Thessalus étendit et perfectionna.

Il y a cependant entre ces deux systèmes une différence qu'il importe de remarquer. Ce qui distingue les Solidistes des Méthodistes, c'est que les premiers reconnaissent, avec Hippocrate, une force dont les lois ne peuvent être connues que par l'observation des phénomènes propres au corps vivant, et résultant de l'action de cette force sur les solides; tandis que les autres, n'ayant aucun égard à la proportion de la force élémentaire de ce corps, ne considèrent que la dilatation ou le resserrement des interstices de ses atomes.

Thémison, ayant trouvé les principes d'Asclépiade trop difficiles à entendre, chercha une méthode plus facile qui mît la médecine à la portée de tout le monde. Il prétendait que la connaissance des causes des maladies n'était pas nécessaire, qu'il était entièrement inutile de descendre à ce que chaque maladie pouvait offrir de particulier, et qu'il ne s'agissait que de déterminer ce qu'elles offrent de commun. Il ramena à trois faits principaux tous les états morbides, le resserrement, le relâchement et l'état mixte, *strictum*, *laxum*, *mixtum*.

Il n'y avait donc que trois genres de maladies; on les rapportait toutes à l'une ou à l'autre de ces trois circonstances. Leur traitement ne présentait que trois indications que l'on remplissait par l'usage des moyens qui relâchent, de ceux qui resserrent, ou par la combinaison des uns et des autres.

Il est évident que les limites de la médecine méthodique sont trop restreintes pour embrasser tous les faits dont se compose l'histoire des maladies et de leurs curations. Les méthodes thérapeutiques ne peuvent se borner à des rapports aussi généraux et aussi exclusifs, que ceux que cette doctrine établit entre toutes les maladies.

Le système des Méthodistes fut reproduit dans le XVI.e siècle, par Prosper-Alpin, et au commencement du XVIII.e, par Baglivi, qui en enseigna les principes dans ses leçons, et dans son traité de *Fibrâ motrice*.

L'antagoniste de Stahl, Hoffmann, se rapprochant beaucoup plus des idées de Baglivi, que de celles de Prosper-Alpin, fonda sa théorie et sa pratique sur un nouveau systême, auquel on donna le nom de *Solidisme*. Cependant, le système d'Hoffmann, que Sprengel a assez bien caractérisé en l'appelant *Mécanico - dynamique*, ne saurait être considéré comme appartenant au solidisme pur. Il a associé à ce dernier les principes déduits de la mécanique, soumise à l'influence d'une force supérieure, et quelques idées d'humorisme, développées d'après les connaissances chimiques.

Cullen, élevé dans les principes de Boërhaave, reconnut par sa propre expérience, après un long exercice de la médecine, que la doctrine du professeur de Leyde donnait beaucoup trop d'importance à des vices purement hypothétiques des humeurs, tandis qu'elle ne voyait, dans les affections des solides, que des maladies physiques ou des vices de conformation.

Cullen, exerçant envers Stahl une critique trop amère pour être toujours juste, crut que l'admission dans le gouvernement de l'économie animale, d'une puissance intelligente, conduisait à rejeter tout raisonnement physique et mécanique, et qu'une confiance excessive et exclusive dans la prudence prévoyante de cette force, exposait à compromettre le sort des malades, en se bornant à traiter les maladies par l'expectation.

Le professeur d'Édimbourg, bien convaincu de la vérité du principe établi par Bacon, dans l'aphorisme XXXI de son *Novum Organum* (1), pensa que la médecine était arrivée à une de ces périodes où les expériences qu'on venait de faire sur le systême nerveux, et la découverte de nouvelles propriétés vitales nécessitaient la réédification de sa partie dogmatique.

Cullen étudia le systême d'Hoffmann; il combina les idées de ce médecin avec les nouvelles doctrines de Haller sur les forces du corps; et après avoir exclu toutes les hypothèses déduites, soit des sciences étrangères, soit des vices des fluides, que le professeur de Halle avait admises dans la plupart de ses théories sur la nature des maladies, il forma un véritable systême du solide vivant (2).

D'après les principes du solidisme, toutes les maladies dépendent des vices du mouvement des solides, qui peut être ou trop fort ou trop faible. Les mouvemens immodérés suscitent le spasme. Lorsque celui-ci s'exerce dans les parties sensibles, il prend le nom de douleur. La lenteur ou la faiblesse des mouvemens constitue l'atonie. Les alté-

---

(1) *Frustrà magnum expectatur augmentum in scientiis ex super-inductione et insitione novorum super vetera ; sed instauratio facienda est ab imis fundamentis, nisi libeat perpetuò circumvolvi in orbem cum exili et quasi contemnendo progressu. Novum organum, aphor.* XXXI.

(2) Kurt Sprengel, *op. cit.*

rations des humeurs, s'il s'en présente, dépendent du spasme ou de l'atonie qui les a précédées.

Deux indications principales forment la thérapeutique de toutes les maladies. Il ne s'agit que de calmer le spasme et de relâcher les solides, ou de relever le ton et de resserrer les fibres. Les antispasmodiques, les relâchans et les affaiblissans, ou les toniques et les excitans, sont les agens que l'on emploie pour atteindre l'un ou l'autre de ces buts.

Dans un systême qui doit embrasser l'ensemble des faits observés dans les maladies et dans leur traitement, peut-on isoler les affections des solides, les considérer abstractivement, et ne tenir aucun compte de celles des fluides, auxquels on refuse tout principe d'énergie, indépendant de l'action des solides? Telle est la question que fait naître naturellement l'exposition de la doctrine des Solidistes.

Tout est animé dans le corps vivant; *omnia animantur in corpore animato*, dit Hippocrate. Peut-on méconnaître, en effet, que toutes les parties du corps participent plus ou moins des caractères d'une nature vivante?

Cependant, les médecins de la secte des Solidistes nient l'existence des forces vitales dans le sang et dans les humeurs, et prétendent qu'il ne peut y avoir de sentiment et de mouvement, ailleurs que dans les solides, dont l'influence énergique est la seule cause de la manière d'être des fluides. Cette

hypothèse les a conduits à rejeter toute affection humorale primitive, et à n'admettre d'autres causes de maladies que les lésions des solides et de leurs mouvemens : les vices des humeurs ne sont que la suite des premières.

On ne saurait mettre en doute, que les modifications des solides n'aient une influence plus ou moins grande sur celles des fluides ; mais il est également prouvé que les derniers exercent une action aussi forte sur les solides. Tout est lié dans le corps humain, et il est souvent très-difficile d'isoler les affections des diverses parties qui le constituent.

On doit néanmoins reconnaître, d'après les résultats des faits fournis par l'observation physiologique et par l'expérience clinique, dans les solides et dans les fluides, des affections particulières indépendantes, soit naturelles, soit maladives.

Comment nier l'existence des forces vitales dans les fluides, lorsqu'on voit que tous les organes les plus solides ont commencé par être fluides, et que, dans son principe, le corps vivant n'a été qu'une très-petite quantité de matière liquide dans laquelle il était impossible de distinguer la moindre trace de parties solides? Ce n'est qu'au moyen de substances fluides, que les solides se nourrissent et se développent.

La vitalité des humeurs n'est-elle pas rendue évidente par ces altérations profondes qu'elles reçoi-

vent quelquefois de l'impression d'agens physiques ou moraux, et qui sont trop soudaines pour qu'on puisse avoir recours, dans leur explication, à l'intermédiaire de l'action des solides qui n'en sont que peu ou nullement affectés (1)?

« Les éternelles disputes des Humoristes et des Solidistes doivent être terminées, dit M. Lordat, par la considération des affections de la cause conservatrice des solides et des fluides; par la considération des altérations des uns et des autres, qui sont le résultat de l'impuissance ou des déterminations de cette cause; et par la considération de l'harmonie avec laquelle marchent communément les phénomènes corrélatifs dans les solides et dans les fluides (2). »

Sans admettre avec les partisans exclusifs de la doctrine des Humoristes, la surabondance et les altérations des fluides, comme les seules causes de toutes les maladies, on est forcé de convenir qu'il

---

(1) Barthez rapporte, dans ses *Nouveaux Élémens de la science de l'homme*, un très-grand nombre de faits qui attestent, dans les humeurs, la présence de propriétés vitales qui leur sont propres.

L'action des poisons septiques met en évidence la possibilité d'une dégénération putride ou septique spontanée des humeurs, et la nécessité d'une médication antiseptique.

Voy. le Discours d'ouverture du cours de Médecine-légale, par M. le prof. Anglada.

(2) Exposition de la Doctrine médicale de Barthez.

existe des affections des humeurs indépendantes, et sans la moindre lésion, du moins primitive, des solides.

La surabondance et les altérations diverses du sang, de la bile, de la pituite, de la sérosité, etc., se manifestent dans un grand nombre de maladies, où les solides ne sont lésés que secondairement.

La surabondance et la concrescibilité du sang, sont évidentes dans les maladies inflammatoires. Les affections adynamiques et scorbutiques offrent les preuves incontestables de l'altération la plus grave du sang et de l'affaiblissement de cette force de cohésion, de ce *Nexus* vital qui, suivant Fouquet, lie entr'elles les molécules constituantes de cette humeur. On peut dire que, si ces vices du sang ne forment pas seuls l'essence ou la cause prochaine de ces maladies, ils en sont du moins des élémens principaux, et ils fournissent des indications très-essentielles à remplir.

Les dégénérations du sang sont si évidentes dans le scorbut, que M. Broussais est forcé d'en rapporter l'origine à l'altération de la fibrine de cette humeur. Mais si des faits bien vus obligent à admettre, dans le scorbut, une altération de la fibrine du sang, pourquoi d'autres faits également constatés ne pourraient-ils pas conduire à établir, par une induction sévère, d'autres altérations humorales comme cause de maladies? Ne doit-on pas reconnaître une dégénération de la lymphe ou de

l'albumine, comme l'élément d'une grande partie des maux qu'on rapporte à une lésion du système des vaisseaux lymphatiques (1) ?

La surabondance de la bile, son reflux et son développement dans le sang, son épanchement dans tout le tissu cellulaire du corps et dans celui des organes, la teinte jaune qu'elle donne aux solides et aux fluides, les diverses dépravations qu'elle peut subir, sont des phénomènes connus, des causes de maladies plus ou moins graves, et des sources principales d'indications curatives (2).

L'excellente description de la maladie muqueuse de Gottingue, par Rœderer et Wagler, l'histoire raisonnée de la maladie de Naples, par Sarcone, ne laissent aucun doute sur la prédominance et les dégénérations de l'humeur muqueuse, ainsi que sur l'existence des maladies variées qui en résultent.

La salive dans l'hydrophobie, la lymphe et le pus dans la syphilis, dans la variole, la vaccine, etc., contractent une altération spécifique qui les rend capables de propager ces maladies.

Les changemens que les humeurs éprouvent dans

---

(1) Voyez M. le professeur Baumes, Traité des fièvres rémittentes, etc.

(2) M. Andral vient d'ajouter de nouvelles observations à celles qu'on avait déjà sur le rôle important que la bile joue dans la production des maladies. Clinique médicale, etc., t. IV.

leur mixtion chimique, et les modifications qui surviennent dans leurs qualités, peuvent donc concourir à la production de maladies diverses et devenir des élémens morbifiques, qu'on ne saurait rejeter en thérapeutique.

Théorie de l'Excitabilité.

« Lorsqu'il s'agit, dit Newton, de fixer le nombre des forces de la nature, on doit avoir égard à la différence des phénomènes; et lorsqu'on trouve cette différence essentielle, il est aussi nécessaire d'admettre des causes ou forces différentes. »

Brown qui assure avoir suivi les principes de la philosophie *Newtonienne*, paraît ne les avoir pas bien compris, lorsqu'il rapporte tous les phénomènes de la vie à une seule force qu'il désigne sous le nom d'*Excitabilité*.

L'excitabilité est la faculté qu'ont les corps organisés et vivans d'être affectés d'une certaine manière, ou excités par les agens extérieurs, et de produire des mouvemens qui sont en rapport, non avec la cause irritante, mais avec la force elle-même. Cette faculté dont Brown place le siége dans la pulpe nerveuse, sans rien dire de précis sur sa nature, est le seul agent de tout ce qui s'exécute dans l'économie animale saine et malade. Elle est la même dans tous les organes; elle ne diffère dans chacun d'eux que par son intensité. L'acte par lequel elle se manifeste, est l'excitement, *incitatio*.

L'admission d'une cause expérimentale unique, pour l'explication des faits multipliés et divers dont se compose la science de l'homme, est entièrement contraire aux règles de la bonne manière de philosopher. Cette cause ne saurait exprimer toutes les analogies et toutes les différences des actes de la vie. Cette tendance à la simplification prouve des connaissances très-incomplètes, et même une ignorance qui a fait mettre de côté des faits dont l'étude est de la plus grande importance.

C'est de la considération de cette seule force et des lésions dont elle est susceptible, abstraction faite des organes dans lesquels elle agit et des humeurs, que Brown a déduit tous les principes de sa théorie médicale.

Brown reconnaît des maladies générales et des maladies locales. Les premières sont toujours produites par l'augmentation ou la diminution de l'excitement. Elles sont *sthéniques* dans le premier cas, et *asthéniques* dans le second.

Les maladies asthéniques peuvent être également l'effet du défaut ou de la trop grande intensité des irritations. Lorsque la cause est le défaut d'irritation, il y a accumulation d'excitabilité ou asthénie directe ; lorsqu'il y a eu, au contraire, une surexcitation, l'excitabilité a été épuisée, et l'asthénie est indirecte (1).

---

(1) *Debilitas* stimuli *defectu nata*, recta *nuncupanda est* ;

S'il n'y a que deux formes générales de maladies, la sthénique et l'asthénique, il ne peut y avoir que deux méthodes thérapeutiques, l'anti-sthénique ou débilitante, et la sthénique ou fortifiante et excitante.

Dans le traitement des maladies on ne doit faire aucune attention aux noms qu'elles portent, mais uniquement à l'augmentation ou à la diminution de l'excitement, pour les combattre par les moyens débilitans ou stimulans.

Le systême de Brown peut suggérer les objections suivantes :

1.° L'état des forces a, de tout temps, présenté un des points les plus importans en médecine. Mais il n'est pas si essentiel, qu'on doive le considérer exclusivement à tout autre, et qu'il puisse seul constituer la base de toute la doctrine pathologique et thérapeutique.

On ne saurait se borner à ne voir dans toutes les maladies, que des lésions dans la quantité des forces. Il y a, dans l'état maladif, autre chose qu'excès ou défaut d'action. Il y a aussi perversion de cette action, c'est-à-dire, qu'il existe des modes vicieux des forces qui doivent être cor-

---

prætereà quod nulla noxa posita, sed necessariis vitæ præsidiis negatis, incidit. (Elem. med. Brun. XLV.)

Sic exhausta stimulo incitabilitas debilitas est, hoc indirecta *dicenda, quod non deficiente, sed superante stimulo nascitur.* (op. cit. XXXV.)

rigés (1). Peut-on dire qu'il n'y ait que plus ou moins d'action de la part de la puissance vitale, ou de l'excitabilité de Brown, dans la douleur, dans le spasme, dans l'épilepsie, dans le tétanos, dans l'apoplexie, dans la paralysie, et dans la plupart des affections nerveuses ? La perversion des actes de cette puissance est évidente dans ces maladies qui sont celles dont l'étiologie semblerait, au premier aspect, se prêter le plus favorablement aux idées Browniennes.

2.° Il est certain que, dans la curation des maladies, l'état des forces doit fixer d'abord toute l'attention du médecin ; et qu'avant tout, il faut les modérer lorsqu'elles sont trop actives, ou les exciter lorsqu'elles languissent. Mais suffit-il toujours de déterminer si les forces sont dans l'excitation ou dans la langueur ? N'est-il pas plus essentiel de reconnaître et d'établir les rapports que la sthénie ou l'asthénie peut avoir avec telle ou telle affection morbide, pour diriger contre celle-ci les indications curatives ? Car le traitement de l'excitation et de la faiblesse doit être relatif aux diverses causes qui les entretiennent. Les seuls moyens propres à abaisser ou à relever les forces, sont ceux qui détruisent le principe de leur exaltation ou de leur diminution.

---

(1) V. M. Lordat, op. cit.

Dumas. Doctrine générale des maladies chroniques.

M. Bérard, Application de l'analyse à la Médecine pratique.

3.° On est forcé de reconnaître qu'il existe d'autres indications thérapeutiques, que celles que l'on remplit par des médications excitantes ou affaiblissantes; il en est d'autres non moins essentielles, celles qui ont pour but de changer le mode vicieux des affections vitales. Les causes des maladies ne se bornent pas à agir en augmentant ou en diminuant les propriétés vitales, elles ont une action particulière qui altère ces propriétés. Il doit donc y avoir autre chose dans l'état maladif, qu'une quantité d'action en plus ou en moins. Le traitement ne peut être réduit à rétablir cette quantité dans un degré moyen.

4.° Les agens thérapeutiques ont des effets très-différens, qu'on ne saurait ramener à deux modes, l'*excitation* et la *sédation*.

La plupart ont une action spéciale qu'on ne peut dériver de leurs effets immédiats, ou une propriété particulière qui agit directement contre l'affection morbide qu'elle altère et modifie; ce qui constitue leur action thérapeutique. Les antispasmodiques ne sont-ils que des excitans? Peut-on employer indifféremment ces derniers à la place des premiers? Ceux-ci n'ont-ils pas une action directe contre le spasme, dont leur vertu excitante seule ne saurait rendre raison? S'il en était autrement, pourquoi tout remède excitant ne serait-il pas également antispasmodique? L'opium n'a-t-il pas une action calmante, directe et spécifique, qui est

distincte de sa propriété irritante ? Celle-ci est-elle suffisante pour expliquer la première ?

5.° Enfin, d'après la doctrine de Brown, les mouvemens et les autres actes de la vie sont toujours provoqués par une irritation extérieure. Ce principe dont Bordeu est l'auteur, et que Barthez avait combattu si victorieusement, est contraire au résultat des faits qui démontrent, dans la puissance vitale, une activité qui lui est propre, et indépendante, dans un grand nombre de déterminations qu'elle prend, de toute cause irritante.

Ce principe a conduit Brown à donner une trop grande influence, dans la production des maladies, aux causes occasionelles, ou à celles qui résultent de l'impression des agens extérieurs, et à déduire la nature des maladies de celle des agens provocateurs. Toute maladie n'est pas plus l'effet d'une cause déterminante externe, que toute action vitale n'est l'effet d'une irritation. Ces deux propositions sont aussi fausses l'une que l'autre.

Le corps de l'homme possède en lui-même la cause ou la raison de toute son activité. Il y a en lui une spontanéité d'actions et de mouvemens, qui est le principe de tous ses actes, et l'origine de ses maladies. Les accès d'épilepsie ne surviennent-ils pas le plus souvent au moment où l'individu s'y attend le moins, et sans qu'il puisse accuser l'influence de la plus légère cause externe ? N'observe-t-on pas la même chose dans le retour des paroxys-

mes des fièvres intermittentes, et souvent dans leurs rechutes? Peut-on établir la coïncidence de l'attaque de goutte qui se manifeste dans le meilleur état apparent de santé, avec l'action de quelque impression excitante extérieure?

On doit reconnaître, d'après l'observation du plus grand nombre de faits, la spontanéité de certaines maladies, c'est-à-dire, la production des phénomènes qui les constituent par les seules forces d'une puissance intérieure, et indépendamment de toute incitation venue du dehors.

Il n'est pas douteux que l'étude des causes extérieures ne puisse nous fournir des données précieuses sur la nature des maladies. Mais l'investigation de ces causes ne peut suffire pour établir leur diagnostic d'une manière certaine, et pour arriver à la connaissance de leur véritable caractère, ainsi qu'à la détermination de leurs méthodes de traitement. Les causes occasionelles n'agissent pas d'une manière rigoureuse et absolue; elles ont seulement une action qui est relative à l'état actuel du sujet qui les éprouve; la disposition de celui-ci modifie singulièrement le résultat des impressions externes (1). La connaissance d'une maladie ne peut

---

(1) Voyez Piquer, *Las Obras de Hippocrates mas selectas. Tomo tercero. p.* 73. *Tan cierto es, que la disposicion que se encuentra en cada sugeto, hace variar sumamente los efectos de las cosas, etc.*

s'acquérir que par l'examen du résultat de ces causes, résultat qui est variable, c'est-à-dire, par la collection de ses symptômes essentiels et caractéristiques (1).

Nouvelle doctrine Italienne, ou théorie du contre-stimulus.

Le système de Brown régnait exclusivement en Italie, et y exerçait une influence absolue sur la théorie et la pratique de la médecine, lorsque Rasori, à la fin du XVIII.e siècle, ayant observé les résultats fâcheux de la méthode de traitement excitante, appliquée indistinctement à toutes les maladies, et surtout à l'épidémie de Gênes, se détermina à faire abnégation des principes de ce système, et déserta, le premier, les rangs du Brownisme. Il reconnut les erreurs du maître, mais il ne les abandonna que pour se jeter dans un autre écueil; il ne fit que retourner le système de Brown, et transposer les maladies d'une classe dans une autre.

Suivant Brown, les maladies par faiblesse, soit directe, soit indirecte, surpassent de beaucoup en nombre les maladies par excès d'excitement. Rasori, au contraire, ne vit que des hypersthénies là où le premier ne distinguait que des asthénies. Le nombre des affections hypersthéniques est à peu près à celui des maladies hyposthéniques,

---

(1) *Externam causam ad morbi quidem cognitionem necessariam, sed tamen nullam ex ipsa indicationem curationis præberi. Galen. Method. med. lib. IV. cap. III.*

comme 97 est à 3; ce qui est l'inverse de la proportion fixée par Brown, qui voulait que les maladies asthéniques fussent 97, et les sthéniques 3 (1).

Partant de ce principe, Rasori a considéré les médicamens qui lui ont paru agir utilement dans les maladies hypersthéniques, comme devant avoir la propriété de diminuer directement l'excitabilité inhérente à la fibre, et d'affaiblir le stimulus qui la met en jeu, d'où sont venus les noms de *contre-stimulus* et de *contre-stimulans.*

M. Tommasini, à qui la nouvelle doctrine italienne doit une grande partie de ses progrès, lui a fait subir quelques modifications. Au lieu de rapporter toutes les maladies aux lésions qui intéressent la vitalité des organes, l'*excitabilité*, ou *irritabilité hallérienne*, qui, pour les médecins italiens, est la seule force qui préside aux phénomènes de la vie, le professeur de Bologne reconnaît que chacune de nos parties peut être lésée dans ses propriétés physiques; en sorte qu'il divise les maladies en deux grandes classes, les maladies *instrumentales*, et les maladies *vitales.*

Les luxations, les fractures, les hernies, les blessures, etc., appartiennent à la première classe.

Les lésions vitales embrassent toutes les maladies de la pathologie interne, non-seulement les

---

(1) Le mot *sthénie* exprimant l'état normal des forces, a été remplacé par celui d'hypersthénie.

affections dites nerveuses, mais encore les maladies organiques, ou celles qui proviennent d'un dérangement dans la structure moléculaire des organes.

La classe des maladies vitales se subdivise en maladies *avec* ou *sans diathèse*.

Les Anciens entendaient par diathèse la disposition du corps à une maladie. La diathèse est, pour M. Tommasini, une affection profonde et durable du corps vivant, en vertu de laquelle une maladie survit à la cause qui l'a produite.

L'inflammation est une maladie diathésique; car, quelle que soit son origine, elle suit nécessairement sa marche, sans que rien puisse l'arrêter ou la faire rétrograder; tandis que l'épilepsie, les convulsions, etc., causées par la présence des vers dans les intestins, etc., sont des maladies non-diathésiques, parce qu'elles cessent aussitôt que les vers sont expulsés. Si la vie est altérée dans ces dernières, elle l'est superficiellement, soit que la cause morbifique n'ait pas agi d'une manière assez intense ou assez continue, soit que le sujet fût exempt de l'*opportunité*, condition nécessaire à l'action de la plupart des causes morbifiques. C'est sur les effets du traitement, plutôt que sur les symptômes, que l'auteur établit le diagnostic des maladies sans diathèse; le prompt succès des agens therapeutiques doit faire juger de l'absence de la diathèse.

Les maladies non-diathésiques prennent le nom d'*irritatives*. L'irritation n'est, dans la doctrine des contre-stimulistes, qu'un phénomène passager, ou un symptôme qui cède aux remèdes dirigés contre les diverses causes qui l'excitent. C'est ainsi que les désordres fonctionnels idiopathiques ou symptomatiques, causés par l'état saburral des premières voies, par les calculs rénaux, vésicaux, et par d'autres états analogues, sont des maladies *irritatives*. M. Tommasini n'a considéré ici que la cause qui produit l'irritation, et le traitement qui doit être dirigé contre cette cause.

L'inflammation est, au contraire, une altération profonde de l'organisation ; elle a une existence indépendante des causes qui peuvent l'avoir déterminée ; elle a des symptômes et un traitement qui lui sont propres.

Les maladies diathésiques, quel que soit leur nombre et quelque variées que puissent être leurs formes, sont rapportées, presque toutes, à deux états opposés de l'excitabilité, son excès ou son défaut. Elles sont hypersthéniques ou hyposthéniques.

Il y a aussi un autre ordre de maladies ; ce sont celles qui participent de la faiblesse ou de la force, et qui appartiennent tantôt aux affections par *excès*, tantôt aux affections par défaut de stimulus.

Dans une espèce d'appendice, le docteur Tommasini rejette, sous le titre de *Dynamico-chi-*

miques, les maladies qui dépendent d'une altération dans la mixtion chimique des parties ; telles sont le scorbut, les végétations charnues, la formation surabondante de phosphate calcaire, l'acescence des premières voies, etc. ; et sous celui de *Dynamico-plastiques*, les maladies qui sont caractérisées par la tendance à la production continuelle des vers et des insectes, la maladie pédiculaire par exemple.

La classe des hypersthénies est la plus nombreuse ; la plupart des maladies sont hypersthéniques ou inflammatoires ; car ces deux mots sont synonymes dans le système du contre-stimulus. M. Tommasini, après avoir fait la longue énumération des maladies par excès de force, ne désigne pas les maladies par faiblesse. Il se borne à exposer les signes négatifs sur lesquels il se fonde pour les reconnaître. Ces signes sont tirés, 1.° de l'absence des symptômes qui peuvent faire soupçonner l'existence de l'inflammation ; 2.° de la nature des causes, comme la soustraction brusque d'un stimulus nécessaire à l'entretien de la vie, ou l'influence d'agens directement affaiblissans ; et même fait-il observer que, dans tous ces cas, il peut survenir des phénomènes de réaction, en sorte que la maladie passe alors dans la classe des hypersthénies.

N'admettant que deux classes principales de maladies, les contre-stimulistes ne reconnaissent que deux indications et deux genres de moyens propres à les remplir.

Ils distinguent les remèdes par deux actions opposées ; les uns excitent l'irritabilité, ce sont les *stimulans ;* les autres la dépriment, ce sont les affaiblissans et les *contre-stimulans.*

Les maladies par excès de stimulus étant les plus fréquentes, d'après les principes de la nouvelle doctrine italienne, les moyens affaiblissans et contre-stimulans composent presque toute la Matière médicale.

On reconnaît d'abord des moyens qui ont une action débilitante indirecte, tels que les émissions sanguines ; et ensuite un très-grand nombre de remèdes auxquels on attribue la propriété d'affaiblir directement et par leur seule impression ; ce sont les *contre-stimulans.* Ceux-ci renferment non-seulement les anti-phlogistiques, les délayans, les mucilagineux, etc., mais encore les amers, les astringens, les émétiques, les purgatifs, les diurétiques, les emménagogues, tous les narcotiques (l'opium excepté), le plomb, le fer, le mercure et leurs préparations diverses (1).

En considérant les émétiques, les purgatifs et les autres évacuans, comme des contre-stimulans,

---

(1) *Prolusione alle lezioni di Clinica medica nelle P. Universita di Bologna, del professore Tommasini.*

Il comprend, parmi les contre-stimulans, la plupart des moyens que la Thérapeutique puise dans le règne minéral, *da quel regno onde non esce quasi sostanza stimulante.*

les sectateurs de la théorie italienne n'ont aucun égard aux évacuations qui suivent leur administration. Ils assurent que tous ces moyens dépriment les forces par la seule impression qu'ils exercent sur les organes, à la manière de l'eau de gomme, des boissons mucilagineuses, etc. etc. Leur propriété contre-stimulante est pour eux, si indépendante des évacuations qu'ils peuvent produire, que loin de chercher à les faciliter, ils s'appliquent à les prévenir.

Toute substance qui réussit ou semble réussir dans les affections hypersthéniques, est donc un *contre-stimulant.*

Si l'on considère que les médecins de cette secte, bien que se dirigeant d'après les mêmes principes, n'ont pas, tous, employé les mêmes moyens, et qu'il a suffi qu'ils aient obtenu des résultats analogues pour les engager à réunir les médicamens qui leur paraissaient agir d'une manière identique, on ne sera pas surpris de l'étendue excessive de la classe des contre-stimulans. Elle contient, en effet, des substances médicamenteuses prises dans les trois règnes, qui, par leur action bien constatée, n'ont aucune espèce d'analogie.

Il s'en faut bien que la classe des stimulans soit aussi nombreuse. Les substances auxquelles on accorde la propriété de relever les forces, sont l'opium, le camphre, le vin, l'alcool, le musc, l'ammoniaque, l'éther, l'acide carbonique, le calo-

rique, l'électricité, le phosphore et les substances aromatiques. On n'est pas encore d'accord sur la propriété contre-stimulante ou stimulante du quinquina. Les stimulans sont aux maladies de contre-stimulus, ce que les contre-stimulans sont aux maladies de stimulus. Les uns et les autres sont employés comme une espèce de pierre de touche, pour reconnaître le caractère, la nature, et jusqu'au degré d'intensité des maladies. Toute affection qui guérit sous l'influence des stimulans, est déclarée asthénique, quels que soient d'ailleurs ses symptômes. La faiblesse est d'autant plus grande, que le malade supporte une plus haute dose de ces moyens. Il en est de même pour les contre-stimulans. La tolérance des agens thérapeutiques, pris dans l'une et dans l'autre classe, est une espèce de thermomètre d'après lequel on juge du degré d'intensité des maladies, beaucoup mieux que par l'observation des symptômes.

C'è en questa tolleranza più assai che ne sintomi un termometro della diatesi.

(*Tommasini. Dell'infiammazione et della febre continua.*)

Les contre-stimuslites admettent des spécifiques d'organes. Les remèdes ont des affinités spéciales avec certaines parties de notre corps, dans les maladies desquelles ils jouissent d'une propriété directe et particulière.

Le tartrate antimonié de potasse est le spécifique

du poumon et de son inflammation ; le nitre celui des reins et du diabétès ; la gomme-gutte celui du gros intestin et de la dysenterie, etc.

Les doses auxquelles les contre-stimulistes administrent les substances médicamenteuses les plus énergiques, sont telles qu'il semble impossible aux malades de les supporter. Le docteur Borda ne craint pas de faire prendre, en vingt-quatre heures, un gros de tartre émétique, dans les péripneumonies les plus intenses, etc. (1).

Les médecins contre-stimulistes s'attachent moins à raisonner sur les maladies, pour en rechercher les remèdes, qu'à déterminer l'action des remèdes, pour reconnaître le caractère des maladies. Pour

---

(1) Consultez, sur la Doctrine italienne, Rasori. *Storia della Febre petechiale di Genova*, *anni* 1799, 1800.

Dell'azione della digitale nel systema vivente ; dell' uso della gomma gotta ne' flussi intestinali e del nitro nel diabete ; delle peripneumonie inflammatorie e del curare principalmente col tartaro stibiato.

Tommasini. Ricerche patologiche sulla Febre di Livorna e sulla Febre gialla Americana, 1805.

Della nuova Dottrina medica Italiana 1816 - 1817.

Saggio sull' Infiammazionne e sulla Febre continua.

Histoire de quelques doctrines médicales, etc., par M. Foderà.

Exposition de la doctrine de Jacques Tommasini, etc. ; par J.-P. Bousquet. Revue médicale, tom. 7, 8 et 9.

Exposition sommaire de la nouvelle Doctrine médicale italienne ; par J. Coster.

distinguer la diathèse hypersthénique ou hyposthénique des affections morbides, ils mettent toute leur confiance dans les effets seuls des médicamens, dont le succès ou l'insuccès leur fait juger de la nature des maladies; c'est ainsi qu'au lieu de dire, diathèse sthénique, ou diathèse asthénique, ils veulent qu'on dise, état maladif curable par les *contre-stimulus*, et état maladif curable par les *stimulus*.

Non vuolsi desumere la diatesi dai sintomi d'una malattia, o della debollezza, dirò cosi, fisiologica del soggetto: vuolsi desumere d'all'indole de'rimedi che giovano. In vece di chiamar la diatesi stenica, o di stimolo, ed all'oposto diatesi astenica, o di controstimolo, chiamate la prima stato morboso curabile coi contro-stimoli, *chiamate la seconda* stato curabile cogli stimoli: *vedrete quanto sia vero in pratica, che il maggior numero di malattie e curabile col metodo contro-stimolante.* (*Tommasini.*)

L'étude des maladies par l'examen du résultat des médications est une chose possible, d'après l'axiome, *Curationes morborum naturam ostendunt.* Mais, pour arriver à la connaissance de la nature des états morbides par cette voie, il faut s'attacher plutôt à saisir les véritables indications que présentent les maladies, et à bien déterminer les effets réels des remèdes, qu'à faire triompher des idées théoriques que l'on a préconçues.

Lorsque nous n'avons pu arriver à la connais-

sance de la nature d'une maladie, par l'observation et l'analyse de ses principaux symptômes, comparés avec toutes les circonstances qui l'ont précédée et qui l'accompagnent, il nous reste un autre moyen d'investigation. Ce moyen, qui est connu dans les écoles sous le titre, *a juvantibus et lædentibus*, consiste à faire des essais plus ou moins réitérés de remèdes d'une vertu diverse et même opposée. On observe leur action, et d'après les résultats avantageux ou nuisibles de celle-ci, on parvient à découvrir l'espèce et le caractère de l'affection morbide que l'on recherche. C'est par des épreuves successives de toniques, d'émolliens, d'émissions sanguines, d'évacuans, etc., et par les inductions que l'on tire des effets de leur application, que la nature de la maladie peut nous être dévoilée.

Ce n'est ici qu'un moyen indirect d'investigation, qu'on ne doit employer qu'au défaut des lumières qui nous sont données directement par l'examen analytique des phénomènes de la maladie et de ses causes, et dont il importe d'user avec d'autant plus de circonspection, que ce genre d'essais n'est pas toujours sans inconvénient pour le malade. On ne saurait donc, à l'exemple des contre-stimulistes, négliger la considération des symptômes pour se borner à l'étude des effets des remèdes, et pour déduire de ces derniers seuls nos connaissances pathologiques.

Quelque singulière que puisse paraître la théorie

du contre-stimulus, il est posssible de se rendre raison du succès qu'on obtient de l'usage d'agens thérapeutiques si différens dans leur action et classés, d'une manière arbitraire, au nombre des contre-stimulans, si l'on considère, 1.° l'espèce de perturbation, que l'administration de fortes doses de substances médicamenteuses très-énergiques, est capable de produire dans toute l'économie, et qui devient utile en changeant l'ordre et la nature des affections morbides; 2.° l'action révulsive ou dérivative que des moyens irritans, portés sur une partie, y déterminent, et qui peut décomposer un état de fluxion qui se trouvera un des élémens principaux de la maladie; 3.° enfin, la métabole plus ou moins heureuse que le remède contre-stimulant opère dans le siége et dans la nature de l'affection morbide.

Les contre-stimulistes admettent des spécifiques d'organes, et des spécifiques de maladies; mais ils ont beaucoup trop augmenté le nombre de ces remèdes, en accordant la spécificité à des substances dans lesquelles l'expérience clinique ne l'a pas encore démontrée par une série suffisante d'observations bien constatées.

Est-on fondé à assurer que le tartrate antimonié de potasse soit le spécifique du poumon et de son inflammation, le nitre celui des reins et du diabétès, la gomme-gutte celui du gros intestin et de la dysenterie, etc., etc.?

Il faudrait, pour établir une pareille proposition,

que ces remèdes et une infinité d'autres que l'on classe parmi les spécifiques d'organes et de maladies, eussent, en faveur de leur spécificité d'action, une somme de faits telle qu'on pût les regarder comme guérissant souvent, et plus souvent les états morbides contre lesquels on les dirige, que tout autre remède; et qu'il fût impossible d'expliquer leur vertu par des propriétés générales ou par des analogies physiologiques.

Le titre de spécifique est acquis au quinquina, au mercure et autres moyens de ce genre, par le nombre et par la certitude des guérisons qu'ils ont produites.

On doit reconnaître, sans doute, deux ordres de spécifiques, des spécifiques d'organes et des spécifiques d'affections ou d'états morbides.

1.° Il est bien prouvé qu'il existe des substances médicamenteuses qui portent leur impression plutôt sur une partie que sur une autre; ces substances, quelque mode qu'on ait adopté dans leur exhibition, semblent choisir parmi tous les organes celui qui leur convient, et sur lequel elles ont une action spéciale. Le tartrate antimonié de potasse dirige ses effets sur l'estomac, et occasionne le vomissement; les cantharides agissent sur l'appareil genito-urinaire; l'opium sur le système nerveux, de quelque manière qu'ils aient été administrés. Ces moyens ne sont pas les seuls qui jouissent d'une faculté *élective* sur certains organes.

2.° Quoi qu'en disent certains systématiques, on ne saurait nier qu'il n'existe des spécifiques d'affections ou des indications qui ne peuvent être remplies que par des moyens spécifiques.

Le caractère de la spécificité est de guérir beaucoup plus fréquemment un état morbide donné, contre lequel elle a une manière d'agir que l'expérience seule a démontrée, et qu'on ne peut rapporter à des propriétés générales bien connues.

Une condition indispensable à l'efficacité d'un remède spécifique, est que l'état morbide contre lequel il est approprié, soit dégagé de toute complication.

C'est ainsi que l'état périodique simple, la fièvre intermittente, qui n'est entretenue que par cet état, présente une indication qui trouve son remède spécifique dans le quinquina. Mais si la fièvre n'est pas simple, si elle est compliquée d'une inflammation, d'un état bilieux, d'un éréthisme nerveux, de quelque embarras d'un des viscères abdominaux, l'écorce du Pérou, qui n'a aucune action contre ces sortes de complications, loin d'enlever la fièvre, ajoutera à son intensité.

Ce sont ces complications diverses qui restreignent singulièrement le nombre des spécifiques, en s'opposant souvent à leurs bons effets, et qui nous permettent d'établir, que s'il y a des *spécifiques d'affections*, il n'y a point de *spécifiques de maladies*. Celles-ci ne sont pas toujours réduites à

une simplicité telle qu'elles ne présentent qu'une seule indication, et l'état morbide qui les entretient n'est pas, dans toutes les circonstances, une affection spéciale qui ne puisse céder qu'à des moyens spécifiques.

C'est d'après ces principes, qu'on doit juger de la prétendue vertu spécifique, dont les contre-stimulistes ont été si prodigues à l'égard d'un grand nombre de substances médicamenteuses.

Il faudrait, pour assurer que le tartrate antimonié de potasse, par exemple, est le spécifique du poumon et de son inflammation,

1.° Qu'une longue suite d'expériences eût prouvé que cette préparation antimoniale a guéri plus fréquemment et plus sûrement ce genre de maladie, que tout autre agent thérapeutique;

2.° Que la péripneumonie fût une maladie simple, et un état morbide toujours identique et sans complication, état que le tartre émétique détruisît d'une manière directe, sans qu'on pût expliquer, dans aucun cas, son mode d'action, par des propriétés générales connues.

Mais on n'a pas encore, en faveur de la spécificité de ce moyen, une somme d'observations qui la constatent dans le traitement de l'inflammation du poumon. La péripneumonie n'est pas une maladie simple; elle est, au contraire, une maladie composée de la douleur, de la fluxion et de la phlogose; c'est d'après la prédominance de l'une

ou de l'autre de ces affections élémentaires, que la Thérapeutique de cette inflammation doit être dirigée. Enfin, l'inflammation du poumon n'est pas toujours une affection de la même nature et dégagée de toute complication. Il y a des péripneumonies inflammatoires, catarrhales, bilieuses; il y en a de malignes, etc. Le tartre stibié ne pourrait donc être regardé comme le spécifique de l'inflammation du poumon, qu'autant qu'il aurait la vertu de combattre et de décomposer directement, non-seulement, les affections élémentaires qui concourent à la formation de cette maladie, mais encore celle d'être approprié aux complications diverses, qui lui impriment un caractère essentiel distinct.

Un autre vice radical de la nouvelle doctrine italienne, est de supposer que le corps vivant n'est susceptible que de deux modifications morbides opposées, de n'admettre, parmi les médicamens, que des *stimulans* et des *débilitans*, et enfin de donner à l'état inflammatoire une influence excessive et exclusive dans la formation des maladies.

Nous avons déjà montré la fausseté des deux premières propositions; nous verrons bientôt que toutes les maladies ne peuvent être ramenées à l'inflammation, comme à leur cause la plus générale, et que l'inflammation elle-même n'est pas toujours une maladie identique, et n'indiquant qu'une seule espèce de moyens.

Doctrine physiologique.

L'auteur de la doctrine physiologique a pris, pour base de son système, l'altération pathologique des tissus et de leurs propriétés vitales, en partant de la considération physiologique de ces tissus et de ces propriétés, que l'on ramène à une seule, la faculté qu'a le corps vivant d'être excité ou irrité. Suivant M. le docteur Broussais, l'examen des parties et des organes du corps de l'homme, dans l'état de santé, est le terme de comparaison qui doit nous diriger pour déterminer jusqu'à quel point, dans l'état de maladie, ces mêmes parties ou organes ont été dénaturés, ou modifiés dans les conditions de leur structure normale, et avec elles dans les propriétés vitales qui en dépendent.

Les lésions pathologiques des divers tissus, sont caractérisées par l'augmentation ou par la diminution des phénomènes vitaux. Le premier de ces états est une *sub-irritation* ou *irritation* morbide, le second une *ab-irritation*.

Le phénomène auquel M. Broussais donne la plus grande importance dans les maladies, est l'*irritation;* c'est sur l'irritation qu'il a établi la théorie de presque toutes les maladies. L'irritation est la cause la plus fréquente de l'état morbide; elle constitue l'essence des fièvres, des inflammations, des hémorrhagies, de toutes les névroses actives, du plus grand nombre des lésions organiques, etc.

L'ab-irritation entretient les stagnations d'humeurs, d'où naissent quelques espèces de cachexie

séreuse, etc. La diminution d'action du système nerveux occasionne les paralysies ou névroses passives, etc.

Toutes les maladies sont locales, il n'existe aucune fièvre essentielle ; c'est l'irritation qui entretient toutes les maladies fébriles, elle a son siége dans la membrane muqueuse gastro-intestinale. Les fièvres, de quelque nature qu'elles soient, quelque forme qu'elles revêtent, sont toutes, sans distinction, des affections locales, et des irritations de la membrane muqueuse qui tapisse l'intérieur de l'estomac et de l'intestin grêle. Les symptômes qui se présentent aux diverses époques des fièvres, soit du côté de la tête, soit du côté de la poitrine, etc., ne sont que des effets sympathiques de la *gastro-enterite* simple ou compliquée, à laquelle les fièvres essentielles des auteurs se rapportent. Toutes les fièvres prescrivent, à quelque période qu'elles soient parvenues, une seule méthode de traitement, la diète absolue, l'eau gommée et l'application d'un nombre indéterminé de sangsues, sur le pourtour de la cavité abdominale. L'autopsie cadavérique vient à l'appui de cette théorie, et manifeste toujours, suivant M. Broussais, l'engorgement des vaisseaux capillaires sanguins, qui se distribuent à la surface de la membrane muqueuse gastro-intestinale.

Les maladies étant ramenées à deux altérations principales des tissus et des forces, l'excès de vigueur

et la faiblesse, l'*irritation* et l'*ab-irritation*; il ne peut y avoir que deux manières de les traiter, la méthode affaiblissante ou anti-phlogistique, et la méthode excitante. Les émissions sanguines au moyen des sangsues, les émolliens, les boissons légèrement acidulées, l'eau gommée, le sirop de gomme, et quelques autres substances analogues composent le traitement de l'irritation. Les émétiques, les purgatifs, les diaphorétiques, les toniques, les rubéfians, etc., entrent dans la classe des stimulans, dont la méthode excitante se sert pour combattre l'ab-irritation et pour relever les forces. Ces derniers moyens sont aussi employés dans quelques cas contre l'irritation, à titre de révulsifs.

Les remèdes excitans sont prescrits à la dose la plus petite possible, dans la crainte d'irriter l'estomac; et lorsqu'on les administre, on prend les plus grandes précautions pour s'assurer qu'il n'existe aucune irritation gastrique. On est prodigue, au contraire, des remèdes antiphlogistiques. Le nombre des sangsues à appliquer est infini, les malades sont inondés de boissons émollientes, etc.

La doctrine de M. Broussais présente les mêmes vices que nous avons remarqués dans les hypothèses, par lesquelles on a classé tous les faits qui sont relatifs à l'état malade et aux méthodes de traitement, dans une *dichotomie* dont les limites sont trop resserrées pour embrasser l'ensemble de ces faits et leurs combinaisons diverses. Cette doc-

trine reste donc soumise aux mêmes objections que nous avons déjà opposées à ces divisions dichotomiques.

Nous ajouterons seulement quelques réflexions sur les circonstances auxquelles M. Broussais donne une si grande importance, qu'il en déduit toutes les idées fondamentales de son système. Ces circonstances sont :

1.° La nécessité d'éclairer la pathologie par la physiologie, et de puiser dans celle-ci les principes de toutes les explications pathologiques;

2.° L'irritation ;

3.° L'influence de l'estomac et de l'intestin grêle, ou plutôt de leur membrane muqueuse, sur toute l'économie animale ;

4.° L'autopsie cadavérique.

Nécessité d'éclairer la pathologie par la physiologie, etc.

Nous ne saurions mettre en question les avantages que la pathologie peut retirer de la physiologie.

La santé et la maladie n'étant que des modifications d'un seul et même état, l'état de vie, il est évident que les phénomènes qui appartiennent à l'une et à l'autre, sont liés par des rapports dont la connaissance ne peut que servir à les éclairer réciproquement, en sorte que la physiologie et la pathologie se prêtent des secours mutuels, ou plutôt ce sont deux parties d'une même science, celle qui s'occupe de la nature de l'homme, *de naturâ hominis.* (Hippocrate.)

La science de l'homme ne peut être complète que par la considération de l'universalité des faits qui se rapportent à l'état sain et malade. Cette science, lorsqu'elle étudie les mouvemens, ou les déterminations de la puissance vitale, dans la santé, prend le nom de physiologie; elle s'appelle pathologie, lorsqu'elle considère les déterminations de cette cause dans les actes qui s'éloignent de l'état normal et qui composent la maladie.

Les applications de la physiologie, c'est-à-dire, de l'observation des phénomènes de la vie, considérée dans l'état sain, à l'étude des aberrations que ces phénomènes peuvent éprouver et qui constituent l'état malade, sont très-importantes et même indispensables. Ces applications qui ont été, de tout temps, d'un usage familier pour la plupart des médecins instruits, jettent le plus grand jour sur la nature des maladies, sur les indications thérapeutiques, et sur le mode d'action des médicamens, ainsi que sur les règles de leur administration (1).

Toutes les théories pathologiques sont déduites de la considération de l'état physiologique. Tous les médecins, excepté ceux qui se bornent à un empirisme grossier, partent d'idées physiologiques

---

(1) *Imo verò ex physiologia omnes ante dicti sapientiæ professores ostendunt, neminem posse morbos commode curare, qui corporis universi naturam non perspexerit.*

Galen. Method. medendi. Cap. II. p. 6. *t. X. ed. Chart.*

pour établir les bases de leurs doctrines médicales; mais tous n'ont pas des idées très-saines en physiologie: celles de M. Broussais ne peuvent être regardées comme plus exactes, ni dans les généralités, ni dans les détails.

Barthez a déduit les principes qu'il nous a laissés sur la science de l'homme, de la comparaison de tous les faits qui ont été bien observés tant dans la santé que dans la maladie. Il a embrassé, dans sa doctrine, les déterminations de la puissance vitale dans l'état régulier et les désordres qui surviennent dans cet état, ainsi que les déterminations que cette puissance y affecte. Personne n'a porté plus loin que Barthez, les applications des considérations de l'état sain à l'état malade. Sa théorie médicale est toute physiologique. Il pouvait faire ces applications avec d'autant plus d'avantage, que ses vues physiologiques étaient très-étendues, que sa doctrine sur la nature de l'homme ne se borne pas à l'appréciation d'un seul fait, pris isolément et généralisé outre-mesure, qu'elle embrasse, au contraire, tous les phénomènes de l'économie vivante, qu'elle en reconnaît toutes les analogies, et en distingue toutes les différences, en les rapportant à autant de causes expérimentales qu'il y a de faits primitifs différens.

Quelques auteurs modernes, au contraire, font dépendre tous les phénomènes de la vie d'un fait unique, l'excitation ou l'irritation, et d'une seule

cause, la faculté qu'a le corps vivant d'être excité ou irrité par les agens extérieurs, excitabilité, irritabilité. Ils n'ont pu exprimer ainsi toutes les analogies et toutes les différences des phénomènes, aussi nombreux que variés, que ce corps présente, ce qui les a conduits à créer un systême physiologique très-incomplet, sur lequel ils ont élevé des théories pathologiques tout aussi incomplètes, et des méthodes thérapeutiques qui ne peuvent satisfaire à la nature diverse des maladies.

On ne peut rendre raison des phénomènes de la vie par un seul fait auquel on les rapporte tous, et dont on déduit l'existence d'une force ou faculté vitale unique. On ne peut réduire toutes les maladies à deux lésions de cette propriété; on ne peut remplir toutes les indications thérapeutiques par deux genres de remèdes. Tel est, néanmoins, le résultat auquel conduisent nécessairement les systêmes physiologiques, dans lesquels on veut ramener tous les actes de la vie à un seul fait principal, l'*excitation* ou *irritation*, à une seule faculté, l'*excitabilité* ou *irritabilité* (1). Tel est le vice radical de

(1) Pour nous borner à une seule objection, l'excitabilité ou l'irritabilité peut-elle nous expliquer les actes par lesquels chaque organe répare ses pertes, ou cet autre acte par lequel chaque appareil sécrétoire change le sang en un autre fluide, tel que la salive, la bile, etc.? Quel rapport y a-t-il entre la transformation des alimens en chyme, du chyme en chyle, du chyle en sang, et du sang en la matière de nos divers organes, etc., et les phénomènes de l'excitabilité?

la doctrine de M. Broussais, qui ne mérite pas plus que toute autre le nom de Physiologique.

La vie et la santé sont, pour M. Broussais, le résultat de l'impression de certains agens sur les organes. Cette impression est ce qu'il appelle *excitation* ou *érection*. Si cette impression, ou l'influence des agens extérieurs est trop forte, ou différente de ce qu'elle doit être, il en résulte une *sur-excitation* ou *irritation;* si elle est moindre, il y a un état contraire, un état négatif, une *ab-irritation*. Ces deux états sont l'origine de toutes les maladies, avec cette différence que l'irritation est un phénomène plus généralement existant, et que la plupart des maladies sont rapportées à cette cause, tandis que le plus petit nombre est entretenu par la faiblesse. L'Irritation.

L'irritation est une affection des organes vivans, qui a plus d'intensité et moins de régularité que leur action dans l'état normal. C'est cette affection que M. Broussais regarde comme l'origine de presque toutes les maladies.

En établissant ce principe, l'auteur de la doctrine physiologique n'a considéré qu'un point de la question ; il n'a examiné qu'une seule circonstance de l'irritation; il a mis de côté tous les autres rapports que l'irritation peut avoir avec les maladies, et ceux que celles-ci entretiennent avec l'irritation. Il n'a reconnu, enfin, qu'une espèce d'irritation, celle

qui a pour caractère anatomique, l'engorgement du systême capillaire sanguin, c'est-à-dire, l'irritation inflammatoire, ou celle qui se rapproche de cette dernière ; tandis que l'expérience clinique nous en fait distinguer d'autres espèces qui sont caractérisées par des phénomènes propres, et qui sont relatives aux méthodes de traitement diverses dont elle a constaté les bons effets.

L'irritation, ou la modification des forces vitales qui en est le principe, est souvent un élément de maladie, elle peut donc en être une des causes ; mais souvent elle est l'effet de causes très-différentes, comme aussi la cause d'effets qui offrent de nombreuses différences.

M. Broussais a négligé toutes ces considérations qui sont, néanmoins, de la plus grande importance pour le diagnostic, pour le pronostic, et pour le traitement des maladies.

L'irritation n'est, à la rigueur, une irritation simple ou une affection existante par elle-même, que lorsque les stimulus qui l'ont produite, après avoir exercé leur action, ne laissent dans la partie rien qui puisse altérer ou prolonger ses effets. C'est ainsi qu'une solution de continuité chez un individu bien constitué, donnera lieu à une plaie simple dans laquelle l'irritation qui n'est suivie d'aucun autre effet qui lui soit étranger, étant convenablement combattue, sera bientôt guérie, et avec elle la plaie qu'elle entretient. Mais supposez que l'individu qui aura été

soumis à cette cause d'irritation, soit entaché d'un vice vénérien, dartreux, scrofuleux, etc., cette plaie, réduite d'abord à l'irritation, dégénère en ulcère plus ou moins rebelle. Il existe ici une cause intérieure qui dénature les effets de l'irritation primitive, y ajoute une irritation nouvelle produite par la complication de l'un de ces vices qui, dans ce cas, doit fixer toutes les vues thérapeutiques. Ce n'est donc plus une irritation simple qu'on a à combattre, mais bien la cause qui l'entretient, et ce ne sera qu'après la destruction de celle-ci que l'ulcère disparaîtra.

Les stimulans extérieurs peuvent donc produire une irritation; mais celle-ci ne reste pas dans un état de simplicité; elle reçoit de grandes modifications de l'influence des autres irritans intérieurs, qui varient suivant la disposition du sujet, et qui sont eux-mêmes capables de développer des maladies diverses plus ou moins graves (1).

M. Broussais ne voit, dans toutes les maladies, que la suite de l'irritation, et les différences qu'il établit entr'elles, se bornent au seul degré d'intensité de l'irritation et de ses effets, ainsi qu'à la diversité du lieu où elle est fixée. Mais il est bien aisé de reconnaître qu'il y a, dans un grand nombre de maladies, autre chose que plus ou moins d'inten-

---

(1) Voy. Mémoires de médecine, etc.; par J. B. E. Demorcy-Delletre.

sité dans l'irritation, et que la plupart présentent des différences bien réelles dans la nature, ou la cause de l'irritation et de ses effets, différences qu'on ne saurait tirer du seul degré de l'irritation et du siége qu'elle occupe; différences bien autrement importantes, puisqu'elles deviennent la source des seules indications curatives vraiment utiles.

En partant des principes de la doctrine physiologique, on est obligé de confondre des affections morbides qui n'ont aucun rapport entr'elles, et qu'il est très-essentiel de distinguer, si l'on veut adopter des vues saines de Thérapeutique. D'après ces principes, le rhumatisme et les tumeurs blanches des articulations se trouvent confondus dans le même genre de maladies, sous le nom d'*arthrites*, soit aiguës, soit chroniques, et dépendent de l'irritation plus ou moins vive des articulations. On leur oppose la même méthode de traitement, c'est-à-dire, les émissions sanguines locales plus ou moins réitérées, les applications émollientes, etc., qui, dans tous les cas, paraissent également indiquées aux sectateurs de la nouvelle doctrine. Peut-on réunir des objets aussi disparates? Le traitement des tumeurs blanches des articulations offre-t-il les mêmes indications que le rhumatisme inflammatoire? Quelle analogie y a-t-il entre une tumeur scrofuleuse du genou et un engorgement inflammatoire de cette même articulation, qui peut se présenter dans quelques espèces de rhumatisme? Car il faut bien savoir

que les rhumatismes ne sont pas tous de la même nature.

Dans les affections scrofuleuses, tous les systêmes organiques sont dans un état de langueur et d'inertie ; la force tonique des vaisseaux capillaires sanguins, est au-dessous de l'état normal, le systême lymphatique est lui-même dans l'affaissement. Un des caractères principaux de ces maladies est la faiblesse, et on ne peut les guérir, ainsi que l'observation le démontre tous les jours, que par l'usage des toniques et des excitans. S'il survient de l'irritation pendant leur cours, elle est passagère, et il est bien rare qu'elle prescrive l'usage d'une méthode anti-phlogistique, telle que pourrait l'exiger une irritation inflammatoire existante par elle-même.

Je ne nie pas que l'inflammation ne puisse se joindre quelquefois à l'état scrofuleux. Il s'agit alors de déterminer dans quel rapport se trouvent ces deux affections. Lorsque l'inflammation acquiert une prédominance marquée sur les scrofules, elle constitue un élément de plus qu'il faut traiter, comme s'il existait indépendamment du vice scrofuleux. L'inflammation devient, dans cette circonstance, un sujet d'indication thérapeutique : ce qui n'empêche pas, quand elle a été calmée, qu'il ne faille s'occuper des médications relatives aux scrofules.

En admettant que l'irritation concoure à la formation de quelques maladies, on est forcé de convenir que l'irritation a, sur la constitution en général

et sur les organes en particulier, des effets qui varient suivant la disposition où se trouvent cette constitution et ces organes, et que ces effets deviennent eux-mêmes des élémens morbifiques de nature diverse, qui doivent fixer toute l'attention du médecin, puisqu'ils fournissent des données principales pour un traitement différent. On sait que l'irritation amène la fluxion, la congestion, l'inflammation, l'altération des humeurs, celle des solides, etc.

Il importe de savoir aussi, que l'irritation développe des accidens qui sont en rapport avec les diverses périodes des maladies; que l'irritation ne peut se soutenir au même degré dans toutes ces périodes; que s'il y a irritation dans la première, cette irritation décroît à mesure que la maladie avance vers son terme, et que sur la fin, il succède le plus souvent un état de faiblesse, qui est en raison de la vivacité de l'irritation ou de la réaction antécédente.

Il n'est pas moins essentiel de reconnaître, que l'irritation n'est pas, dans toutes les occasions, un état identique, qui soit susceptible de céder aux mêmes moyens curatifs. L'irritation nerveuse ne saurait être confondue avec l'irritation inflammatoire. Les remèdes qui calment la première sont non-seulement insuffisans pour combattre la seconde, mais encore ils ajoutent à son intensité. Les anti-spasmodiques, les narcotiques ne sauraient être

assimilés, dans leurs effets, aux anti-phlogistiques.

Ce serait donc s'abuser d'une manière fort étrange, si l'on ne considérait dans le plus grand nombre des maladies que l'irritation, et si l'on ne voyait dans ce phénomène qu'un état toujours permanent, toujours identique, provenant toujours d'une seule cause, toujours suivi des mêmes effets, toujours enfin susceptible d'être traité avec un égal succès par les mêmes moyens thérapeutiques.

Influence de l'estomac et de l'intestin grêle, ou plutôt de leur membrane muqueuse sur toute l'économie animale.

L'influence que les organes digestifs exercent sur toute l'économie vivante, est connue depuis longtemps. La plupart des médecins anciens et modernes ont parlé des forces épigastriques, et du rôle essentiel que l'estomac remplit dans l'état de santé et de maladie. Ce n'est donc point une chose nouvelle que l'importance de l'action attribuée à cet organe sur tout le corps; mais ce qui est nouveau, c'est d'en déduire la plus grande partie des principes de la Pathologie et de la Thérapeutique. Les médecins, guidés par le véritable esprit d'observation, avaient réduit cette influence à ce qu'elle a de réel et de bien prouvé, et ils n'avaient pas été au-delà du résultat des faits, pour établir que le *mobile de toute la pathologie est la connaissance des affections gastriques.* L'étude de ces affections est fondamentale et la plus importante de tout le système pathologique, pour M. le docteur Broussais qui regarde l'estomac avec l'intestin grêle, comme le siége d'un

grand nombre de maladies, et notamment de toutes les fièvres.

L'observation de quelques faits avait déjà appris que la fièvre peut dépendre, dans certaines circonstances, d'une irritation inflammatoire de l'estomac et des intestins ; mais l'idée n'était encore venue à aucun médecin de tirer de ces faits une proposition aussi générale, que celle qui, donnant l'exclusion à toute autre cause productrice de la fièvre, en fixe d'une manière invariable le siége et l'origine dans ces organes, en la rapportant toujours à la gastro-entérite.

L'analyse et la comparaison exacte de tous les faits observés au sujet des fièvres, nous obligent à reconnaître que la fièvre peut se présenter sous trois états bien différens, pendant le cours des maladies aiguës et chroniques.

1.° La fièvre, ou cette excitation spéciale du systême sanguin qui la caractérise, peut exister par elle-même et indépendamment de toutes les affections diverses, soit générales, soit locales, qui peuvent s'y joindre, et qui déterminent telle ou telle espèce de fièvre. Elle peut prendre une prédominance excessive sur les autres élémens qui concourent avec elle, à la formation d'une maladie; et dans ces deux circonstances, elle constitue une affection simple essentielle, et une source principale d'indications curatives qui doivent être remplies, au moyen des remèdes anti-pyrétiques.

2.° La fièvre se lie à divers états morbides, soit généraux, soit locaux, dont elle résulte comme un effet de sa cause; elle n'est alors qu'un symptôme qui ne saurait être le but d'un traitement spécial, et qui n'est susceptible de céder qu'aux méthodes curatives dirigées contre l'affection essentielle qui l'entretient : telles sont les fièvres dites essentielles, inflammatoires, bilieuses, etc.; les fièvres consomptives ou hectiques qui dépendent d'une phlegmasie chronique, ou de la suppuration de quelque organe, et enfin les fièvres symptomatiques de l'inflammation aiguë d'une des parties du corps, parmi lesquelles l'inflammation de la membrane muqueuse gastro-duodénale n'a pas le privilége exclusif d'exciter la fièvre.

3.° Enfin, la fièvre est souvent un mouvement salutaire que la nature suscite pour la solution de quelques états morbides, un acte constitutif de certaines maladies, par lequel elle amène des révolutions critiques, et que l'art s'est approprié dans un grand nombre de cas, d'après les procédés d'une méthode de traitement empirique imitatrice.

Ces principes, qui sont l'expression la plus rigoureuse de tous les faits bien constatés, fournissent des vues thérapeutiques d'autant plus exactes, qu'elles sont applicables au plus grand nombre d'états maladifs avec fièvre.

Autopsie cadavérique.

L'anatomie pathologique est regardée par M. Broussais, comme le vrai pivot sur lequel roule toute la science de la médecine ; c'est sur les résultats des autopsies cadavériques qu'il a cherché à établir les preuves de toutes ses théories.

L'anatomie pathologique est d'un grand secours dans toutes les occasions où elle peut nous éclairer : et le médecin qui veut profiter des ressources que les divers moyens d'investigation lui offrent, ne saurait méconnaître toute l'étendue des services que peuvent lui rendre les travaux anatomiques. Mais en reconnaissant l'importance de ces services, on est forcé de convenir que les connaissances fournies par la nécropsie sont insuffisantes pour établir le fondement de la Pathologie et de la Thérapeutique.

Une confiance exclusive dans les recherches anatomico-pathologiques a conduit M. Broussais, 1.° à rejeter toute affection générale, et à n'admettre que des maladies locales ; 2.° à regarder l'inflammation comme la cause la plus commune des maladies, et à ne reconnaître qu'une seule espèce de cet état morbide.

L'auteur de la doctrine physiologique ayant cru avoir déterminé la nature et le siége de toutes les maladies, d'après les traces matérielles qu'elles laissent dans les organes, a prétendu que toutes les maladies étaient concentrées dans la partie sur laquelle elles étaient fixées, qu'elles étaient toutes

locales ; que leur nature dépendait des altérations des tissus de ces organes, et que ces altérations présentant le plus souvent les caractères de l'inflammation, elles ne pouvaient reconnaître d'autre cause que l'irritation ou l'inflammation. C'est sur ces principes qu'il a fondé toutes les règles de sa Thérapeutique.

1.° L'observation clinique prouve qu'il est des affections morbides de tout l'individu, et dont on chercherait en vain le siége spécial.

Peut-on rapporter à une lésion locale la fièvre éphémère, la synoque non putride, la fièvre ataxique, la fièvre putride ou adynamique et autres? Quels sont les organes qui sont affectés plus spécialement dans ces fièvres qui intéressent l'ensemble de la constitution?

Dans les fièvres exanthématiques (rubéolique, variolique, érysipélateuse, etc.), la fièvre est si peu sous la dépendance de l'affection locale, que, lorsque l'éruption est terminée, la fièvre diminue d'intensité ou disparaît même tout-à-fait.

Dans la variole, il est si vrai que l'affection générale est indépendante de la lésion organique ou locale, que celle-ci peut manquer, et la maladie suivre son cours, et prendre tout son développement; tandis que l'affection locale seule, et sans les accidens qui annoncent un état morbide de toute la constitution, n'amène pas le travail dépuratoire qui est nécessaire pour préserver de toute infection ulté-

rieure. Les observations de Sydenham, de Borsieri, de Fouquet, de MM. Chrestien, Reil et autres, attestent que l'éruption cutanée ne constitue pas toujours l'essence de la variole, et qu'on peut être exempt de la contracter ensuite, lors même qu'on n'a pas eu une seule pustule, pourvu qu'il se soit déclaré une fièvre variolique. M. Siebert admet l'existence d'une variole locale et sans fièvre; celle-ci ne garantit pas de l'infection. Le professeur Fouquet (1) et M. le docteur Chrestien (2) avaient eu plus d'une occasion de constater la vérité de cette proposition, avant l'auteur qui l'a établie.

Le cancer, le tubercule scrofuleux, etc., peuvent-ils être regardés comme des maladies locales? Ils s'étendent à tous les tissus, et quel que soit leur siége, ils se reproduisent après qu'ils ont été enlevés.

La goutte, le rhumatisme aigu et chronique ne sauraient être regardés comme des affections locales, et n'intéressant ques les articulations qui en sont tourmentées; ce sont des maladies de toute la constitution. Leur principe ne se borne pas aux articulations; il peut porter son action sur tous les organes, et y déterminer des lésions plus ou moins graves. Lorsqu'elles suivent leur marche la plus régulière, elles parcourent successivement toutes

(1) Traitement de la Petite Vérole, etc., par M. Henri Fouquet.

(2) Opuscule sur l'Inoculation, etc., par M. Chrestien.

les articulations jusqu'à ce que leur cause soit entièrement épuisée.

Les symptômes syphilitiques constituent-ils la nature de la maladie, et ne sont-ils pas l'effet d'une infection générale ?

En considérant les maladies comme des affections locales, il ne faut plus que traiter l'organe; et le désordre des fonctions de cet organe correspondant à la lésion matérielle de ses parties, il s'agit de diriger les médications contre le dérangement fonctionnel, c'est-à-dire, contre les symptômes, sans s'élever à la cause qui les entretient, sans déterminer les rapports qu'ils peuvent avoir avec les divers états morbides de la constitution, et avec les efforts que la nature peut tenter pour la solution de ceux-ci. Les cures symptomatiques ou palliatives sont donc les seules qui puissent résulter d'une pareille considération.

On est forcé de reconnaître, d'après le résultat le plus général des faits, que les maladies sont des affections de la puissance vitale, ou de tout l'organisme, en tant que vivant, dont les effets peuvent être exprimés, tantôt dans l'ensemble de la constitution, tantôt dans tel ou tel organe en particulier. C'est ainsi que le vice scrofuleux, le vice cancéreux, l'état inflammatoire, en un mot, tous les états morbides peuvent se manifester par des symptômes généraux, ou qui intéressent tout le système, ou seulement par des symptômes locaux

qui se rapportent aux désordres des fonctions d'une partie de ce système.

2.° L'observation clinique démontre, qu'on a attribué à l'inflammation une influence qu'elle n'a pas dans la production de toutes les maladies après lesquelles on en a découvert les vestiges ; et que cette affection n'est pas toujours de la même nature, et n'indique pas toujours une méthode de traitement identique.

A. S'il est prouvé que sans le secours des autopsies cadavériques, on aurait méconnu des phlegmasies qui se manifestent dans le cours de quelques maladies, et qui souvent deviennent des sources d'indications thérapeutiques essentielles, il n'est pas également constaté que ces lésions exercent sur la génération de toutes les fièvres et de toutes les maladies aiguës et chroniques, l'action excessive et exclusive que l'on voudrait leur accorder.

Il importe, en effet, de remarquer que les traces de l'inflammation, comme celles de toutes les autres altérations cadavériques, n'étant aperçues qu'après la maladie, on ignore si l'inflammation remonte à l'origine de celle-ci, et en constitue la cause première ; ou si elle n'est qu'un de ses effets secondaires qui, se présentant dans son cours, et à une époque plus ou moins rapprochée de la mort, appartient à l'ordre des derniers phénomènes de la maladie, et n'a, par conséquent, qu'une influence très-bornée, ou même nulle, dans

la constitution de cette maladie. Ainsi donc, quoique l'inflammation dont on a trouvé des vestiges sur les cadavres, dans un grand nombre de cas, puisse être liée à la nature de la maladie qui a précédé, au point de la constituer en entier, elle peut aussi en être un élément consécutif ou un effet qui, dépendant de la cause première de la maladie, ne doit indiquer d'autre traitement que celui qui est dirigé contre cette cause.

Il est reconnu que l'inflammation est la compagne inséparable de toutes les désorganisations, et même de toutes les maladies qui durent assez long-temps pour affecter profondément le matériel des organes, et leur nutrition intime; et cependant l'inflammation est bien loin de constituer la nature primitive, absolue et complète de toutes les maladies, comme le prétendent tous ceux qui se laissent abuser par les apparences cadavériques. Morgagni, dont l'autorité en anatomie pathologique ne saurait être récusée, dit à ce sujet : « Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de trouver dans le cadavre, des marques certaines d'inflammation, quoique je fusse très-assuré que la maladie qui avait précédé était très-différente des maladies inflammatoires. » Page 195, n.° 21.

B. L'inflammation n'est pas toujours une maladie qui présente des caractères identiques, et qui soit susceptible de céder à une seule méthode de traitement. C'est, au contraire, une maladie dont le

génie peut varier et offrir, par conséquent, des indications diverses et relatives aux différens états morbides dont elle est le produit.

L'inflammation qui est propre à l'érysipèle ne saurait être confondue avec l'inflammation phlegmoneuse. La première est une espèce de phlegmasie superficielle, mobile, qui porte le plus souvent son impression sur les membranes, et ne prescrit pas toujours les émissions sanguines.

L'affection catarrhale peut donner lieu à une autre espèce d'inflammation, dont les vésicatoires offrent le remède le plus sûr, suivant les observations des plus grands praticiens. (Baillou, Stoll, Pringle, Selle, Fouquet, Barthez, etc.)

Stoll, après Hippocrate, Galien, Baillou, Baglivi, a prouvé que l'état bilieux peut déterminer une espèce de péripneumonie qui, bien différente de l'inflammation ordinaire des poumons, contre-indique l'usage de la saignée, et est traitée avec le plus grand succès par les émétiques et les purgatifs.

Il existe des inflammations pulmonaires malignes, ou *cacoethes*, d'après Baillou, qui, au lieu d'une méthode antiphlogistique, prescrivent l'emploi des toniques et des excitans, tels que le quina, le musc, le camphre, etc., comme l'ont observé Franck, Rush et M. le professeur Broussonnet.

La pustule maligne, la gangrène circonscrite du poumon, que M. Laennec ne regarde pas comme

la simple terminaison d'une inflammation trop intense, l'angine gangréneuse de Fothergill et d'Huxham, les fièvres éphémères gangréneuses, dont on trouve des exemples dans Hippocrate, (Epid. lib. I, ægr. IX), dans Borsieri, et que M. le professeur Broussonnet (1) a vu régner d'une manière épidémique, les effets du seigle ergoté, attestent, d'une manière incontestable, l'existence d'une inflammation qui, ayant pour caractère essentiel la mortification de la partie affectée, mérite de faire une espèce particulière, sous le nom d'inflammation gangréneuse.

Dans cette espèce, la méthode anti-phlogistique est non-seulement insuffisante, mais encore très-dangereuse, tandis que l'usage des excitans, des toniques, des antiseptiques, est seul capable d'arracher les malades à une mort certaine. La gangrène n'est pas ici la terminaison de la maladie; elle se manifeste dès le début, elle fait partie de ses premiers symptômes, et elle en constitue le caractère ; l'inflammation vraie, suscitée par les efforts de la nature, ou provoquée par l'art, d'après les principes d'une méthode de traitement empirique imitatrice, peut seule arrêter les progrès de cet état gangréneux.

La gangrène est liée alors à une disposition spéciale du systême général, dont l'inflammation

---

(1) V. De la Gangrène, Dissert. de M. Victor Bally.

seule ne peut rendre raison. On est forcé d'admettre, avec les Anciens, pour la production de cette espèce, quelqu'agent inconnu dans sa nature, un principe septique ou délétère, qui frappe de mort les parties sur lesquelles il se dépose.

L'inflammation goutteuse, rhumatismale, etc., a quelque chose de particulier, présente des caractères propres auxquels il importe de faire la plus grande attention dans le traitement.

N'existe-t-il pas des inflammations qui sont subordonnées à l'action des vices spécifiques, et qui trouvent leurs seuls remèdes dans les moyens propres à les combattre? Telles sont les inflammations, syphilitique, dartreuse, etc. (1).

Toutes les modifications que l'inflammation subit dans ces divers cas, servent à établir des distinctions d'autant plus importantes, qu'elles deviennent la source d'indications thérapeutiques, essentiellement différentes, et qui sont méconnues par tous ceux qui ne voient dans l'inflammation, rien au-delà de l'engorgement des vaisseaux capillaires sanguins (2).

---

(1) Voyez la thèse de M. le docteur Ribes : *Quelques Réflexions sur l'Anatomie pathologique.*

(2) Lisez sur la doctrine physiologique, Lettres à un médecin de province, par M. Miquel; et dans la Revue médicale, un article de M. Bousquet, *de la nouvelle Doctrine médicale, considérée sous le rapport de la mortalité.* Mars, 1827, p. 461.

L'exposition que je viens de faire des divers systêmes qui ont paru depuis les premiers temps de la médecine jusqu'à nous, a dû vous convaincre que chacun d'eux n'a considéré qu'une des faces de l'objet, qu'aucun n'a embrassé, dans ses théories, l'universalité des faits qui se rapportent à l'état malade, et qu'aucun n'a pu établir, par conséquent, toutes les indications thérapeutiques, prescrites par la distinction des affections variées qui concourent à la production et à la formation des maladies.

Dans ces systêmes, on a tâché de ramener toutes les altérations morbifiques que le corps de l'homme peut éprouver, à un ou deux états qu'on a déduits exclusivement, tantôt des changemens survenus dans le mouvement, ou dans la mixtion de la matière qui compose ce corps, changemens dont on a cherché les explications dans les sciences physiques et chimiques; tantôt des affections et des déterminations d'un principe conservateur et doué de prévoyance; tantôt de la surabondance et de la dépravation des humeurs; tantôt du resserrement, du relâchement, ou de l'état mixte des solides; tantôt de la lésion d'une des propriétés vitales qu'on a supposé exister seule, et ne pouvoir pécher que dans sa quantité d'action; tantôt, enfin, des dégradations des organes et de leurs tissus.

Il n'a pu résulter de ces considérations isolées, que des théories incomplètes, ou des fragmens de systême. Ce n'est point, en séparant les affections des soli-

des de celles des fluides, les modifications des forces des altérations de l'organisation; ce n'est point, en considérant les vices de tel ou tel organe, ou même les lésions de leurs tissus élémentaires, que l'on peut espérer de s'élever à un systême général et complet de pathologie, qui exprime toutes les différences et les analogies des phénomènes morbides, et puisse servir de fondement à toutes les indications thérapeutiques. Car celles-ci ne peuvent être que le résultat, ou l'application des principes pathologiques, tirés de la connaissance et de la comparaison de tous les faits observés dans les maladies. Il faut donc, au lieu d'isoler les diverses modifications des forces, des solides, des fluides, de l'organisation, des organes et même de leurs tissus, les considérer toutes; et en suivant, dans leur étude, les règles d'une méthode analytique sévère, établir les rapports que ces modifications peuvent avoir entr'elles, pour constituer les causes ou élémens des maladies, et pour fournir les bases des indications. Il importe, en effet, de reconnaître que toutes les maladies ne sont pas identiques, qu'on ne saurait les réduire toutes à une ou deux affections, sous des formes diverses. Les maladies se distinguent par un plus grand nombre de circonstances qui spécifient la diversité de leur nature, et exigent des médications essentiellement différentes.

Les principes de la science thérapeutique ne peuvent être déduits que d'une théorie médicale, qui

embrasse tous les faits dont se compose l'état malade. Ce n'est dans aucune des considérations isolées qui vous ont été exposées, que la Thérapeutique dogmatique et pratique trouvera les indications, qui se rapportent à tous les phénomènes que nous présentent les maladies. Ce n'est point dans l'indication et dans l'emploi d'une ou de deux méthodes de traitement, qui se proposeront de corriger, ou d'évacuer les humeurs viciées ou surabondantes; de ramollir ou de resserrer les solides trop tendus ou trop relâchés; de rétablir le calibre des vaisseaux et d'y favoriser le libre passage des fluides; de reconstituer la composition chimique des parties intégrantes des fluides et des solides; de calmer ou d'exciter l'action des forces vitales, qui est en excès ou en défaut, etc.; ce n'est pas non plus dans l'administration isolée de l'une des classes des remèdes prescrits par chacune de ces indications, qu'on trouvera la solution de tous les problêmes thérapeutiques que nous offre l'observation clinique.

Il faut, pour arriver à la solution de tous ces problêmes, que le médecin s'élève à des vues plus étendues, qui, s'adaptant à tous les phénomènes maladifs que l'expérience a constatés, et les embrassant dans leur ensemble et dans leurs détails, lui fournissent toutes les sources d'indications dont le traitement des maladies se compose. Il est essentiel de savoir qu'il y a plusieurs indications, plusieurs méthodes thérapeutiques, plusieurs médications,

plusieurs actions médicamenteuses, et qu'on ne peut, à l'exemple de certains auteurs, restreindre les traitemens à une ou deux indications, comme l'on ne saurait réduire toutes les maladies à une ou deux affections.

Si l'on consulte l'expérience, si l'on considère la diversité des opinions sur la nature et le traitement des maladies, si l'on tient compte du succès qu'on ne peut nier avoir été obtenu de l'usage de méthodes curatives différentes et même opposées, on se convaincra qu'il y a un certain nombre de méthodes de traitement, et que même la différence tranchante des curations peut servir à distinguer tout autant d'états morbides différens. La connaissance de ces derniers est fondée, en partie, sur la distinction des médications qui vient la compléter. *Medici antiquiores omnem scopum in curatione dirigentes tot morborum constituebant differentias, quot modis curationem eorum variari necesse erat, ut ubique in Hippocratis doctrina observare licet.* (Prosper Martian. *De morb. Lib. II. vers.* 219.)

Un systême pathologique et par conséquent un systême thérapeutique complet, doit recueillir toutes les données exactes qui sont éparses dans les diverses doctrines qui vous sont connues; mais il doit aussi élaguer ce qu'elles ont d'exagéré et d'exclusif. C'est par un choix judicieux des idées saines et des vues solides qu'elles contiennent, qu'on parviendra à une connaissance, aussi précise qu'il soit

possible de l'espérer, de tous les états morbides, et à la détermination de toutes les médications dont l'observation a sanctionné l'efficacité.

I. La Thérapeutique, *Methodus seu ratio medendi*, a pour objet de nous diriger dans le traitement des maladies. Elle se compose des indications dont elle est la science. Celles-ci se déduisent de la connaissance et de la considération de toutes les circonstances qui ont précédé, ou qui accompagnent l'état maladif, et de tous les phénomènes morbides bien vus, analysés et comparés. C'est de ces circonstances et de ces phénomènes qu'on tire un jugement ou une induction qui porte à agir de la manière la plus convenable, pour amener la solution ou la guérison de la maladie. *Indicatio est agendi insinuatio..... Omnis medendi methodus per indicationem fit.* (*Gal.*) (1).

Thérapeutique ; son objet et sa composition.

L'indication sert de base à tous les plans de traitement que nous formons pour la cure des maladies. L'indication doit être déduite, non-seulement de l'examen de la maladie elle-même, et des phénomènes qui la constituent, mais encore des circonstances qui l'ont préparée, amenée et excitée, ou de ses causes ; des événemens probables qui peu-

(1) *Sequitur autem primum, ac maximè illud, quod omnis medendi methodus per indicationem fit; nam, quidquid ab experientia sejunctum est, id totum indicatio nominatur. Gal. Method. med. cap. VII. lib. II.*

vent en résulter, du tempérament et de la constitution du malade, de son âge, de son sexe, de ses habitudes, de sa manière de vivre; en un mot, de toutes les données qui, en nous éclairant sur la nature de la maladie, ou de ses élémens et sur ses suites, peuvent nous conduire à la connaissance de la meilleure manière de la traiter, et des modifications qu'elle doit subir, relativement à toutes les circonstances que je viens d'énumérer.

La Thérapeutique ayant pour but de guérir la maladie, il importe de se faire une idée aussi exacte que possible, de l'état maladif et de ce qui le constitue.

Maladie. Ce que c'est.

II. Bornés par la faiblesse de nos sens et de notre intelligence à la connaissance des qualités extérieures et superficielles des corps, nous ne pouvons les pénétrer en eux-mêmes, pour en déterminer l'essence, ou ce qui contient la raison de leurs qualités. C'est ainsi que dans l'étude des corps organisés et vivans, nous apercevons une succession de phénomènes, une série de mouvemens et d'actes qui nous les font distinguer des autres corps de la nature, et de l'observation desquels nous sommes arrivés à l'idée générale de la vie. Mais la vie nous est inconnue dans son essence; tout ce que nous savons à ce sujet, se borne à la collection des divers phénomènes qu'on remarque dans les êtres qui sont doués de la faculté de vivre.

Dans la durée totale de l'existence de ces êtres, et plus particulièrement de l'homme qui doit faire le seul objet de nos recherches, nous avons observé que les actes qu'il exécute se succédaient tantôt avec ordre, tantôt avec un trouble qui allait jusqu'à menacer la vie de l'individu. Nous avons comparé ces phénomènes, et il en est résulté pour nous les idées de *santé* et de *maladie*, deux modifications principales d'un seul et même état, l'état de vie.

La maladie ne nous est connue que par comparaison avec la santé. On doit donc définir la maladie, cet état du corps vivant, dans lequel les fonctions qui lui sont propres sont dérangées, et ne s'exécutent point selon les lois ordinaires de la santé. C'est la seule définition que l'on puisse donner de la maladie, ce n'est qu'une définition *nominale*.

Nous ne connaissons donc pas d'une manière directe les modifications vitales qui constituent la maladie. Ces modifications ne tombent pas sous nos sens; elles ne se manifestent que par les effets qu'elles produisent, par le dérangement des fonctions, par les symptômes. La maladie est la réunion de plusieurs symptômes : mais pour avoir une notion précise de la maladie et des phénomènes qui la constituent, il faut s'élever jusqu'à la cause de tous les mouvemens et de toutes les opérations qui s'exécutent dans le corps vivant.

On doit regarder la maladie comme une modifi-

cation de la puissance vitale, qui produit une série d'actes qu'on peut rapporter à plusieurs ordres. Car, ainsi que le dit Barthez, « dans la recherche de la génération des phénomènes morbides, on ne peut s'arrêter à l'altération de la constitution sensible du corps, et l'on est obligé de remonter jusqu'aux affections de la puissance chargée de maintenir ou de conserver cette constitution, et dont l'action affaiblie ou pervertie, a permis ou opéré une telle dégradation. »

Il faut en excepter, néanmoins, les cas dans lesquels la dégradation ou le vice est introduit par des forces mécaniques supérieures à celles de la vie, telles que les lésions par causes violentes et extérieures. Dans celles-ci même, lorsqu'elles sont établies, la puissance vitale suscite des mouvemens, des actes propres à réparer ces dégradations, comme on le voit dans la formation du cal pour les fractures des os, dans l'inflammation, dans la suppuration, dans la cicatrisation, etc. pour les plaies ou lésions des parties molles (1).

---

(1) Ces lésions (lésions physiques), dit M. Richerand, ne supposent pas l'état de vie ; on peut les imiter, ou plutôt les produire sur le cadavre..... La production des lésions physiques est donc le plus souvent indépendante de la vie : ses actes ne servent qu'au développement de leurs symptômes. (Nosographie et Thérapeutique chirurgicales. t. I. p. LXXXIV. Lésions physiques).

Il faut, pour qu'il y ait maladie, que l'unité vitale soit provoquée à des actes insolites, contre nature, ou même fâcheux. Ainsi, dans l'engorgement d'une glande qui constitue le squirrhe simple, il n'y a pas proprement maladie; dans l'embarras ou obstruction d'un viscère qui ne s'accompagne d'aucun dérangement dans les fonctions, il n'y a pas non plus maladie. Il y aura maladie, si le squirrhe dégénère en cancer, si l'embarras du viscère tend à une fonte purulente, ou prend toute autre dégénération, parce que, dans ces circonstances, la cause de la vie est excitée à produire des déterminations qui sont le principe des phénomènes morbides et du dérangement des fonctions.

Dans le squirrhe, dans l'engorgement d'une glande qui en constitue l'état d'obstruction, il y a eu, sans doute, une lésion antérieure de cette puissance qui veille à la conservation de l'intégrité des organes, lésion dont la suite a été une accumulation de matière nutritive ou autre dans l'organe, et en a occasioné le développement vicieux; mais cette lésion antérieure s'est arrêtée, et l'altération organique qui en résulte ne constitue pas une maladie, puisqu'il n'y a pas de dérangement des fonctions ni aucun des phénomènes de réaction vitale qui forme l'état maladif.

L'état d'infirmité qui provient de la perte d'un membre ou de la destruction des fonctions de quelqu'organe des sens n'est pas non plus une

maladie. Il faut, pour constituer celle-ci, non-seulement le dérangement des fonctions, mais encore une série d'actes suscités par la puissance vitale, qui s'écartent de l'état normal.

Affection. III. Il importe de distinguer la maladie de l'affection. La maladie résulte du concours de plusieurs symptômes, par lesquels elle se manifeste. L'affection est cette modification de la puissance vitale, ou, si l'on veut, de l'organisme vivant, qui constitue la nature réelle de la maladie, en établit le caractère, et peut seule être la source des indications thérapeutiques fondamentales. La maladie n'est que la manifestation ou l'expression d'un état intérieur qui en est la cause; celui-ci est l'affection. La pleurésie, par exemple, est une maladie qui résulte de la réunion de quelques symptômes, tels que la douleur de côté, la difficulté de respirer, la toux, les crachats sanglans, etc.; mais cette collection de symptômes n'est pas toujours entretenue par la même affection; il peut survenir un grand nombre de circonstances qui fassent varier celle-ci, au point qu'elle présente des caractères divers, et qu'elle exige une méthode de traitement différente. Au lieu d'indiquer des saignées répétées, la pleurésie peut se développer sous l'influence de circonstances qui rendent mortel l'emploi des émissions sanguines, et qui prescrivent l'usage de l'opium, de l'émétique, des vésicatoires, des diaphorétiques,

seuls remèdes appropriés aux caractères variés qu'elle peut offrir. Cela tient à ce qu'il y a des affections diverses qui revêtent la forme de la pleurésie, qui n'est ici que la physionomie sous laquelle ces affections se montrent (1). Il faut donc que le médecin se serve des caractères que la maladie présente, pour découvrir l'affection, c'est-à-dire, cette modification, soit des forces, soit des solides, soit des fluides, qui est le principe de la maladie et le sujet de l'indication.

---

(1) « Il faut distinguer la maladie de l'affection. C'est ici la même distinction que celle que l'on fait dans le monde moral, entre le *sentiment* et la manifestation qui peut en être faite, et qui constitue la *pathognomonie* de ce sentiment. Ainsi, autre est la fièvre qui accompagne l'inflammation, autre est la fièvre des prisons, autre est la fièvre de la diathèse bilieuse. Qu'il y ait des gens qui viennent dire que ce n'est pas cela, que la fièvre est identique, et que toute la différence est dans son degré d'intensité, qu'elle ne diffère que mathématiquement, qu'il y a peu de fièvre dans un cas et beaucoup dans un autre ! On doit faire autant d'estime d'eux que de celui qui viendrait dire que le rire est partout le même, et qu'il ne diffère qu'en ce qu'on peut rire un peu plus ou un peu moins. Que voit-on de semblable dans le rire de gaieté, le rire ironique, le rire malin, le rire sanglant? Il n'y a de ressemblance, dans tout cela, que l'acte de tendre les lèvres et de laisser les dents à découvert; cependant, se trompe-t-on et prend-on le rire de dédain pour un rire de bienveillance ? Celui qui, dans les fièvres, ne distingue pas les caractères propres à faire reconnaître les diverses affections qui leur donnent lieu, ressemble à l'homme qui confondrait ces sortes de rire. » (M. Lordat, Leçons orales de Partitions de médecine.)

Actes constitutifs de la maladie.

IV. En observant les actes constitutifs des maladies, on est conduit à les rapporter à plusieurs ordres, d'après les différences et les analogies que leur comparaison fait apercevoir.

1.° Les actes morbides peuvent être en rapport avec les intérêts du malade, et avoir pour but sa conservation et son retour à la santé. Il est des maladies qui amènent un changement avantageux dans la manière d'être de l'individu, au point qu'on peut les regarder comme des opérations utiles, des sortes de fonctions pathologiques. Une inflammation a quelquefois pour objet de chasser une matière hétérogène, étrangère à l'économie vivante; elle peut dépendre de quelque irritation qui suscite une série d'actes synergiques, tels que la douleur, la fluxion, la phlogose, qui concourent à la formation du mode inflammatoire, dont les résultats entraînent la destruction de l'irritation et de sa cause. Il est des convulsions utiles, parce qu'elles supposent un effort de tout le systême vivant, pour l'expulsion d'une matière morbifique. Chez les enfans, la plupart des maladies éruptives se déclarent après des convulsions plus ou moins violentes, qui ne présentent rien de fâcheux, et qui trouvent leur solution dans l'éruption de l'exanthème. La goutte régulière, les fièvres éphémères, les catarrhes périodiques des vieillards, la fievre intermittente exquise du printemps, etc., sont autant de maladies qui affectent un ordre assez fixe et assez régulier dans

la réunion, ou dans le développement successif de leurs actes, pour avoir un résultat utile aux malades.

Il faut néanmoins convenir avec M. Lordat, que ces sortes d'opérations inaccoutumées sont presque toujours suspectes, tant parce que la cause qui les rend nécessaires, peut avoir affaibli le principe de réaction, que parce que la marche d'une fonction extraordinaire a rarement la régularité de celles qui s'exécutent tous les jours; et qu'enfin cette espèce de fonction peut vicieusement se continuer, après la destruction de la cause qui l'a mise en jeu ou excitée, et se prolonger ainsi sans objet et d'une manière indéfinie (1).

2.° Il est des maladies dans lesquelles on ne saurait méconnaître une série d'actes qui tendent à amener leur solution spontanée. Il a suffi d'observer des malades abandonnés à eux-mêmes, pour s'assurer qu'il existe dans le corps un principe de réaction, dont les efforts ont pour but la destruction de la maladie, par l'élaboration et par l'élimination d'une matière morbifique.

Les Anciens savaient que le corps vivant n'est point passif dans la maladie, et qu'il existe en lui une certaine activité, par laquelle il cherche à résister aux causes de la destruction qui le menacent. Ils avaient constaté ce fait qu'ils désignaient sous divers noms. Les Modernes ont observé cette

---

(1) Exposition de la doctrine médicale de Barthez.

activité comme les Anciens. Sydenham regarde la maladie comme un effort de la nature qui, pour conserver le malade, travaille de toutes ses forces à rejeter la matière morbifique.

Lorsqu'une cause de maladie existe, lorsqu'il s'est formé une lésion, soit des propriétés vitales, soit des solides, soit des fluides, il s'établit des actes secondaires, des mouvemens dont l'effet est de produire la solution de la cause primitive. Voilà un fait qui a été vérifié par l'expérience clinique de tous les temps. Il ne s'agit pas de l'expliquer, en disant avec Stahl, que cette action est prévue et suscitée par la vigilance de l'ame, toujours attentive à veiller à la conservation du corps, ou avec d'autres auteurs, que c'est un résultat mécanique de l'organisation. Cette action existe, c'est une chose certaine; et au lieu d'aller à la recherche de ses causes, n'est-il pas plus utile de se borner à étudier ses effets et à déterminer ses lois, pour en tirer le plus grand parti dans le traitement des maladies ?

On découvre l'activité de la puissance vitale, dans le cours de la plupart des maladies aiguës, et même dans quelques maladies chroniques, d'après les belles observations de Bordeu.

3.° Si l'observation a prouvé qu'il y a des maladies dont les élémens tendent d'eux-mêmes à une solution heureuse, et qu'il en est d'autres dont les actes sont salutaires et même indispensables à la

conservation de l'individu, elle a également démontré, qu'il y a une autre classe de maladies, dans lesquelles la série d'actes que la nature développe après la lésion d'un phénomène primitif ou d'une propriété vitale, n'est d'aucune utilité pour la terminaison de cette lésion première, et que le plus souvent même elle la contrarie. Il est des circonstances où les maladies dépendent du défaut d'énergie nécessaire pour l'exercice libre des fonctions; on ne saurait attendre aucun avantage des actes qui les constituent. Le plus grand nombre des maladies chroniques sont dans cette catégorie. La nature ici réagit peu ou mal, et l'on ne saurait compter sur la solution spontanée des affections qui concourent à la formation de ces maladies.

4.° Les maladies peuvent être entièrement opposées aux intérêts du sujet. Leurs actes peuvent provenir d'une propension (naturelle ou acquise) de la puissance vitale à mésuser de ses facultés, ou à prendre des déterminations sans objet qui, au lieu de tendre à la conservation du système, le fatiguent à pure perte, ou tournent à son détriment et à sa ruine. Les fièvres ataxiques, adynamiques, pernicieuses, typhoïdes, les inflammations gangréneuses, etc., peuvent se rapporter à cet ordre.

On doit conclure des propositions que je viens d'établir, et qui sont le résultat le plus général des faits, que la solution des maladies présente des différences très-importantes, qui sont relatives aux

divers modes de mouvemens, ou de déterminations qu'y affecte la cause de la vie.

Il est donc prouvé que, parmi les maladies, les unes, utiles ou non, tendent spontanément à une solution heureuse, par l'effet du développement successif de leurs actes; les autres, n'ayant point un progrès qui les use ou les détruise, sont de nature à se prolonger indéfiniment, à ruiner les forces, à dépraver les fonctions essentielles et à causer la mort.

Une semblable manière de considérer la maladie nous élève aux notions les plus exactes, que l'on puisse se faire de sa nature et des actes qui la constituent. Cette considération peut seule s'adapter à tous les phénomènes morbides, qu'elle classe d'après leurs divers rapports d'analogie et de différence, et servir de base aux vues curatives générales que l'état maladif présente. Elle nous fait reconnaître et distinguer les cas dans lesquels la cause qui régit tous les mouvemens de la vie, se suffisant à elle-même, suscite et entretient une série d'efforts salutaires, dont la direction a pour but le rétablissement de la santé et la conservation du malade; et les cas dans lesquels ces efforts languissent, sont impuissans, mal dirigés et même vicieux.

Il est facile de juger de quelle importance peuvent être, en Thérapeutique, les données que cette considération générale nous fournit. Elles condui-

sent à observer les mouvemens de la nature, et à diriger toutes nos recherches vers la connaissance de son action, afin de la respecter si elle est régulière, de l'exciter si elle est trop faible, de la modérer si elle est trop forte, et de la régulariser ou de la changer, si elle s'éloigne de l'ordre, et qu'elle ait une tendance vicieuse. Ce n'est qu'après avoir bien médité sur la marche que suit la nature dans les divers états morbides, qu'il est possible de déterminer l'utilité, l'insuffisance ou le danger des actes qu'elle produit, et d'établir les indications qui doivent avoir pour but de les favoriser lorsqu'ils sont utiles, de les suppléer lorsqu'ils sont insuffisans, et de les combattre lorsqu'ils sont dangereux.

Il faut donc, pour arriver au meilleur traitement d'une maladie, 1.° distinguer les élémens dont elle se compose, c'est-à-dire, les affections que la cause de la vie y éprouve; 2.° déterminer parmi ces affections, celles qui tendent spontanément à une issue favorable, ainsi que les actes salutaires qui sont suscités pour la conservation et le rétablissement du malade; 3.° reconnaître les élémens qui ont une marche lente ou sont pernicieux, et les actes ou les déterminations qui, s'opposant à leur solution, peuvent aggraver la maladie.

Il résulte de ces principes, que les ressources de la médecine, ou les procédés de l'art contre une maladie, ne se bornent pas à une seule méthode de traitement. L'expérience a prouvé qu'il y en avait

plusieurs..... « pour guérir des sujets qui se trouvent » être dans un même temps d'une maladie donnée, » et qui d'ailleurs sont placés sensiblement dans les » mêmes circonstances. Mais ces méthodes sont » plus ou moins approchantes de la perfection. » C'est ainsi que dans la science de la Médecine, » comme dans les sciences mathématiques, le même » problême peut avoir plusieurs solutions qui diffè- » rent par leur élégance et leur briéveté (1). »

Méthodes thérapeutiques

En Thérapeutique, on entend par méthode un ensemble de règles, d'après lesquelles on distribue avec ordre, dans le cours d'une maladie, la série des moyens indiqués par la nature connue de ses élémens, et par les déterminations que la puissance vitale y prend.

Ce n'est pas tel ou tel remède qui guérit, mais bien un concours de moyens que l'on emploie simultanément ou successivement, d'après les actes que la cause de la vie suscite, et d'après l'espèce des affections qu'elle éprouve et qui se succèdent aux diverses périodes de la maladie.

L'empirique ne connaît que des remèdes qu'il emploie en suivant une analogie aussi grossière que trompeuse. Le médecin, celui qui est vraiment digne de ce nom, se dirige dans la curation des maladies, d'après les principes des méthodes qui lui sont

---

(1) Barthez, Traité des maladies goutteuses. Préface.

fournis par l'observation, l'expérience, l'analyse et l'induction.

Les méthodes de traitement doivent être rapportées à trois classes ; elles sont *naturelles*, *analytiques* ou *empiriques* (1).

Les méthodes naturelles ont pour objet de préparer, de faciliter et de fortifier les mouvemens spontanés de la nature, qui tendent à opérer la solution de la maladie. Méthodes naturelles.

On doit avoir recours à ces méthodes dans les maladies où la nature a une tendance manifeste à affecter une marche réglée et salutaire, et surtout dans celles qui peuvent être considérées comme des opérations destinées à combattre un principe morbifique qu'il n'est pas au pouvoir de l'art de détruire. Une attaque de goutte régulière n'indique pas d'autre méthode, que celle qui se propose de favoriser l'élaboration et l'élimination du vice spécifique de la constitution, qui établit la cause de cette maladie. Il s'agit de maintenir la douleur, la fluxion, l'inflammation, et les autres actes élémentaires du paroxysme goutteux, dans un degré capable d'aider aux mouvemens excréteurs qui doivent amener la fin de ce paroxysme. Les fièvres intermittentes tierces du printemps, qui, à cause de leurs effets avantageux sur le systême, ont été

(1) Barthez, *ibidem*.

désignées sous le nom de fièvres dépuratoires, ne présentent pas d'autres indications que celles dont se composent les méthodes naturelles.

Cependant, si les actes d'une maladie qui peut avoir des résultats avantageux, présentaient des anomalies qui risquassent de la rendre ruineuse pour les forces, il faudrait renoncer aux méthodes naturelles et les remplacer par les autres. C'est ainsi que dans le traitement d'une fièvre intermittente qui, ayant d'abord manifesté tous les caractères de la dépuration, se prolonge et tend à dégénérer en une maladie qui n'a plus rien d'utile, on ne doit pas se borner aux méthodes naturelles. Ce n'est que dans les méthodes analytiques ou empiriques, que l'on trouvera les médications relatives aux affections diverses qui peuvent l'entretenir, ou celles dont l'expérience a constaté les bons effets. Ce que je dis de la fièvre intermittente exquise, s'applique aux autres maladies qui, étant dans le principe des sortes de fonctions, prennent ensuite une dégénération fâcheuse.

Les méthodes naturelles méritent encore la préférence, toutes les fois que l'on prévoit que la maladie peut s'user d'elle-même; et que cette tendance à une terminaison spontanée ne peut entraîner de graves inconvéniens. Les praticiens prudens les emploient dans les cas même, où d'autres méthodes donneraient l'espérance de plus de célérité dans la cure. Il est reconnu que l'usage de ces dernières

offre rarement autant de sécurité pour la solution complète de la maladie, et qu'elles sont plus pénibles pour les malades. Quelque brillant qu'ait été le succès obtenu par *Galien*, d'une forte saignée pratiquée dans le début d'une fièvre synoque qu'il égorgea, comme on le lui disait en plaisantant (*jugulasti febrem*), il est plus conforme aux règles de la prudence de laisser à elle-même cette maladie, parce que si elle ne dépasse pas une certaine intensité, elle ne présente pas plus de chances défavorables que l'affaiblissement introduit par une évacuation excessive de sang, qui fut, dans cette occasion, un remède fortement perturbateur. Quelle nécessité y a-t-il de déployer de grands moyens pour empêcher la suppuration des phlegmasies qui n'intéressent pas les organes essentiels? N'est-il pas plus convenable de se réduire à y exciter les mouvemens de la nature si elle est impuissante, ou à les modérer si elle agit avec trop de violence, en sorte que ses efforts soient soutenus dans un état proportionné à celui de la maladie, et que l'inflammation reste dans ce degré moyen qui peut prévenir toute terminaison vicieuse?

Les méthodes analytiques de traitement d'une maladie sont celles où, après avoir décomposé cette maladie, et l'avoir ramenée aux affections essentielles dont elle est le produit, ou aux maladies plus simples qui s'y associent, on attaque direc- Méthodes analytiques.

tement ces élémens par des moyens relatifs à chacun d'eux, et proportionnés à leurs rapports de force et d'influence.

Pour bien saisir l'esprit de ces méthodes, il importe de distinguer des maladies simples, des maladies composées et des maladies compliquées (1).

La maladie provient d'une ou de plusieurs affections simples qui, sous le nom d'élémens, nous représentent sa véritable nature ou cause essentielle, et le sujet des indications thérapeutiques fondamentales.

On entend par élément de maladie, toute affection simple que la différence de ses phénomènes analysés, comparés et rapprochés des circonstances antécédentes et concomitantes, y démontre, et qui est assez dominante pour produire un ordre de symptômes constans et déterminés, et pour indiquer une médication particulière.

Une maladie peut devoir son existence à une ou à plusieurs affections diversement combinées, ou

---

(1) *Sanè solemnis veteribus doctrina (quæ utinam nunc esset in usu) maximè naturalis est, qui simplicis cujusque affectus propriam curationem dicunt, præcipuèque omnium Hippocrates. Medendi namque methodus ad hunc modum bellissimè procedet, si de singulis simplicibus seorsum præceperimus, post deindè de compositis omnibus alteram aliquam methodum indicaverimus. Gal. Method. med., lib. III. cap. IV.*

à la réunion de plusieurs combinaisons de ces affections ; elle est, dans ces divers cas, simple, composée ou compliquée.

La maladie simple est celle dans laquelle il n'existe qu'une seule affection qui l'entretient, et qui disparaît avec elle, lorsqu'on a mis en usage les moyens thérapeutiques les mieux indiqués. Cette maladie présente une série de symptômes analogues, dont la réunion et la succession se rapportent à un seul ordre de phénomènes qui caractérisent l'affection simple qui en est l'élément. La simplicité de la maladie est confirmée par sa guérison qui s'opère, en remplissant une seule indication par le même genre de remèdes.

Lorsque les affections simples qui constituent les élémens des maladies, se réunissent au nombre de deux, de trois, etc., et se combinent entr'elles sous divers rapports, il en résulte des maladies composées. On observe dans ces maladies des symptômes qui, ne présentant point le même caractère, doivent être classés et rapportés, chacun, à l'élément ou à l'affection simple dont il annonce la présence. Il faut alors faire autant d'ordres qu'il y a de symptômes analogues qui peuvent être ramenés à un chef différent. On établit ainsi autant d'élémens qu'il y a d'ordres de phénomènes; et l'on arrive aux méthodes curatives qui doivent se composer d'autant de genres de moyens, qu'il y a de chefs principaux de phénomènes caractéristiques d'affections simples

diverses, et qu'il y a, par conséquent, de sujets d'indications différens.

Lorsqu'une maladie composée d'un ou de plusieurs élémens, se réunit à une autre maladie également composée d'une ou de plusieurs affections simples, il en résulte une maladie compliquée.

La réunion de la fièvre bilieuse et de la fièvre inflammatoire, celle de la péripneumonie et du typhus nosocomial, celle de la syphilis et du rhumatisme, celle du scorbut et de la vérole, etc., sont autant de complications de maladies, ou de maladies compliquées. Ces maladies, qui peuvent se résoudre, chacune en ses élémens propres, deviennent, à leur tour, les élémens des maladies compliquées qui naissent de leur association; elles ont, comme élémens, avec ces maladies compliquées, les mêmes rapports que d'autres affections plus simples ont avec les maladies composées.

Les indications curatives doivent se rapporter à chacune des maladies complicantes, dont la nature diverse ne peut être combattue avec avantage que par les moyens qui lui sont appropriés.

Il faut distinguer la coïncidence de deux maladies qui marchent concurremment sans être soumises à une influence réciproque, de la réunion intime qui fait que l'une de ces maladies a une correspondance constante d'accroissement, d'état et de déclin avec l'autre, et que tous les phéno-

mènes des deux sont coordonnés, comme s'ils appartenaient à une seule. Il ne faut pas confondre ces deux co-existences, la seconde seule mérite le nom de complication.

La coïncidence d'une maladie aiguë qui vient se enter sur une maladie chronique, fournit l'exemple de la première espèce d'association. Telles sont une fièvre, une inflammation, qui se développent pendant le cours d'une hydropisie.

La présence simultanée du scorbut et de la syphilis constitutionnelle dans le même individu, donne souvent l'occasion de constater la différence qu'il y a entre l'association et la complication. Il est des circonstances où ces deux maladies restent indépendantes l'une de l'autre, où leurs symptômes bien distincts suivent dans chacune leur marche, cèdent séparément aux traitemens respectifs qu'on leur oppose, sans qu'elles s'influencent réciproquement. Il est d'autres circonstances où ces deux maladies s'unissent pour marcher ensemble, au point qu'il n'est plus possible de les guérir isolément, et que chacune d'elles retient ou rappelle l'autre, quand on l'attaque seule.

Il faut distinguer encore la coïncidence d'affections organiques, ou de maladies dépendantes d'un même principe intéressant plusieurs organes. On ne peut pas dire qu'il y ait ici complication, c'est seulement une extension de maladie. Il n'y a point de maladie qui ne puisse intéresser divers

organes à la fois, et déterminer cette dernière espèce de coïncidence.

Les organes du bas-ventre et ceux de la poitrine ont été, dans quelques cas, affectés en même temps de phlegmasie. En ouvrant les cadavres de personnes qui avaient succombé à des maladies consomptives, on a souvent reconnu les traces d'une inflammation lente sur l'estomac et sur les poumons, d'après les témoignages de Morgagni, de Lieutaud, de MM. Portal et Broussais.

Le vice scrofuleux peut affecter à la fois plusieurs organes. C'est ainsi que la phthisie pulmonaire qui est occasionée par l'action de ce vice, marche souvent avec les tumeurs blanches des articulations et les engorgemens des glandes, avec des ulcères et des tubercules scrofuleux sur les extrémités. Il n'est pas de praticien qui n'ait eu plus d'une occasion d'observer des faits semblables. Il n'y a pas ici complication proprement dite; il n'y a qu'une extension des effets du même principe morbifique à plusieurs organes.

Il suit de ces propositions, que la cause essentielle et immédiate qui produit et entretient une maladie, analysée d'après les règles que nous avons posées, se réduit en une ou plusieurs affections simples qui sont caractérisées, chacune, par un ordre ou une série de phénomènes analogues.

Les maladies, quelque longue et quelque effrayante que paraisse leur énumération dans des

tableaux nosologiques plus ingénieux que vrais, peuvent, par l'analyse de leurs symptômes principaux et des circonstances qui ont contribué à leur production, c'est-à-dire par les caractères qui en manifestent la nature, se résoudre en un certain nombre de phénomènes primitifs que présente la puissance vitale vicieusement modifiée.

Ces phénomènes, classés d'après leurs différences et leurs ressemblances, nous décèlent divers états vicieux des forces et de l'action vitales, des solides, des fluides et des altérations spécifiques de la constitution, qui sont autant d'affections simples, d'élémens morbifiques, où nous trouvons la vraie nature des maladies, et la base fondamentale de toutes nos indications thérapeutiques essentielles.

Ces affections isolées ou diversement combinées et unies entr'elles, agissant sur tel ou tel organe, sur tel ou tel système d'organes, ou sur tout le corps, sont la seule cause expérimentale à laquelle on doive rapporter la formation de toutes les maladies aiguës et chroniques.

La théorie générale des maladies, et la théorie d'une maladie en particulier, ne peuvent exprimer que les résultats des rapports de leurs symptômes essentiels et caractéristiques, avec quelques faits ou phénomènes généraux qui indiquent les lésions des forces, des solides, des fluides, etc., c'est-à-dire avec les affections simples qui cons-

tituent le principe des maladies, ou d'une maladie donnée.

C'est ainsi qu'après avoir analysé et comparé tous les phénomènes d'une maladie, et les ayant séparés et réunis successivement pour les ramener à des chefs principaux, l'on parvient à établir les élémens ou les affections simples, d'où l'on déduit la cause prochaine et immédiate de cette maladie.

L'application de l'analyse à la médecine ne consiste point dans la formation arbitraire de classifications nosologiques, ou de cadres de maladies que l'on peut multiplier ou réduire à volonté. L'analyse ainsi conçue ne peut servir qu'à l'histoire naturelle des maladies; elle n'est d'aucune utilité dans l'exercice de la médecine, puisqu'elle ne saurait conduire à la distinction clinique des indications. Elle ne distingue les maladies que par leurs différences symptomatiques les plus générales, tandis que la distinction réellement pratique des maladies doit reposer sur des différences essentielles, c'est-à-dire sur les états morbides qui les entretiennent, et qui prescrivent des indications thérapeutiques majeures.

La plus grande utilité que la médecine puisse retirer de l'analyse, est de séparer les affections simples et primitives dont les maladies connues offrent des réunions et des combinaisons plus ou moins compliquées, de suivre l'ordre et l'enchaî-

nement de ces affections simples, de fixer l'importance de chacune, et de remonter, s'il est possible, à celles qui, étant les premières et les plus essentielles; contiennent les principes et la véritable cause de toutes les autres.

L'analyse thérapeutique ne peut avoir d'autres règles que celles qui nous dirigent dans la recherche et dans la distinction des élémens ou affections simples. Elle doit avoir pour but de bien reconnaître ces élémens, pour arriver à des notions exactes des indications relatives à chacun d'eux, et pour fixer le choix des moyens propres à les combattre. L'analyse appliquée au traitement d'une maladie a donc pour objet de déterminer *combien de sources majeures d'indications thérapeutiques peut présenter cette maladie.*

Nous avons vu que l'étude analytique des maladies consiste à rapprocher les uns des autres les symptômes que l'expérience nous a fait connaître, comme se rapportant à telle ou telle affection simple ou état morbide particulier, et à les diviser en autant de groupes, que l'on trouve dans une maladie de symptômes qui offent un caractère différent, et ont, par conséquent, une signification diverse. Ces groupes de symptômes caractéristiques qui ont une même valeur pathologique, comparés avec toutes les circonstances qui ont servi au développement de la maladie, qui en ont préparé ou excité la production (causes prédisposantes

et excitantes), nous conduisent à la connaissance des états morbides ou des affections élémentaires qui la constituent, et à la détermination des indications qu'elle fournit.

Lorsque la maladie ne présente qu'un seul ordre de symptômes congénères, elle est simple, et son traitement n'offre qu'un seul sujet d'indication, qui doit se rapporter à la nature de l'état morbide qui constitue son affection élémentaire, et qui est manifestée par une réunion de phénomènes ayant le même caractère ou la même signification.

Lorsque la maladie offre le concours d'un certain nombre de symptômes différens qui peuvent être ramenés à divers chefs et groupés en plusieurs ordres, elle est composée de plusieurs états morbides, dont il importe de reconnaître l'espèce et de déterminer la prédominance et l'influence réciproque, pour les attaquer simultanément ou successivement, suivant les rapports qu'ils ont entr'eux, par les médications qu'exige leur nature respective.

Enfin lorsque les réunions de plusieurs ordres de symptômes, constituant tout autant de maladies composées, concourent à la formation d'une maladie, celle-ci est alors compliquée. Dans ce cas, il importe de distinguer s'il y a simple extension ou *processus* d'affection ou d'état morbide à plusieurs organes, s'il y a coïncidence de maladies, ou bien une véritable complication. Les indications curatives de la

maladie compliquée doivent être tirées de l'espèce de chaque maladie complicante, et de l'influence qu'elles ont l'une sur l'autre.

Dans toutes ces recherches, il est également essentiel de déterminer si les phénomènes particuliers qui se joignent à la maladie principale, ne sont que des affections symptomatiques subordonnées à cette dernière, à laquelle il faut les rapporter. Ces affections n'étant alors que l'effet de la maladie, ne doivent point fixer les vues thérapeutiques ; car elles cèdent aux médications indiquées par l'affection principale qui les entretient, si ce n'est dans certains cas qui sont l'objet de la cure symptomatique ou palliative.

Dans l'investigation des sources d'indication on doit prendre en considération :

1.° L'influence qu'ont pu exercer sur la production de la maladie toutes les circonstances qui l'ont précédée, la disposition du sujet au moment où il a ressenti l'impression de ces circonstances ou des agens provocateurs, son âge, son tempérament, sa constitution, son sexe, ses habitudes, son régime, sa profession, le climat, la constitution atmosphérique régnante, etc. ;

2.° Les liaisons sympathiques de l'organe que l'on présume être affecté d'une manière spéciale ;

3.° Le rapport dans lequel se trouvent les phénomènes morbides et les agens qui les ont produits, ainsi que l'ordre dans lequel ils se sont succédé.

C'est d'après toutes ces données que le médecin peut arriver à des conclusions ou à des inductions qui forment son jugement sur la nature de la maladie, et servent de base à son traitement. Tel est l'esprit qui doit nous guider dans la recherche des sujets d'indication; telle est la méthode qui peut seule conduire à l'établissement des principes thérapeutiques, ou de la Thérapeutique dogmatique.

Les principes de cette science ne sauraient être déduits, comme nous l'avons prouvé, que d'une théorie pathologique, qui embrasse tous les faits dont se compose l'état maladif. La Thérapeutique ne peut partir de quelques phénomènes isolés et trop généralisés, pour en tirer ses indications et ses médications. Elle ne peut non plus les puiser dans les applications que l'on a faites à l'étude de l'homme malade, des connaissances fournies par les sciences étrangères à cette étude.

Ce n'est que dans les résultats de l'expérience clinique qu'elle trouvera ses matériaux, ainsi que les données de toutes ses indications. Cette expérience a prouvé que les altérations de l'organisme vivant qui constituent les élémens de toutes les maladies, et contre lesquelles doivent être dirigées nos vues thérapeutiques essentielles, peuvent être ramenées à des états morbides divers, qui proviennent des lésions des forces et de l'action vitales, des altérations des solides, des dégénérations des fluides, et des vices spécifiques de la constitution.

Ces affections simples doivent être combattues directement par les médications qui leur sont propres ; 1.° lorsque la nature n'opère aucun effort salutaire ; 2.° lorsqu'elle agit avec faiblesse et lenteur, en sorte que ses tentatives fatiguent le malade à pure perte ; 3.° lorsque les mouvemens naturels ajoutent eux-mêmes à la gravité de la maladie (1). Les indications que l'on doit suivre alors, sont celles dont se composent les méthodes de traitement analytiques ; celles-ci sont d'autant plus convenables, qu'il existe une plus grande composition d'élémens, ou une plus grande complication de maladies.

Dans la méthode analytique qui est propre à chaque composition et à chaque complication, on doit faire dominer la partie du traitement qui est appropriée à chacune des affections composantes, ou à chacune des maladies complicantes, à proportion de ce qu'elle a plus d'importance respective. Cette importance doit être estimée suivant qu'elle est plus urgente ou d'un danger plus pressant, et suivant son influence sur les autres affections, ou maladies combinées (2).

---

(1) Barthez, *op. cit.*

(2) *Primùm namque in ejusmodi complexu* (composition d'affections) *æstimabis à quo maximè discrimen ægro impendere videatur. Secundò quid, quæve ex his causæ rationem obtineant, et quæ ab ipsis efficiantur. Tertiò, quæ sanari*

Après avoir déterminé la méthode mixte qui convient au traitement de chaque cas composé ou compliqué, il faut encore distribuer les diverses parties de cette méthode, dans l'ordre des temps qu'il est nécessaire ou plus avantageux d'observer pour assurer le succès de son exécution. Ainsi, dans la formation de chacune des méthodes analytiques, il est essentiel de bien distinguer l'ordre d'importance relative des élémens de la maladie composée ou compliquée, et l'ordre des temps de l'exécution des parties de cette méthode.

De ces principes on peut déduire les règles à suivre dans le traitement analytique des maladies (1).

La première règle est de faire dominer la partie du traitement qui est la plus appropriée à celle des

---

ante alia possint, et quæ non possint; veluti de ulceribus, quæ unà cum phlegmonis constitere, ostendimus. Ubi namque, à quoquam affectuum non leve periculum instat, ad id quod urget, dirigi primum curantis *consilium debet; ubi aliud efficiens est, aliud quod ab eo efficitur, ipsa causa* spectanda. *At ubi curari hoc ante illud non licet, ad id quod ordo dictat,* est respiciendum. *Enim verò in eo ad quod urget scopo affectûs magnitudo perpendenda est. Ea triplex est magnitudo, alia quæ ex læsæ actionis præstantiâ* spectatur; *alia quæ ex propriâ affectûs essentiâ; et tertia præter has quæ ex facultate læsum corpus gubernante* æstimatur..... *In eo verò quod ordo præscribit, quid ante quod, vel quid cum quo, vel quid post quid sanari possit. Gal., method. med., cap. XII., lib. VII.*

(1) Barthez, *op. cit.*

affections élémentaires qu'on juge avoir suscité les autres, ou exercer actuellement le plus d'influence sur elles.

Prenons pour exemple l'inflammation, que l'on doit décomposer en trois élémens, la *douleur*, la *fluxion* et la *phlogose*.

Lorsque l'inflammation est sous l'influence de la douleur, que ce dernier élément est encore prédominant, ainsi qu'on l'observe dans le début et même pendant le cours de quelques maladies inflammatoires, c'est contre la douleur qu'il importe de diriger le traitement. Les stupéfians ou narcotiques, en détruisant ce mode vicieux de la sensibilité, sont les seuls moyens capables de prévenir les actes subséquens de l'inflammation, ou d'amener la résolution de cette maladie qui est subordonnée ici à l'élément *douleur*. Les observations de Sarcone ont prouvé l'efficacité des narcotiques dans les pleurésies nerveuses, ou avec prédominance de l'élément *douleur*.

Nous avons observé, M. Lordat et moi, une ophtalmie inflammatoire très-intense qui, ayant résisté aux antiphlogistique et aux révulsifs, fut guérie par l'usage de l'opium à l'intérieur et à l'extérieur, auquel il fallut recourir, à cause de douleurs atroces accompagnées d'accidens nerveux.

La douleur, à mesure que l'inflammation avance, cesse le plus souvent de jouer le rôle d'élément, et n'est plus qu'un symptôme résultant de la fluxion

et de la distention des parties engorgées ; ce n'est pas contre elle qu'il faut agir, mais bien contre le mode fluxionnaire que l'on traitera par les topiques répercussifs, ou par les attractions révulsives et dérivatives, suivant les périodes de la fluxion, et son renouvellement qu'il faut prévenir.

Enfin la phlogose, qui est l'élément propre et caractéristique de l'inflammation, résulte d'une réaction spéciale des vaisseaux capillaires sanguins, qu'il est essentiel de maintenir dans un état modéré qui puisse favoriser la résolution, et prévenir les actes consécutifs plus ou moins fâcheux de l'inflammation, tels que la suppuration, la gangrène, etc. C'est contre cet élément que sont indiqués les antiphlogistiques, qui se composent des émissions sanguines générales et locales, des émolliens, des tempérans, etc.

En distribuant ainsi les divers remèdes qu'indique l'inflammation dans ses périodes, relativement aux élémens qui y prédominent successivement, on peut se flatter d'en prévenir la formation, ou d'en obtenir la résolution ; ce qu'on ne saurait espérer de l'administration des mêmes moyens employés sans méthode contre l'un de ces élémens, sans égard pour l'état de prédominance et d'influence des autres.

2.° Une seconde règle est de combattre l'élément qui, par sa gravité, expose le malade à un danger plus pressant. Dans le traitement des fièvres intermittentes pernicieuses qu'on a désignées sous le

nom de *comitatœ*, il faut, pendant la durée du paroxysme, mettre en usage tous les moyens capables de détruire l'affection grave qui, à cause du péril dont elle menace les jours du malade, doit fixer toutes les indications thérapeutiques, afin d'arriver à la fin du paroxysme, après lequel on s'occupera du traitement de la fièvre elle-même, en donnant des doses de quinquina suffisantes pour prévenir l'invasion de l'accès suivant.

3.° Une troisième règle prescrit de choisir, parmi les moyens dont on doit faire usage pour remplir les indications des méthodes analytiques, ceux qui peuvent combattre à la fois plusieurs des élémens constitutifs de la maladie. C'est ainsi que parmi les moyens attractifs, révulsifs et dérivatifs, qu'indique la fluxion inflammatoire, la saignée mérite la préférence sur tout autre moyen anti-fluxionnaire, à cause de sa double action révulsive et antiphlogistique. La valériane, dans une affection convulsive et vermineuse, ayant l'avantage d'être appropriée contre l'état spasmodique, et contre l'état vermineux, sera préférée à tout autre remède qui ne serait qu'antispasmodique ou qu'anthelmintique.

Dans les méthodes empiriques, on se propose de changer la maladie en entier, par des remèdes qu'indique le raisonnement fondé sur l'expérience de leur efficacité dans des cas analogues. « Ces

Méthodes empiriques.

méthodes, dit Barthez (1), conviennent surtout aux maladies où l'on a lieu de craindre que les mouvemens spontanés de la nature ne soient impuissans pour en opérer la guérison, et dans celles qu'on ne peut décomposer en des élémens bien déterminés, dont on puisse être assez sûr de remplir les indications. Il est absolument nécessaire d'y avoir recours dans ces maladies que la nature seule ne guérit point, comme sont la fièvre intermittente maligne, la maladie vénérienne portée à un haut degré, et d'autres maladies de ce genre. »

Dans les méthodes naturelles et dans les méthodes analytiques on aperçoit le mode d'utilité des moyens employés, et l'on peut établir le rapport des indications à remplir avec les modifications immédiatement occasionées par ces moyens. Ainsi une irritation provoquée par la saignée ou par quelqu'autre attractif, excite une fluxion artificielle qui a pour but de décomposer une inflammation, en détruisant la fluxion naturelle qui est un des élémens de la maladie, et fournit une des indications de la méthode de traitement analytique. Dans la méthode naturelle de traitement d'une fièvre gastrique, l'utilité des évacuans, émétiques et purgatifs, dépend de ce que ces remèdes accélèrent et activent les efforts excréteurs qui doivent

---

(1) Maladies goutteuses. Préface.

débarrasser les premières voies, des humeurs qu'un mouvement fluxionnaire y accumule.

Dans les méthodes de traitement empiriques, au contraire, on ne peut rendre raison des avantages que l'on retire des moyens qu'elles mettent en usage, autrement que par les bons effets qu'on en a éprouvés dans des circonstances semblables, en sorte que l'esprit ne peut saisir le rapport qu'il y a entre les effets immédiats et primitifs des moyens administrés d'après ces méthodes, et la guérison de la maladie.

Les méthodes empiriques se divisent en trois espèces, qui prennent les noms d'*imitatrices*, de *perturbatrices* et de *spécifiques*.

Les méthodes imitatrices sont celles qui tendent à déterminer la nature à des actes conformes à ceux par lesquels elle guérit souvent des maladies semblables. Méthodes imitatrices.

Il est facile, d'après cette définition, de distinguer les méthodes *imitatrices* des méthodes *naturelles*. Dans les méthodes naturelles, on se propose de favoriser les efforts médicateurs de la nature. Mais pour cela il faut apercevoir ou prévoir ces efforts, afin de les seconder et de les faciliter. Dans les méthodes *imitatrices*, on cherche à imiter des actes qui ont quelquefois amené la terminaison de la maladie, bien qu'on ne voie aucune tendance à une solution spontanée, ou à la formation de ces

actes. Lorsque l'expérience a prouvé qu'une affection s'est jugée à la suite d'un changement qu'il nous est possible de produire, nous imitons le procédé par lequel cette solution heureuse s'est opérée. L'excitation de la fièvre dans les affections nerveuses spasmodiques, etc., celle de l'inflammation dans les engorgemens froids, muqueux, lents, etc., rentrent dans la classe des moyens prescrits par les méthodes empiriques imitatrices.

Méthodes perturbatrices.

Les méthodes *perturbatrices* ont pour but de substituer aux affections constitutives d'une maladie, d'autres affections fortes qui peuvent les dissiper.

Des méthodes perturbatrices sont celles qui provoquent simultanément des évacuations, ou des mouvemens dans divers sens, qui, imprimant des secousses opposées, à tout le systême, peuvent finir par y rétablir l'ordre (1). C'est la méthode perturbatrice qui tente la guérison des maladies vénériennes et d'autres affections chroniques, par différentes évacuations provoquées en même temps, par les sueurs, les selles, etc. Sydenham et Boërhaave ont eu recours à une méthode perturbatrice, lorsqu'ils ont combattu avec succès les fièvres intermittentes d'automne qui étaient opiniâtres, en excitant à la fois des sueurs, des déjections, un peu avant

(1) Barthez, *op. cit.*

le temps où la fièvre devait revenir. Barthez a triomphé, au moyen de cette méthode, des affections nerveuses les plus rebelles, dont il composait le traitement, de l'usage alternatif des remèdes tempérans et excitans. L'émétique donné au moment de l'invasion d'un accès de fièvre intermittente quarte rebelle, a été souvent un moyen perturbateur très-utile. Une saignée copieuse, faite dans les mêmes circonstances, a été suivie des meilleurs effets. Une affection morale très-vive, suscitée subitement, au moment de l'invasion d'un paroxysme fébrile, dans le cours d'une maladie chronique, etc., est encore un des moyens qui appartiennent à la méthode empirique perturbatrice.

Il s'agit, suivant l'esprit de cette méthode, d'exciter une secousse plus ou moins violente, dont les effets n'ont, d'ailleurs, aucun rapport direct avec la nature des affections contre lesquelles on les dirige. L'expérience a constaté que des états morbides différens et des habitudes vicieuses ont disparu à la suite d'un trouble, qui a fortement ébranlé tout le système, et l'on tente de provoquer des commotions analogues à l'aide de divers moyens physiques ou moraux.

Les méthodes empiriques spécifiques, sont celles dans lesquelles on administre les remèdes dont l'expérience a fait connaître la vertu spécifique pour détruire ces maladies. Ici l'on attaque directement

Méthodes spécifiques.

la maladie par un moyen qui a eu de bons effets dans le plus grand nombre des cas.

L'usage des spécifiques tend alors à produire un changement total de l'état morbifique, par une sorte d'incompatibilité entre la modification constitutionnelle de cette affection, et celle que le corps vivant reçoit de l'impression de ces remèdes ; leur action décompose et dissipe immédiatement la maladie.

Une méthode spécifique attaque la maladie sans aucun intermédiaire ; et l'effet en vertu duquel elle guérit, ne peut s'apercevoir que chez ceux en qui se trouve actuellement le mode d'affection dont elle est le moyen curatif. Ainsi, la vertu anti-syphilitique du mercure est directe, et ne dépend nullement des autres changemens connus que cette substance peut déterminer dans les forces vitales. Il en est de même de la propriété anti-périodique du quinquina (1).

Cette classification des procédés, au moyen desquels l'art de guérir procure la solution des maladies, est la plus convenable pour assigner à chacun d'eux le genre d'utilité qu'il peut avoir, pour déterminer les cas où l'on doit donner la préférence à l'un sur l'autre, pour en rectifier d'anciens et pour en créer de nouveaux ; en même temps qu'elle rapporte à des principes bien établis les observations

---

(1) Barthez, *op. cit.*

thérapeutiques que l'empirisme laisse isolées, et celles que le dogmatisme rejette, comme ne pouvant s'accorder avec ses théories.

Lorsqu'on a reconnu les indications; lorsqu'on a établi les méthodes et les règles qui doivent diriger dans le traitement; lorsqu'on a, enfin, décidé l'espèce de modification à produire sur le systême vivant, pour changer les conditions contre-nature qui constituent l'état maladif, il s'agit de déterminer de quelle manière on peut atteindre ce but, et de choisir les moyens de guérir. Moyens.

Les moyens que la Thérapeutique emploie pour la cure des maladies, sont pris dans la Diète, dans la Pharmacie et dans la Chirurgie. Ils se divisent donc en moyens diététiques, pharmaceutiques et chirurgicaux. Je ne dois m'occuper que des moyens qui appartiennent aux deux premières divisions.

La Diététique ne se borne point à régler l'usage des alimens, comme l'ont prétendu les auteurs qui l'ont définie, l'art d'ordonner la nourriture, *ars ordinandi victum.* Elle se propose aussi d'examiner l'action de tous les objets au milieu desquels le malade se trouve placé, et de les faire coopérer à sa conservation et à son rétablissement. Diététique.

L'Hygiène détermine l'influence que ces objets exercent sur notre corps, en calcule les effets, et prescrit la manière dont on doit en user pour l'en-

tretien de la santé. La Diététique considère le même sujet sous un autre rapport, elle fait concourir les effets de cette influence à la guérison de la maladie.

Les choses qui font la matière de l'hygiène, sont regardées, dans les traités de pathologie, comme les causes les plus générales des maladies. Les qualités de l'air, la succession des saisons, la position des lieux, les climats, la nature des alimens, des boissons, de l'eau, les professions, le mouvement, le repos, les affections morales fournissent l'origine la plus commune des affections morbifiques. Ces agens, soit par leur impression forte et soudaine, soit par leur action plus faible et prolongée sur le corps vivant, le modifient sans cesse, au point d'altérer l'état normal des actes qui constituent la vie et la santé. Mais s'il est prouvé qu'ils ne peuvent rompre l'harmonie des fonctions, qu'en exerçant une influence telle qu'ils opèrent de grandes modifications, on est forcé de reconnaître, qu'il est possible d'en retirer les plus grands avantages dans la curation des maladies, en écartant ou en provoquant à propos, et en dirigeant d'une manière convenable, l'exercice de leur influence sur les malades (1).

Les Anciens, dont les ressources en matière médicale n'étaient pas aussi étendues que celles des

---

(1) V. Traité d'Hygiène appliquée à la Thérapeutique, par M. Barbier.

Modernes, faisaient beaucoup de cas des moyens de l'Hygiène qu'ils appliquaient à la Thérapeutique. Ils s'en servaient comme de secours indispensables au succès de leurs plans de traitement (1).

Hippocrate, Galien, Arétée, Celse, Cœlius-Aurélianus, Alexandre de Tralles et autres, en nous transmettant les grands principes de l'art de traiter les maladies, n'ont pas manqué d'indiquer tous les avantages que l'on peut obtenir de l'action bien dirigée des objets extérieurs. Hippocrate nous enseigne que tout doit concourir à la curation de la maladie; le médecin, le malade, les assistans, et les objets extérieurs. *Oportet autem non solum seipsum exhibere quæ decent facientem, sed etiam ægrotum et præsentes, et quæ externa sunt.* Aph. 1. Sect. 1. Les premières et les meilleures règles de la diététique ont été fixées par le médecin de Cos ;

---

(1) Les Anciens avaient classé les objets de l'Hygiène dans ce qu'ils appelaient les *six choses non naturelles*. Le professeur Hallé les a compris dans six ordres, sous le titre de *circumfusa*, *applicata*, *ingesta*, *excreta*, *gesta* et *percepta*. Une partie de cette classification est empruntée de la division des causes occasionelles des maladies, adoptée par Jonston et par Boërhaave (*Institut. medicæ*, §. 744). Ces auteurs n'avaient admis que les *circumfusa*, les *ingesta*, les *excreta*, les *gesta*, que les Anciens exprimaient ainsi :

Τα εξοθεν προσπιπτοντα, *quæ extus accidunt;* Τα προσφερομενα, *quæ apponuntur;* Τα κενουμενα, *quæ vacuantur;* Τα ποιουμενα, *quæ geruntur.* (V. Encyclopédie méthodique.)

c'est à lui que nous devons les notions les plus précieuses sur le régime auquel il faut soumettre les malades dans les affections aiguës. Le principe de l'utilité du régime délayant et affaiblissant, dont Hippocrate a reconnu le premier, la généralité, a presque toujours été adopté et suivi par les grands médecins. Il vient d'être reproduit, de nos jours, avec une extension qui doit amener souvent des résultats fâcheux, par les applications qui en ont été faites à toutes les maladies et à toutes leurs périodes.

On peut assurer que le traité *de victûs ratione in morbis acutis*, contient sur cette partie si essentielle de la doctrine médicale, des préceptes qui sont d'une vérité éternelle.

Les Anciens, les Méthodistes surtout, portaient la plus grande attention aux qualités de l'air, pour les faire contribuer à la guérison des maladies. Ils spécifiaient toujours les propriétés que doit avoir l'air qui entoure les malades; ils le modifiaient pour l'approprier à chaque affection morbifique, en le chargeant quelquefois d'émanations particulières.

On trouve dans les écrits des Anciens, la désignation expresse des alimens qu'on doit prendre, ainsi que la prescription de l'exercice ou du repos, du sommeil ou de la veille; et lorsqu'ils ordonnent l'exercice, ils précisent celui auquel le malade peut se livrer; ils ne négligent, enfin, aucun des moyens

hygiéniques qui jouissent de quelque action sur le corps.

Ils savaient aussi combiner, dans l'exécution de leurs méthodes de traitement, les moyens de l'Hygiène et les agens de la Thérapeutique. Lorsqu'ils prescrivaient un médicament, ils faisaient concourir au succès de son action, l'air, la nourriture, le mouvement, etc. (1). Ils possédaient, enfin, l'art de décider dans le systême vivant, par des moyens divers, des modifications propres à détruire l'état maladif (2).

Hoffmann, parmi les modernes, a parfaitement apprécié tous les avantages que la Thérapeutique peut retirer des moyens de l'Hygiène, lorsqu'il dit: *Plurima nullius momenti et exigua videntur, quæ tamen in servandis corporibus et morbis abigendis, incredibili gaudent potentiâ, et talia sunt, quæ sex rerum non-naturalium titulo comprehenduntur, quibus si rectè utamur, magna in medicinâ sine medicinâ præstare possumus.* (*Dissert. De motu optimâ corporis medicinâ.*)

Nous pouvons maintenant appliquer à la Thérapeutique les moyens de l'Hygiène, avec d'autant plus d'avantages, que les progrès des sciences physiques et chimiques, qui ont pour but de nous

---

(1) *Galen. Method. med. lib. III. cap. VIII.*

(2) *V. Cæl. Aurelian., Morb. chron. lib. I. cap. I..... Corporis habitum quâdam mutatione reficiunt.*

éclairer sur la nature et sur les propriétés de la plupart de ces moyens, nous ont mis dans le cas d'apprécier toute l'influence qu'ils exercent sur le corps vivant, et d'en mieux calculer les effets, dans l'état de santé et de maladie.

La considération de la grande influence qu'exercent sur nous les objets au milieu desquels nous vivons, et dont l'action tend incessamment à modifier nos organes et les forces qui les animent, doit suffire pour prouver de quelle importance peuvent être ces mêmes objets dans le traitement des maladies, lorsqu'on dirigera avec habileté leurs impressions, de manière à leur faire produire des modifications capables de changer les affections maladives, ou de favoriser les effets des remèdes qu'indique la nature de ces affections.

Dans l'examen des modifications que le corps vivant reçoit de l'action des objets extérieurs, il importe de déterminer :

1.° Si l'influence des modificateurs n'est pas contraire aux vues que nous nous proposons, dans la cure de la maladie du sujet qui est actuellement soumis à cette influence. Lorsque les mêmes causes qui ont disposé ce sujet à une maladie ou qui l'ont provoquée, continuent d'agir sur lui, il est évident qu'elles ajouteront sans cesse à l'intensité des accidens morbifiques, et qu'elles rendront tous les soins du médecin infructueux. L'indication la plus urgente n'est-elle pas alors de soustraire le malade à

l'impression des causes actives qui ont amené la maladie, et d'éloigner toutes les circonstances nuisibles (1)? La conduite que l'on tient alors peut seule assurer l'efficacité des moyens que l'on doit mettre ultérieurement en usage.

2.° On ne doit pas se contenter d'écarter ou de supprimer l'influence des circonstances extérieures, et des causes qui pourraient aggraver ou entretenir la maladie. Le médecin doit porter bien plus loin ses vues, relativement aux choses qui font la matière de l'Hygiène. Il faut qu'il change les qualités actuelles des agens hygiéniques, et qu'il les dirige de manière à déterminer dans le corps malade, des modifications favorables aux intentions qu'il a, de diminuer les accidens de la maladie et de la guérir. Le médecin doit transformer les agens hygiéniques en moyens thérapeutiques.

La Pharmaceutique nous fournit les moyens propres à remplir les indications auxquelles la Diététique ne saurait suffire. Elle se compose de la Matière médicale et de la Pharmacie. Pharmaceutique.

La Matière médicale traite de l'histoire naturelle, physique et chimique des médicamens, de leurs propriétés, des doses auxquelles ils doivent être

---

(1) *Omnia vero ex prœsenti statu transmovere, œgrotanti opitulatur. Si enim quod morbum facit, non transmoveris, augescit.* (*Hipp.*, *De locis affectis.*)

donnés, de la forme de leur exhibition, ainsi que du choix des organes par lesquels ils peuvent être administrés.

La Pharmacie s'occupe de la préparation et de la conservation des médicamens.

Action thérapeutique des médicamens.

Nous avons posé en principe, que l'essence de la maladie nous est inconnue. Cette ignorance nous met dans l'impossibilité de déterminer la manière d'agir des moyens curatifs. Nous ne pouvons établir avec exactitude, les rapports que les médicamens ont avec les états morbides qui les indiquent, pour en déduire leur mode d'action. Les affections maladives supposent une lésion des propriétés vitales, ou une altération de l'organisme, en tant que vivant, laquelle est inaccessible à nos moyens d'investigation. Connaît-on ce qui constitue le scorbut, la syphilis, les dartres, les scrofules, le cancer, et l'inflammation elle-même? Croit-on avoir donné une idée bien claire et bien exacte de l'inflammation, lorsqu'on a dit, que c'est une exaltation des propriétés vitales? L'inflammation nous est aussi inconnue dans sa nature, que toute autre maladie. Nous ignorons quel est le changement qui survient dans l'organisme vivant; quel est le mode vicieux des forces, des solides et des fluides, d'où dérive le mode inflammatoire.

Nous avons déjà prouvé que toutes les tentatives qui ont été faites depuis les premiers temps de la

médecine jusqu'à nous, pour découvrir la nature des maladies, sont restées sans succès, et n'ont abouti qu'à nous présenter des hypothèses plus ou moins ingénieuses que l'imagination a enfantées et détruites tour à tour.

Nous avons prouvé aussi qu'il était impossible de ramener toutes les maladies à deux états viciés de l'organisation ou des forces qui l'animent ; qu'il fallait, au contraire, reconnaître autant d'affections morbides que l'on remarque de différences dans les caractères essentiels des maladies, et dans les méthodes de traitement. Il faut, en effet, multiplier ces affections en raison de ces différences ; et même pour peu qu'il y ait de l'incertitude sur l'identité de deux affections, on doit les considérer comme distinctes, et comme ayant quelque chose de spécial.

La connaissance que nous avons de la manière d'agir des médicamens, est une connaissance toute empirique ; c'est-à-dire, que ce n'est que par une suite d'observations et d'expériences qui ont constaté les bons effets d'un médicament dans un grand nombre de cas analogues, qu'on est parvenu à déterminer les propriétés de ce médicament dans tel ou tel état morbide.

Les agens thérapeutiques produisent, dans tout le système vivant ou dans les organes en particulier, de vraies altérations qui diffèrent des altérations maladives, seulement par le résultat. Les modifications que ces agens déterminent dans le corps,

pour y rétablir l'état de santé, sont des modifications propres que l'expérience clinique a constatées, et qui dépendent de l'impression de ces agens, ou de ce qu'on appelle l'*action thérapeutique*. Ces effets ne peuvent avoir lieu que dans un corps malade; ils résultent d'une action directe contre l'état de maladie, en sorte qu'on ne saurait toujours en rendre raison par les phénomènes qu'ils occasionnent dans un corps sain, ou dans l'état physiologique.

Une bonne Thérapeutique ne peut donc être faite *à priori*, c'est-à-dire, d'après les théories, que l'on s'est faites de la nature des maladies et de l'action physiologique des médicamens. Elle doit, au contraire, être fondée sur l'expérience clinique et composée *à posteriori*.

Le raisonnement doit être subordonné aux résultats des faits recueillis au lit des malades; car le raisonnement seul n'a pas plus fait connaître les cas où l'opium, le quinquina, le mercure, etc., sont indiqués, que la physique et la chimie n'ont servi à déterminer les propriétés médicinales de ces substances (1).

---

(1) *Monstratum enim in iis libris est, qui de medicamentis sunt inscripti, in quibus exercitatum esse censui, quisquis ex his commentariis fructum percipiet, nullam ejusmodi facultatem sine experientiâ inveniri; esset enim profectò felicitatis cujusdam munus, si quis inspecto lithargyro, aut castoreo, aut cantharide, protinùs eorum vires intelligeret.* (*Galen. Method. med. lib. IV. cap. III.*)

Il faut donc distinguer dans le mode d'agir des médicamens, l'effet thérapeutique qui se rapporte directement à l'état morbide, ou à l'indication, quelles que soient les explications qu'on puisse donner de cet effet, c'est-à-dire, quels que soient les phénomènes physiologiques qui se passent dans un organe ou dans tout le système, après l'administration de ces médicamens. La considération des phénomènes physiologiques que l'on observe après l'administration des médicamens, ne saurait suffire, dans tous les cas, pour arriver à la connaissance des effets thérapeutiques; ceux-ci sont des effets propres qui ne se rapportent qu'à l'affection morbide, ou au sujet de l'indication qu'ils sont destinés à remplir.

1.° En partant des effets physiologiques des médicamens, on est conduit à ne reconnaître qu'une seule propriété dans des substances qui en ont plusieurs, et à confondre des remèdes qui ne sauraient être assimilés sous tous leurs rapports. Le quinquina, par exemple, ingéré dans l'estomac, ou administré de toute autre manière, produit, d'abord, tous les signes d'une irritation plus ou moins vive. Mais peut-on dire qu'il n'a d'autre vertu que celle d'exciter ou de relever les forces, et qu'il n'est anti-périodique, que parce qu'il est tonique? S'il en était ainsi, pourquoi ne pourrait-on pas le remplacer par tout autre remède pris au hasard, dans la classe des toniques ou des excitans?

Le quinquina jouit de deux propriétés ; il est tonique et anti-périodique, et on ne saurait apercevoir aucune liaison nécessaire entre sa propriété générale tonique, et sa propriété spéciale anti-périodique (1).

On peut en dire autant du mercure, de l'opium et des autres substances dans lesquelles l'expérience clinique a constaté des effets généraux, et des effets particuliers qui constituent leur vertu propre et spéciale.

2.° Si l'on s'en tenait aux effets physiologiques des substances médicamenteuses, on serait obligé de soutenir, contre les assertions de tous les praticiens, l'inefficacité de certains remèdes, parce que de très-fortes doses de ces remèdes, prises dans l'état de santé, n'altèrent pas sensiblement le pouls, et ne produisent pas d'effets remarquables. C'est par une semblable raison que M. Alexander a cru que le castoreum n'est d'aucune utilité contre les maux spasmodiques. « Mais l'expérience seule, dit Barthez, doit déterminer si le castoreum n'est point spécifiquement adapté à de telles aberrations du système des forces, qui ont lieu dans tel genre de maladie. Or, ce remède a été trouvé généralement utile pour les maladies nerveuses par un très-grand nombre de bons observateurs, depuis Hippocrate et Arétée jusqu'à nous (2). »

---

(1) V. M.r J. B. Bousquet : Revue médicale, t. IV, pag. 415.

(2) Nouveaux Élémens de la science de l'homme.

L'observation clinique nous fait reconnaître dans les médicamens des effets généraux par lesquels ils peuvent se réunir et se confondre, et des effets particuliers qui constituent l'action thérapeutique spéciale d'un grand nombre d'entr'eux. Il est certain qu'une substance qui accélère le mouvement circulatoire du sang, qui augmente la force du pouls, et élève la température du corps, est un moyen excitant, tandis qu'une autre qui produit des phénomènes opposés est un moyen débilitant; cependant on ne saurait conclure que tous les effets de ces substances se bornent à cette impression immédiate et sensible, et qu'elles ne possèdent pas d'autres propriétés qui constituent leur efficacité contre un état morbide donné, et desquelles résulte leur action thérapeutique propre.

L'analyse des effets des substances médicamenteuses y fait distinguer des propriétés générales ou communes, et des propriétés particulières ou spéciales. Les propriétés générales sont celles d'après lesquelles on a reconnu des remèdes toniques et excitans, et des remèdes débilitans et antiphlogistiques: tous les médicamens qui appartiennent à l'une ou à l'autre de ces classes, se ressemblent, et ils ne présentent d'autre différence que celle qui est relative au degré de leur activité.

Quant aux propriétés spéciales, un grand nombre de médicamens en sont pourvus; elles ont leurs indications propres dans lesquelles il serait impos-

sible de les remplacer, si, comme nous l'avons déjà dit, il n'y avait plusieurs manières de résoudre le même problème thérapeutique, c'est-à-dire, plusieurs méthodes pour obtenir la guérison de la même maladie.

Les propriétés spéciales, lorsqu'elles se manifestent d'une manière évidente, ne sont autres que les propriétés spécifiques (1).

Si l'on prend le mot spécifique dans son acception rigoureuse; si l'on n'entend par spécifiques que les médicamens qui guérissent toujours et dans toutes les occasions la même maladie, on peut dire qu'il n'y a point de spécifique: car il est presqu'impossible de trouver deux maladies parfaitement semblables, deux tempéramens identiques, deux malades enfin, placés dans les mêmes circonstances sous tous les rapports. Une maladie n'est pas d'ailleurs réduite toujours à un état de simplicité tel qu'elle ne présente qu'une seule indication. Lorsqu'elle est compliquée, il faudrait que le remède réunît toutes les propriétés nécessaires pour remplir les diverses indications relatives à ses complications, afin qu'il fût toujours suivi du même succès. S'il n'y a pas de spécifique de maladie, il y a des spécifiques d'affection, et des indications qui peuvent être remplies par des moyens spécifiques. C'est ainsi que l'affection vénérienne est

(1) M. Bousquet, *op. cit.*

l'objet d'une indication dont le mercure est le spécifique. Mais supposez que cette affection ne soit point simple, et qu'elle se trouve compliquée d'inflammation, de scorbut ou de toute autre maladie, le mercure administré, alors, sans précaution manque son effet, et cela, parce que ce médicament qui n'a d'action que contre le principe syphilitique, exaspère les états morbides qui, dans ce cas, viennent le compliquer.

On entend par remède spécifique, celui qui, par une action dont ne peuvent rendre raison les analogies physiologiques, guérit une affection morbifique donnée, plus souvent que d'autres remèdes. Le quinquina, le mercure, etc., sont des spécifiques. Il ne faut pas exiger qu'un remède spécifique guérisse toujours la même maladie, sans aucune exception ; car, ainsi qne nous l'avons dit, cette maladie peut présenter dans chaque individu des circonstances particulières, connues ou même inconnues et indéterminées, qui annullent l'effet spécifique du remède. C'est d'après un ensemble de faits nombreux et concluans, que l'on doit prononcer sur la spécificité d'un médicament.

Quelques auteurs nient en vain l'existence des remèdes spécifiques. L'expérience est là pour les contredire, et pour prouver la fausseté de leurs prétentions. Les moyens spécifiques offrent les ressources les plus précieuses de la médecine. Quel systématique, après avoir refusé toute spécificité au

quinquina, ne se hâtera d'avoir recours à ce remède héroïque, s'il est atteint d'une fièvre intermittente pernicieuse ?

On doit admettre deux ordres de spécifiques, des spécifiques d'affection et des spécifiques d'organe.

Il est des substances qui portent particulièrement leur action sur un organe, plutôt que sur un autre. Il est un grand nombre de médicamens qui semblent choisir, parmi tous les organes dont se compose le corps, celui qui leur convient. Aussi a-t-on désigné cette faculté spéciale dont jouissent ces substances, sous le nom de *propriété élective*.

Il y a donc des propriétés spécifiques d'organe et des propriétés spécifiques d'affection. Celles-ci, relatives non à l'organe, mais à la nature de la lésion, se manifestent, quel que soit le siége qu'elle occupe. Le quinquina jouit de la même efficacité dans toutes les affections périodiques, quel que soit l'organe malade.

Les auteurs qui assurent que toutes les maladies sont des lésions de l'organisation, ne voient dans les médicamens d'autres facultés que celles de changer et de modifier cette même organisation, et de ramener ainsi les parties malades à leur état naturel, ou à leur structure primitive et normale. Mais il est prouvé que les substances médicamenteuses ont sur le système vivant une action indépendante des altérations organiques qu'elles peuvent

produire. Les effets instantanés de certains moyens perturbateurs, fournissent un argument bien fort en faveur de l'action purement dynamique des remèdes, c'est-à-dire, de la propriété qu'ils ont d'agir directement sur les forces qui animent la matière organisée, sans amener aucun changement sensible dans celle-ci. D'ailleurs, s'il existe des agens qui attaquent et détruisent d'une manière directe la vie, sans atteindre l'organisation, pourquoi n'admettrait-on pas des moyens qui agissent aussi directement sur les forces du corps, pour les modifier de diverses façons? Car leur action ne se borne pas à exciter ou à affaiblir la puissance vitale. L'action thérapeutique ne saurait être réduite à deux modes généraux, l'excitation ou la sédation. De même qu'il faut reconnaître qu'il existe des maladies dans lesquelles les forces ne sont pas seulement modifiées en plus ou en moins, mais dans lesquelles elles sont viciées et dépravées, on doit admettre aussi des médicamens qui ont une action propre contre ces dépravations, qui les détruisent directement par des propriétés spéciales; et ces propriétés doivent les faire distinguer d'autres remèdes dont ils se rapprocheraient, d'ailleurs, par leurs effets immédiats et généraux.

Si tous les organes étaient immédiatement soumis à notre action, il suffirait de s'occuper de la recherche des moyens nécessaires pour changer leurs

modifications vicieuses ; mais , comme la plupart d'entr'eux sont hors de notre portée , il faut, avant d'agir , savoir comment nos moyens pourront les atteindre.

Le corps vivant ne fait qu'un seul tout lié par la continuité et par les rapports des parties , et surtout par les forces vitales qui les animent.

Il est des organes principaux qui exercent sur tout le systême une influence aussi active qu'étendue.

Enfin , certains organes , indépendamment des rapports généraux qui les unissent à tous les autres, ont entr'eux des relations spéciales plus intimes , qui sont le principe de leurs sympathies.

Il résulte de ces faits, qu'il suffit d'agir sur une partie , pour introduire dans tout l'organisme vivant, les modifications qu'on a d'abord déterminées dans cette partie ; et qu'en agissant sur un organe qui a une sympathie générale avec tout le systême , ou une sympathie particulière avec un autre organe , il est possible d'occasioner dans tout le systême , ou dans ce dernier organe , les modifications qu'on a excitées dans le premier.

L'absorption est sans doute un moyen puissant , à l'aide duquel les médicamens sont introduits dans le systême vivant, et vont porter successivement dans les organes les modifications nécessaires pour y détruire les causes de leurs maladies. Ce qui prouve cependant que les remèdes n'agissent pas seulement par l'absorption de leurs molécules médicamen-

teuses qui arrivent aux organes, par l'intermédiaire des voies circulatoires, c'est, 1.° la promptitude avec laquelle se produisent quelques effets médicateurs, promptitude qui est incompatible avec la nécessité d'un certain intervalle de temps, pour que l'absorption se fasse; 2.° la manifestation des effets médicateurs sympathiques, lors même que le médicament a été rejeté au-dehors bientôt après son ingestion, en sorte qu'on ne peut pas supposer qu'il ait eu le temps d'être absorbé; 3.° la différence d'action qu'exerce une même substance médicamenteuse, suivant qu'elle est ingérée dans l'estomac, ou appliquée à la surface extérieure du corps, ce qui ne serait pas si elle avait été absorbée; 4.° le défaut de rapport entre les effets médicateurs des remèdes, et la quantité de la matière médicamenteuse. Ces effets ne sont pas proportionnés à cette quantité, mais à l'intensité de l'impression ressentie par la surface de l'application.

L'absorption seule ne saurait donc nous rendre toujours raison de l'action thérapeutique des remèdes; cette action est indépendante de l'absorption de leurs molécules. On est obligé de reconnaître qu'outre cette voie, les médicamens agissent en vertu de cette unité d'action et d'affection, qui fait de tous les organes vivans un système unique, et en vertu des rapports sympathiques généraux ou spéciaux, qui unissent ces mêmes organes entr'eux ou à tout le système.

1.° L'unité d'action et d'affection nous fait concevoir, comment des agens thérapeutiques, dont l'impression ne se fait sentir que sur une seule partie, peuvent communiquer et étendre les modifications qu'ils produisent dans cette partie, à toute la constitution, pour lui faire subir les altérations opposées à celles qui entretiennent la maladie. Tout est lié dans l'économie animale. Le systême vivant est un, c'est-à-dire, qu'il y a dans tous les actes de la vie, une unité, une harmonie d'action, qui tient sous sa dépendance toutes les parties du corps, et fait qu'elles se transmettent réciproquement toutes leurs affections dans l'état sain et dans l'état malade; *consensus unus*, *conspiratio una*, *consentia omnia*. (Hipp.)

De même que les maladies doivent être conçues, comme des affections de l'unité vitale ou physiologique, qui en exprime les effets dans l'ensemble de la constitution ou dans un organe, et qui les manifeste par le dérangement de tous les actes vitaux, ou par le désordre des fonctions départies à cet organe, on doit reconnaître aussi que les médicamens n'agissent qu'autant qu'ils déterminent sur cette unité, des impressions qui s'étendent à tout le système, lorsqu'il est généralement affecté, qui retentissent en particulier dans l'organe malade, lorsqu'il existe une affection locale.

Ce n'est qu'en admettant cette unité qui lie entr'elles toutes les parties du corps, et en forme un

seul systême, dont tous les points communiquent et se correspondent, que l'on peut se rendre raison de la manière dont les substances médicamenteuses agissent.

2.° La connaissance des sympathies, ou des correspondances d'affection qui unissent d'une manière plus particulière certains organes entr'eux, ou avec tout le système, nous éclaire sur l'action des médicamens, en même temps qu'elle doit nous diriger dans leur application.

Les sympathies qui lient l'estomac et les intestins à presque tous les organes de l'économie animale, sont la principale cause de l'activité reconnue des moyens introduits par cette voie.

Tous les remèdes donnés à l'intérieur et introduits dans l'estomac et dans les intestins, déterminent sur ces viscères un effet dont tous les organes se ressentent bien, mais auquel l'organe malade est le plus sensible (1).

C'est ainsi que l'action des toniques, des antispasmodiques, etc., se passe d'abord dans le ventricule, et ensuite dans les organes, contre l'affection desquels on les dirige. Il en est de même pour les lavemens chargés de substances douées de ces propriétés médicamenteuses, dont l'effet se

---

(1) Consultez Barthez, Nouveaux élémens de la science de l'homme.

répète sympathiquement, de l'intestin sur les parties affectées (1).

Mais, indépendamment de ces sympathies générales dont quelques viscères principaux sont doués, il en est d'autres plus particulières entre certains organes. Il des cas où, sans recourir aux premières sympathies ou aux sympathies générales, on peut décider une modification dans un organe, en agissant sur un autre, avec lequel le premier entretient une correspondance sympathique spéciale. La connaissance de ces sortes de sympathies doit nous guider, pour le choix du lieu où il faut appliquer les moyens destinés à déterminer des altérations importantes. Lorsqu'on veut changer la direction des mouvemens et des humeurs, qui est vicieusement établie vers la matrice, on applique des ventouses sur les mamelles, avec lesquelles on sait que ce viscère est uni par des sympathies étroites.

Ce qui est bien digne de remarque, c'est que les sectateurs d'une doctrine qui fait jouer le plus grand rôle aux actions sympathiques, et surtout aux irradiations consensuelles des surfaces muqueuses gastro-intestinales, sont ceux qui prétendent que les médicamens ne produisent d'effets, qu'autant qu'il y a eu absorption de leurs molécules, et transport de celles-ci dans les voies de la circulation,

---

(1) Fr. Hoffmann, *De consensu partium, præcipuo Pathologiæ et Praxeos fundamento. Halæ.* 1717. § 36.

qui les transmettent aux divers organes malades.

Quoique l'effet des médicamens doive être le résultat d'une impression locale sympathiquement réfléchie sur tout le systême, ou sur une de ses parties, pour que l'action imprimée aux forces qui les animent, devienne le principe des phénomènes médicateurs, soit généraux, soit locaux, il faut admettre aussi, que ces moyens modificateurs agissent par l'absorption de leurs molécules, ainsi que le démontre un grand nombre de faits. Mais quelle que soit la force des preuves que ces faits fournissent en faveur de l'absorption, on n'est point autorisé pour cela à dire, que tous les médicamens ne peuvent avoir d'action qu'autant qu'ils sont absorbés.

Les remèdes n'ont pas d'action absolue, nécessaire et rigoureuse. Leurs effets sont relatifs à la manière d'être de tout le systême, ou des organes au moment où on les applique. Cette circonstance fait que les modifications qu'ils produisent, ne sont pas toujours les mêmes, et qu'elles varient d'après cette disposition générale ou particulière.

L'observation a prouvé que beaucoup de substances médicamenteuses ont des résultats qui, étant en rapport avec la condition actuelle d'un organe ou de toute la constitution, ne sauraient être toujours identiques. L'opium, le camphre, la digitale, etc., ont produit des effets opposés chez le même sujet, suivant qu'il se trouvait dans un état

de santé ou de maladie, ce qui doit nous rendre très-circonspects dans les inductions que nous pouvons tirer, pour la détermination des propriétés des substances médicamenteuses, des expériences tentées sur l'homme en santé.

Dans l'état de maladie même, les médicamens ont eu des effets différens, suivant que le malade était disposé, de manière à favoriser ou à contrarier leur action. L'opium, chez les individus qui sont tourmentés par la fièvre, n'a d'autre effet que d'ajouter à l'excitation fébrile et d'augmenter l'insomnie. La digitale ingérée dans un estomac irrité, augmente cette irritation qui s'irradie alors à tout le systême; et loin d'être sédative, la digitale accélère le mouvement circulatoire du sang, accroît la chaleur, la sécheresse de la langue, la soif, et devient excitante.

On doit donc reconnaître que les différences dans les effets des remèdes, dépendent non-seulement des différences de doses et de préparations de ces remèdes, mais encore des dispositions diverses où se trouvent les forces de tout le systême, et celles des organes sur lesquels les remèdes agissent directement.

Barthez a expliqué le double effet que peuvent avoir plusieurs remèdes, par la considération de la nature des substances qui entrent dans leur composition, et par la considération de la disposition du corps qui peut se rencontrer dans des conditions variées, propres à favoriser l'action de l'une ou de

l'autre de ces substances. C'est ainsi qu'il rend raison des effets différens et même opposés de l'opium et du camphre, qui agissent par leurs parties âcres et irritantes, lorsque le corps est disposé de manière à se prêter à cette action, tandis que l'influence de leurs parties calmantes et sédatives prédomine lorsque le corps est dans une condition favorable à l'action de ces parties. Il a réuni un grand nombre de faits, dont les résultats immédiats conduisent aux principes qu'il a établis sur la double action de ces médicamens (1).

Les remèdes, quoi qu'en disent les Solidistes, ont une action directe sur les fluides.

Les humeurs sont susceptibles de modifications vicieuses, dans leur crase ou dans la mixtion intime de leurs molécules constituantes, contre lesquelles l'expérience clinique a reconnu des agens thérapeutiques directs.

Les médicamens antiphlogistiques ont une efficacité bien reconnue, pour abattre l'incandescence et la raréfaction du sang et des humeurs.

Les remèdes résolutifs ont, sur le sang et les humeurs, une action qui en augmente la fluidité, ainsi qu'il est prouvé par les expériences de Freind, de Schwencke, de Boërhaave et de Van-Swieten.

---

(1) Nouveaux élémens de la science de l'homme.

Les médicamens astringens et styptiques opèrent la condensation du sang et des fluides, qui est rendue sensible dans un grand nombre de cas. C'est à cette action qu'on doit rapporter la formation du caillot, après l'administration de ces remèdes dans les hémorrhagies. S'il n'y avait en faveur de cette assertion un grand nombre d'observations cliniques, on pourrait l'étayer de l'expérience de Schulze.

Les remèdes anti-septiques, anti-scorbutiques, etc., ont la propriété de changer le mode vicieux du sang et des humeurs, qui est un des élémens des affections putrides, scorbutiques, etc.

On doit reconnaître, enfin, que, dans quelques circonstances, les médicamens peuvent agir par leurs propriétés générales chimiques et physiques.

Tels sont, Messieurs, les principes que je développerai dans le cours de Thérapeutique et de Matière médicale, dont je suis chargé. Les idées générales que je vous ai présentées, acquerront toute la clarté dont elles sont susceptibles, par les preuves sur lesquelles elles seront appuyées. Ces principes sont ceux d'une doctrine qui est fondée sur l'examen comparatif de l'universalité des faits fournis par l'observation. Les théories qui prennent leur origine dans cette doctrine, ne sauraient jamais nous égarer, puisqu'elles ne vont pas plus loin que l'observation, ou plutôt puisqu'elles ne sont que l'ob-

servation elle-même ; tandis que les autres théories se hâtant de ranger d'avance tous les faits sous des principes généraux, qui ne se rapportent qu'à un petit nombre d'entr'eux, ou même altérant ces faits pour leur faire dire autre chose que ce qu'ils expriment, et pour les plier sous le joug de l'hypothèse déjà établie, nous induisent toujours en erreur.

C'est de l'observation qu'est née la Médecine ; ce n'est que dans l'observation qu'elle a pu puiser ses premiers matériaux et ses principes constitutifs. L'observation a été et sera toujours le moyen le plus puissant de son perfectionnement ; elle est la seule route que le médecin doive suivre dans la pratique, et le principal instrument de ses succès.

Noster in hoc opere scopus eò pertinet, ut dilucidè cognoscatur, quantum momenti in medicinâ afferat observatio. (Baglivi.)

FAUTES A CORRIGER.

Page 15, ligne 15, de son siècle, *lisez:* de son temps.
— 34, — 6, après diathèses, *ajoutez:* humorales.
— 51, — 7, de faits, *lisez:* des faits.
— 59, — 13, de ces moyens, *lisez:* de ces substances.
— 86, — 20, ques, *lisez:* que.
— 92, — 13, à les combattre, *lisez:* à combattre ces vices.
— 124, — 22, les altérations de l'organisme vivant, *lisez:* les modifications de l'organisme vivant.

MÉMOIRES
SUR
LE TRAITEMENT
MÉTHODIQUE
DES FLUXIONS,
ET SUR
LES COLIQUES ILIAQUES
Qui sont essentiellement nerveuses.

PAR P. J. BARTHEZ.

A MONTPELLIER,
Chez SEVALLE, Libraire, Grand'Rue.

1816.

PREMIER MÉMOIRE.

Du traitement méthodique des fluxions, qui sont des élémens essentiels dans divers genres de maladies.

I.

J'APPELLE *fluxion* tout mouvement qui porte le sang ou une autre humeur sur un organe particulier, avec plus de force, ou suivant un autre ordre que dans l'état naturel.

La fluxion peut être aiguë ou chronique. Elle est un élément essentiel dans la formation d'un nombre indéfini de genres de maladies, tant aiguës que chroniques; particulièrement de celles qui constituent les obstructions, les inflammations, les ulcères et les divers flux.

Dans ces maladies, l'élément de la fluxion présente très-communément des indications distinctes et majeures. Par cette raison, il est avantageux, pour établir plus parfaitement les méthodes de traitement de ces maladies,

d'avoir bien déterminé les règles du traitement spécial qui convient à la fluxion considérée en elle-même.

Il me paraît qu'une des principales causes des incertitudes que présente le traitement de ces maladies, dont la fluxion est une partie essentielle, est que les auteurs, tant anciens que modernes, et même les plus méthodiques, n'ont point fixé avec la précision et les détails nécessaires, les lois du traitement de la fluxion en général, et les applications de ces lois.

I I.

Hippocrate, Galien, et leurs sectateurs, ont donné sur ce sujet beaucoup de préceptes épars; mais seulement d'une manière incidente, et en parlant de divers genres de maladies particulières, inflammatoires ou autres. Cette manière a dû influer sur les contradictions qu'on remarque entre Hippocrate et Galien, par rapport au traitement des fluxions.

Cependant ces contradictions de ces deux auteurs ne sont quelquefois qu'apparentes. C'est pourquoi il n'est pas inutile de rechercher si leurs assertions qui semblent opposées, peuvent s'accorder; et, dans ce cas, le seul

moyen solide de les concilier, est de faire voir qu'elles s'appliquent également à des faits établis par l'observation médicale.

C'est ainsi que les plus habiles commentateurs d'Hippocrate, tels que Duret et Prosper Martianus, ont bien vu que la meilleure manière d'éclaircir et de commenter Hippocrate, est d'en expliquer les textes difficiles, en les rapportant uniquement aux faits observés dans la médecine-pratique.

Les auteurs galéniques qui ont écrit fort au long sur le traitement des fluxions, tels que Mercatus (1), sont aussi tombés dans le défaut de ramasser des observations partielles, qu'ils n'ont point rapportées à des principes fixes et uniformes : et ce vice fondamental les a conduits à donner sur le traitement des fluxions, des règles douteuses et incohérentes, qu'on ne peut réduire en un corps de doctrine solide.

III.

Je me propose de faire voir comment ce vide, qui a subsisté jusqu'à présent dans la doctrine médicale, peut et doit être rempli, en ne faisant usage que des faits constatés

---

(1) Dans ses deux livres *de recto præsidiorum artis medicæ usu.*

par des observateurs éclairés et exempts de préjugés, et en rapportant ces faits à des principes généraux, qui en sont les résultats simples et nécessaires.

Je vais exposer d'abord ces principes généraux, et j'en donnerai ensuite de nombreuses applications.

Je donne aux évacuations et aux irritations attractives (*épispases*) considérées par rapport à un organe particulier (d'où naît la fluxion, ou bien auquel elle se termine) le nom de *révulsives*, lorsqu'elles se font dans des parties éloignées de cet organe; et le nom de *dérivatives*, lorsqu'elles se font dans des parties voisines de cet organe.

I V. *Premier Principe.*

Lorsque dans une maladie, la fluxion sur un organe est imminente, qu'elle s'y forme et s'y continue avec activité; comme aussi lorsqu'elle s'y renouvelle par reprises périodiques ou autres; on doit lui opposer des évacuations et des attractions *révulsives* par rapport à cet organe. Dans tous ces cas, les dérivations auraient peu d'effet pour détourner et affaiblir la tendance de la fluxion. Il faut la combattre puissamment par de grandes distractions des forces de la nature,

à qui l'on imprime des ensembles de mouvemens (*synergies*) qui tendent vers des organes éloignés, et qui sont perturbateurs des mouvemens qu'affecte la fluxion.

V. *Second Principe.*

Lorsque la fluxion est parvenue à l'état fixe, dans lequel elle se continue avec une activité beaucoup moindre qu'auparavant (dans les maladies aiguës); ou lorsqu'elle est devenue faible et habituelle (dans les maladies chroniques); on doit en général, préférer les attractions et les évacuations *dérivatives* qui se font dans les parties voisines de l'organe qui est le terme de la fluxion.

Les mouvemens de la fluxion étant alors concentrés auprès de l'organe qui en est le terme, il sympathise d'autant plus faiblement avec les parties éloignées : et la nature ne peut ressentir utilement que l'influence sympathique qu'exercent sur cet organe les affections excitées dans les parties qui en sont voisines.

Il est un grand nombre de maladies, où la fluxion totale est composée de plusieurs reprises particulières de fluxion ; de sorte qu'il est difficile de déterminer dans les divers temps de la fluxion totale, si on doit

la traiter comme étant parvenue à son état fixe, ou comme étant dans l'imminence de son renouvellement paroxystique.

On a été fondé à dire en général, qu'il faut considérer avec soin, dans le traitement des fluxions ; si les humeurs se meuvent avec force et en abondance, ou peu à peu et doucement ; continuellement ou par intervalle : afin de régler sur ces différences, les révulsions ou les dérivations.

V I. *Troisième Principe.*

Après avoir fait précéder les révulsions et les dérivations qui sont indiquées, il faut souvent recourir à des attractions ou à des évacuations qu'on appelle *locales*, parce qu'elles se font dans les parties les plus voisines qu'il est possible de celle où se termine la fluxion ; et où elle est comme concentrée, l'affection forte de cette partie l'isolant en quelque manière de tout le reste du corps.

Il est encore souvent nécessaire, pour arrêter les progrès de la fluxion, lorsque l'organe qui en est le terme est le plus vivement affecté, d'employer alternativement des attractions et des évacuations locales, pendant qu'on fait usage de celles qui sont dérivatives, et même de celles qui sont révulsives.

VII. *Quatrième Principe.*

Les principes précédens se rapportent aux cas où la fluxion qui se jette sur un organe, vient de diverses parties du corps qui ne sont connues que vaguement ; et où l'organe qui reçoit cette fluxion, est le seul bien déterminé.

Mais dans les maladies où l'organe dont vient la fluxion, peut être assigné ou bien connu ; l'affection de cet organe présente un autre ordre d'indications essentielles. Ce dernier cas est beaucoup plus commun dans les fluxions qui ont lieu dans les maladies chroniques.

Dans ce cas, il faut établir une dérivation constante, non auprès de l'organe où la fluxion se termine, quoiqu'il soit principalement affecté ; mais auprès de l'organe d'où cette fluxion prend son origine.

Je donnerai des développemens de ce quatrième principe, en traitant du choix de l'application des cautères, dans des divers cas de fluxions habituelles où ils peuvent être indiqués.

VIII. *Cinquième Principe.*

L'utilité de la dérivation dans les cas où elle est indiquée, tient à cette sympathie

particulière et puissante, que les parties du corps vivant exercent entre elles à raison de leur voisinage (qui leur donne des vaisseaux et nerfs communs, etc.).

Les remèdes qu'on emploie comme révulsifs, et sur-tout comme dérivatifs, ont d'autant plus d'efficacité, qu'ils sont appliqués à l'endroit des organes qui ont les sympathies les plus fortes et les plus constantes, avec l'organe par rapport auquel on veut opérer une révulsion ou une dérivation.

Ainsi il est généralement plus avantageux de placer les remèdes révulsifs ou dérivatifs, dans la même moitié latérale droite ou gauche du corps où se trouve cet organe : parce que c'est une sympathie très-puissante et très-générale que celle des organes qui sont situés ainsi dans une même moitié du corps.

Cette sympathie est prouvée par des faits sans nombre, observés depuis Hippocrate jusqu'à nos jours. L'on a reconnu dans tous les temps, qu'une hémorragie critique du nez se fait plus avantageusement par la narine droite dans l'inflammation du foie, et par la gauche dans les maladies de la rate : que les abcès spontanés les plus salutaires, sont ceux qui se forment dans la même moitié latérale du corps où est la partie

affectée; (*secundum rectitudinem loci affecti, Cat'ixin*): etc.

M. Dupui (1) a fait une grande collection de semblables observations, qui établissent pathologiquement une division radicale de l'homme intérieur en ses deux moitiés droite et gauche: et il serait facile d'ajouter à cette collection un très-grand nombre de faits analogues.

Les anciens ont fait la plus grande attention aux sympathies des organes, dans le traitement des maladies causées par les fluxions. Mais les écrivains de ces deux derniers siècles ont été portés à négliger ce traitement, par ce motif même, qu'il était lié à la considération des sympathies.

Ces modernes se sont accordés à rejeter l'étude et la discussion des faits que les anciens avaient observés relativement à cette doctrine des sympathies, ainsi qu'à plusieurs autres points importans de la science médicinale. Ils ont cru pouvoir négliger l'étude d'un nombre immense de faits de détails, sur lesquels cette science doit porter; en prétendant que la recherche en est devenue

---

(1) Dans sa dissertation *de homine dextro et sinistro*, *Lugd. Batav.* 1780.

inutile depuis la découverte de la circulation de sang. Cependant cette grande découverte (qui reste encore elle-même imparfaitement déterminée) n'a réellement éclairé qu'un petit nombre d'objets dans la médecine-pratique.

IX.

Les principes généraux que je viens d'exposer, ont les applications les plus étendues dans le traitement des fluxions, relativement au choix des saignées, et à l'usage des épispastiques et des cautères. Ces divers remèdes, employés comme révulsifs ou comme dérivatifs, sont les seuls que je me propose maintenant de considérer dans la cure des fluxions.

Je traiterai dans un second mémoire, ce qui regarde l'emploi des épispastiques et des cautères. Je me bornerai dans ce premier mémoire, à faire voir comment les principes précédens s'appliquent au choix des saignées qui doivent être faites en différentes parties du corps; suivant les cas et les périodes des fluxions inflammatoires ou autres, aiguës ou chroniques.

X.

Quelque vagues et confuses que fussent les règles qu'ont donné les anciens auteurs,

en se conformant plus ou moins à la doctrine d'Hippocrate ou à celle de Galien, sur le choix des saignées dans les divers états de la fluxion inflammatoire ou autre ; elles étaient encore sans comparaison plus utiles, que n'ont été les lois de la révulsion et de la dérivation qu'on doit opérer par la saignée, qu'ont cru pouvoir établir sur des théories prétendues hydrauliques, plusieurs écrivains de ce siècle (tels que Silva, Chevalier, Quesnay et autres). Ces dernières lois n'ont pu être adoptées que par des hommes peu versés, et dans la science de l'Hydraulique, et dans celle de la Médecine-pratique.

X I.

Dans le traitement d'une fluxion, qui doit être combattue par des saignées dérivatives ou locales ; lorsqu'il y a pléthore, ou orgasme de la masse du sang, pour pratiquer ces saignées avec plus de sécurité et de succès, il faut toujours faire précéder une saignée ou autre évacuations générale plus ou moins forte.

Les anciens qui faisaient des saignées très-fortes pouvaient remédier à la pléthore ou à l'orgasme du sang, par la même saignée qu'ils employaient pour produire la déri-

vation. Mais chez les modernes, les saignées dérivatives étant beaucoup moins considérables, ont communément des effets nuisibles, lorsqu'on n'a point fait précéder des évacuations générales qui pouvaient être indiquées.

J'ai vu des exemples nombreux des suites pernicieuses, qu'a l'ignorance ou la négligence de cette règle essentielle du traitement des fluxions, que la routine des gens de l'art paraît avoir fait oublier totalement.

Ainsi j'ai vu très-fréquemment des fluxions inflammatoires sur les yeux, qui auraient été d'abord faciles à résoudre; devenir ou fort graves, ou long-temps rebelles; parce qu'on avait appliqué dans leurs premiers temps, et sans avoir fait précéder une évacuation générale convenable, des sangsues au tempes ou à d'autres parties voisines des yeux affectés.

XII.

Lorsque la fluxion n'est qu'imminente, ou n'est point encore établie, on convient qu'il faut préférer la saignée révulsive. Ainsi lorsqu'une partie du corps vient de souffrir un coup, une chute, ou une autre impulsion violente; il faut détourner par une saignée révulsive, la fluxion des humeurs qui tendent à se jeter sur cette partie affaiblie.

Dans les premiers temps de l'invasion et des accroissemens de la fluxion, on doit y ordonner d'abord la saignée révulsive; et d'autant plus, lorsqu'on est fondé à croire que le traitement de cette fluxion exigera plusieurs saignées. Telle est la pratique que Galien a suivie, et qu'il a attribuée à Hippocrate : et le précepte en est appuyé sur l'observation de tous les temps.

Quand la fluxion est dans l'état, ou bien fixée; s'il y a lieu de penser qu'une seule saignée sera suffisante; il faut que cette saignée soit dérivative. On doit alors toujours suivre cette pratique, qui d'ailleurs était celle d'Hippocrate, comme Prosper Martianus l'a démontré.

Elle souffre seulement une exception dans les cas où la fluxion porte sur l'une des extrémités supérieures ou inférieures. On voit que dans ces cas, à moins que la fluxion ne soit invétérée, on l'aggraverait en ouvrant une veine située dans la même extrémité.

XIII.

Lorsqu'une fluxion inflammatoire qui se porte à la tête, est parvenue à son état fixe, où elle se soutient sans variations; la saignée de la jugulaire y est pareillement in-

diquée (comme l'ont enseigné les auteurs cités par Tralles). La saignée du pied est contr'indiquée dans ces cas, comme l'a vu Short, qui dit fort bien qu'on doit s'abstenir de la saignée du pied, lorsqu'il y a refroidissement des extrémités, avec des douleurs de tête fort vives, et d'autres signes qui donnent lieu de juger que l'inflammation est formée dans la tête.

Mais il faut saigner du pied, et non du bras, lorsqu'il n'y a que des indices d'un *raptus*, ou d'une tendance plus ou moins forte d'une fluxion de sang vers la tête. Baglivi a fait à ce sujet une observation importante. Il a vu (1) que dans des fièvres malignes où la saignée du pied était utile, la saignée du bras déterminait tout l'effort de la maladie à se porter impétueusement à la tête, d'où s'ensuivait le délire, des affections soporeuses, etc.

X I V.

La saignée du pied peut avoir très-promptement des effets salutaires dans les fluxions sanguines et inflammatoires qui occupent les parties inférieures du bas-ventre.

---

(1) *Praxeos medicœ. Lib.* 1. *cap.* 13. *n. VI.*

Galien assure qu'il a eu guéri dans un jour par la saignée du pied, des sciatiques causées par l'accumulation du sang dans les vaisseaux des parties voisines de la hanche.— Hoffmann a eu fait saigner du pied, avec un succès soudain, un homme attaqué de dysurie, et tourmenté de douleurs cruelles, dans les lombes, les flancs, la vessie, et parties génitales. — J'ai procuré plusieurs fois un prompt soulagement, par la saignée du pied, dans un flux imparfait et douloureux des hémorroïdes.

Il est pourtant vrai que Galien a conseillé, et la saignée du bras, et celle du pied, dans la sciatique sanguine. Mercatus qui en a fait la remarque, a tâché d'ôter la contradiction apparente de ces deux conseils : mais ce qu'il dit là-dessus, n'a rien de satisfaisant. Ces conseils divers conviennent à divers cas de la sciatique sanguine, en partant du principe que je vais exposer.

X V.

Pour décider si la saignée dérivative est indiquée ou non, dans une fluxion sanguine ou inflammatoire parvenue à son état, il faut sur-tout reconnaître si cette fluxion est produite par une pléthore de sang particulière à l'organe affecté, ou bien si elle est entretenue par une pléthore générale.

Mercatus a peut-être senti cette distinction; mais il l'a présentée d'une manière vague et vicieuse ; lorsqu'il a dit qu'il est plus utile de saigner du pied dans la suppression des règles, qui est causée par l'obstruction des conduits du sang menstruel, et par l'inondation des humeurs dans ces parties. En effet, il est une infinité de cas où la saignée du pied n'est point indiquée par les obstructions de la matrice, même lorsqu'elles déterminent un plus grand afflux des humeurs sur ce viscère.

Une dame, à la suite d'une répression violente d'une hémorragie utérine, souffrait des douleurs horribles dans les régions lombaire et hypogastrique, qui revenaient tous les mois au temps des règles, et duraient environ quinze jours à chaque reprise. On combattit vainement ces douleurs par plusieurs saignées du bras et par beaucoup de narcotiques. Les médecins ordinaires de cette dame craignaient que la saignée du pied ne déterminât l'inflammation de la matrice. Je prescrivis cette saignée, et la fis répéter avec le plus grand succès au deux retours suivans du période des règles ; je donnai ensuite des remèdes qui rendirent plus libre l'évacuation menstruelle ; et cette dame fut parfaitement guérie.

La saignée du pied peut être aussi utile pour prévenir l'avortement, dans les cas où cet accident peut être produit par une congestion de sang qui se forme actuellement sur la matrice. Sthal n'est pas le premier qui ait fait cette observation, comme l'a cru son disciple Storch. Zacutus Lusitanus me semble en être le premier auteur; et quoiqu'il ait été absurdement calomnié à ce sujet, il a eu plusieurs imitateurs. Ainsi Henriquez de Villacorta fit saigner, avec succès et plus d'une fois, du pied, une dame attaquée au sixième mois de la grossesse, d'une fièvre tierce sous-continue; qui avait été saignée quatre fois du bras sans aucun soulagement, et dont il jugea que la maladie était entretenue par la pléthore des vaisseaux utérins. Cependant cette pratique me paraît trop hasardeuse, à cause de la commotion que la saignée du pied peut faire ressentir spécialement dans la matrice.

XVI.

D'après tout ce qui a été dit, on voit que lorsque la fluxion a atteint son état d'une manière fixe, la saignée dérivative est généralement celle qui est indiquée. Mais lorsqu'on observe que la fluxion qui paraissait être dans un état fixe se renouvelle à plusieurs reprises; il faut employer ensuite la saignée révulsive.

Telle paraît avoir été la principale raison pour laquelle Hippocrate, dans les maladies par fluxion qui indiquaient plusieurs saignées, ayant commencé par la saignée dérivative, passait ensuite à la saignée révulsive. Prosper Martianus l'a prouvé : il a dit d'ailleurs que Galien, dans les cas de fluxion où il faut saigner plusieurs fois, a suivi un ordre contraire à la pratique d'Hippocrate. Mais cela paraît fort douteux ; puisque suivant ce que Galien a dit (1), Hippocrate doit avoir employé la saignée révulsive dans les fluxions *commençantes*.

Cette pratique, que j'attribue à Hippocrate, de faire succéder des saignées révulsives à la dérivative, lorsque la fluxion qui semblait être parvenue à son état fixe, se renouvelle par reprises, a été suivie dans tous les temps par les médecins éclairés. Ainsi les praticiens qui ont le génie de leur art, ou beaucoup de sagacité naturelle et acquise, savent placer avec un succès surprenant une saignée du pied, dans ces redoublemens d'une fièvre aiguë fort avancée, où il se reproduit un mouvement violent d'une fluxion de sang vers la tête, qui cause le délire, ou une affection soporeuse, etc.

---

(1) *Meth. med. L. VII. cap. ult.*

XVII.

Les saignées locales se font par le moyen des scarifications ou des applications des sangsues sur l'endroit de la peau qui répond à la partie affectée. Ces saignées sont encore plus puissantes que les saignées dérivatives pour affaiblir sympathiquement la sensibilité de l'organe qui est le terme de la fluxion, et pour résoudre l'affection spasmodique qui est si généralement produite dans cet organe.

Mais à raison même de l'affaiblissement que ces évacuations de sang locales causent dans l'organe affecté; on a lieu de craindre qu'elles n'aggravent la fluxion qui se porte sur cet organe; si on ne les fait précéder d'une évacuation du sang générale, lorsqu'elle est indiquée par la pléthore ou par l'orgasme du sang, ainsi que je l'ai dit ci-dessus (Art. XI).

J'ajoute ici qu'il est des genres de maladies, où quoique la pléthore ait été détruite, et l'orgasme abattu par les évacuations générales que comportait l'état des forces du malade, la saignée locale est nuisible; parce que ces évacuations générales n'ont pu faire cesser la disposition prochaine au renouvellement de l'affection inflammatoire. C'est ce que j'ai observé particulièrement

dans plusieurs cas de rhumatisme ; où, quoiqu'on eût pratiqué des évacuations générales qu'on pouvait croire suffisantes, l'application des sangsues sur la partie affectée déterminait une aggravation considérable et permanente de l'affection rhumatique de cette partie.

Hippocrate a connu combien il est généralement utile de faire précéder les saignées locales par des saignées générales révulsives ou dérivatives. C'est pourquoi, dans l'origine, il faisait saigner du bras avant de faire ouvrir une veine sublinguale ou ranine. Prosper Martianus a mal vu ce procédé d'Hippocrate, comme faisant une exception à sa méthode générale, de commencer toujours le traitement d'une fluxion inflammatoire par la saignée dérivative.

XVIII.

Il faut encore observer, qu'il est souvent nécessaire de recourir aux saignées locales, pour affaiblir dans la partie affectée la chaleur et la sensibilité qui peuvent y attirer et y perpétuer la fluxion ; avant qu'on n'ait pu faire précéder toutes les saignées générales que la nature de la maladie peut indiquer.

Galien est le premier auteur de cette remarque essentielle. Il a très-bien vu que la

sensibilité vicieuse de l'organe affecté peut y entretenir la fluxion, et la rendre pernicieuse, quoiqu'on répète à l'excès les évacuations révulsives qu'on propose à cette fluxion. Jacot dit que ce précepte est aussi important qu'ignoré du vulgaire. Vallesius recommande aussi beaucoup cette pratique, comme étant conforme aux vrais principes de la méthode; et il assure que, par ce procédé, il a sauvé la vie, d'une manière frappante, à plusieurs malades attaqués d'inflammations internes des plus dangereuses.

X I X.

Dans le traitement méthodique des fluxions, les révulsions et les dérivations qu'on veut opérer par la saignée, doivent être faites par l'ouverture des veines qui sont dans la même moitié latérale droite du corps où est l'organe principalement affecté. Mais il arrive quelquefois que ce traitement méthodique manque d'effet; et qu'il faut avoir recours à d'autres saignées dont le choix n'étant point indiqué par des principes généraux, n'a pu être trouvé que par voie d'essai, de sorte que ces saignées agissent d'une manière indéfinie et comme perturbatrices.

Il est des fluxions anciennes où, après avoir employé inutilement les saignées des veines

situées dans la même moitié latérale du corps où est l'organe affecté ; on réussit mieux en ouvrant des veines de la moitié opposée du corps. Ainsi Hippocrate a conseillé la section des veines occipitales, pour guérir des fluxions invétérées sur les yeux. Il a dit aussi (1) qu'une saignée faite à la veine verticale du front, est utile dans les douleurs qui se font sentir au derrière de la tête (ce qu'on peut rapporter aux communications que les branches de cette veine frontale ont avec les veines occipitales).

On assure avoir souvent obtenu des succès singuliers, dans le traitement de diverses maladies causées par des fluxions rebelles, par la section d'une artère ou d'une veine très-petite, et spécialement par celle de la salvatelle.

Dans des hémorragies excessives, venant d'une cause interne, les anciens faisaient un cas particulier de cette saignée de la salvatelle, qu'ils répétaient plusieurs fois. Thiery atteste avoir vu en Espagne, des pleurétiques qui, étant toujours affectés des symptômes de l'inflammation de poitrine, et étant tombés dans une grande faiblesse après qu'on leur avait fait plusieurs saignées, étaient

(1) *Aphor.* 68, *sect.* 5.

guéris par une saignée de la salvatelle, du côté où était la douleur.

Baglivi rapporte à une cause occulte (comme est, par exemple, celle de la sympathie singulière qu'on a observée entre la poitrine et les gras des jambes) le succès complet qu'il assure que la saignée de la salvatelle a eu souvent pour guérir des fièvres intermittentes, qui n'avaient pu céder à aucun remède (digestif, résolutif, ni fébrifuge). Un de mes amis m'a assuré avoir vu plus d'une fois, que la saignée de la salvatelle gauche avait été singulièrement utile dans des engorgemens de la rate. Ce fait peut être lié avec celui que je viens de citer de Baglivi; mais l'un et l'autre sont pareillement inexplicables.

X X.

Je vais rappeler les principales règles que j'ai données dans ce mémoire, sur le choix des saignées, dans le traitement méthodique des fluxions, en présentant l'application de ces règles au traitement des fluxions inflammatoires sur la poitrine.

C'est faute d'avoir déterminé, relativement à des règles fondamentales, les effets des diverses saignées dans les divers cas de ces fluxions de poitrine; que les anciens et les

modernes ont trop généralisé les conséquences de leurs observations, et ont donné des préceptes contradictoires sur le choix des saignées dans ces maladies.

Ainsi Hippocrate, Galien et presque tous leurs sectateurs ont ordonné, dans la pleurésie, de saigner du bras du côté de la douleur. Archigène, Arétée, et presque tous les Arabes, ont prescrit de saigner du côté opposé à la douleur. Cette division d'opinions est exposée avec les plus grands détails dans des dissertations savantes de Brissot et de Moreau.

Depuis la découverte faite par Cesalpin et par Harvey de la circulation du sang, la plupart des auteurs ont pensé, comme Freind, que cette question était indifférente. Malgré ce préjugé, devenu presque général, Triller a soutenu vers le milieu de ce siècle, que des expériences comparées faisaient voir, qu'il est plus avantageux, dans la pleurésie, de saigner du côté affecté: et son assertion a été appuyée par Ludwig et par Lentin.

Mais ces expériences comparées nous ont prouvé seulement, que la saignée du côté affecté réussit plus souvent dans la pleurésie et la péripneumonie, que la saignée du côté opposé: et elles n'ont point été relatives à la détermination des temps et des cas de ces

fluxions inflammatoires de poitrine, où chacune de ces saignées doit être employée de préférence, et avoir plus de succès que l'autre.

Je vais exposer les résultats les plus assurés que je crois que donnent les observations des anciens et des modernes, sur le choix des saignées dans ces premiers temps des fluxions inflammatoires sur la poitrine, où ces fluxions doivent être principalement combattues par la saignée. Ces résultats sont ceux auxquels je me suis conformé dans le cours de ma pratique, avec toutes les apparences du plus grand succès que puissent avoir les saignées dans ces maladies.

XXI.

Dans le commencement d'une fluxion inflammatoire sur la poitrine, il faut faire révulsion, en saignant d'une partie éloignée, comme quelquefois du pied (ce que j'ai trouvé particulièrement utile, lorsque la douleur occupait une des parties supérieures de la poitrine); et communément du bras du côté opposé au siége de la douleur. Piquer dit: que la meilleure méthode, dans la pleurésie, est de saigner d'abord du pied, ensuite du bras opposé au côté de la douleur, et en troisième lieu, du bras du même côté.

Dans l'état de la fluxion (c'est-à-dire,

lorsque ses accroissemens gradués ont cessé, et qu'elle est parvenue à un degré assez constamment fixe), on doit saigner du bras du côté qui est affecté, et y répéter la saignée, suivant l'indication.

Il arrive souvent que la fluxion inflammatoire sur la poitrine se renouvelle par des reprises, qu'il faut observer avec beaucoup d'attention, pour y placer de nouveau des saignées révulsives. C'est ce qui a lieu sans doute dans ces inflammations de poitrine, ou Réga a vu, qu'après avoir saigné plusieurs fois inutilement du bras, on avait guéri par la saignée du pied; quoique cette saignée n'eût point été indiquée par aucun symptôme de délire, ni d'affection de la tête.

Les saignées locales, pourvu qu'elles aient été précédées d'autres saignées, peuvent être très-salutaires dans plusieurs cas d'inflammation de poitrine. Leur usage a été d'autant plus négligé, depuis qu'on a généralement reconnu l'utilité qu'a, dans cette maladie, l'application d'un vésicatoire à l'endroit de la douleur, après qu'on a fait précéder la saignée. Mais il est plusieurs cas où l'application de ce vésicatoire est entièrement contr'indiquée (comme je le dirai dans le mémoire suivant); et parmi ces cas, j'ai trouvé qu'il en est où l'on peut obtenir les

meilleurs effets de l'application des sangsues employée convenablement, et même alternativement avec les saignées (d'après le conseil de Galien que j'ai cité ci-dessus).

XXII.

Il semble qu'après avoir fixé les règles du choix des saignées dans le traitement des fluxions ; on pourrait déterminer de même, par analogie des principes et des préceptes relatifs au choix que l'on doit faire dans ce traitement, des autres évacuations d'humeurs particulières par les voies d'excrétion qui leur convienneut.

Mais les rapports des diverses sortes d'évacuations d'humeurs particulières, aux divers genres de maladies dont les fluxions peuvent être des élémens essentiels, sont si variés ; que ce ne peut être d'après des principes généraux, mais seulement d'après des considérations relatives à la nature de chaque genre de ces maladies, qu'on doit y fixer le choix et l'ordre des évacuations d'humeurs particulières.

Hippocrate n'a point connu ce principe, que je crois qu'on peut regarder comme fondamental. C'est pourquoi il a donné des règles très-vicieuses sur l'emploi des divers évacuans qui peuvent convenir aux diverses

maladies où la fluxion présente une indication majeure. Il a suivi à l'égard de ces évacuans, une pratique analogue à celle qu'il suivait sur le choix des saignées : ce qui l'a conduit à des erreurs manifestes.

Ainsi, dans une maladie qu'il jugeait devoir être traitée par l'évacuation des premières voies, il purgeait le malade par en haut, si l'organe souffrant était au-dessus du diaphragme, et par en bas, s'il était placé au-dessous (1). Cependant on sait que cette pratique est sujette à de nouvelles exceptions ; comme, par exemple, dans des cours de ventre invétérés, où Hippocrate lui-même a eu conseillé de faire vomir, etc.

Dans les maux de tête violens, produits par des causes différentes ; comme par la pituite, par l'ivresse même, et autres ; les médecins de l'école d'Hippocrate employaient d'abord de forts sternutatoires. Ils faisaient aussi ouvrir une veine de l'extérieur de la tête, et ensuite ils purgeaient, ou faisaient vomir comme arbitrairement (2).

Vallesius a très-bien remarqué contre cette méthode de traitement, qu'il attribue à Hip-

---

(1) *Aph.* 18, *sect. IV.*

(2) *De affectionibus, sect. I, cap. II, et de morbis, lib. III, cap. VIII.*

pocrate ; que les sternutatoires sont déplacés dans tous les cas des maladies de la tête où il y a de la fièvre (1) : et que lorsque l'affection de la tête est inflammatoire, les vomitifs y sont nuisibles, et l'opération des purgatifs y est généralement suivie d'un état soporeux.

XXIII.

Lorsque je rappelle ces erreurs d'Hippocrate et de ses disciples, et que j'indique une cause générale qui les a multipliés, je ne puis avoir pour objet d'affaiblir le respect dû au génie de ce grand homme.

Hippocrate a porté au plus haut degré cette sagacité, qui, dans des sciences de faits dont les détails sont immenses, comme est la médecine-pratique, peut faire saisir et fixer des rapprochemens à la fois simples et vastes ; les seuls qui puissent convertir des combinaisons de faits en principes de la science. Il est douteux s'il a jamais existé un autre homme dont la tête fût aussi bien organisée pour donner des bases à la médecine : mais il me paraît certain que tous les autres médecins célèbres *ressemblent* si peu

---

(1) Suivant cette maxime d'Hippocrate lui-même. (*De loc. in hom.* c. 12.) *Febricitanti caput ne purgato, ne furiosus fiat.*

à Hippocrate, qu'aucun d'eux ne peut être nommé le second dans la même carrière.

Cependant il est essentiel de remarquer que l'instrument de l'analogie, qu'Hippocrate a employé le plus souvent avec tant d'habileté et de succès, lui a présenté quelquefois des inductions trompeuses, dont il est nécessaire de se garantir.

Il importe surtout de reconnaître que, s'il n'est point d'autorité qui puisse sanctionner des erreurs, elles ne doivent jamais servir de prétexte à l'ignorance pour négliger des vérités utiles qui se trouvent placées à côté de ces erreurs, ou qui même ont pu y conduire par de faux raisonnemens.

Ainsi, quoique l'on puisse trouver dans Hippocrate, Galien et leurs sectateurs plusieurs assertions vicieuses et opposées entre elles sur le choix des saignées, et sur l'emploi d'autres évacuations dans les fluxions; on doit toujours s'attacher à recueillir les résultats des observations relatives à ces objets, faites par la généralité des médecins éclairés de tous les temps : et ces résultats dirigent, avec la plus grande probabilité d'un heureux succès, le choix de ces évacuations dans le traitement méthodique d'une infinité de cas de fluxions.

SECOND MÉMOIRE.

I.

L'OBJET de ce mémoire est le traitement méthodique des fluxions, considéré relativement à l'emploi des épispastiques et des cautères.

Les épispastiques ou attractifs, sont de deux sortes: 1.° ceux qui sont simplement irritans sans évacuer, comme sont les ventouses sèches, et les sinapismes; 2.° ceux qui, en même temps qu'ils irritent, déterminent une évacuation par la solution de continuité de l'organe extérieur, comme sont les ventouses avec scarifications, les vésicatoires, les cautères et les sétons.

II.

On peut employer utilement, dans le traitement des fluxions, des stimulans qui attirent sans évacuer, ou qui agissent indépendamment de l'évacuation peu considérable qu'ils déterminent. On a vu récemment des

hommes peu instruits en médecine, produire des effets remarquables, en appliquant plusieurs ventouses sèches à l'endroit d'organes gravement affectés : et ces effets ont paru merveilleux à beaucoup de gens, parce que depuis long-temps cet usage des ventouses est généralement négligé en France.

L'application des ventouses sèches à l'endroit des parties affectées par les fluxions, est soumise aux mêmes principes généraux que les évacuations de sang locales. Elle est par conséquent efficace dans les cas où ces fluxions sont entièrement fixées, et où il n'existe point chez les malades de plénitude du sang et des humeurs.

C'est avec ces restrictions, qu'on doit adopter les observations, telles que celles d'Hippocrate, qui dit qu'une sciatique fut soulagée par l'application d'une ventouse au-dessous de la hanche; et que l'humeur qui était fixée auprès de cette articulation; se jeta sur des parties inférieures : celle de Scultet, qui fit cesser une suppression de règles en réitérant souvent l'application des ventouses sèches sur les jambes : celle d'un autre médecin, qui soulagea par l'application des ventouses sur le dos, des douleurs opiniâtres dans les seins, qui faisaient craindre le cancer, etc., etc.

III.

Les sinapismes sont des attractifs non évacuans qui peuvent avoir des effets salutaires dans un grand nombre de cas; en excitant les forces vitales des organes au-dessus desquels on les applique, ou en déterminant une révulsion puissante vers ces organes.

L'usage des vésicatoires étant devenu de plus en plus général, a fait que celui des sinapismes est maintenant borné à leur application sur les extrémités inférieures, dans des maladies goutteuses ou soporeuses. Cependant, les sinapismes auraient de l'avantage sur les vésicatoires, en plusieurs cas; à raison de ce que leur effet irritant, qui n'est suivi d'aucune évacuation, est beaucoup plus prompt, et peut être gradué.

IV.

Je passe à la considération des épispastiques ou attractifs, qui déterminent une évacuation considérable, par une solution de continuité qu'ils opèrent dans le tissu de l'organe extérieur: ces épispastiques évacuans sont les ventouses avec scarifications, les vésicatoires, les cautères et les sétons.

Lorsqu'on multiplie, sur une grande étendue de la peau, les ventouses suivies de

scarifications, l'attraction du sang et des humeurs vers la peau, ajoute à l'effet qu'ont les scarifications, pour opérer un grand changement dans l'organe extérieur, qu'occupe une forte affection spasmodique.

On a trop négligé la pratique de Baglivi, qui a observé de grands effets de ce puissant remède, dans des cas très-graves de petite-vérole et de fièvres pétéchiales.

Il l'a vu avoir un succès décisif dans la petite-vérole, lorsque son éruption difficile était accompagnée de beaucoup de mal de tête, de chaleur et d'anxiété, de soubresauts de tendons, etc. : comme aussi lorsque sa rentrée causait une extrême difficulté de respirer, auquel cas il excitait ensuite le retour de cette éruption, en faisant faire des onctions avec un liniment volatil huileux sur toute l'étendue des parties scarifiées.

Un de mes amis a suivi cette pratique de Baglivi, dans un cas analogue de rentrée de petite-vérole; et elle lui a parfaitement réussi. Je pense qu'il est particulièrement indiqué de l'imiter, dans ces épidémies de petite-vérole, où communément les boutons ont moins de disposition à suppurer que dans les espèces ordinaires de cette maladie.

V.

Baglivi a constaté aussi l'utilité de l'application des ventouses suivies de scarifications dans les fièvres pétéchiales essentielles, où la rentrée de l'éruption causait des symptômes graves. Mercatus avait déjà recommandé dans les fièvres malignes pourprées d'appliquer des ventouses avec scarifications, au dos, à l'opposite de la région du cœur et près de la nuque lorsqu'il y avait délire. Il se proposait d'attirer au dehors, par ce moyen, la matière morbifique, lorsqu'elle était d'une nature vénéneuse, et menaçait de gangrène les parties où elle s'était fixée. Mais ces idées sur le venin que renferment les humeurs dans ces fièvres, sont trop vagues, et ne présentent point une indication assez déterminée.

V I.

Voici quel est, à mon avis, la principale cause de l'heureux effet qu'ont les ventouses suivies de scarifications, lorsqu'on les emploie dans les premiers temps des petites-véroles malignes, dont l'éruption se fait difficilement, et est accompagnée de taches pourprées; et dans les temps avancés de cette maladie, lorsque la rentrée de l'humeur varioleuse en détermine des fluxions pernicieuses sur les viscères.

L'attraction du sang vers la peau qu'opèrent les ventouses, les scarifications qui débrident en beaucoup d'endroits cette partie très-nerveuse, et l'évacuation considérable de sang qui succède à ces ruptures, ne peuvent que détruire le spasme général de l'organe extérieur qui s'oppose à l'éruption de la petite-vérole, ou qui en force la rentrée.

Il est souvent très-difficile de vaincre ce spasme par les moyens usités, comme par les bains tièdes, par un grand usage du camphre intérieurement et extérieurement, etc. Mais ce spasme, s'il n'est résous, détermine des étranglemens dans plusieurs des parties du tissu de la peau qu'affecte la petite-vérole (voyez Cotugno); et ces étranglemens causent des taches pourprées plus ou moins disposées à la gangrène.

On n'a point distingué jusqu'ici cette cause des taches pourprées qui accompagnent la petite-vérole maligne, et surtout de celles qui paraissent dans ses premiers temps. On attribue généralement ces taches, en quelque temps de la petite-vérole qu'elles surviennent, à deux autres causes qui cependant les produisent beaucoup plus rarement au commencement de cette maladie que dans ses temps plus avancés; et l'on prescrit, relativement à ces deux causes présumées, des

remèdes qui sont nuisibles ou sans effet, lorsque ces taches sont causées par l'affection spasmodique de la peau.

Ces deux causes sont la sympathie de l'irritation produite dans les premières voies, et la dissolution putréfactive de la masse du sang. On voit que dans le cas que j'ai indiqué, on emploie vainement ou pernicieusement (dans la vue de combattre ces causes), soit des évacuans répétés des premières voies, soit l'acide vitriolique et le quinquina, correctifs d'ailleurs si efficaces de l'état putride universel qui se développe à la fin d'un grand nombre de petites-véroles d'une nature maligne.

VII.

C'est d'après les principes qui font préférer la révulsion ou la dérivation dans le traitement des fluxions, qu'on doit régler le choix des parties sur lesquelles il est le plus avantageux d'appliquer les vésicatoires. Mais ces principes ont été souvent ignorés ou négligés par des médecins qui étaient d'ailleurs très-éclairés.

C'est ce qui a produit, par exemple, l'opposition qui est entre Hoffman, qui conseille d'appliquer les vésicatoires aux pieds plutôt qu'à la nuque dans l'ophtalmie, et Heister

qui veut qu'on les applique plutôt à la tête dans cette maladie. Nenter a bien vu que l'ophtalmie est souvent augmentée par l'application des vésicatoires derrière les oreilles, mais il n'a point remarqué ce que j'ai observé dans un très-grand nombre d'ophtalmies; que l'effet nuisible de ces vésicatoires avait lieu, lorsqu'on n'avait pas fait précéder des évacuations générales ou révulsives convenables.

Il est assez ordinaire dans diverses maladies aiguës, où les humeurs se portent avec violence sur la poitrine ou sur la tête, et où l'on juge qu'il faudra employer plusieurs vésicatoires, qu'on les applique d'abord aux jambes, et successivement à la poitrine, ou dans des parties voisines de la tête; mais il est aisé de voir que l'usage seul a établi cette pratique, et qu'on ne la rapporte point aux lois du traitement des fluxions.

En effet, cet ordre est souvent interverti dans la pratique vulgaire. Il est vrai qu'il peut l'être aussi quelquefois, quoique beaucoup plus rarement, d'après les principes mêmes du traitement des fluxions. Car si, dans une inflammation du poumon, l'application locale d'un vésicatoire est trouvée insuffisante, on peut ensuite soutenir et exciter l'action des forces de ce viscère, qui

doivent opérer la résolution de l'inflammation, en appliquant d'autres vésicatoires sur des parties éloignées. Mais si on ne les applique point alors sur des parties qui aient avec la poitrine une sympathie ou de voisinage ou autre spéciale, comme entre les épaules ou au gras des jambes, on peut craindre que ces vésicatoires soient non-seulement inutiles, mais même dangereux. C'est ainsi que Sarcone a vu dans une inflammation de poitrine, que l'expectoration avait été troublée par l'application des vésicatoires sur les cuisses.

VIII.

L'application des vésicatoires qui est *locale*, ou qui se fait à l'endroit même des parties affectées, est aujourd'hui d'autant mieux déterminée dans ses conditions relatives aux principes du traitement des fluxions, qu'elle est devenue d'un usage commun dans les fluxions inflammatoires. Cette application locale a été bornée d'abord aux inflammations de la plèvre et du poumon. Pringle a beaucoup contribué à répandre cet emploi des vésicatoires, qu'il a étendu à l'inflammation des autres viscères, et même à celle des reins et de la vessie, où cependant cette pratique est dangereuse.

Lorsqu'après avoir fait précéder les saignées qui sont indiquées, on applique un vésicatoire à l'endroit d'un viscère enflammé, l'irritation et la rupture que ce vésicatoire cause dans l'organe extérieur, me semblent produire dans ce viscère (à raison de la sympathie spéciale qui est entre les organes voisins) une affection nouvelle et puissante, qui change et résout l'état spasmodique qu'a excité la fluxion inflammatoire, et par lequel cette fluxion est entretenue et renouvelée.

Cette application locale des vésicatoires est particulièrement indiquée pour arrêter les progrès des inflammations internes, qui s'annoncent comme devant être d'une nature gangreneuse ; l'affection spasmodique y étant portée au plus haut degré, comme dans l'esquinancie et la péripneumonie gangreneuses, etc.

Je suis d'autant plus porté à croire que le vésicatoire résout l'inflammation de la partie interne à l'endroit de laquelle on l'applique, par une action qui est éminemment antispasmodique, que j'ai obtenu le plus grand succès de l'application locale du vésicatoire dans un très-grand nombre de cas où il n'existait qu'une affection spasmodique des organes affectés, sans aucune

apparence qu'ils fussent enflammés ni même engorgés.

Je recommande, sous ce rapport, l'application d'un vésicatoire sur la région épigastrique, dont j'ai obtenu d'heureux effets dans divers cas de vomissement rebelle, comme dans l'irritation de l'estomac qui faisait rejeter immédiatement des remèdes nécessaires, et particulièrement dans ce spasme du diaphragme qui accompagne le catarrhe suffocant (comme je le dirai ailleurs), etc.

I X.

Divers auteurs ont indiqué un grand nombre d'exceptions différentes, qui doivent empêcher l'application locale du vésicatoire dans les inflammations de poitrine, soit phlegmoneuses, soit même rhumatiques. J'observe qu'entre ces exceptions, toutes celles qui sont fondées doivent être rapportées aux principes généraux du traitement des fluxions, et qu'elles peuvent être classées sous les chefs suivans : 1.° quand la fluxion inflammatoire n'est pas assez affaiblie par un usage précédent de la saignée, et des autres évacuations d'une humeur particulière qui peut être surabondante, auquel cas le vésicatoire appliqué localement peut augmenter l'inflammation au lieu de la détruire (comme l'a observé Tissot).

2.° Quand le poumon est affecté, dans d'autres parties que celle qui est enflammée, d'obstructions antérieures à cette inflammation ; de manière que le vésicatoire local, en irritant ces parties, peut y exciter de nouvelles fluxions inflammatoires.

3.° Quand l'état des forces du malade est réduit, au point qu'on a lieu de craindre que le vésicatoire, après avoir produit d'abord une excitation des forces vivantes de la partie qui est le terme de la fluxion inflammatoire, ne cause par son action continuée, un affaiblissement de cette partie qui y attire un nouvel afflux de sang des vaisseaux les plus voisins, et y détermine une stase gangreneuse.

X.

Avant de parler des cautères ou issues qu'on établit en divers endroits du corps, à la suite d'un escarre qui est produite par l'application d'un caustique (comme aussi par le moyen d'une incision faite à la peau) ; je vais considérer les effets du cautère actuel, ou du feu, dans un très-grand nombre de fluxions lentes ou chroniques, où il doit être appliqué conformément aux règles du traitement de ces fluxions.

Le cautère actuel étant appliqué convenablement pour les douleurs de goutte, de

rhumatisme, de colique, etc. fait cesser ces douleurs, et par le sentiment d'une douleur diverse qu'il excite, et par le changement que son action cause dans le tissu, et dans les mouvemens toniques, des parties voisines de celle qu'il brûle.

On peut calmer les douleurs d'une manière analogue par d'autres moyens; comme par ces piqûres que les Japonais font au bas-ventre avec des aiguilles, dans des coliques très-violentes; et même par des caustiques, puisque Baillou a vu de grandes douleurs de colique être calmées par l'application d'un emplâtre caustique sur le nombril.

Mais le cautère actuel, à raison de sa manière d'agir bien plus vive et plus profonde, a de grands avantages sur les caustiques. Il me paraît que séparant avec beaucoup plus de violence l'escarre qu'il produit d'avec les parties placées au-dessous et à côté de cette escarre, il n'y laisse point subsister entre les fibres ces tiraillemens imparfaits, que cause l'action prolongée et successive des caustiques, et qui excitent des douleurs continues plus ou moins cruelles. C'est sans doute par une raison semblable que, suivant une observation de Pouteau, on a eu calmé par la seule application du feu, des douleurs

horribles causées par l'euphorbe appliqué sur les os.

X I.

Le cautère actuel, en même-temps qu'il agit avec une grande énergie, comme épispastique, sur les parties voisines de celle qu'il brûle, dissipe l'humidité vicieuse des chairs, et d'autres parties intérieures à l'endroit desquelles on l'applique. Il augmente ainsi la force physique du tissu de ces parties, lorsqu'il était trop lâche et trop muqueux *(submucidus)*, pendant qu'il y rapproche et assure les oscillations des mouvemens toniques. Il en résulte dans ces parties internes, une nouvelle manière d'être, à laquelle on peut donner le nom de *métasyncrise*; nom par lequel les anciens méthodiques désignaient vaguement le renouvellement total de la contexture des parties du corps qui avaient été malades.

Prosper Alpin rapporte que, chez les Égyptiens, le cautère actuel est un remède éprouvé pour resserrer et affermir les parties environnantes des articulations qui sont affectées de relâchement et de faiblesse; ainsi que pour fortifier toutes les parties sujètes aux défluxions des humeurs, et abreuvées par un excès d'humidité; les Scythes se cautérisaient de même en plusieurs endroits du

corps, pour en consumer l'humidité superflue et pour se donner plus de force dans leurs exercices. On sait que le cautère actuel a été employé de tous temps, dans la médecine vétérinaire, pour produire de semblables effets.

XII.

Il est remarquable que les Égyptiens et les Arabes, qui ont recours aux brûlures avec le moxa (tente formée des feuilles sèches de l'armoise), dans une infinité de maladies de la tête, de la poitrine, du bas-ventre, des os, etc., observent des lois du traitement des fluxions, dans le choix des parties sur lesquelles ils appliquent le moxa.

Ainsi, Prosper Alpin, qui nous a instruits en détail de la pratique des Égyptiens dans l'usage du moxa, rapporte qu'ils l'emploient comme un dérivatif puissant, non-seulement auprès de la partie gravement affectée, qui reçoit une fluxion, mais encore auprès de la partie dont la fluxion prend son origine, ou bien dont elle peut être réfléchie. Ainsi, ils placent souvent le moxa sur la tête, à la nuque, et derrière les oreilles; dans diverses maladies opiniâtres de la tête, des oreilles et des yeux, et quelquefois aussi ils appliquent en même temps à la tête et à la poitrine, comme dans certains cas d'asthme.

Le rapport aux lois du traitement des fluxions, que doit avoir le choix des applications du cautère actuel, est assez marqué dans les observations de Pouteau, qui a peut-être fait plus d'usage de ce remède, qu'aucun autre homme de l'art, depuis Hippocrate, (dont les textes sur l'utilité des inustions dans diverses maladies, ont été recueillis par Leclerc, Ten Rhyne, Van-Swieten et autres).

Pouteau a fait un usage heureux des brûlures avec des cones ou mèches de coton, dans beaucoup de cas d'affections douloureuses, particulièrement de rhumatisme (à l'imitation des Chinois, qui emploient le moxa dans les maladies goutteuses). Il a très-bien observé que dans les douleurs anciennes et fixées, c'est sur le centre même de la partie qu'occupe la douleur qu'on doit appliquer le feu; mais que si la douleur a été déplacée, et se trouve occuper un nouveau siége, on doit porter le feu sur le lieu où elle existait primitivement, et non pas sur celui où elle se fait sentir.

XIII.

Je passe à ce qui concerne les cautères ou issues, et le choix du lieu de leur application. Ces remèdes sont indiqués dans un

grand nombre de maladies chroniques causées par fluxion, où l'on a lieu de croire que le flux habituel qu'ils procurent, fera une révulsion constamment avantageuse. Telle est l'utilité des cautères dans divers cas d'affections ulcéreuses de la matrice ou du poumon, dans la colique habituelle, etc.

Le choix des endroits où l'on doit appliquer les cautères, doit être ordinairement réglé d'après les principes généraux qui ont été indiqués au commencement de mon premier mémoire, et particulièrement d'après le quatrième de ces principes, qui y est énoncé dans l'article VII.

Lorsque l'organe principalement affecté, l'est par une fluxion d'humeurs qui s'y portent, il faut distinguer deux cas par rapport à l'application du cautère : celui où cette fluxion vient de diverses parties du corps, dont aucune n'est spécialement déterminée; et celui où cette fluxion a manifestement son origine principale dans un autre organe plus ou moins éloigné.

Premièrement, dans le premier cas, on doit en général établir le cautère dans une partie voisine de l'organe principalement affecté, et qui soit située dans la même moitié latérale du corps.

Ainsi, dans la sciatique produite par des causes externes et locales, lorsque le cau-

tère est indiqué, il faut l'appliquer près du genou du même côté. Sanctorius rapporte qu'un soldat bien constitué, après avoir souffert du froid et fait un excès d'équitation, fut pris d'une sciatique du côté gauche; qu'on lui donna sans succès divers remèdes internes, et qu'on lui appliqua au bras, et sous le genou du côté droit, des cautères qui ne produisirent aucun soulagement; mais qu'enfin il fut parfaitement guéri par un cautère appliqué au-dessus du genou gauche.

Cependant l'observation a fait aussi reconnaître dans ce cas, que les cautères peuvent être placés quelquefois plus utilement dans une partie éloignée; à raison de l'influence qu'ont des causes de sympathie singulières. Ainsi l'on applique, avec un succès très-marqué, des cautères aux jambes dans plusieurs maladies de poitrine : et l'art imite alors un procédé heureux de la nature; puisque, suivant l'observation d'Hippocrate, les abcès qui se forment aux jambes à la suite des pulmonies ont un effet salutaire.

X I V.

Secondement, dans le cas où la maladie d'un organe principalement affecté est produite par une fluxion qui vient d'un autre organe suffisamment déterminé; la règle gé-

nérale est, qu'il ne faut point appliquer le cautère auprès de l'organe qui reçoit la fluxion habituelle; mais qu'il faut toujours le placer auprès de l'organe d'où cette fluxion prend son origine.

Dans l'épilepsie, et dans d'autres maladies de la tête, produites par la sympathie de la matrice, il n'est point de cautère plus utile que celui qu'on établit à une jambe; où il dérive les humeurs de la matrice primitivement affectée, et en produit la révulsion de la tête.

Ainsi lorsqu'un flux habituel des règles, des hémorroïdes, d'un ancien ulcère, etc. vient à être supprimé sans qu'on puisse ou qu'on doive le rétablir; et lorsque sa suppression cause une fluxion suivie de maux graves dans quelqu'autre organe; on reconnaît qu'il est mieux en général d'établir le cautère, non auprès de cet autre organe, mais auprès de la partie où était l'ancien flux, comme par exemple aux jambes, lorsque la cause est la suppression des règles ou des hémorroïdes.

Cependant cette règle générale doit avoir des exceptions. Il ne faut point les considérer isolément (comme a fait Mercatus) dans les divers genres de flux qui peuvent succéder à de semblables suppressions; mais

il faut les rapporter à un principe commun.

Ce principe est que le cautère doit être placé alors auprès de l'organe sur lequel porte la fluxion survenue à la suppression ; si cet organe continue d'être long-temps grièvement affecté (ce qui indique que diverses parties du corps concourent à former la fluxion qu'il reçoit), ou si l'affection de cet organe est devenue sensiblement moins dépendante de celle de la partie d'où la fluxion a pris son origine (comme lorsque cette partie étant fort éloignée, la fluxion subsiste depuis long-temps).

X V.

Les sétons établissent des issues semblables à celles des cautères. Mais ils sont moins en usage pour remédier aux fluxions, que pour dissiper la surabondance relative des humeurs qui engorgent habituellement tels ou tels organes. Ainsi Fabrice de Hilden et d'autres, ont guéri des pulmoniques, principalement par le moyen d'un séton établi entre les côtes, etc.

On néglige maintenant beaucoup trop les avantages qu'on peut retirer de l'application du séton à l'endroit du foie, de la rate, de la matrice, lorsque ces viscères souffrent un empâtement manifeste et considérable. Dans

ces engorgemens, qui donnent si communément naissance à des affections hydropiques et mélancoliques graves, ce remède employé à temps ne pourrait avoir que d'heureux effets ; il pourrait dans ce cas être plus avantageux que les inustions qu'Hippocrate faisait pratiquer à l'endroit de ces viscères.

X V I.

Je termine ici ce qui regarde le traitement des fluxions par les épispastiques et les cautères. Je m'étais proposé de considérer ainsi dans ce traitement le choix et l'administration des topiques, et d'en rappeler l'emploi à des règles plus précises et plus sûres que celles qu'ont données les anciens qui en ont traité. Mais je dois à présent me borner à l'exposé de leur doctrine, que j'accompagnerai de diverses remarques critiques.

Dans le traitement des fluxions, les topiques doivent être placés au-dessus de l'organe qui donne naissance à la fluxion, ou bien au-dessus de l'organe où elle se termine, suivant que l'affection de l'un ou l'autre de ces organes est la plus déterminée, et celle qu'il importe le plus de détruire. Voici ce que prescrivent les anciens sur le choix des topiques qu'il convient d'appliquer à l'un ou à l'autre organe.

Premièrement, dans l'application des topiques à l'organe d'où naît la fluxion, il faut considérer principalement la surabondance de l'humeur séparée par cet organe: et distinguer deux cas différens de cette surabondance, dont nous prendrons pour exemple celle de l'humeur bilieuse.

Lorsque la sécrétion et l'excrétion de la bile sont excessives, et qu'il existe une surabondance de cette humeur, qui produit des fluxions, il faut, disent les anciens, appliquer toujours au-dessus du foie des topiques astringens et fortifians, dont on augmente la force par gradation, à mesure que le traitement général a un succès plus marqué.

Mais cette pratique me paraît sujète à de grandes difficultés, car les fluxions bilieuses qui ont leur origine dans le foie (et qui causent la jaunisse, la diarrhée, etc.), peuvent être déterminées par une surabondance de la bile, qui n'est point l'effet d'une irritation locale dans ce viscère, mais d'une *bilescence* établie dans la masse du sang et des humeurs. Or, dans ce cas, les topiques astringens appliqués à l'endroit du foie, qui empêcherait une augmentation proportionnelle de la séparation de la bile dans ce viscère, ne pourraient qu'aggraver les fluxions

bilieuses produites par la surabondance de cette humeur.

XVII.

Lorsque les fluxions d'humeurs bilieuses sont causées par la surabondance de la bile, dont la sécrétion dans le foie est très-considérable, et n'est pas suivie d'une excrétion proportionnée, il est évident qu'on ne doit point appliquer à l'endroit de ce viscère des topiques astringens qui aggraveraient la cause de ces fluxions, ou hâteraient la formation des engorgemens du foie ; mais, dans ce cas, les anciens se proposaient d'aider *la faculté expultrice* du foie, et dans cette vue ils conseillaient d'appliquer à l'endroit du foie des topiques médiocrement chauds et diaphorétiques dont on augmentait l'activité par degrés.

Je ne m'arrête point à faire voir combien cette indication des topiques chauds et diaphorétiques à employer dans ce cas, était vague et incertaine. L'espèce de diaphorèse ou de dissipation de l'humeur bilieuse dans le foie, qu'on se proposait d'opérer par ces moyens, n'était pas assurée, et ces remèdes actifs pouvaient causer un nouvel accroissement de la sécrétion de bile dans ce viscère.

XVIII.

Secondement, entre les topiques qu'on peut appliquer au-dessus de l'organe qui reçoit la fluxion, les anciens ont prescrit très-généralement les astringens et les répulsifs. Cependant leur emploi est dangereux dans les cas où cette fluxion est invétérée, s'il n'est précédé et accompagné, surtout dans les sujets pléthoriques ou cacochymes, d'un long usage de remèdes révulsifs et d'un régime approprié. Sans ces précautions, ces topiques causent une répercussion des humeurs que la fluxion avait fixées dans l'organe où elle aboutissait, ou bien une production directe de nouvelles fluxions d'humeurs semblables qui se portent sur des organes essentiels à la vie.

On trouve dans tous les livres d'observations médicinales, et tous les praticiens ont été à portée de voir de nombreux exemples de suites funestes qu'a eues l'emploi des astringens externes, pour arrêter ou dissiper des sueurs ou des éruptions d'humeurs âcres sur les extrémités et sur d'autres parties de la surface du corps. On a vu alors se former de nouvelles fluxions de ces humeurs âcres sur le poumon, sur l'estomac ou sur d'autres viscères, qui ont souvent conduit à la mort par la consomption.

Des auteurs, même modernes, ont proposé quelquefois de répercuter par des astringens l'humeur qui, en se jetant sur une partie, peut y former un dépôt gangreneux (comme dans l'esquinancie gangreneuse): mais cette pratique présente trop d'incertitude et de danger.

XIX.

Il est, dans le traitement des fluxions, d'autres genres d'indications, que les anciens ont tâché de remplir par le moyen des topiques appropriés. Ce sont celles qui présentent les affections spéciales de douleur et d'irritation, ou bien d'intempérie froide ou chaude, soit dans l'organe d'où vient la fluxion, soit dans celui où elle se termine.

Ils combinaient les topiques adoucissans et calmans, indiqués par l'irritation ou la douleur de ces organes; avec des topiques résolutifs ou autres convenables à l'état présent de la fluxion. Cette combinaison ne peut qu'être approuvée; mais il y faut choisir et graduer les topiques résolutifs, de manière qu'ils ne deviennent point irritans.

Les anciens apportaient le plus grand soin à modérer, par des topiques relatifs, l'intempérie chaude ou froide de l'organe

d'où venait la fluxion (comme on peut le voir, par exemple, par ce qu'a dit Alexandre de Tralles, sur l'hémoptysie causée par une fluxion venant de la tête) ; mais ils mêlaient des topiques fortifians et astringens avec les échauffans et les rafraîchissans, dont ils étaient persuadés que l'action devait toujours affaiblir cet organe.

Ils appliquaient généralement des topiques rafraîchissans au-dessus des parties dont l'excès de chaleur déterminait sensiblement la fluxion à s'y jeter avec plus de violence. Il me paraît qu'ils ont porté beaucoup trop loin l'usage de ces topiques, particulièrement dans le traitement de l'érysipèle.

Hippocrate, Galien et Avicène appliquent sur l'érysipèle du col et de la poitrine, qui succède à certaines espèces d'angine, des sucs de laitue et de pourpier mis à la glace et renouvelés assez souvent, et d'autres rafraîchissans très-actifs. Glass a cru, sans fondement, que ces remèdes ont toujours la faculté de fixer au dehors cet érysipèle.

Je pense que cette pratique est dangereuse, et que ces rafraîchissans peuvent réprimer pernicieusement l'éruption de cet érysipèle critique, pendant tout le temps où elle n'est pas complète, temps qu'il est très-difficile de déterminer.

XX.

On ne peut douter, d'après tout ce qui précède, que des topiques de diverse nature, appliqués à l'endroit des organes d'où naissent, et de ceux dans lesquels se terminent les fluxions, ne puissent fournir de puissans secours dans le traitement méthodique de ces fluxions. On serait persuadé que ces ressources ne sont point négligées dans la médecine moderne, si l'on ne considérait que les éloges que font des vertus de ces remèdes externes, la pharmacopée de Fuller et d'autres pharmacopées récentes.

Cependant il est trop vrai que les topiques ne sont guère employés aujourd'hui pour la cure des affections des parties internes, que dans certains cas de douleurs, de tumeurs manifestes ou d'obstructions formelles; et qu'ils sont communément négligés dans la pratique de nos jours, pour le traitement méthodique des fluxions. C'est ainsi qu'une inertie presque générale tend continuellement à rétrécir de plus en plus le cercle des remèdes efficaces.

XXI.

Il est d'autant plus à désirer qu'on renouvelle et perfectionne l'ancienne doctrine,

sur l'usage des topiques, dans le traitement des fluxions, que les conséquences de cette doctrine pourraient s'étendre avec succès à d'autres genres de maladies.

J'ai vu des exemples de maladies qui étaient analogues aux fluxions sous ce rapport, dans des cas singuliers de fièvres intermittentes, dont les reprises tenaient manifestement à une affection particulière de tel organe; où cette affection excitée spasmodiquement par telle cause extérieure à cet organe, déterminait la reproduction des mouvemens fébriles périodiques, et où les remèdes externes arrêtaient ces reprises de fièvres, en changeant la manière d'être de l'organe affecté, au-dessus duquel on les appliquait.

Je pourrais citer plusieurs faits propres à éclaircir et à confirmer ce que je viens de dire. Je me bornerai à rapporter l'observation suivante.

Il y a quelques années que je fus consulté par un médecin de Carcassonne, sujet, depuis plusieurs mois, à des reprises d'une fièvre tierce, qui étaient constamment et uniquement déterminées, lorsqu'il s'exposait à l'air libre, pendant un temps un peu long, comme en faisant une promenade à la campagne. Les accès qui formaient la

chaîne de chaque reprise, surtout le premier, avaient un développement fort prolongé et fort irrégulier.

Ces circonstances me donnèrent lieu de reconnaître, pour l'affection qui causait les retours de cette fièvre, un état de sensibilité et d'irritabilité, dépravées dans *l'organe extérieur*. En conséquence je conseillai spécialement les remèdes externes, que je jugeai les plus propres à modifier et à détruire cette affection vicieuse de l'organe extérieur. J'insistai surtout sur l'usage très-fréquemment répété des onctions huileuses, fort étendues sur la surface du corps; pratiquées à la suite de bains tempérés et de frictions faites avec des linges pénétrés de fumées aromatiques.

Le malade fit non-seulement usage de ces onctions huileuses, mais encore il prit plusieurs bains dans l'huile pure. Dès les premiers essais de ces remèdes, il fut guéri de sa fièvre, dont il n'a plus eu de retour, même en s'exposant à toutes les variations de l'air.

XXII.

On voit combien peut s'étendre utilement l'application des remèdes externes dans le traitement des fluxions, et d'autres genres de maladies qui peuvent être analogues aux

fluxions. Cette branche importante de la science médicinale a sans doute été négligée par les médecins des derniers temps, parce que l'utilité sensible de ces remèdes externes a paru souvent n'être pas proportionnée aux soins avec lesquels il fallait en régler l'administration dans chaque malade, et en observer les effets.

Ce travail est devenu d'autant plus pénible, qu'il devait être appuyé sur la discussion des règles prescrites par les anciens sur l'usage de ces remèdes externes; que ces règles sont généralement tombées dans l'oubli, et qu'il en était plusieurs qu'ils avaient vicieusement établies ou généralisées.

Mais si ces différentes causes ont fait depuis long-temps abandonner presque entièrement cette médecine externe dans le traitement des maladies internes; nous avons aujourd'hui lieu d'espérer qu'on s'occupera de plus en plus à confirmer ou à modifier les principes et les conséquences d'une doctrine aussi intéressante. Tout nous promet que le mouvement général du zèle que se donnent maintenant ceux qui dans notre patrie se vouent à l'art de guérir, opérera successivement le renouvellement de toutes les études vraiment nécessaires aux progrès de cet art sublime.

NOUVELLES OBSERVATIONS

Sur les Coliques iliaques qui sont essentiellement nerveuses.

ON appelle *colique iliaque*, cette affection douloureuse des intestins, qui est accompagnée d'un état de constipation et de vomissemens fréquens. Ces symptômes qui indiquent que le mouvement prédominant dans les intestins se dirige vers l'estomac, ont lieu sans doute dans le plus grand nombre des coliques; mais ils n'existent pas dans beaucoup d'autres, comme par exemple dans les vermineuses (1).

La colique iliaque que j'appelle essentiellement *nerveuse*, est celle dont la cause essentielle n'est ni un vice dans les mouvemens ou les qualités des humeurs; ni une lésion des intestins, soit idiopathique par obstruction,

(1) Ainsi Piquer n'a pas été fondé à n'admettre aucune espèce de colique qui ne soit iliaque. Voyez sa *Praxis Med. Lib. III. Cap. X. De Dolore Colico iliaco.*

inflammation, étranglement, distension flatueuse, etc. soit sympathique, comme dans les coliques néphrétiques, hystériques et menstruelles, etc.

On ne peut donc reconnaître cette sorte de colique, qu'en procédant avec des recherches très-attentives, par l'exclusion de toutes les affections organiques des solides et de toutes les altérations sensibles des humeurs ou de leurs mouvemens naturels, qui peuvent causer les autres sortes de coliques qui ont les mêmes apparences.

Mais un semblable travail est indispensablement nécessaire pour connaître, et pour traiter avec succès, un grand nombre d'autres maladies chroniques; où l'on suppose des lésions organiques ou bien des vices des humeurs, qui n'existent point; et que l'on combat vainement; de sorte que l'on finit par regarder ces maladies comme incurables, ou comme ne pouvant céder qu'au régime et au temps.

Je donne le nom de *nerveuse* à cette colique iliaque, pour indiquer par ce terme général, qu'elle est de la classe des coliques, dont la cause est une lésion immédiate du principe de la vie, qui sent dans les nerfs, et qui agit dans les fibres des intestins.

Je crois qu'il faut rapporter toutes les coli-

ques à trois classes distinctes, suivant qu'elles sont produites, 1.° par une lésion dans les solides des intestins; 2.° par un vice ou par le cours irrégulier des humeurs qui se portent sur ces organes; 3.° par une complication de ces deux sortes de causes, qui peut être avec dominance de l'une ou de l'autre.

Malgré les préjugés des médecins qui ont voulu rejeter la pathologie humorale; il faut absolument reconnaître, que des vices des humeurs, ou des désordres de leur cours, sont des causes essentielles d'un très-grand nombre de coliques, comme d'autres maladies; et que le traitement de ces maladies doit être principalement rapporté à ces causes.

Ainsi il n'est pas douteux qu'il ne faille travailler *principalement* à corriger l'altération, et à procurer des évacuations convenables de la bile, dans la colique proprement dite bilieuse; à corriger l'atrabile, à en procurer et en régler les évacuations, dans la colique atrabilaire (1).

---

(1) Je viens de traiter avec un heureux succès un cas singulier de cette colique atrabilaire (chez M. D. de Limoux) par l'usage combiné de l'esprit de vitriol donné dans une décoction de racine de guimauve, des blancs d'œufs pris en grande quantité, des purgations avec la magnésie blanche, du musc opposé au hoquet, du vin donné comme cordial, et du laudanum

La colique iliaque essentiellement nerveuse peut être aiguë, ou chronique. Sous

---

liquide employé pour enrayer les évacuations immodérées d'atrabile.

Il serait déplacé de faire ici une énumération d'autres maladies qui, de même que ces coliques, sont essentiellement bilieuses ; et qui doivent être traitées comme telles.

Mais je crois pouvoir remarquer à cette occasion, que dans les progrès de ces maladies bilieuses, l'affection des solides peut devenir dominante ; et qu'on ne doit point négliger d'avoir égard à ce changement. Je vais en donner un exemple, que je crois utile d'exposer en détail, d'autant que les applications n'en sont pas rares. J'espère qu'on me pardonnera cette disgression.

Je pense que Stoll a parfaitement bien fait de considérer et de traiter la fièvre continue-bilieuse, séparément des autres fièvres continues (dans ses *Aphorismi de Febribus*) en rapportant son caractère constitutif aux vices de la bile et à ses mouvemens irréguliers ; auxquels seuls il suffit de diriger le traitement dans les cas ordinaires de cette fièvre.

La fièvre continue essentiellement bilieuse peut devenir mortelle, en prenant le caractère d'une des quatre formes *générales* qu'ont les fièvres aiguës simples, lorsqu'elles affectent pareillement tout le corps ; qui sont les genres de l'ardente, de la rémittente, de la putride universelle et de la maligne proprement dite. On doit alors régler le traitement de cette fièvre originairement bilieuse, sur le genre dont elle prend le caractère, à proportion de ce que ce genre devient dominant.

Mais une chose que Stoll n'a point remarqué, et que je ne crois pas que personne ait observé avant moi ;

ce rapport, on doit en distinguer deux espèces différentes; mais le traitement de l'une

---

c'est qu'indépendamment de ces changemens dans le genre de la fièvre continue qui est primitivement bilieuse; cette fièvre, en conservant son caractère propre, peut devenir funeste par la complication symptomatique d'une affection spasmodique dans les viscères précordiaux.

Cette affection ne doit pas être supposée par conjecture, mais elle doit se manifester par divers signes, comme par un sentiment de resserrement douloureux dans la région précordiale; par une gêne dans la respiration que le malade rapporte à la même région, par des anxiétés, de l'insomnie, etc.

Dans ces cas j'ai trouvé qu'il est nécessaire de combattre avant tout cette affection spasmodique, par des antispasmodiques appropriés, tels que le camphre et le musc; par l'application d'un vésicatoire sur l'épigastre; et surtout par l'opium. Ces moyens assurent la réussite des purgatifs, qu'exige ensuite la nature bilieuse de cette fièvre; et qu'il est souvent à propos de combiner encore avec des préparations d'opium.

Un médecin de mes amis, à qui j'avais indiqué cet usage de l'opium dans ce spasme précordial qui survient à la fièvre continue-bilieuse, en a obtenu pour la cure de cette fièvre, des effets singulièrement avantageux.

Ces remèdes antispasmodiques et sédatifs, en dissipant le spasme précordial, sont aussi très-efficaces pour prévenir les affections pernicieuses des viscères de la poitrine et de la tête; que ce spasme pourrait déterminer, soit par son influence purement sympathique, soit en excitant des métastases de la bile sur ces viscères.

ou de l'autre espèce, quoiqu'elles le rendent susceptible de modifications particulières, doit être radicalement la même.

C'est ce qu'on verra dans l'exposé que je vais faire de l'histoire de deux de ces coliques; l'une aiguë, et l'autre chronique; et du traitement qui a singulièrement bien réussi dans l'une et dans l'autre. Je donnerai ensuite mes observations sur la cause de la colique iliaque essentiellement nerveuse, et sur le choix des remèdes qui sont appropriés dans cette colique; je terminerai ces observations par quelques réflexions générales.

I.

M. D. P., de Carcassonne, était attaqué d'une inflammation lente du pharynx qui subsistait depuis quelques mois; et dont les suites avaient affecté toute sa constitution, au point qu'il était tombé dans un état de dépérissement, qui allait en croissant d'une manière sensible. On combattit cette maladie par un grand nombre de remèdes différens: mais d'ailleurs les degrés d'activité de ces remèdes, et les temps de leur administration furent tels, qu'il a été impossible, de leur attribuer raisonnablement aucune action irritante sur les organes des premières voies.

Après tous ces divers traitemens, soit par

une extension sympathique de la maladie de la gorge, soit par quelqu'autre cause qu'on n'a pu déterminer avec précision ; l'estomac et les intestins du malade se trouvèrent être extrêmement affectés. Il y ressentit des douleurs qui devinrent de jour en jour plus fortes, qui ne cédèrent point à l'usage des anodins les plus doux, qui s'aggravaient même par les bains d'eau tiède ; et qui montèrent à un tel degré de violence, qu'elles firent perdre le sommeil et le repos.

Le malade devint sujet alors à éprouver chaque jour, environ quatre heures après son dîner (où il ne prenait que des alimens des plus sains) un spasme douloureux dans la région épigastrique, qui gênait la respiration, et qui était le précurseur d'un vomissement dont les efforts étaient violemment convulsifs.

Ce vomissement n'avait entraîné d'abord que des restes d'alimens mal digérés ; mais un jour il chassa une grande quantité de matière liquide, que le malade rendit sans y sentir aucun goût amer, ni autre marqué ; et qui était d'une couleur verte foncée ; de sorte que les parens du malade jugèrent que cette matière était la même que la décoction de feuilles et fleurs de mauve qu'il avait pris en lavement une demi-heure auparavant. Un examen attentif ne présenta rien qui

parut contredire cette opinion. On assure que le même phénomène se répéta encore à la suite de deux ou trois lavemens semblables, qui furent pris peu de temps après.

L'état du malade étant devenu aussi grave, j'ordonnai le régime et les remèdes suivans :

On nourrit le malade avec de petites prises souvent répétées de bouillon de viande, et de gelée de corne de cerf acidulée avec du suc de citron : il usa pour boisson, d'eau de poulet où l'on avait fait infuser des feuilles de menthe.

On évacua un peu de sang par le moyen des sangsues appliquées au fondement. On fit prendre des lavemens avec la décoction de mauve, dans laquelle on ajouta seulement une fois une demi-once de sel de Glauber, en y joignant vingt-cinq gouttes de laudanum liquide, qui était indiqué en même-temps pour les douleurs de la colique. On n'employa d'ailleurs aucuns médicamens purgatifs, ni autres évacuans des premières voies.

On établit sur la région épigastrique un vésicatoire camphré, et on pansa assidûment, matin et soir, la plaie faite par ce vésicatoire. On fit faire plusieurs fois le jour des onctions avec de l'huile camphrée, sur toute la surface du bas-ventre.

On fit prendre au malade, de trois en trois

heures, un bol composé avec six grains d'assa-fœtida, deux grains de camphre, six grains de nitre, et suffisante quantité d'extrait de menthe. Ce remède, qui fut sensiblement très-efficace, fut continué pendant plusieurs jours, avec les modifications convenables.

Le lendemain du jour où le malade commença l'usage de ce régime et de ces remèdes, il sentit une diminution considérable de ses douleurs ; mais il eut des mouvemens de hoquet, dont les reprises, quoique seulement de quelques minutes, se répétaient assez souvent. Ce symptôme inquiéta le malade et alarma les assistans ; mais je déclarai au contraire, qu'il me paraissait être alors de bon augure ; et que survenant avec la diminution des douleurs, il indiquait que l'affection morbifique, si fixe auparavant, commençait à se résoudre ; et que s'étendant par intervalles dans l'œsophage, elle y produisait le hoquet par un mouvement antipéristaltique beaucoup plus faible que celui qu'elle avait jusque-là déterminé constamment dans l'estomac et les intestins.

Le troisième jour de ce traitement, les douleurs s'effacèrent encore par degrés, et les vomissemens cessèrent absolument. Enfin le quatrième jour, il ne resta au malade que le souvenir des souffrances que lui avait causé

cette maladie des entrailles. Il reconnut aussi le même jour, avec autant de surprise que de satisfaction, que le mal du gosier dont il avait été long-temps tourmenté, se trouvait être entièrement dissipé : et en effet, depuis près d'un an qui s'est écoulé jusqu'à ce jour, il n'a point eu de rechute de ce mal si rebelle.

II.

Madame D. B., de Bordeaux, d'une constitution délicate et très-sensible, fut attaquée, à la suite de longs chagrins, d'une diarrhée rebelle qu'elle crut devoir guérir par une abstinence excessive, qui ruina les forces des organes de la digestion, et augmenta extrêmement l'irritabilité habituelle de ces organes.

Depuis cette époque, elle a vécu pendant cinq ans sujette à des attaques journellement répétées de colique violente, qui revenaient le plus souvent deux ou trois heures après le dîner, et dont les reprises se terminaient presque toujours par des vomissemens.

La malade reconnut que la matière qu'elle avait rejetée dans un de ces vomissemens, avait la couleur, l'odeur, et le goût d'une décoction d'espèces émollientes semblable à celle qu'elle avait prise peu auparavant en lavement.

Les douleurs de cette colique étaient com-

munément dirigées de l'épigastre à l'hypochondre gauche, et se prolongeaient vers les reins de manière qu'elles paraissaient avoir leur siége principal dans l'arc gauche du colon. Aucune situation du corps ne diminuait la force de ces douleurs ; et elles étaient seulement rendues plus supportables par de fortes compressions du poing, du genou, ou d'un autre corps dur, appuyé contre la partie du bas-ventre où elles se faisaient sentir avec le plus de violence.

Durant l'espace de ces cinq années, ces douleurs avaient été combattues par un grand nombre de traitemens différens, qui avaient tous été infructueux ; la malade n'éprouva aucun soulagement considérable, que dans le cours d'un été ; où il parut que l'augmentation de la transpiration lui avait été salutaire. Mais bientôt après, elle retomba dans son état habituel de souffrances : et les progrès de sa maladie allèrent depuis en croissant. Les vomissemens assidus interceptèrent presque entièrement la nourriture ; et la malade fut réduite à un état extrême de faiblesse, de maigreur, et de consomption, qu'aggrava la cessation des évacuations menstruelles.

Cette malade étant venue il y a environ huit mois à Carcassonne, pour me demander et suivre mes conseils ; je commençai par me

convaincre du peu d'utilité des remèdes ordinaires qu'on disait avoir été employés sans succès pour calmer ses douleurs de colique.

Le demi-bain dans l'eau tiède, quoiqu'il soulageât quelquefois, aggravait le plus souvent les souffrances d'une manière si marquée et si prompte, que la malade était obligée de sortir du bain quelques minutes après qu'elle y était entrée.

Les lavemens laxatifs, qu'indiquait une constipation opiniâtre, irritaient sans évacuer considérablement, si ce n'était au bout de plusieurs jours : et il fallut enfin suppléer à leur opération imparfaite, par le moyen des suppositoires.

Les narcotiques pris à d'assez grandes doses, soit par la bouche, soit dans des lavemens, ne calmaient que fort lentement et pour un temps très-court. Lorsqu'ils finissaient d'agir, les douleurs qu'ils avaient suspendues, se renouvelaient avec une violence que la malade jugeait être beaucoup plus grande que dans les coliques où elle n'avait point usé de ces remèdes.

Je m'assurai par un examen très-attentif et souvent répété ; qu'il n'existait point de cause bilieuse ou autre humorale de cette colique ; qu'il n'y avait point d'obstruction dure (dite *squirrheuse*) au pylore, ni dans aucune

partie des intestins ; et qu'aucun signe ne manifestait la présence d'un état inflammatoire, ni d'aucune autre lésion organique dans ces viscères. Je reconnus ainsi que cette colique était essentiellement nerveuse ; dépendante d'une affection vicieuse du principe de la vie dans les intestins ; affection que reproduisaient très-fréquemment le travail de la digestion, ou d'autres causes irritantes.

D'après cette manière de voir, je réglai ainsi la méthode du traitement et le choix des remèdes de cette maladie.

On tint constamment appliqué sur la région épigastrique, un grand sachet piqué et rempli de camphre broyé grossièrement. On pratiqua aussi plusieurs fois le jour, sur toute la surface du bas-ventre, des onctions avec de l'huile camphrée à laquelle on ajoutait du laudanum liquide, lorsque les douleurs étaient les plus vives.

On fit faire à la malade un assez grand usage de tablettes de soufre. On l'astreignit à porter habituellement des caleçons ; et de plus, jour et nuit, une camisolle de flanelle à manches, appliquée immédiatement sur la peau.

Des pilules de camphre et d'assa-fœtida (préparées comme il a été dit dans l'histoire précédente), furent un remède principal,

dont la malade fit alors usage journellement, et qu'elle a continué depuis pendant très-long-temps.

Ces remèdes produisirent dans l'espace d'environ trois mois, une guérison complette de cette colique. Depuis lors la malade n'a plus eu que quelques rechutes de ces douleurs, qui ont été très-légères et passagères, et qu'elle a pu imputer à des erreurs de régime. Les règles sont revenues à leurs époques naturelles. Les excrétions ont repris un libre cours. Les digestions se sont parfaitement rétablies, et la malade a acquis successivement autant de forces et d'embonpoint qu'elle en avait dans le meilleur état de sa santé avant cette maladie.

III.

Observations sur la cause de la colique iliaque essentiellement nerveuse.

La colique iliaque essentiellement nerveuse est produite par une irritation *directe* du principe de la vie; dont l'affection particulière dans cette colique, ne se manifeste qu'en tant qu'elle fait dominer avec plus de force que dans les autres espèces de colique, le mouvement antipéristaltique des intestins sur leur mouvement péristaltique. Je vais ex-

poser ce qu'on peut ajouter aux observations connues relativement à cette dominance, qui est contre l'ordre naturel ; et aux suites qu'elle peut avoir.

Les mouvemens péristaltique et antipéristaltique des intestins ; que manifeste communément la dissection des animaux vivans ; ont été démontrés, même dans les gros intestins, par Wepfer, Morgagni, Haller et d'autres anatomistes célèbres ; auxquels on a opposé vainement les assertions négatives de ceux qui ont dit n'avoir jamais reconnu ces mouvemens.

Dans le mouvement péristaltique des intestins (suivant des observations curieuses que Leidenfrost a eu l'occasion de faire), la portion d'intestin qui en est affectée, se gonfle, et ses tuniques se renflent en tout sens ; en même temps que cette partie du canal intestinal s'étend suivant sa longueur.

Ainsi le mouvement péristaltique est une suite d'érections et de détentes dans des portions successives du canal intestinal. La production de ce mouvement me paraît être analogue à celle du mouvement vermiculaire ou du rampement des limaces (1).

---

(1) J'ai expliqué ce rampement, p. 146, 7 de ma *nouvelle Mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux.*

Ce mouvement péristaltique s'exécute donc d'une manière analogue dans les intestins (de même que dans l'estomac et dans l'œsophage), par les fibres musculeuses de ces organes, qui sont susceptibles d'une infinité de mouvemens divers. Non-seulement ces fibres sont placées dans des sens extrêmement différens, étant longitudinales, transversales, circulaires, coupées d'inscriptions tendineuses : mais encore le principe vital peut donner les directions les plus variées aux diverses parties de ces fibres, qui n'ont point d'attache qui soit absolument fixée. Car en exerçant la *force de situation fixe* dans tels ou tels endroits de ces fibres, le principe vital peut y établir spontanément des points fixes ; par rapport auxquels il peut rapprocher ou éloigner d'autres parties de ces mêmes fibres, dans lesquelles il exerce des forces de contraction et d'élongation (1).

On n'a pu encore indiquer (2) une raison suffisante, de ce que dans l'état sain, le mouvement péristaltique des intestins (qui con-

---

(1) Voyez mes *nouveaux Élémens de la science de l'homme*, 72-82.

(2) Comme je l'ai remarqué, page 11 de ma *nova Doctrina de functionibus naturæ Humanæ.*

duit la pâte alimentaire du duodénum aux gros intestins) prévaut sur leur mouvement antipéristaltique ; de sorte qu'il faut rapporter cette dominance naturelle du premier de ces mouvemens sur le second, à une loi primordiale du principe vital.

Mais cette affection primitive du principe vital est changée et intervertie dans la passion iliaque, et le vomissement ; où le mouvement antipéristaltique domine sur le péristaltique. Schwartz a prouvé par ses expériences, que cette interversion peut avoir lieu, et produire le vomissement ; lorsqu'on pique divers endroits du cerveau ou du cervelet, ou les nerfs de la huitième paire près de leurs origines, ou bien le plexus mésentérique. Brunner, en irritant les intestins mêmes dans divers animaux, y a excité des convulsions ; qui ont fait remonter les matières excrémentitielles qu'ils contenaient, dans l'estomac et l'œsophage.

Cette prédominance du mouvement antipéristaltique des intestins a produit dans plusieurs cas de passion iliaque, ou d'affection approchante de cette passion, l'effet singulier de faire rejeter par le vomissement un liquide qui avait été pris en lavement ; souvent peu de temps après qu'il avait été reçu, et sans aucun mélange des humeurs ou matières qu'avaient contenu alors les premières voies.

Ces faits sont attestés par un grand nombre d'auteurs qu'a cités Morgagni (1), auxquels on peut joindre Vanswieten et de Haën. D'autres auteurs, cités par Morgagni (2), assurent qu'on a vu aussi des malades rendre des lavemens par la bouche, quoiqu'ils n'eussent point de passion iliaque, ni même de colique ; et qu'un ou deux d'entr'eux eussent seulement une légère constipation.

D'après ces autorités, on ne doit pas trouver surprenant que le même phénomène ait eu lieu, suivant toutes les apparences, chez l'un et l'autre malade, dont j'ai rapporté ci-dessus les histoires.

Morgagni dit avec raison (3), qu'il ne faut pas rejeter facilement aucune cause probable de ce phénomène, qui est difficile à expliquer.

Il ne suffit pas d'y considérer, que la matière du lavement est chassée vers la bouche par un effet du mouvement antipéristaltique, que le principe vital singulièrement irrité fait dominer sur le péristaltique ; et qui commençant dans les gros intestins, se continue

---

(1) *Epist. Anat. Med. XXXIV, n.* 29.

(2) *Ibid.*

(3) *Epist. cit. n.* 32.

dans les grêles et jusqu'à l'estomac. Mais la principale difficulté d'expliquer ces faits, consiste à indiquer comment la valvule de l'iléon donne alors passage dans l'iléon à la matière du lavement contenue dans le colon.

On n'a donné jusqu'ici aucune explication de ces faits qui ne manque de vraisemblance. De Haën, qui n'a négligé aucun moyen qu'il pouvait avoir d'en rendre raison (1), a dit que dans des cas semblables, le mouvement antipéristaltique des intestins peut être si considérable, qu'il cause une forte pression des excrémens contre la valvule de l'iléon, et que cette pression allonge et distend cette valvule, et en fait disparaître l'anneau. Mais il n'est pas vraisemblable qu'un tel effet ait pu être produit par la seule impulsion qu'exerçait contre la valvule de l'iléon le liquide d'un lavement chassé par le mouvement antipéristaltique du colon, dans des cas où rien n'indique qu'il se fut amassé une grande quantité de matières fécales dans le colon, et où elles n'ont point été rejetées par le vomissement.

Il me paraît probable que dans le cas où le mouvement antipéristaltique chasse du

(1) Voyez ses *Prœlectiones in Pathologiam Boerhavii*, T. III.

colon dans l'iléon le liquide qui a été reçu en lavement, l'anneau de la valvule de l'iléon se relâche spontanément; tandis que dans son état naturel il résiste avec force aux pressions des matières contenues dans le colon; et que ce relâchement a lieu par un effet de l'affection contre nature qu'éprouve alors le principe vital, dont l'influence gouverne les forces toniques et musculaires de cet anneau (1).

I V.

Observations sur le choix des remèdes appropriés dans la colique iliaque essentiellement nerveuse.

Vogel a dit beaucoup trop généralement que le bain d'eau chaude adoucit très-efficacement toute espèce de douleur de colique. L'effet de ces bains est souvent équivoque dans la colique essentiellement nerveuse;

---

(1) Je rappellerai ici ce qu'a dit Tulpius, dans la description qu'il a donnée de la valvule de l'iléon. Il a pensé que l'anneau auquel tient le rideau, qui pend de cette valvule à l'extrémité de l'iléon, et qui en ferme l'ouverture; est une partie *animée*, comme est l'orifice de l'estomac (le pylore), qui s'ouvre ou se ferme suivant qu'il convient à l'action de l'*âme* inhérente à chaque organe vivant.

souvent ils ne peuvent y affaiblir assez promptement la constriction spasmodique qui occupe certaines portions du canal intestinal; et pour lors leur effet relâchant accroît dans d'autres portions de ce canal, la distension flatueuse et douloureuse.

Cette distension était sans doute, par rapport à la constriction alternative d'autres portions d'intestins, l'affection qui causait habituellement le plus de souffrance dans la colique chronique dont j'ai donné l'histoire. Car la malade y était particulièrement soulagée par des compressions fortes et longtemps continuées à l'endroit du siége de ses plus vives douleurs.

Dans cette colique les narcotiques peuvent avoir une action imparfaite et peut-être quelquefois nuisible. Chez la malade dont j'ai parlé, quand leur effet calmant finissait, les douleurs revenaient avec une violence sensiblement plus grande qu'avant l'usage de ces remèdes. Sans doute, dans des cas semblables, où l'on peut croire que les malades ne se trompent pas sur ce sentiment d'aggravation de leurs douleurs après avoir pris de l'opium; lorsque ce remède cesse d'agir comme calmant sur les nerfs de la partie affectée, il conserve encore un reste d'action excitante sur les vaisseaux de cette partie, qui peuvent

en être alors spécialement susceptibles (par exemple, dans une suppression d'évacuations de sang habituelles); et cette excitation ne peut que rendre plus cruelles les douleurs qui se reproduisent.

Les remèdes indiqués dans cette colique iliaque, que l'on reconnaît être essentiellement nerveuse; par l'exclusion de toutes les causes dépendantes de lésions organiques et de vices des humeurs; doivent être pris dans la classe de ces remèdes désignés communément par le nom d'antispasmodiques, qui agissant directement sur le principe vital, changent le mode de son affection morbifique persévérante. Mais dans la classe de ces antispasmodiques, quels sont ceux que l'on doit choisir de préférence?

Ce sont ceux dont la vertu étant attachée à des principes singulièrement pénétrans et diffusibles, en même-temps qu'elle s'exerce sur les membranes de l'estomac et des intestins, agit dans une infinité de points de l'habitude du corps; et y produit dans le principe vital de nouvelles affections sans nombre. Toutes ces affections affaiblissent la concentration et les directions que les forces de ce principe doivent avoir pour agiter fortement les intestins, où il ressent de vives douleurs; et leur imprimer un mouvement

antipéristaltique dominant ; à telle époque de la digestion des alimens, ou bien dans telle autre circonstance où la colique est habituellement déterminée.

C'est pourquoi dans le traitement de la colique iliaque essentiellement nerveuse, je préfère entre tous les remèdes qu'on a recommandés jusqu'ici pour des espèces analogues de colique et de cardialgie, le camphre et l'assa-fœtida (1). On connaît l'extrême volatilité du camphre ; et l'on sait que l'odeur de l'assa-fœtida se fait sentir dans toute l'habitude du corps de l'homme qui en a pris, et dans toutes ses excrétions. Je crois devoir ajouter comme une remarque essentielle, que l'effet salutaire de ces antispasmodiques est plus assuré, en le donnant à petites doses fréquemment répétées (2).

---

(1) J'en ai obtenu encore récemment les meilleurs effets dans une colique nerveuse habituelle de M. S. de Carcassonne.

(2) J'ai trouvé plusieurs fois que le camphre et l'assa-fœtida étaient fort efficaces dans diverses affections graves du système nerveux, autres que des affections hystériques et hypochondriaques.

J'ai obtenu même dernièrement des effets très-avantageux de ces remèdes, donnés après les évacuations convenables ; pour dissiper les accidens les plus graves que souffrait M. D. G. de Béziers, à la suite d'une

Une vue analogue fait présumer les bons effets que devait avoir (de préférence aux autres diaphorétiques qui y étaient indiqués)

---

commotion très-violente du cerveau, causée par une chute de cheval.

J'avais lu dans l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek*, tom. XXXIX, pag. 125, que beaucoup de malades, qui à la suite d'une commotion du cerveau causée par une chute ou autre impression violente sur la tête, avaient passé plusieurs jours sans sentiment et sans parole, étaient entrés en frénésie, etc. après les évacuations nécessaires, avaient été rétablis par le seul usage du camphre (succès qu'on rapportait à l'effet diaphorétique de ce remède).

Dans cette maladie de M. D. G., l'opium a produit aussi des effets salutaires. Bromfield a donné l'opium avec grand succès dans beaucoup de cas semblables de secousses avec froissement (*concussions*) de la substance du cerveau; même chez des sujets qui avaient le crâne fracturé, et qui n'ont point été trépanés.

Sans m'arrêter à l'explication *versatile* que Bromfield donne de ces effets de l'opium (qu'il attribue à la vertu que l'opium a d'atténuer le sang); je pense que c'est par sa vertu dite antispasmodique, et pour parler plus exactement, en faisant cesser l'*irritation*, ou plutôt l'affection du principe vital dans la partie du cerveau qui a souffert la commotion; que l'opium amène le changement d'état de cette partie, et la résorbtion du sang qui tend à s'y fixer.

Je crois qu'il faut voir de même l'utilité singulière qu'a pour résorber le sang extravasé dans les grandes contusions, et après des chutes de haut; la thériaque,

le soufre pris journellement dans la colique nerveuse chronique, dont j'ai décrit l'histoire. Ce remède pénètre par ses émanations tout le corps de celui à qui ont le fait prendre: et par conséquent son action diffusive peut produire des effets révulsifs très-étendus de

---

qui est un ingrédient principal de l'*infusum traumaticum*, et du *decoctum traumaticum* de Fuller, etc.

C'est aussi à leur action perturbatrice de l'affection qui a été imprimée au principe vital, que je rapporte l'efficacité singulière du camphre et de l'assa-fœtida dans plusieurs cas de plaies de la tête, et de commotions du cerveau.

Les bons effets que produisent alors ces remèdes, combinés avec l'opium, suivant les circonstances du malade, me paraissent être particulièrement dignes d'attention dans le traitement des plaies de la tête. Car l'illustre Desault ayant fait voir que, dans ces plaies, l'opération du trépan est presque toujours ou inutile ou pernicieuse (voyez ses *Œuvres chirurgicales publiées par Xavier Bichat*, *seconde partie*, pag. 40-1. 80-2); on a été depuis réduit, comme lui, à n'attendre le salut de ces blessés, que des effets révulsifs que peuvent opérer le tartre stibié (dont l'emploi est d'ailleurs nécessaire), et l'application des vésicatoires sur la tête.

Je rapporte au même principe qu'a l'utilité du camphre et de l'assa-fœtida dans les cas susdits, celle du castoreum dans des affections paralytiques, qui a été sur-tout recommandée par les Anciens. J'ai trouvé le castoreum sensiblement efficace, après les remèdes généraux, dans une affection soporeuse avec langueur paralytique des extrémités inférieures, dont était attaqué M. M. de Carcassonne.

l'affection des intestins qui a lieu dans cette colique.

Une semblable irritation révulsive très-étendue sur la surface du corps, paraît devoir être produite et renouvelée assidûment par l'application constante des flanelles sur la peau, et en tenant toujours vêtues les extrémités inférieures.

L'application perpétuelle de la laine sur la peau a été conseillée depuis Galien, aux personnes sujettes à de fréquentes coliques. Ce moyen ne peut que concourir avec l'usage interne du soufre, à rétablir la fonction de la transpiration, dont le dérangement doit aggraver les coliques habituelles.

On voit enfin que, dans le traitement de la colique iliaque nerveuse, il ne faut point négliger les remèdes externes qui excitent prochainement une révulsion efficace; comme est l'application perpétuelle du camphre, ou celle d'un vésicatoire sur l'endroit de la douleur, etc.

V.

Réflexions générales sur la méthode du traitement qui convient aux coliques iliaques essentiellement nerveuses.

Il me paraît que toute méthode de traitement qui peut convenir aux coliques ilia-

ques essentiellement nerveuses, doit être nécessairement, comme celle que j'ai suivie, une Méthode *Empirique*.

J'appelle Méthode *Empirique* de traitement d'une maladie, celle qui, par des remèdes spécifiques ou autres, dont l'expérience fait connaître l'utilité dans des cas *analogues*, change en entier l'affection du principe de la vie qui constitue l'état morbifique ; et remplace cette affection par d'autres qu'elle imprime à ce principe, et qui rendent susceptible de reproduire ses mouvemens naturels dans l'ordre qui entretient l'état de santé.

J'ai dit à la fin de la Préface de ma *Nova Doctrina de fonctionibus naturæ humanæ* (imprimée en 1774), que toutes les méthodes de traitement des maladies doivent être rapportées à trois Ordres :

L'Ordre des méthodes *Empiriques*, qui sont celles que je viens de définir :

L'Ordre des méthodes *Naturelles*, dont l'objet direct est d'aider les mouvemens spontanés de la Nature ou du principe vital, qui tendent à opérer la guérison de la maladie (1).

---

(1) C'est dans ces méthodes naturelles, qu'on peut dire, suivant l'ingénieuse expression de mon respectable ami M. Poissonnier des Perrières ; que le Médecin accouche la nature, *Medicus naturæ obstetrix*.

L'Ordre des méthodes *analytiques*, où ayant décomposé une maladie dans les élémens dont elle est produite, on les attaque par des moyens directs, et proportionnés dans leur activité aux rapports de force et d'influence que ces élémens ont entr'eux; afin que la nature puisse résoudre plus facilement cette maladie simplifiée.

La méthode de traitement de la colique iliaque essentiellement nerveuse, ne peut être ni *Naturelle*, ni *Analytique*. Elle doit être *Empirique*.

Cette méthode ne peut être *naturelle* : car la nature n'affecte dans cette colique aucuns mouvemens spontanés, que l'on voie aboutir à aucune terminaison salutaire. Cette méthode ne peut être *Analytique* : car quelque dangereuse ou rebelle que puisse être cette colique, sa nature (à laquelle on peut donner le nom général de *Nerveuse*) est, non-seulement très-obscure, mais très-simple; et elle ne peut être décomposée en des élémens, dont on doive considérer séparément et suivre les indications particulières.

Pour développer et confirmer pleinement mon assertion, je crois qu'il est à propos, (ce qui peut être d'ailleurs d'une utilité générale) d'établir les limites des méthodes de traitement qui sont naturelles, et de celles qui sont analytiques.

Des limites des Méthodes de traitement Naturelles *ou qui se rapportent aux mouvemens spontanés de la* Nature *dans les maladies.*

C'est un principe très-faux, quoique répandu chez un très-grand nombre de Médecins (qui heureusement ne s'y conforment pas le plus souvent dans leur pratique): que les traitemens des maladies doivent être toujours rapportés aux efforts qu'y fait la nature pour en opérer la guérison.

Hippocrate a dit sans doute le premier que la nature avait la faculté de guérir les maladies. Cette puissance médicatrice de la Nature a été exagérée par les Médecins Hippocratiques. En dénaturant cette idée grande, et vraie avec les restrictions convenables; ils ont été entraînés à des assertions vagues et beaucoup trop étendues. Le sage Boerhaave lui-même s'est trop livré à ces exagérations; comme on peut voir dans son discours *De honore Medici, servitute;* etc.

Cependant personne n'a été plus loin en ce genre que Stahl; qui d'après des idées analogues de Vanhelmont (sur son *Archée*), a prétendu que dans les maladies laissées à elles-mêmes, la Nature, qu'il croit être une Ame prévoyante, donne spontanément aux

organes du corps vivant, des mouvemens qu'elle dirige et coordonne de manière qu'ils opèrent la guérison de ces maladies.

Il n'est pas douteux que ce ne doive être par les opérations même de la Nature, que les maladies sont guéries; puisque la Nature produit dans le corps vivant tous les mouvemens qui constituent, et la maladie, et le retour à la santé. Mais il est essentiel de reconnaître, que si la nature peut guérir communément (quoique souvent d'une manière moins parfaite) les maladies simples et peu graves, par ses seuls mouvemens spontanés; elle ne guérit très-souvent les maladies compliquées et dangereuses, que par des mouvemens qu'il faut que l'Art lui imprime, et qu'il gouverne par les moyens, et suivant les règles qui lui sont propres.

Sans qu'il faille admettre aucunes directions *volontaires* d'une Ame ou d'une Nature médicatrice, on voit que les maladies simples et peu graves peuvent se guérir d'elles-mêmes; 1°. parce que leur durée est nécessairement limitée par leur forme essentielle; 2°. parce que des flux ou d'autres affections que déterminent ces maladies, peuvent avoir accidentellement des effets salutaires; soit en changeant la manière d'être morbifique des organes, soit en dissipant une partie de la cause humorale.

Lorsque les maladies sont graves ou compliquées, les effets qu'elles déterminent peuvent y être quelquefois accidentellement salutaires : mais il est trop rare qu'elles se guérissent d'elles-mêmes. C'est ce que démontrent les histoires des malades qu'Hippocrate a rapportées dans le premier et le troisième livre de ses Épidémiques.

Je ne sais pourquoi on a dit que les idées de Vanhelmont et de Stahl ont été renouvelées et développées dans l'École de Montpellier il y a vingt-cinq ou trente années.

A cette époque qu'on indique, j'étais Professeur et Chancelier de cette Université célèbre. Or, tous ceux qui ont suivi alors mes leçons de Médecine-Pratique, et qui ont lu mes Nouveaux Élémens de la Science de l'homme (publiés en 1778); ont dû reconnaître que dans tous les points importans, ma doctrine sur les fonctions de l'homme vivant, sur les causes des divers genres de maladies, et sur les différentes méthodes de leur traitement, a toujours été *diamétralement* opposée, et à celle de Vanhelmont, et à celle de Stahl.

J'ai été des premiers en France à recommander plusieurs observations que Stahl a faites avec sagacité sur les hémorrhagies ; et sur d'autres genres de maladies. Mais en

même temps j'ai indiqué plusieurs des erreurs nombreuses auxquelles il a été induit dans sa pratique par le vice perpétuel de sa théorie. C'est ainsi que, dans les fièvres intermittentes, il a respecté beaucoup trop souvent, et trop long-temps, des mouvemens de la Nature qu'il fallait combattre; et qu'il a rejeté pernicieusement l'usage du quinquina dans telles de ces fièvres où il est parfaitement indiqué, pourvu que son administration y soit préparée et réglée convenablement; etc. etc.

Stahl a été certainement un homme de génie dans la Chimie, comme le démontre son *Specimen beccherianum*. Mais il ne peut être compté parmi les médecins-praticiens d'un ordre supérieur, et tel qu'a été, par exemple, de nos jours; le célèbre Stoll.

Des limites des Méthodes de traitement Analytiques, *ou qui se rapportent à l'*Analyse *des maladies.*

Les Méthodes Analytiques du traitement des maladies, se rapportent à l'analyse des maladies, qui en fait considérer séparément les élémens constitutifs. On voit que ces méthodes ne peuvent convenir qu'à des

maladies dont les élémens se développent successivement, ou bien qui sont compliquées; de sorte qu'on puisse y observer des parties distinctes, et les traiter par des moyens relatifs à chacune de ces parties. Ainsi les limites des méthodes analytiques du traitement des maladies semblent être suffisamment fixées.

Cependant il n'est point de méthode du traitement des maladies, qui ne dût être dite analytique; si en adoptant une dénomination qui s'est nouvellement répandue, on appellait *Analyse*, toute bonne manière de philosopher ou de raisonner dans la Science de la Médecine-pratique.

On a pu être conduit à cette application trop étendue du terme d'*Analyse*, par quelques expressions inexactes de l'Abbé de Condillac, qui tenaient à des idées trop peu définies qu'avait sur l'Analyse ce Métaphysicien, qui est d'ailleurs justement célèbre.

Quand on rapproche ce que Condillac a dit sur l'*Analyse* (1), on voit qu'il a nommé *Analyse*, la Méthode Philosophique, dans laquelle on fait, 1.° la décomposition entière

---

(1) Dans son *Art de Penser* (en divers endroits, et spécialement p. m. 129-32 et 222-31, édit. de Paris 1798, an VI.

des qualités ou des élémens de l'objet dont on veut connaître la nature : 2.° la distribution des idées partielles ainsi acquises, dans un *ordre de gradation* simple, qui fasse remonter à l'origine de l'objet, par une *génération* qu'on s'en forme; 3.° *la composition* de ces idées ou notions partielles, comparées par tous les côtés (et sur-tout sous les rapports favorables à la découverte qu'on a en vue); de manière qu'on épuise, s'il est possible, toutes leurs *combinaisons* (par addition et soustraction) jusqu'à ce qu'on leur ait fait reproduire complètement l'idée de l'objet dont on s'occupe.

Cette *Méthode d'Analyse* que Condillac prend dans un sens si étendu, qu'il y renferme aussi la *synthèse* ou recomposition des objets analysés; consiste donc à diviser, ordonner, et combiner le mieux possible les idées partielles qui doivent composer l'idée entière de l'objet qu'on veut connaître. Mais tous les hommes qui se sont livrés à des recherches dans les sciences de faits, ont séparé, ordonné, et combiné des connaissances particulières pour s'élever à des vérités générales. Ils l'ont fait avec plus ou moins d'avantages ou de défauts, suivant le caractère de leur esprit, et l'étendue de leur savoir.

En dernier résultat, sur quoi sont fondés les procédés de cette méthode d'analyse? Comment peut-on comparer les idées partielles des qualités ou des élémens d'un objet sous tous les rapports possibles; les distribuer suivant la gradation la plus simple; les combiner de toutes les manières qu'on juge ou pressent devoir être avantageuses pour se former l'idée parfaite de cet objet; si on n'estime le degré d'*analogie* qu'ont entre elles ces idées partielles, et si on ne fonde sur cette analogie des *inductions*, d'abord plus limitées, et ensuite générales?

Il faut donc toujours en revenir au principe de l'*induction* fondée sur l'*analogie* des faits particuliers; principe qui a été suivi de tout temps, dans les sciences de faits, par les hommes doués d'une logique naturelle. Mais l'on n'a pas été plus avancé dans l'étude de ces sciences, en suivant l'idée de Bacon qui a fait de ce principe une règle générale de logique artificielle (1).

---

(1) Baker (dans ses *Réflexions sur les Sciences*) a fort bien dit contre Bacon : que quelque sûre que la voie de l'*induction* ait pu paraître à Bacon, une seule circonstance qui vient à la traverse dans une expérience, peut aussi aisément détruire l'*induction*, qu'un terme ambigu peut mettre un syllogisme en défaut. Il ajoute qu'il n'y a qu'à en faire l'essai sur les parties que Bacon a données de l'Histoire Naturelle.

Personne ne peut douter d'ailleurs qu'il ne soit nécessaire, de ne pas suivre seulement l'impulsion de l'esprit qui tend aux découvertes, mais encore de le diriger dans son progrès conformément aux règles les plus parfaites de la méthode philosophique ; dans les recherches que présentent les sciences de faits, et particulièrement celle de la Médecine-Pratique (1).

Plus on fait usage de la bonne méthode de philosopher dans la science de la Médecine-Pratique ; plus on reconnaît que toutes les parties essentielles de cette science sont entièrement hétérogènes aux sciences de la Physique générale, de la Chimie, et de l'Histoire Naturelle. Celles-ci peuvent lui fournir quelques applications heureuses, et plusieurs remèdes précieux. Mais la science de l'Art de guérir, sans négliger aucuns des

---

(1) C'est ce que j'ai principalement recommandé, et dont j'ai fait voir l'utilité par des exemples nombreux ; dans tous les cours publics et particuliers de Médecine-Pratique, que j'ai faits dans l'Université de Médecine de Montpellier depuis 1765 jusqu'en 1781. J'ai eu pour Auditeurs dans ces cours, beaucoup de Médecins très-distingués, qui conservent avec intérêt et reconnaissance le souvenir de la doctrine qui m'appartient spécialement.

moyens subsidiaires qu'elle peut leur devoir, existe par elle-même, et reste indépendante.

L'utilité première de cette science semble pouvoir la placer au-dessus de toutes les autres connaissances humaines. Mais à ne considérer que l'exercice et les développemens qu'elle peut donner aux facultés de l'intelligence, il n'est point de science plus digne d'occuper les hommes d'un génie élevé.

En effet, la science de la Médecine-Pratique renferme tous les élémens d'un calcul de probabilités, qui ne peut être porté à sa perfection dans une infinité de cas difficiles, que par les plus grands efforts de l'esprit. Dans ces cas, c'est par des combinaisons, souvent neuves, et toujours profondément raisonnées; qu'on doit s'assurer toutes les chances possibles d'un heureux succès, en liant des approximations sur la nature des maladies qui ne sont pas entièrement connues, avec d'autres approximations sur les effets des remèdes dont les vertus ne sont pas rigoureusement déterminées.

FIN.

MONTPELLIER,
De l'Imprimerie de Tournel Frères,
rue Aiguillerie, N.° 43.

1816.

CONSEILS

SUR LA

MANIÈRE D'ÉTUDIER

LA PHYSIOLOGIE DE L'HOMME.

CONSEILS
SUR LA
MANIÈRE D'ÉTUDIER
LA PHYSIOLOGIE DE L'HOMME,

Adressés à Messieurs les Elèves de la Faculté de Médecine de Montpellier;

PAR JACQUES LORDAT,

Professeur d'Anatomie et de Physiologie de la même Faculté.

A MONTPELLIER,

Chez DELMAS, Libraire breveté, place St.-Pierre, vis-à-vis l'Ecole de Médecine.

1813.

CONSEILS

SUR LA

MANIÈRE D'ÉTUDIER

LA PHYSIOLOGIE DE L'HOMME.

La Bruyère a dit que : *si certains hommes ne vont pas dans le bien jusques où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur première instruction* (1). Quelque juste que soit cette maxime en morale, elle l'est peut-être encore plus dans les sciences ; des premières idées dépendent en effet les

(1) Les caractères ou les mœurs de ce siècle Chap. XI.

progrès qu'on peut y faire. Elle y est surtout d'une application plus génerale et ne regarde pas seulement *certains hommes* ; parce que le génie qui, dans ce cas, peut tenir lieu de la première instruction, ou même la corriger, est beaucoup plus rare que la conscience qui peut y suppléer dans l'autre.

L'exactitude des premières idées, dans les sciences physiques, dépend elle-même du point de vue sous lequel on considère l'objet qu'on se propose d'étudier, des moyens d'investigation dont on se sert pour la recherche des faits, et de la méthode qu'on suit pour en déduire des conséquences générales. Le premier service que doivent donc vous rendre ceux qui sont chargés de vous diriger, jeunes Élèves, c'est de vous indiquer dans cet objet les faces qui vous intéressent, de mettre à votre disposition les instrumens les plus sûrs pour les explorer, et de vous rappeler sans cesse à la bonne manière de philosopher.

Les règles qu'on peut prescrire sur ces trois points sont plus ou moins obligatoires, selon que la science est pratique ou spéculative. Établir des principes qui doivent servir de fondement à un art, est une affaire

autrement sérieuse, que de chercher à prouver des opinions ou même des vérités stériles, dans la seule vue d'exercer l'entendement. Aussi, dans les conseils que je vais vous donner, je n'oublierai jamais votre destination : ayez-là vous-même toujours devant les yeux durant le cours de vos études, si vous ne voulez pas risquer de perdre un temps précieux à des recherches trop étrangères à votre sujet. Que nous importe que vous marchiez, si les pas que vous faites ne vous approchent pas du but où vous devez tendre ?

Bien des gens étudient la Physiologie uniquement pour satisfaire leur curiosité, et pour essayer les forces de leur esprit sur une science qui présente autant d'attrait qu'aucune autre. Il n'est pas sûr pour vous de les prendre pour guides, ni d'adopter leurs méthodes. Comme c'est sur-tout du plaisir qu'il leur faut, ils sont sujets à sacrifier l'utile à l'agréable, le sûr au commode, le vrai à l'ingénieux. Quant à vous, jeunes Élèves, vous êtes appelés à exercer l'art dont le but est de soulager nos maux physiques, et de réparer les désordres qui troublent l'économie de notre corps. La première étude qui doit vous occuper est

celle des lois de cette économie (1). La Physiologie humaine n'est donc pas pour vous une science de pure spéculation, puisqu'elle est la base sur laquelle reposent les dogmes et les règles de la médecine pratique. L'influence que cette première étude aura sur toutes celles qui la suivront, vous fait un devoir de préférer la méthode la plus sévère. Il ne vous est permis ni d'employer d'autres momens que ceux du délassement à résoudre des questions étrangères à l'art de guérir ou à chercher des rapports stériles, ni de négliger les moyens les plus sûrs de parvenir à la vérité, fussent-ils les plus dégoûtans, ni d'adopter la théorie la plus brillante, si elle est en opposition avec un seul fait. Cette austérité pourra vous coûter quelques jouissances intellectuelles; mais elle vous procurera un plaisir moral inestimable, celui de sentir que vous êtes constamment utiles (2).

---

(1) *Natura corporis est in medicinâ principium studii Hippocrat. de locis in homine.*

(2) *Cognitio contemplatioque naturæ manca quodammodo atque inchoata fit, si nulla actio rerum consequatur. Ea antem actio in hominum commodis tuendis maximè cernitur. Pertinet igitur ad socie-*

I. Tâchez, avant tout, de vous faire une idée claire du véritable objet de la Physiologie humaine.

L'Homme, pendant toute la durée de son existence, présente à l'observation une série non interrompue d'actes, d'opérations, de changemens dont la simple description constitue son histoire naturelle. La conservation du corps, au milieu d'un grand nombre d'agens physiques et chimiques de destruction, la digestion, la nutrition, l'accroissement, les sécrétions, la respiration, les sensations, la pensée, les passions, les mouvemens, la succession alternative de la veille et du sommeil, les mutations amenées par les progrès de l'âge, la génération, les maladies, leur guérison spontanée, la mort : voilà ce que nous voyons, et ces effets suffiroient certes pour nous exciter à la recherche des causes, quand même un intérêt plus puis-

---

tatem generis humani Ergò hœc cognitioni anteponenda est. Cicero, de officiis, Lib. I.

Au reste, la métaphysique et la morale peuvent recevoir quelques lumières de la Physiologie. En payant un tribut à ces sciences, le physiologiste y trouve une diversion agréable sans cesser un instant de se conformer à la maxime de l'orateur romain.

sant que la curiosité ne nous en commanderoit pas l'étude.

Comme il est impossible d'apercevoir aucun rapport entre la pensée et les propriétés connues de la matière, on a de bonne heure séparé cette opération d'avec les phénomènes qui sont évidemment corporels, et on l'a rapportée à une cause spéciale qui fait l'objet de la Psychologie. Les plus grands physiologistes modernes ont tenu la même conduite, et quand on voudroit faire abstraction de l'influence que la manière de voir à cet égard doit exercer sur la morale, il me semble que tout homme sensé aimera mieux cette distinction des causes, que de dire, avec un grave Auteur de nos jours, que le *cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile.* Au reste, la Physiologie, en cédant à une autre science la considération de cet admirable phénomène, ne se croit pas dispensée de constater l'action réciproque du corps sur les opérations de l'Être pensant, et de l'Etre pensant sur les fonctions du corps; la médecine pratique a trop d'intérêt à connoître ces relations, pour qu'elles puissent être négligées par la Physiologie.

Les phénomènes de l'état de maladie

n'ayant paru que le résultat d'une imperfection de la constitution du corps, des effets d'un désordre survenu dans la machine; les médecins ont jugé à propos de les soustraire encore du nombre de ceux dont le physiologiste doit particulièrement s'occuper, et d'en faire le sujet de la pathologie, autre branche très-étendue de la science de l'Homme.

Ce sont donc les phénomènes corporels de l'état de santé qui sont proprement le sujet de la Physiologie; quant à son objet formel, le voici. Ces phénomènes apparens ont pour cause d'autres phénomènes cachés qui se passent dans l'intérieur du corps. Il s'agit d'aller à la recherche de ces derniers, d'assigner l'ordre de leur filiation et le mode de leur combinaison; de suivre leurs successions, depuis les phénomènes apparens jusqu'aux actes les plus élevés que notre esprit puisse apercevoir dans ces chaînes, de déterminer le nombre des principes d'action, d'après celui de ces actes, et d'établir les lois selon lesquelles ces agens produisent leurs effets (1).

(1) Comme tous les phénomènes ont une fin utile, et que les cachés sont la cause des apparens, ils portent tous également le nom de fonctions, nom qui semble signifier des actes relatifs à une destination.

Si je ne m'abuse pas, l'objet de la Physiologie est plus clairement indiqué dans ce problème que dans la plupart des définitions. Les unes ont le défaut de promettre plus que la science ne peut tenir, comme celle de Castelli (1). *C'est la science qui explique la santé, ses causes et ses accidens ou modifications.* D'autres ont celui de présenter le sujet d'une manière trop abstraite, sans faire sentir le rapport sous lequel on l'envisage, comme celle-ci : *c'est la science de la vie*; ou cette autre : *c'est la partie de la médecine qui s'applique à rechercher la constitution de l'Homme* (2). D'autres ont celui de ne montrer l'objet formel de la Physiologie que d'une manière extrêmement incomplète, comme celle de Haller : *la Physiologie est l'histoire* (enarratio) *de tous les mouvemens extérieurs et intérieurs qui s'opèrent dans l'Homme*; et celle de M. Caldani :

---

(1) *Lex. v. Physiol.* Celle de M. Prochaska me paraît avoir le même vice : *Physiologiâ..... singularum ejus (hominis) partium, quibus compositus est, forma, situs nexus, structura, vires et officia* EXPLICANTUR, QUO CLARÈ PATEAT *quemadmodum ex mutuo illarum auxilio vita et sanitas dependeat. Inst. physiol.*, §. 2.

(2) Gorræus, Varandæus, etc.

c'est la science qui décrit la structure, les fonctions et les usages des diverses parties du corps (1).

En rédigeant ce problème, je me suis aussi attaché à n'y introduire aucune condition dont la possibilité ne soit démontrée. Je n'ai pas voulu, comme certains, vous imposer l'obligation d'analyser les phénomènes du corps vivant, jusqu'à ce que vous les ayez ramenés aux lois générales de la physique et de la chimie; ou de les expliquer par telles propriétés vitales dont il m'aurait plu de déterminer le nombre. Ici on ne préjuge rien; on ne vous fait pas un devoir de trouver ce qu'on s'imagine être la vérité; on ne pense pas être en état de circonscrire le nombre des principes d'action, et de soutenir que la science sera complète, quand ils vous suffiront pour rendre raison de tout (2).

---

(1) *Inst. physiol.*, *C. I.*

(2) Si nous ne ramenons pas tous les phénomènes aux lois générales de la matière, a-t-on dit, il faut s'en prendre à l'ignorance où nous sommes de quelques faits intermédiaires. Mais puisque cette ignorance est générale, d'où sait-on que de plus grandes lumières nous conduiroient à ce résultat?

On ne vous demande que de ne pas vous écarter de l'objet qui vient de vous être indiqué, de compter pour rien tout ce qui ne nous aide pas à le remplir, d'aller aussi loin que les faits concluans vous le permettront, et de vous arrêter dès qu'ils vous manqueront. Si vous ne parcourez pas un long chemin, il est sûr au moins que vous ne vous égarerez pas.

II. La méthode que plusieurs Auteurs ont suivie dans des Traités fort estimés, me suggère une question. Convient-il de faire précéder l'étude de la Physiologie humaine de celle des principes de la Physiologie générale de tous les êtres organisés, ou au moins de la Physiologie des animaux, principes dont la Physiologie de l'homme ne seroit qu'une application particulière? En d'autres termes, la connoissance de quelques résultats généraux, obtenus par la comparaison de tous les animaux connus, prépare-t-elle avantageusement l'esprit à la Physiologie humaine, et en abrége-t-elle l'étude?

Je ne puis m'empêcher de remarquer, en passant, qu'on n'a jamais tant exalté en théorie les méthodes analytiques d'exposition, et que jamais on n'a plus constamment

suivi la synthèse dans les ouvrages didactiques. Toujours des vues générales, des principes abstraits, et ensuite les faits particuliers. Je ne blâme ni n'approuve, mais cette contradiction me frappe.

Après y avoir bien réfléchi, je trouve que l'utilité de cette Physiologie générale pour notre objet, est très-difficile à démontrer. En effet, cette science se compose, 1.° de l'analyse de plusieurs idées complexes, telles que celles de *vie*, d'*animal*, de *végétal*; 2.° de quelques recherches sur les fonctions qui sont communes à tous les animaux: 3.° de conjectures sur les conditions essentielles de la vie; 4.° de considérations relatives aux fonctions qui s'exécutent dans certains auimaux et dont d'autres sont privés; 5.° de l'énumération des différences très-nombreuses que présentent les organes par lesquels ces fonctions sont exercées, et des combinaisons que ces organes offrent dans les diverses espèces.

1.° Mais d'abord les idées qu'on travaille si péniblement à éclaircir, sont des notions abstraites que presque tous les hommes possèdent également sans s'en rendre compte et qui sont par rapport à la Physiologie, ce qu'est par rapport à la géométrie, la

ligne droite, que personne n'a bien définie, et que tout le monde conçoit de la même manière (1).

2.° Quant aux fonctions générales, l'idée qu'on en a, tient de si près à celle d'animal, qu'il n'est pas possible de les séparer et je ne crois pas qu'on apprenne rien à personne, quand on dit que tout animal sent et qu'il exécute des mouvemens au moins intrinsèques.

3.° Tout semble prouver qu'il n'y a point de condition générale et indispensable à laquelle on puisse rapporter la vie ; que la Nature, comme parle M. Prochaska, a divers moyens de produire ce phénomène. Il est au moins certain que, de ce qui tombe sous nos sens, rien n'est commun à tout ce qui vit, rien ne détermine constamment et infailliblement la vie (2). Il s'ensuit

---

(1) D'Alembert, Élémens de Philosophie.

(2) Aristote cherche quels sont les organes communs à tous les animaux ; il ne trouve que l'ouverture pour recevoir les alimens, et la cavité pour les conserver, c'est-à-dire, la bouche et l'estomac. (*De hist. anim.*, *lib. I*, *c.* 2). Sur cela, je fais les remarques suivantes : 1.° il est des animaux chez lesquels la bouche et l'estomac ne sont pas des *organes* ou des *parties ;* mais seulement, un passage et un

qu'après avoir appris, par la voie de l'expérience, quelles sont les conditious auxquelles tient la vie d'une espèce, on n'en peut rien conclure avec sûreté pour les autres, et qu'un semblable examen doit être fait directement sur chacune.

4.° Pour tout le reste, je ne vois pas comment une galerie d'organes très-différens, et de combinaisons diverses de ces organes, pourroit abréger et faciliter l'étude de l'Homme. Si dans ces assortimens, on apercevoit une nécessité qui liât un tel systême avec un tel autre, qui lorsque certains organes seroient réunis, rendît indispensable la présence d'une partie déterminée; on trouveroit dans ces études préliminaires le moyen de deviner une grande partie de la Physiologie et de l'anatomie humaines. Quand un homme

---

sac résultant de la conformation générale de l'animal en manière de poche. Il en est ainsi dans les actinies et dans les polypes à bras. 2.° Ces circonstances de structure, nécessaires pour prendre et pour garder la nourriture, ne peuvent pas être évidemment considérées comme la cause de la vie; il est si vrai qu'elles sont indifférentes dans la production des phénomènes vitaux, que si l'on désorganise l'animal par une ou plusieurs sections entières, chaque partie jouit de la plénitude de la vie, et a le pouvoir de se compléter.

est savant dans les mécaniques, il lui suffit de connoître les bases d'une machine compliquée dont il voit les effets pour en suppléer bientôt tous les détails. Mais dans la structure des animaux, on ne découvre point de nécessité ; lors même qu'on ne connoît aucune exception à un fait général d'anatomie, personne n'oseroit prononcer que sa constance dépend de l'incompatibilité ou de la concomitance indissoluble de deux organes. Après ce qu'on a vu dans l'ornithorhynque (1), un homme prudent ne doit assurer l'impossibilité d'aucune combinaison, fût-elle aussi bizarre que celle des griffons ou des sphinx.

D'après cela, comment un élève muni de ces résultats fera-t-il des progrès plus rapides dans la Physiologie humaine, si aucune notion générale ne le dispense d'un

---

(1) Animal de la Nouvelle Hollande, dont le corps, à l'exception de la tête, ressemble en petit à celui d'une loutre, mais qui, au lieu de mâchoires, a un véritable bec (Sonnini). La dissection a fait connoître qu'il avoit des rapports avec les oiseaux, non-seulement par cet organe, mais encore par ceux de la circulation et de la respiration, et par la forme de l'épaule ; et avec les reptiles, par ceux de la locomotion et de la génération (M. de Blainville).

examen particulier ? L'ordre inverse des études me paroît plus sûr et plus cour. Il est bien plus facile à celui qui connoît parfaitement un terme de comparaison, de saisir les propositions générales qu'à celui qui ne connoit que ces dernières, de se faire une idée exacte des faits auxquels elles se rapportent.

Ajoutons qu'il ne convient pas de donner sa confiance à des propositions générales, avant qu'on ait acquis au moins quelques faits particuliers qui puissent servir à les vérifier, et de se mettre ainsi à la merci de ceux qui, en les établissant, n'ont peut-être eu qu'une connoissance imparfaite du seul être qu'il nous importe d'étudier à fond.

Mais, vous dit-on, en habituant l'esprit à l'étude d'un sujet isolé, il perd la faculté de comparer les êtres, et de sentir leurs véritables rapports..... Mais, sans disputer sur la vérité de ce fait, je vous le demande, puisque toutes les habitudes mentales ont des effets semblables, aimeriez-vous mieux que celle de *comparer des êtres* et de chercher *leurs rapports*, vous rendît incapables de vous captiver à l'étude sévère de l'homme. Songez à votre destination, et puis comparez les suites de ces deux inconvéniens.

III. Revenons au problème physiologique et occupons-nous des moyens de le résoudre.

Le premier instrument d'investigation que la raison indique, c'est l'anatomie, c'est-à-dire, la dissection du cadavre humain, et l'examen de toutes les parties qui le composent; car il semble tout naturel de penser que l'on trouvera dans les rapports mutuels et dans le jeu sensible de ces parties la cause efficiente des phénomènes à expliquer, comme on trouve dans les mouvemens d'une machine artificielle la raison des effets qu'on lui voit produire.

Les Anciens présumèrent l'utilité de ce moyen aussi bien que nous, et ils le mirent en usage, autant que le leur permirent les lois et les opinions de leur temps. Mais bien des obstacles retardèrent la marche de l'anatomie, et les empêchèrent d'en retirer tous les services qu'elle est capable de rendre. La Physiologie doit-elle s'en plaindre ou s'en féliciter? Je ne saurois répondre, quand je songe que la difficulté d'employer ce moyen d'investigation en fit perfectionner un autre, dont les résultats étoient bien plus importans et d'un intérêt bien plus prochain; je veux parler de l'observation

de l'Homme malade, que quelques-uns surent si bien faire servir à fonder les principaux dogmes de la doctrine physiologique.

Les connoissances anatomiques que nous possédons aujourd'hui, jointes aux lois de la physique, et en quelque sorte fécondées par elles, constituent un moyen indispensable d'expliquer un grand nombre de phénomènes de l'économie animale, principalement de ceux auxquels tiennent *immédiatement* plusieurs fonctions apparentes. C'est pour cette raison que l'anatomie vous est présentée comme la base de la Physiologie.

D'excellens préceptes vous ont été donnés sur la manière de l'étudier (1). Je ne veux y ajouter que quelques réflexions sur celle d'appliquer l'anatomie à la solution du problême physiologique.

1.° Quel ordre vous convient-il de suivre? Sera-ce l'ordre physiologique ou l'ordre anatomique? Prendrez-vous une fonction composée, et irez-vous chercher tous les instrumens qui concourent ensemble ou

(1) Voyez sur-tout l'Introd. aux princip. de Physiologie de M. Dumas, première édition.

successivement à l'exécuter ? Ou bien, quand vous examinerez un organe, assignerez-vous sa manière d'agir dans les diverses fonctions auxquelles il contribue ?

L'un de ces ordres n'a pas une supériorité absolue sur l'autre ; chacun a des avantages relatifs à la position où se trouve celui qui étudie. Lorsqu'on ne s'occupe de l'application de l'anatomie à la Physiologie qu'après avoir étudié la structure du corps entier, l'ordre physiologique me paroît préférable, comme plus propre à fixer l'esprit sur son véritable objet. Mais lorsqu'on ne travaille pas sur de simples idées, et qu'on procède actuellement à la décomposition du corps, en suivant la marche reconnue la plus facile par les anatomistes; on peut, sans inconvénient, mettre à profit la connoissance anatomique d'un organe à mesure qu'on l'acquiert, pour expliquer quelques élémens des grandes fonctions auxquelles il coopère. Ces explications partielles s'ordonnent ensuite fort bien, dans les revues que l'esprit fait de temps en temps de ses idées pour se les mieux approprier. Cet ordre est presque le seul qu'on puisse suivre, lorsqu'on étudie ensemble l'anatomie et la Physiologie; si l'on s'obs-

tinoit à garder invariablement celui des fonctions, on seroit obligé de revenir plusieurs fois sur les mêmes parties, d'autant que, comme le remarque Vander Linden (1), la plupart de nos organes sont faits, selon l'expression des Anciens, à la manière des *glaives de Delphes* (2).

2.° Dans tous les temps, on a senti qu'en faisant l'analyse des diverses parties du corps animal, il était commode d'en rapporter les élémens organiques ou les divers tissus, à un certain nombre de genres, qui aideroient la mémoire et rendroient la description de la constitution d'un organe bien plus aisée. Ces tissus sont ce que les Anciens nommoient parties similaires. Il n'est pas nécessaire, pour porter le même nom, que ces élémens, considérés dans diverses régions, soient identiques ; c'est assez qu'ils aient une ressemblance générale qui frappe au

---

(1) *Medicina physiol. lib. II., c.* 2, §. 13.

(2) Les Anciens disoient cela de toutes les choses qui pouvaient servir à divers usages. Ils faisoient allusion à des glaives qui se fabriquoient à Delphes, et qui étoient également propres aux sacrifices et à punir les coupables de la peine capitale. Voyez Érasme, *Adag. T. anceps et dubius.*

premier coup d'œil. Si l'on vouloit apporter à ces choses une exactitude scrupuleuse, on ne pourroit faire aucun rapprochement. L'arachnoïde, membrane séreuse du crâne, diffère beaucoup du péritoine, membrane séreuse du bas-ventre, par sa consistance, son degré de transparence, l'odeur de son excrétion, etc. Le parenchyme du foie est bien différent de celui de la rate et des reins; la substance celluloso-vasculaire de l'urètre diffère de celle des poumons. Il est même possible qu'entre les élémens de deux muscles, il y ait des différences, puisque la chair des animaux a des goûts différens dans diverses parties de leur corps. Si quelque tissu élémentaire semble homogène dans toute son étendue, c'est bien celui des nerfs. Hé bien! un anatomiste distingué, M. Reil, assure qu'il n'est point de nerf qui n'ait sa forme, son organisation intime, particulière et distinctive, qui mise en évidence par les procédés qu'il indique, ne le fasse aisément reconnoître à celui qui l'a déjà observé (1).

---

(1) *Exercitat. anatom., fasc. primus, de struct. nervor., Halæ*, 1796.

Comme il n'est pas aisé de tracer les lignes de démarcation entre les diverses sortes de parties similaires ; que s'il y en a quelques-unes de bien distinctes, d'autres ont des caractères infiniment moins prononcés ; vous ne serez pas surpris de voir les anatomistes différer sur ce point : mais si vous songez au degré d'utilité de ces classes, sous le rapport anatomique, vous vous inquiéterez peu de cette diversité d'opinions ; vous vous instruirez de toutes les divisions qui ont été faites, et vous choisirez un terme moyen entre celle qui réduit ces tissus à un trop petit nombre, et confond des choses évidemment distinctes, et celle qui, à force de pousser l'analyse, n'a plus l'avantage qu'on cherche dans ces *classifications*.

Mais souvenez-vous que lors même que vous connoissez les propriétés générales des divers genres de tissu, vous n'êtes pas dispensés d'étudier les modifications qu'ils présentent dans chaque organe, puisqu'elles peuvent aider à concevoir quelques-uns des phénomènes qui s'y observent.

Dans ces derniers temps, on a mis une grande importance à l'étude des parties similaires, et on a prétendu que la con-

noissance de leurs propriétés organiques et vitales étoit le fondement de la Physiologie. Nous examinerons ailleurs ces opinions.

3.° Les applications de l'anatomie à la Physiologie, ont pour but de résoudre une de ces trois questions : 1.° un organe étant connu, déterminer ses fonctions ; 2.° l'existence d'une fonction étant connue, assigner l'organe qui l'exécute ; 3.° dans l'un et l'autre cas, expliquer le mode d'opération de l'organe.

La première se résout, 1.° d'après l'observation immédiate du corps vivant, ce qui ne peut guères avoir lieu que pour les organes extérieurs ; 2.° d'après le sens intime ; ainsi nous sentons bien que le cerveau est l'organe matériel de la pensée ; 3.° d'après les traces que les fonctions laissent dans la partie ou dans celles qui en dépendent ; ainsi l'humeur contenue dans les vaisseaux ou dans le réservoir d'une glande, suffit pour décéler les usages de cet organe ; 4.° d'après les rapports qui existent entre un organe caché et les lieux extérieurs où s'exécutent certains actes d'une fonction composée ; ainsi les rapports du poumon avec les parties par où nous sentons l'air

entrer et sortir, font penser que ce viscère est l'organe de la respiration, et le sens intime achève de nous convaincre ; 5.° d'après la conformation qui rend un systême d'organes propre à exercer un tel acte mécanique ; ainsi Harvée, pour démontrer la circulation, a tiré un bon argument de la structure du systême sanguin.

On verra que ces moyens de solution ne sont pas toujours suffisans ; mais nous en avons d'autres dont il sera question ailleurs. Je n'ose pas ranger parmi les instrumens légitimes l'analogie tirée de la ressemblance des tissus constitutifs des organes. Nous en savons trop peu sur le rapport qui existe entre l'organisation des parties similaires et leurs fonctions, pour que cet analogisme soit sûr. Aussi qui oserait soutenir d'après l'examen seul de la contexture, que les parties nommées la glande pituitaire, la glande thyroïde, le thymus, sont des organes sécrétoires ?

La seconde question le résout par les mêmes moyens. On doit sentir, en effet, que les rapports qui existent entre la connoissance de l'organe et celle de la fonction, et qui, à l'inspection de l'un, nous font assigner l'autre, doivent produire un effet semblable quand l'esprit procède d'une ma-

nière inverse ; c'est-à-dire associer à l'idée de la fonction, celle de l'organe le plus propre à la remplir.

Je n'ai pas besoin de dire combien l'anatomie subtile peut être nécessaire dans les recherches de cette sorte. Il est aisé de sentir que la perception du rapport entre la fonction et l'organe, est quelquefois subordonnée à une circonstance anatomique fort délicate, dont la découverte est indispensable à la solution de ces problèmes.

Mais il existe beaucoup de fonctions bien constatées dont les organes ne peuvent pas être déterminés par ces moyens. Tantôt la ténuité des organes les dérobe à nos recherches; tantôt leur complication nous rend incertains sur celui à qui une fonction doit être attribuée; tantôt enfin nous n'osons pas assurer qu'elle ne puisse appartenir à des parties qui semblent avoir une autre destination, mais où la multiplicité des usages n'est pas impossible. Il faut recourir alors à tous les secours que l'observation, l'expérience et l'induction peuvent nous fournir, et dont nous parlerons en traitant des autres instrumens d'investigation.

Mais on ne doit jamais se permettre la supposition d'organes qu'il est impossible

de démontrer, lors même qu'on s'y croiroit autorisé par les analogies. Les ressources de la Nature ne nous sont pas assez connues pour nier qu'elle ait pu opérer de vingt manières différentes de celle que nous imaginons. N'admettez donc que lorsqu'on vous les montrera, ni les glandes des membranes séreuses, ni le fluide nerveux, ni les fibres vésiculaires des muscles, ni les *vaisseaux* exhalans, ni les nerfs du cristallin, etc. Passons à la quatrième question.

4.° Quand on connoît a conformation, la structure intime, les rapports de situation et les connexions des organes, et que par l'observation immédiate ou par d'autres moyens d'investigation, on a découvert le mode de mouvement de ceux qui sont actifs, il est aisé d'appliquer à ses connoissances les lois de la physique pour en déduire l'explication d'un grand nombre de phènomènes.

Cette manière d'assigner les fonctions mécaniques des diverses pièces qui composent un système d'organes, ou comme disent les physiologistes, un *appareil*, peut, dans quelques cas, être préférable à la méthode expérimentale, et donner des résultats plus cestains. Pour expliquer ce paradoxe, je vais citer un de ces cas.

Dans la plupart des appareils, la Nature ne s'est pas tenue au strict nécessaire, elle s'est occupée aussi de l'utile et du commode (1); elle y a introduit une sorte de luxe, une surabondance de pièces qui fait qu'une demeurant dans l'inaction ou venant à manquer, il en reste encore assez à la rigueur, pour exécuter la fonction. Ainsi l'obstruction d'un des points lacrymaux n'empêche pas les larmes de parvenir à leur destination, puisqu'il en reste un autre; ainsi presque tous les organes reçoivent des vaisseaux et des nerfs de plusieurs troncs, et la suppression de quelqu'un de ces moyens de communication n'empêche pas qu'au bout d'un certain temps, les fonctions de l'organe qui l'a éprouvée ne se rétablissent. Cette multiplicité de ressources assure, jusqu'à un certain point, l'intégrité des fonctions, contre les accidens qui menacent continuellement notre frêle machine.

Supposons que, de la permanence d'une

---

(1) *Omnia Natura aut propter id quod necessarium est, facit, aut propter id quod melius*, dit Aristote, (*Lib. I*, *de Generat. animalium*, *c.* 4).

fonction après la destruction d'une pièce de son appareil, on se pressât de conclure que cette pièce ne contribue en rien à cette fonction ; la conséquence ne seroit pas rigoureuse : cette expérience ne pourroit affoiblir à mes yeux l'opinion qu'auroit fait naître la comparaison de la structure de l'appareil avec la fonction à expliquer, et je resterois persuadé que l'organe détruit auroit pu remplacer celui qui maintenant opère seul, si ce dernier avoit manqué, ou si quelque circonstance l'avoit gêné dans son action.

Une des applications les plus intéressantes de l'anatomie, c'est de démontrer l'utilité de chaque circonstance de structure pour la conservation du corps. Quand on compare la délicatesse de ce corps avec les violences extérieures qu'il essuie sans périr, on ne peut s'empêcher de penser qu'il doit y avoir dans la disposition et dans la constitutiou des organes, des causes qui diminuent le nombre des chances malheureuses.

Pour faire sentir toutes les sortes d'avantages qui résultent de la construction des diverses parties, Galien s'est souvent

servi d'un raisonnement que quelques-uns semblent ne pas approuver (1), mais où je ne vois rien de repréhensible: il consiste à supposer une structure différente de celle qui existe réellement, et à déterminer par la pensée les résultats qui s'ensuivroient. Il est vraisemblable que ces suppositions ont été blâmées dans la crainte qu'elles ne favorisoient l'influence des opinions touchant les causes finales sur les recherches physiologiques. Mais quelle que soit l'intention éloignée de ceux qui s'en servent, il me semble qu'on auroit tort de les négliger, lorsqu'elles mettent mieux au jour l'utilité des pièces de la machine.

Dans les essais de cette espèce, on doit éviter un écueil : c'est de porter trop loin le désir de trouver une utilité physiologique à toutes les circonstances de l'organisation. Un homme presque aussi éminent par les qualités de son esprit que par celles d'un ordre plus relevé, disoit qu'il ne falloit pas demander pourquoi une chose est ainsi, lorsque, si elle étoit autrement, on pourroit

---

(1) Voyez Barthez, disc. prélim. des Elém. de la science de l'Homme.

faire la même question (1). D'après cela, nous ne serions pas fondés à demander, par exemple, pourquoi la sole, le turbot, l'huitre ne sont pas symétriques, puisque, s'ils l'étoient, on seroit tout aussi autorisé à demander pourquoi ils le sont.

Bichat me paroît s'écarter de cette règle lorsqu'il disserte longuement sur la symétrie des organes des fonctions animales, et sur l'utilité de cette symétrie pour la perfection de ces fonctions. Il ne peut pas prouver que, par la nature des choses, la symétrie soit essentiellement nécessaire dans tous les animaux, à l'exécution des fonctions de relation ; son discours ne peut donc tendre qu'à dire que, d'après le systéme adopté par la Nature dans la construction de l'Homme, les parties doubles et les moitiés symétriques des parties impaires, doivent agir semblablement pour la perfection des fonctions ; et comme, au lieu d'imiter Aristote, qui applique ce principe seulement à l'appareil de la progression, il a résolu de soutenir sa thèse pour toutes les parties où s'exécutent des fonctions de

---

(1) *Nec in eâ debet esse quæstio, ubi quidquid esset, quæstio esset, D. Aur. Aug., ep. 3.*

cet ordre ; il entasse des propositions, ou d'une évidence proverbiale, comme que deux yeux voient mieux qu'un (1) ; ou fausses, comme que les deux moitiés latérales du corps sont naturellement égales en dimensions et en force (2) ; ou hasardées, comme ce qu'il répète d'après Haller et Buffon, sur la fausseté de la voix, qu'ils attribuent à l'action inégale des deux côtés du larynx, et tout ce qu'il avance sur les dépravations de l'odorat par la sensibilité inégale des deux narines, et du goût par celle des deux moitiés de la langue ; ou enfin, tellement vagues et arbitraires, que personne ne prendra la peine d'en examiner le fondement, comme que la fausseté du jugement provient de l'inégalité d'action des hémisphères cérébraux (3). Voilà où conduisent les questions

---

(1) Une autre assertion de la même certitude, c'est que le plan où se termineroit l'hémiplégie chez une huître ne seroit pas si facile à placer que chez l'homme. De la vie et de la mort, page 15.

(2) Il est facile de prouver que la préférence universellement accordée au côté droit, est l'effet de l'inégalité primitive, et non la cause.

(3) Il est si sûr de son fait, qu'il ajoute : « si nous » pouvions loucher du cerveau comme des yeux, » c'est-à-dire, ne recevoir qu'avec un seul hémis-

oiseuses. Si l'on s'expose à perdre ses peines, ce doit être au moins en s'occupant d'un objet utile, afin que la bonne volonté serve d'excuse, et que les efforts infructueux paroissent encore dignes d'estime.

5.° Il existe une différence essentielle entre les organes du corps animal et les machines que l'art invente. Ces dernières sont mues par une impulsion étrangère, et l'exactitude de leurs mouvemens est subordonnée à la précision de leur structure. Les organes, au contraire, portent souvent leur cause motrice dans l'intimité de toute leur substance; et cette cause peut varier et changer la configuration des pièces de l'appareil, selon les besoins du moment. Si donc on déterminait les effets mécaniques d'un organe d'après sa constitution sur le cadavre, et d'après la supposition d'une cause motrice uniforme ou bornée à un point, sans avoir égard aux changemens perpétuels que l'agent caché dans toutes les molécules peut amener soit dans

---

» phère les impressions externes, n'employer qu'un » seul côté du cerveau à prendre des déterminations, » à juger, nous serions maîtres alors de nos opé- » rations intellectuelles ».

la quantité ou la direction de ses mouvemens, soit dans la forme même des parties; on obtiendroit fréquemment des résultats bien éloignés de la vérité. Il y a long-temps qu'on a fait cette remarque; mais je pense qu'il n'est pas hors de propos de la répéter, puisqu'un physiologiste étranger des plus modernes (1), a adopté, pour la circulation, une théorie entièrement fondée sur les lois de l'hydraulique, où il semble rejeter, comme impossibles, tous les faits qui pourroient l'impugner.

Les erreurs qui ont été commises à cet égard, vous font un devoir d'être circonspects, quand il faut assigner tous les modes d'action d'un appareil; de ne pas les déduire de l'anatomie seule, mais de comparer sans cesse sa structure avec les diverses circonstances de la fonction que vous entreprenez d'expliquer, afin d'apprécier les changemens que la cause motrice toujours présente a pu introduire, à tous les instans, dans le mécanisme. De cette manière vous assignez la véritable utilité de la construction des organes, les avantages d'une construction précise dans les uns, et d'une

(1) *Prochaska, Instit. Physiol.*, §. 421 *et seq.*

structure libre et lâche dans les autres, et vous recueillez en méme - temps des faits d'un autre ordre, qui vous seront d'un grand usage pour les recherches ultérieures (1).

6.° L'impatience avec laquelle nous désirons de trouver, dans les connoissances anatomiques, la raison des phénomènes à expliquer, nous fait tomber souvent dans une faute grave, qui consiste à saisir un rapport très-éloigné entre une circonstance de l'organisation, et une circonstance d'un fait physiologique, pour en faire la base d'une théorie de ce fait.

On commet la faute dont je parle, par exemple, lorsque abusant d'une idée ingénieuse de Bordeu, on veut trouver dans ce qu'on nomme les étranglemens du tissu cellulaire, la raison suffisante de cette espèce de division physiologique, qui, malgré la continuité de toutes les parties,

---

(1) Cette espèce de départ entre les effets physiquement nécessaires de la structure et de la constitution des organes, et ceux de la cause invisible cachée dans leur substance, pendant l'exercice des diverses fonctions, est l'objet du beau travail de Barthez, qui a pour titre : *Nova doctrina de functionibus corporis humani.*

semble les séparer en départemens dont chacun a ses organes liés par des rapports plus intimes (1). Ces étranglemens n'empêchent pas les communications, et les phénomènes sur lesquels on a imaginé cette division ont certainement d'autres causes que l'anatomie n'a pas découvertes.

Martine d'Edimbourg l'a commise, cette même faute, lorsque pour expliquer la succession alternative de l'inspiration et de l'expiration, il a prétendu que la position du nerf diaphragmatique l'exposoit à des retours alternatifs de liberté et de compression, qui étoient la cause des mouvemens successifs de contraction et de relâchement du diaphragme (2).

IV. Malgré le soin que les anatomistes ont mis à étudier et à décrire toutes les circonstances de l'organisation et tous les

---

(1) Les Anciens désignoient cette liaison sous le nom de *rectitudo locorum*. Ils considéroient la séparation comme formée par deux plans, dont l'un vertical diviseroit le corps en deux moitiés latérales, et dont l'autre, horizontal, le couperoit en parties supérieure et inférieure, à la hauteur du diaphragme. Voyez Vallesius, *Comment. in epid. Hippocratis*, *Lib. II*, *sect.* 3.

(2) Essais d'Edimb., T. I, Art. XII.

élémens de la constitution intime du corps, ils n'ont pas pu remonter bien haut dans la série des phénomènes ; le premier anneau de chaque chaîne leur est resté inconnu, et ils n'ont jamais su déterminer en quoi l'animal vivant diffère du cadavre. Quand ils ont voulu expliquer une fonction de mouvement, ils ont bien trouvé dans la conformation des organes et dans leurs rapports réciproques, le mécanisme qui devoit amener cet effet lorsqu'une cause motrice les mettroit en jeu ; mais cette cause leur a complètement échappé. Quand ils ont observé un phénomène de composition ou de décomposition, ils ont quelquefois pu le suivre, pas à pas, et décrire tous les degrès par lesquels la matière a passé avant de prendre sa dernière forme; mais dans ces changemens successifs, ils n'ont pu reconnoître l'action libre des affinités, ni prévoir les résultats en vertu des lois de la chimie, et il a fallu confesser qu'une cause inconnue dirigeait cette série de mutations. Dans les phénomènes de sensation, on n'a rien découvert qui rendît raison du fait ; seulement dans certains organes, on a rencontré une disposition anatomique qui favorisoit l'accès des corps extérieurs aux sur-

faces par lesquelles se fait la perception. De plus, on a scrupuleusement examiné bien des parties dont les fonctions étoient connues par le sens intime, par l'observation de l'Homme vivant ou par les traces que ces fonctions laissent sur le cadavre; mais il a été impossible d'apercevoir le moindre rapport entre ces úsages et les propriétes physiques constatées dans les organes.

En un mot, la dissection du corps nous a fait voir les lieux où s'exécutent un grand nombre des phénomènes de la vie; mais elle ne nous a donné aucune lumière sur les causes essentielles de ces phénomènes (1), et la stagnation où nos connoissances à cet égard restent depuis long-temps, malgré

---

(1) C'est ce que Fernel me paroît avoir déclaré, quand il a dit : *ut ad Historiæ fidem Geographia, sic ad rem medicam corporis humani descriptio pernoscenda. Physiol, Lib. I, perorat.* Je ne réponds pas que Riolan ait entendu le vrai sens de ce passage. *Anthrop., Lib. I, c.* 1. Le chirurgien Mery exprimoit la même vérité, quand il disoit, à sa manière : *nous autres anatomistes, qui poursuivons les parties du corps jusqu'aux dernières molécules, nous ressemblons aux crocheteurs de Paris, qui connoissent parfaitement toutes les rues de cette ville, mais qui ignorent ce qui se passe dans l'intérieur des maisons.* Voy. Fontenelle, Eloges.

les progrès de l'anatomie, suffit pour nous ôter toute espérance.

Ce n'est pas tout : les divers actes simultanés ou successifs qui composent une grande fonction sont liés et coordonnés ; il en est de même des grandes fonctions entr'elles : or, il est impossible de trouver dans la disposition et dans les rapports anatomiques des organes la raison suffisante de cette merveilleuse harmonie, de cette individualité physiologique. Aussi les Médecins ont-ils toujours admiré la justesse de la comparaison que Galien fait du corps animal avec la forge de Vulcain, où selon la fiction d'Homère, tous les instrumens pénétrés d'une vertu divine, se mouvoient d'eux-mêmes, dans l'ordre et avec le degré de force convenable à leur usage actuel (1).

Si l'on y pense bien, on sentira que notre découragement au sujet des services qu'on peut attendre de l'anatomie, n'est pas fondé seulement sur l'expérience, mais encore sur le défaut de rapport (j'ai presque dit l'incompatibilité) entre les phénomènes vitaux et les propriétés que nos sens bornés peuvent découvrir dans la matière.

---

(1) *De usu partium*, *Lib. IV*, c. 2.

Aussi dès l'origine de la médecine et avant d'avoir épuisé les ressources de l'anatomie, on admit, pour les corps vivans, des principes d'action différens de ceux qui s'aperçoivent dans la matière brute. Cette manière de voir en passant chez le peuple a pu être la source de cette foule de Divinités que l'Antiquité préposa à la conservation et aux fonctions des organes ; telles sont la Déesse Ossilago, chargée de former et d'endurcir les os ; la Déesse Carna, qui entretenoit dans leur ordre naturel les viscères importans, sur-tout le foie et le cœur ; la Déesse Mena, qui régloit les évacuations périodiques des femmes ; la Déesse Prosa, qui dirigeoit convenablement la tête de l'enfant au moment de sa naissance (1). Les Médecins se garantirent sans doute de ces extravagances ; mais ils conservèrent toujours la tradition d'une cause spéciale de la vie : malgré la diversité du langage, les noms d'*impetum faciens*, de Nature, d'Ame sensitive, d'Archée, d'Esprit, rappeloient toujours cette idée ; cependant ni les Médecins anciens, ni ceux du moyen âge, n'eurent

---

(2) *Lil. Greg. Gyraldus, de Deis gentium, Syntagm. I. Dei miscellanei.*

jamais une doctrine arrêtée et complète, et ils associèrent constamment à cette opinion les hypothèses puisées dans la philosophie du temps.

Il fut une époque où les Philosophes crurent devoir bannir tous les principes d'action qui ne se trouvoient pas dans la matière brute. On érigea en règle, que lorsque l'explication des phénomènes ne pouvoit pas être déduite de leur observation immédiate, il falloit avoir recours à des suppositions de causes connues, combinées de telle sorte qu'elles dussent amener des effets analogues à ceux qu'on devoit expliquer. Pourvu que les hypothèses ne fussent pas tout à fait gratuites, mais qu'elles eussent un air de vraisemblance fondé sur quelque circonstance physique, et qu'elles rendissent raison des principaux faits, on recevoit cette doctrine comme constante, et s'il survenoit un fait qui y fût opposé, on y paroît en la modifiant par une nouvelle hypothèse.

Cette méthode de philosopher, accréditée sur-tout par Descartes, s'empara de la Physiologie : les hypothèses furent prises de la physique et de la chimie, et rendues vraisemblables par une anatomie phantastique,

Mais il se trouva toujours quelques praticiens austères qui professèrent peu d'estime pour une science futile, sans cesse en opposition avec des milliers de faits, ignorés des spéculatifs qui l'avaient créée. C'est alors qu'elle fut flétrie du nom de *Roman de la médecine*. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que beaucoup de Médecins qui adoptèrent les théories à la mode, restèrent fidèles à la pratique d'Hippocrate. Grâces à l'inconséquence de l'esprit humain, on apprenoit des doctrines vaines, pour lesquelles on devenoit fanatique, mais dont on se seroit bien gardé de suivre les principes au lit des malades. Ainsi ceux même qui étoient les plus chauds partisans des hypothèses mécaniques, confirmoient par leur conduite et par leurs observations médicales l'idée qui les combattoit.

Enfin, peu à peu l'on vit prédominer le nombre des Médecins qui sentirent la nécessité de reconnoître des principes d'action, différens de ceux qui suffisent pour ordonner les phénomènes de la matière morte. Mais ils furent loin de s'accorder sur leur nature. Au milieu de la diversité des opinions, deux sentimens sur-tout firent for-

tune : celui de Stahl, qui regardoit l'Etre pensant comme le principe moteur, sensitif, individuel et ordonnateur, et comme la cause efficiente de tout ce qui se passe dans le corps; et celui de Pacchioni et de Baglivi, qui admirent dans le solide vivant une force motrice inhérente. Haller donna une nouvelle face à ce dernier par ses expériences multipliées sur l'irritabilité et sur la sensibilité, deux propriétés ou principes d'action dont il fit la base de sa Physiologie.

Mais le Stahlianisme fut vivement attaqué par les défenseurs du solide vivant; l'attribution des fonctions corporelles à l'Ame parut trop hypothétique. Elle révolte, en effet, le sens intime : personne ne veut croire qu'il fasse tant de choses à son insçu.

D'un autre côté, les principes d'action admis par les premiers solidistes étoient insuffisans. Pour qu'ils pussent faire face à tous les phénomènes; on complétoit les théories en recourant à des hypothèses dont les bons esprits ne s'accommodoient pas mieux que des anciennes.

Enfin Bordeu se mocqua avec tant d'esprit des doctrines hypothétiques pures et mixtes, et Barthez enseigna une autre philosophie avec tant d'autorité, que les Médecins ont

généralement senti la nécessité de renoncer aux suppositions gratuites (1) et de reconnoître un plus grand nombre de faits *primitifs* propres aux corps vivans.

V. Aujourd'hui aucun Médecin ne refuse

---

(1) Je ne suis pas peut-être tout à fait exact. On voit de temps en temps quelques théories qui se ressentent des anciennes habitudes. M Prochaska, par exemple, a grand penchant à croire que la vie animale n'est qu'une combustîon. Sa grande raison; la voici : *vita animalis cum flammâ id commune habet, quod ad sustentandam vitam eademque ad flammam alendam, aeris conditio requiratur. Inst. Physiol. hum.*, (§. 149). Il trouve aussi fort vraisemblable que la succession alternative des appétits et de la satiété (quand ils ont été satisfaits), *in mirâ electricitatis positivæ et negativæ dictæ, aut vis attractivæ et repulsivæ vicissitudine consistere*, (§. 205).

M. Girtanner a imaginé de nos jours une théorie hypothétique de la contraction musculaire. Il fait dépendre ce phénomène de la combinaison de l'hydrogène, du carbone, de l'azote et des autres substances combustibles qui se trouvent dans le corps charnu du muscle, avec l'oxigène qu'apporte le sang des artères; combinaison qui est déterminée par un courant nerveux..... Il seroit à désirer que des Auteurs estimables n'employassent pas l'ascendant de leurs talens et de leur réputation à mettre en crédit de pareilles imaginations.

de regarder comme une règle incontestable que, puisqu'il se passe dans le corps vivant des phénomènes qui ne ressemblent point à ceux que nous présente la matière brute, ils doivent être considérés comme l'effet de principes d'action particuliers à ce corps, principes qu'il faut désigner par des noms qui rappellent leurs effets sensibles.

Il ne faut pas s'attendre à trouver la même uniformité de sentiment sur la question de l'origine de ces principes ou forces. Comme les élémens du corps une fois séparés, sont de la matière brute, les propriétés que leur réunion possède dans le système vivant, semblent ne pouvoir leur venir que de leur organisation, c'est-à-dire, de leur arrangement; ou de l'addition d'une substance inconnue douée de ces forces. Beaucoup de Physiologistes adoptent l'une ou l'autre de ces opinions et prétendent la convertir en vérité démontrée : de là des disputes interminables.

Nous n'avons pas les données nécessaires pour nous décider. Si, d'une part, il est contraire à la bonne manière de philosopher, de supposer l'existence d'un être substantiel, et de faire, de cette suppo-

sition, la base d'une doctrine, de l'autre, nous sommes obligés d'établir une certaine relation entre nos idées : or il n'y en a point entre ce que nous connoissons de la matière et l'idée que nous avons de la sensation, de la génération, de l'individualité d'un Être, etc. Si l'arrangement de la matière peut produire de tels effets, le mode de cet arrangement passe nos conceptions, ou la matière a des propriétés que nos sens ne peuvent saisir et dont l'organisation développe les effets : quoi qu'il en soit, il reste toujours un intervalle immense entre la notion que nous avons des propriétés générales des corps, et les phénomènes de la vie. Prendre un parti ne me paroît donc pas conforme aux règles de la prudence, et je sens de la méfiance pour quiconque a le ton affirmatif sur cette question.

Heureusement nous pouvons rester en suspens. L'admission d'une force est une abstraction qui ne préjuge rien sur sa nature ni sur son origine. Ce qui nous intéresse, ce sont les effets. Or la certitude de ces effets et des conséquences qu'on en tirera dépend de la manière dont on constatera les uns et dont on déduira les autres, et

non de l'opinion qu'on peut avoir sur la source des principes d'action.

VI. Uue autre règle sur laquelle tout le monde est d'accord, c'est que le nombre de ces principes doit être égal à celui des ordres de faits, et que les ordres eux-mêmes doivent être établis sur les différences essentielles de ces faits; mais il s'en faut bien qu'il y ait la même unanimité, quand on en vient à l'application.

Barthez reprochoit aux Anciens d'avoir trop multiplié les facultés ou principes d'action; mais il pensoit que les modernes tomboient dans l'excès opposé. Il est impossible de n'être pas de son avis, en voyant les ouvrages qui ont été publiés depuis quelques années, en France, sur la Physiologie.

La sensibilité de conscience, la sensibilité locale, la force motrice volontaire et involontaire; et le ton vital des solides, voilà les principes auxquels on prétend tout ramener. Examinez, vous dit un » Auteur moderne, tous les phénomènes » physiologiques, et tous ceux des mala- » dies, vous verrez qu'il n'en est aucun » qui ne puisse en dernier résultat, se rap- » porter à une des propriétés dont je viens

» de parler » (1) : et ce sont celles que j'ai désignées moi-même sous les noms anciens. Il y a trop à dire contre cette assertion, pour que je ne m'y arrête pas un instant.

Pourquoi avons-nous reconnu la nécessité d'admettre des principes d'action particuliers aux corps vivans, principes qui se combinent avec les propriétés générales de la matière pour produire les phénomènes que nous observons dans ces corps ? C'est, premièrement, pour nous dispenser d'avoir recours aux explications hypothétiques ; secondement, pour mettre une relation entre les idées que nous avons des effets et celles que nous nous faisons des causes. Or si nous diminuons trop le nombre des principes d'action, il arrive qu'il n'y a plus de relation entre un grand nombre d'effets et les causes auxquelles on les attribue, et que, pour en etablir une, on est obligé de recourir à l'hypothèse.

Quelques exemples rendront ceci plus sensible. Un des phénomènes de la vie est qu'un corps éminemment corruptible par sa

(1) Bichat, Anat. génèr. considérations générales, pag. *xiv*.

constitution, se maintient à l'abri de la décomposition chimique, au milieu des agens destructeurs qui l'environnent (1). Stahl considéroit cet effet de la vie comme le plus étroitement lié à sa cause, comme celui qui en attestoit encore la présence, lorsque tous les autres avoient disparu. Je demande quel rapport l'esprit peut apercevoir entre ce phénomène et la contractilité ou la sensibilité.

Comment ces propriétés rendront-elles raison de la formation du fœtus ? Est-il possible de ne voir, dans l'opération qui en assemble les matériaux, les organise, en fait un être semblable à ceux dont il provient, que l'effet de diverses contractions ?

---

(1) M. Soemmerring attribue l'incorruptibilité du corps à un fluide nerveux qu'il revêt de toutes les propriétés nécessaires pour rendre raison de plusieurs effets vitaux, comme d'engendrer la moëlle nerveuse, de vivifier toutes les parties, etc. (*Mém. sur la résorption de l'humeur contenue dans la substance des nerfs*). Mais puisqu'il faut accorder à ce fluide tant de propriétés purement vitales, que gagne-t-on à son admission ? On est toujours forcé d'en venir à reconnoître des principes d'action particuliers aux corps vivans, et on embarrasse la doctrine d'une hypothèse gratuite.

J'en dis autant de l'élaboration des matières contagieuses. Je ne puis rien voir de commun entre leur fabrication et le simple mouvement ou les sensations. Les sécrétions et la nutrition me paroissent dans le même cas, et on l'a bien senti, puisqu'on a eu recours à l'hypothèse pour les expliquer : on a supposé dans les parties une sensibilité élective qui les rendoit propres à attirer telle molécule plutôt qu'une autre, sans songer qu'on n'expliquoit pas comment cette molécule avoit été élaborée de manière à se trouver en rapport avec cette sensibilité; que les élémens organiques des parties ne leur sont pas présentés tous formés, que chacune prépare les siens ; qu'enfin cette sensibilité ne rend pas raison de la régularité et de la constance des formes, malgré l'abord continuel des sucs alibiles.

Je ne crois donc pas que les principes d'action (ou les propriétés vitales) admis exclusivement par un grand nombre de physiologistes modernes, puissent suffire à la *classification* de tous les faits. Je trouve un avantage à en augmenter le nombre, et je n'y vois point d'inconvénient. Il me paroît même que s'il est de notre nature de

donner toujours dans quelques excès, il vaut mieux trop multiplier les classes que de tomber dans le défaut contraire. Ne pas remonter jusqu'à la cause commune de deux ou trois ordres de faits, c'est rester en deçà de la vérité; mais réunir, sans des raisons suffisantes, des ordres distincts, c'est risquer de tomber dans une erreur. Or, en médecine, comme le précepte de ne pas faire du mal est beaucoup plus absolu que celui de faire du bien, nous sommes plus tenus d'éviter l'erreur que de trouver la vérité.

VII. Il s'agit donc maintenant de procéder à l'étude des phénomènes purement vitaux ou *hyperorganiques* (1) qui se passent dans l'intérieur des organes, et de les rapporter à des facultés ou propriétés particulières. Les lois de chaque propriété se déduiront des faits qui lui seront attribués. L'esprit pourra saisir ensuite plus commodement ces phénomènes, et suivre leurs combinaisons, leur filiation et leur association avec les effets mécaniques de la struc-

(1) Je crois que cette expression a été employée d'abord par Grimaud; Dumas l'a adoptée.

ture des parties, pour établir la théorie des fonctions.

Il faut considérer les phénomènes de chaque organe sous trois points de vue principaux :

1.° En tant qu'ils constituent sa manière de vivre particulière, et indépendamment de toute relation avec le tout ; c'est là ce que Galien appelle les *fonctions privées* de cet organe, et ce que Bordeu a rendu célèbre sous le nom de *vie propre* d'une partie.

2.° En tant qu'ils se rapportent au service du système entier ; et qu'ils sont comme le tribut d'utilité payé par chaque partie au corps dont elle est membre ; c'est ce que Galien nomme les *fonctions publiques*.

3.° En tant qu'ils découvrent entre des organes distincts un lien secret (inexplicable par les rapports physiques) qui les unit et établit entr'eux une communauté ou une alternative d'affections, lien qui est connu sous le nom de sympathie.

L'étude des fonctions privées est une des bases sur lesquelles repose la détermination des principes d'action propres au corps vivant, ou l'analyse des forces vitales. La connoissance des fonctions publiques est

proprement ce que les Anciens nommoient la doctrine de *l'usage des parties.*

Comme dans les recherches sur ces divers phénomènes, il faut, entre les voies également sûres, suivre la plus courte, nous nous arrêterons un moment à examiner une question dont la solution peut influer sur notre choix.

VIII. Quelques physiologistes de ces derniers temps ont voulu que l'on considérât les propriétés vitales comme inhérentes aux parties similaires, en vertu de *l'arrangement organique de leurs molécules* (1); ils ont dit que chaque tissu réunit *à des degrés différens, plus ou moins des quatre propriétés* dont j'ai parlé plus haut, et *vit par conséquent avec plus ou moins d'énergie* (2); *que la plupart des organes n'étant que des composés de tissus simples, l'idée des forces vitales de ces organes*, ou comme parloit Bordeu, *de leur vie propre, ne peut s'appliquer qu'à ces tissus simples* (3). Ceci n'est pas une conjecture hasardée,

---

(1) Bichat, Anat. génér., considérat. génér., pag. *lxxix.*

(2) *Ibid.*, pag. *lxxxiij.*

(3) *Ibid.*

c'est une assertion qui fait la base de la Physiologie et de la Pathologie de ces Auteurs, et ils prononcent expressément, que si vous voulez connoître les *propriétés et la vie d'un organe*, il faut *absolument* le décomposer en ses tissus simples (1).

Cette manière de voir me paroît sujette à de grandes difficultés. J'en vais présenter quelques-unes, qui pour être comprises, n'ont pas besoin d'un grand nombre de connoissances de détail.

1.° Le premier principe de cette doctrine est une assertion arbitraire et sans preuves. Sur quel fondement peut-on avancer que les tissus simples possèdent une vie qu'ils ne tiennent que d'eux-mêmes ; que des nerfs, des fibres musculaires, du tissu cellulaire, des os, vivent indépendamment du corps auquel ils appartiennent ? Si l'on vouloit soutenir que la vie appartient au système entier; que celle des organes en est une émanation, qu'ils en jouissent en tant qu'ils font partie du tout, que s'ils l'emportent dans leur séparation, elle ne tarde pas à les abandonner, et même long-temps avant

(1) *Ibid.*, pag *lxxxv.*

qu'il soit survenu dans l'organisation un changement capable de justifier cette perte : on auroit pour le moins autant de raison que les partisans du système que j'examine ; et si cette question reste indécise, il est toujours bien certain qu'une doctrine qui la suppose résolue, porte sur une base peu solide.

2.° Affirmer que les propriétés vitales sont inhérentes à chaque tissu *en vertu de l'arrangement organique de ses molécules*, c'est encore avancer plus qu'on ne peut prouver. L'extinction de ces propriétés peut-elle avoir lieu sans qu'il soit possible d'apercevoir le moindre changement dans l'organisation de ces tissus ? Personne n'osera répondre négativement. Peuvent-elles changer dans leur intensité, dans leurs proportions, en un temps fort court, sans qu'aucune altération sensible se montre dans l'arrangement organique ? Bichat lui-même a reconnu l'affirmative, puisqu'il en fait le fondement de sa distinction des forces physiques et des forces vitales (1). On dira peut-être qu'il s'opère

(1) *Ibid.*, pag. *liij*.

alors dans l'organisation des changemens qui sont inappréciables ; mais soutenir l'existence de tels changemens, c'est ériger son opinion en principe, ce qui n'est pas permis.

3.° Si la vie d'un organe composé n'est formée que de la combinaison des propriétés vitales des tissus élémentaires qui entrent dans sa constitution, il s'ensuit que lorsque ces tissus sont bien connus sous le rapport physiologique, on peut prévoir d'avance tous les actes vitaux qui se passeront dans cet organe. Faisons-en l'expérience; et supposant que nous ignorons les phénomènes vitaux qui se passent dans l'estomac, dans les poumons, dans le cœur, tâchons de les trouver à l'aide de la connoissance de leurs tissus respectifs. Qui osera croire que cette physiologie faite *à priori*, puisse avoir quelque ressemblance avec la vraie Physiologie? que nous ayons des moyens pour assigner d'avance les phénomènes des organes composés, ou même pour prévoir la différence qui se trouve entre l'estomac et la vessie, la parotide et la mamelle, le foie et le rein ? Or si la Physiologie des tissus ne m'apprend pas cela, et ne me dispense pas d'étudier immé-

diatement les phénomènes de l'organe entier, à quoi est-elle bonne ?

4.° Bichat a senti l'objection; il a voulu l'éluder en disant que *quand nous étudions une fonction*, c'est-à-dire, l'usage d'une partie, *il faut considérer d'une manière générale l'organe composé qui l'exécute*; mais que *quand vous voulez connoître les propriétés et la vie de cet organe, il faut absolument le décomposer.* Je réponds à cela, d'abord, que la distinction de la fonction et de la vie propre d'un organe a bien un sens dans la doctrine d'Hippocrate, dans celle de Galien, et même dans celle de Bordeu, mais qu'elle ne me semble en avoir aucun dans celle des solidistes dont je parle. Je réponds, en second lieu, que si l'on admet une fois cette distinction, on ôte à la Physiologie des tissus toute la certitude dont on la gratifioit. Car si l'on convient que l'organe composé peut recevoir uue aptitude à remplir uue fonction quelconque, d'uue autre source que de sa texture organique, il est hors de doute que cette aptitude change la vie propre qui, selon la théorie dont il s'agit, devoit résulter uniquement de la combinaison des tissus élémentaires. Un exemple rendra

ceci plus clair. Vous prétendez que les propriétés vitales des mamelles dans l'état de repos peuvent être déterminées d'après leur analyse anatomique : je l'accorde pour un moment : mais lorsque ces parties entrent en orgasme pour la galactopoïèse, leurs propriétés vitales changent dans leurs proportions ; elles deviennent plus sensibles, plus disposées aux fluxions, aux engorgemens, aux inflammations. Voilà donc tout le système de leur vie propre altéré par l'influence de la cause qui leur donne l'aptitude à opérer une nouvelle fonction. Ainsi dans la supposition même la plus favorable aux Auteurs que je combats, la connoissance de la vie propre d'un organe chargé d'une fonction publique ne pourroit pas résulter de l'étude de ses élémens anatomiques, puisque cette vie est modifiée par une cause étrangère à son organisation. Mais je n'ai garde de convenir que ces fonctions soient la seule cause qui fasse changer la proportion des forces vitales dans un organe qui reste anatomiquement le même.

La conséquence de tout cela est que, pour connoître les phénomènes vitaux d'un organe, il ne me suffit pas d'en pouvoir

rapporter les élémens aux diverses classes de parties similaires, que cette méthode de composition ne fournit que des notions peu sûres et incomplètes, et que rien ne peut me dispenser d'une étude directe de l'organe pris dans sa totalité, et toujours considéré comme partie d'un système vivant, qui exerce une influence perpétuelle sur les pièces qui le composent.

IX. Occupons-nous maintenant des moyens d'investigation dont on peut se servir pour aller à la découverte des phénomènes vitaux qui se passent dans les organes.

Un des hommes qui ont obtenu le plus de célébrité dans la Physiologie, Haller en a consacré trois par son exemple; et comme ce sont les seuls dont il fasse mention à la tête d'un ouvrage où il se proposoit d'établir les fondemens les plus solides de la science (1), on peut croire qu'il les regardoit, sinon comme les seuls légitimes, au moins comme surpassant de beaucoup tous les autres par l'abondance, la certitude et l'utilité de leurs résultats.

1.° Un de ces moyens est l'anatomie

---

(1) *Elem. Physiol.*, *in Præfat.*

pratique ou pathologique. Il la propose pour les recherches relatives à l'usage des parties. Supposons, dit-il, qu'une fonction déterminée soit attribuée à un tel organe, et que vous cherchez à vous assurer si cette opinion est fondée, vous ne trouverez pas de moyen plus certain que l'exploration des cadavres où cet organe est sensiblement vicié. Si tandis qu'il étoit malade, la fonction s'exerçoit naturellement, on ne peut pas évidemment lui attribuer cet usage. Dans le cas contraire, il est très vraisemblable que l'organe remplissoit les fonctions qui ont été abolies ou altérées depuis sa maladie.

2.° Le second moyen est l'anatomie des animaux. C'est pour le même genre de fonctions que Haller en vante l'utilité. J'éprouve tous les jours, dit-il, qu'on ne peut porter un jugement sain sur l'usage de la plupart des organes du corps humain, si l'on ne connoît la structure des organes correspondans chez les quadrupèdes, chez les oiseaux, souvent même chez les insectes.

3.° Enfin, le troisième est l'ouverture des animaux vivans, soit pour y contempler sans obstacle les mouvemens spontanés des parties, dans la connoissance desquels

Haller fait consister toute la Physiologie (1), soit pour soumettre les organes à des expériences dont les résultats lui paroissent avoir plus avancé la science de l'Homme que tous les autres moyens ensemble.

Je m'étonne de ne point voir sur cette liste un moyen d'investigation qui ne le cède à aucun autre, disons mieux, qui mérite le pas sur tous, à cause du nombre, de la certitude et de l'importance de ses résultats : je veux parler de la Pathologie, ou de l'histoire des faits observés sur l'homme malade. Haller s'en est pourtant servi assez souvent ; mais, si l'on en reconnoît l'utilité, pourquoi ne pas lui donner son rang ?

Les secours qu'on en peut tirer n'ont pas été méconnus par Barthez. « Les faits re-
» latifs à l'histoire des maladies ou à la
» pratique de la médecine, dit-il, sont de
» la plus grande importance pour former
» de justes idées sur l'économie de la santé,
» Hippocrate a vu avec génie, que la nature
» humaine ne peut se manifester parfaite-

---

(1) *Physiologia est enarratio motuum quibus animata machina agitatur.* Ailleurs il dit : *in motu animati corporis interno et externo tota Physiologia versatur.*

» ment par aucune de ses faces, qu'à celui » qui possède le système entier des con- » noissances de l'art de guérir (1) ».

Malgré une déclaration aussi expresse, presque tous les physiologistes modernes ont gardé le même silence que Haller sur ce moyen d'investigation. Ceux qui connoissent le bon esprit que M. Sœmmerring a porté dans l'exposition des vérités physiologiques, s'imaginent bien qu'il est compris dans l'exception; mais il parle de l'usage qu'il a fait de la Pathologie en homme qui pense avoir besoin de se justifier (2). M. Prochaska fait encore mention de ce moyen, mais sans laisser entrevoir quel est le degré

---

(1) » *Censeo verò quòd de naturâ (Hominis) « manifestum quiddam cognoscere non aliunde » possibile fuit, quàm ex arte medicâ : quod quidem » facile erit penitùs nosse, si quis ipsam artem « medicam universam probè complexus fuerit* ». *De priscâ medic.*

(2) *Morbidas partium mutationes sicco pede* PRÆTERIRE NON POTUIT, *partim quòd in medicorum gratiam liber conscriptus est, partim quòd solidam et perfectam cognitionem legum, vis et veræ naturæ nostri corporis, sæpiùs declinationes morbidæ demùm perficiunt.* De corp. hum. fabr. in præfat.

d'estime qu'il lui accorde, et la manière dont il s'exprime laisse douter s'il le croit aussi nécessaire que la chimie et la botanique (1).

Il est pour vous du plus grand intérêt d'examiner sérieusement les divers moyens d'investigation, afin de proportionner votre confiance au nombre et à l'importance des services que chacun peut vous rendre. Cet examen peut se faire selon deux méthodes; l'une consiste à présumer les services d'après la nature de chaque moyen; l'autre à discuter la valeur des faits et des principes dont la science lui est redevable. La première est évidemment la seule dont il me soit permis ici de faire un essai.

---

(1) *Multarum scientiarum notitia requiritur, quas inter.... mechanica, hydrolica, tum chemia, botania, anatomia, zootomia, et ipsa pathologia præcipuum locum occupant.* § 3. M. Fodéré a textuellement donné la préférence à ce moyen sur les autres. Il dit, dans l'Introduction de sa Physiologie Positive (pag. *xxxiv*) : « Afin de connoître, d'une « manière plus positive, les vrais rapports et les « usages des parties, que ni l'Anatomie, ni les expé- « riences sur les animaux vivans, ne sauroient déter- « miner à fond, je me suis attaché à faire une com- « paraison suivie des organes de l'Homme malade « avec ceux de l'Homme sain ».

X. Haller semble trop limiter l'emploi de l'Anatomie pathologique, quand il n'en montre l'utilité que sous un seul point de vue ; il est facile en effet de juger qu'elle ne se borne pas à éclairer la doctrine de l'usage des parties.

1.° Et d'abord, c'est l'ouverture des cadavres qui nous a appris que la mort spontanée peut arriver sans aucune altération dans l'organisation sensible, et qui nous a montré l'impossibilité de prouver cette opinion, qui compte néanmoins encore quelques partisans, savoir, que la vie dépend *immédiatement* et par une *nécessité physique*, de l'intégrité et d'une certaine disposition des organes, de sorte que la mort ne puisse atteindre un corps où ces conditions subsisteront.

2.° L'analyse des facultés vitales peut être perfectionnée par l'histoire des faits tirés de la même source. Ces facultés excessivement exaltées, affoiblies ou dépravées, altèrent l'organisation. Les traces que les viciations laissent sur le cadavre nous apprennent ce qui a dû se passer quand il jouissoit de la vie.

Nous avons appris de cette manière que diverses parties habituellement insensibles,

acquièrent, dans certains cas, un haut degré de sensibilité, puisque, après des douleurs vives, le siége de la maladie s'est trouvé dans des os, dans des cartilages, dans des ligamens qui, chez des sujets sains, ne semblent pas susceptibles de sensations de conscience; que d'autres parties où l'on ne peut apercevoir aucun mouvement intestin, avoient dû cependant, pour subir l'altération qu'on y découvre, opérer spontanément des contractions ou des dilatations de leur substance, des oscillations fluxionnaires, etc.

Les recherches de ce genre serviront dans la suite à déterminer jusqu'à quel point l'organisation que nous voyons dans une partie, est nécessaire à l'exercice des actes qui lui sont propres; elles nous feront connoître si cette partie peut continuer de les exécuter, si elle peut continuer de sentir, de se mouvoir, de se nourrir selon l'ancien mode, malgré de profonds changemens survenus à sa constitution. Parmi les faits qui intéressent ce point de doctrine, nous rappellerons une observation précieuse de M. Corvisart. Ce médecin a vu que lorsque les muscles se convertissent en tissu grais-

seux, ils ne perdent pas toute leur faculté contractile (1).

Les extispices doivent fournir à la science les principaux matériaux pour l'histoire de la force qui préside à la conservation de l'organisation. Les faits que vous connoîtrez par là vous feront sentir l'impossibilité de tout rapporter à des vices de la sensibilité et de la contractilité. Des organes flétris, atrophiés, indépendamment de toute affection des facultés sensitive et motrice; le sang détruit, *annihilé*, et les vaisseaux sanguins absolument vides; des parties dont la substance naturelle est transformée en une autre tout à fait différente; de véritables tissus organiques nouvellement formés, et en tout semblables à ceux qui existent dans le corps depuis son organisation primitive; ces observations vous mettront à portée d'apprécier ces théories hypothétiques, où, pour avoir le mérite de n'admettre qu'un petit nombre de forces

---

(1) Malad. du cœur, pag. 183. On sent que cette question s'applique seulement aux cas où le changement d'organisation n'est pas un obstacle mécanique à l'exercice des actes. Ainsi, je sais bien qu'un muscle ossifié ne peut pas se contracter.

on ne considère qu'une partie des phénomènes à expliquer.

3.° En souscrivant à ce qu'on a dit de l'utilité de l'anatomie pathologique pour la recherche des fonctions publiques des organes, je ne dois pas négliger de vous avertir d'une erreur où elle peut induire ceux qui voudroient lui accorder une confiance exclusive, et se passer du secours des autres moyens d'investigation.

Il y auroit quelquefois du danger à nier qu'un organe contribue à une telle fonction, parce qu'on a vu cette fonction s'exercer pendant la maladie de l'organe ; car les extispices nous apprennent que souvent le défaut d'un organe est réparé par l'accroissement de l'action d'un autre, ou par d'autres procédés naturels qui nous sont inconnus. Faudroit-il dire que le cœur n'a point de part à la circulation du sang, parce qu'on l'a souvent trouvé dans un état de désorganisation tel, que tout mouvement de sa part devoit, depuis long-temps, être impossible ?

Les observations d'anatomie pathologique doivent servir de moyen d'épreuve pour ces théories qui font dépendre nécessairement la vie de l'action de telle partie, dont elles

supposent l'intégrité absolument indispensable. On sent combien elles deviendroient précaires, si l'ouverture des cadavres nous prouvoit qu'il n'y a pas un organe dans le corps humain, dont l'altération la plus profonde n'ait pu coexister avec la vie, pourvu que cette viciation se soit introduite lentement et par des degrés insensibles.

4.° L'histoire des sympathies n'a, sans contredit, rien de plus curieux que les faits dont elle est redevable à ce moyen. Il est souvent arrivé qu'on a découvert, bien loin du lieu où les symptômes avoient eu leur siége et vers lequel on avoit dirigé les remèdes, la cause organique des maux auxquels le malade a succombé.

5.° Mais un des services les plus importans, et qui intéressent le plus la médecine-pratique, c'est de nous apprendre à distinguer les effets nécessaires d'un vice organique d'avec ses effets contingens; de nous faire voir que des accidens regardés vulgairement comme les *suites inséparables* de ce vice, tiennent à un véritable élément pathologique que cette lésion *provoque*, mais qui peut s'évanouir malgré qu'elle persiste, puisque souvent il est intermittent quoiqu'elle soit permanente; que, par

conséquent, on ne doit pas désespérer d'être utile à un malade atteint de palpitations, d'épilepsie ou de toute autre maladie occasionnée par un vice organique, lors même que l'Art seroit impuissant contre ce vice (1).

---

(1) Dans les notes manuelles dont Barthez se servoit pour ses leçons de Physiologie, je trouve le passage suivant (première leçon) : « l'anatomie-pra-« tique peut être utile même en découvrant que les » lésions et les symptômes peuvent n'avoir point de » rapports constans. Il est plusieurs cas où les dissec-» tions ne découvrent point même les derniers effets » des causes morbifiques (Rivière, Valsalva). Les dis-» sections ne peuvent présumer des désordres semblables » à la suite de maladies toute différentes. (Morgagny, » Thyerry). Enfin, l'anatomie-pratique a découvert » quelquefois des corruptions très-graves d'organes, » dans des sujets qui avoient péri de mort violente, » et qui n'avoient ressenti aucun des symptômes » patognomoniques de ces lésions. Elle a souvent » éclairé, même en mourant qu'il n'y avoit point » de vice organique, dans des cas où tous les symp-» tômes en faisoient présumer un (comme dans » beaucoup de maladies inflammatoires qui avoient » été incomplètes). Elle a montré réciproquement » que des vices organiques très-graves (comme ceux » du cœur et des gros vaisseaux), peuvent ne point » produire d'une manière constante des symptômes » qui semblent en dépendre nécessairement, mais » affecter seulement par intervalles le Principe Vital ».

6.° Il y a une autre vérité physiologique dont nous sommes redevables aux dissections, et qui me paroît féconde en résultats pratiques : c'est que les organes se communiquent leurs affections, non-seulement par la continuité des tissus qui les forment, ce qui ne surprend nullement, mais encore par la simple contiguité d'une surface malade avec une surface saine. L'épiploon enflammé cause souvent une vraie phlogose à tous les points du cylindre intestinal avec lesquels il est en contact; l'inflammation des organes renfermés dans une hernie ne tarde guères à être suivie de celle du sac; une plaie à l'intestin détermine une inflammation dans la partie du péritoine que touchent les lèvres de cette plaie, et l'adhésion de l'intestin blessé avec la paroi abdominale en est promptement la suite. Je vous fais remarquer ces faits, parce que la communication des affections au moyen de la contiguité, justifie une pratique dont, au reste, on a de tout temps reconnu l'utilité; je veux parler de l'application des topiques sur les parois des cavités dont les organes intérieurs sont affectés, faite au point qui répond à l'affection.

XI. L'anatomie des monstres doit être

considérée comme une section de l'anatomie pathologique, puisque les êtres dont elle s'occupe, sont malades par rapport à l'espèce. Elle me paroît encore propre à répandre du jour sur plusieurs points de Physiologie.

Je ne dirai rien des monstres par excès, dont l'étude est pourtant d'un grand intérêt pour l'établissement de plusieurs vérités spéculatives, je vous ferai seulement remarquer les argumens que fournit l'anatomie des monstres par défaut contre l'opinion de ceux qui assignent irrévocablement à chaque organe une telle fonction, qu'ils prétendent être la suite *nécessaire* et *exclusive* de sa constitution physique, et pour l'exécution de laquelle nul autre, suivant eux, ne peut le remplacer.

Si l'on me dit que la distribution de la matière alibile dans toutes les parties du corps, ne peut se faire qu'au moyen du mouvement circulatoire du sang, et que ce mouvement lui-même ne peut s'opérer que par l'impulsion du cœur (1); j'opposerai à ces assertions l'anatomie des fœtus qui se

---

(1) Bichat en plusieurs endroits, particulièrement dans l'Anatomie descript., art. du cerveau

sont formés et ont pris de l'accroissement quoiqu'ils fussent privés de ce viscère (1).

Si l'on prétend que la moëlle épinière est l'organe d'où découle exclusivement la puissance vitale, que la vie, dans les diverses parties du corps, n'est que le résultat de son influence directe par les nerfs, et de son influence indirecte par les vaisseaux sanguins, dont le premier mobile est sous la dépendance de la moëlle ; l'anatomie des monstres me fournira une objection qui fera évanouir le prestige des expériences les plus ingénieuses : des fœtus se sont développés, , et ils étoient dépourvus de moëlle épinière. Donc la nutrition et l'accroissement peuvent s'opérer et par conséquent la vie exister dans un animal, sans l'organe qu'on en veut regarder comme la source. Que répondra-t-on ? Que ces faits sont extrêmement rares ? L'objection est aussi forte, quand de tous ceux

---

(1) Entre autres faits de cette nature, voyez une observation d'Ant. Everard, rapportée dans l'Appendix que Blasius a mis à la suite du Traité *de Monstrts* de Liceti, et celle que Camper a faite sur un veau monstrueux, qu'il conservoit dans son cabinet ; *Réponse à la question de la Société Batave*, etc.

qui ont été rapportés (1) on n'en admettroit qu'un seul. Que dans *la plupart*, il restoit assez de moëlle épinière pour entretenir les mouvemens du cœur (2)? Mais on ne gagne rien, si l'on ne peut affirmer cela de tous; et certes c'est impossible. Que la destruction de la moëlle est l'effet d'une maladie (3)? Mais ce n'est là qu'une conjecture, et quand nous l'adopterions, on n'en seroit pas plus avancé, puisque, dans cette hypothèse, la disparition de l'organe a dû être

---

(1) Aux observations que cite Haller, joignez celle de M. Soemmerring sur un monstre sans cerveau et sans moëlle épinière qui est dans le conservatoire anatomique de Marpurg, *de Corp. Hum. fabricâ*, *T. IV.* §. 87, et celles que Huber a rassemblées dans sa Dissertation *de Medullâ spinali.*

(2) *Haller*, *Physiolog. Element.*, *Tom. IV*, *pag.* 356.

(3) *Id. ibid.* On a remarqué que le cerveau pouvoit manquer sans la moëlle, mais que toutes les fois que la moëlle manquoit, le cerveau manquoit aussi. Cette circonstance exclut toute idée de destruction de la moëlle par maladie, puisqu'il n'y aurait pas de raison pour supposer que la cause désorganisatrice doit agir constamment et en même-temps sur la moëlle épinière et sur le cerveau. L'absence simultanée des deux organes doit donc tenir à des conditions de l'organisation primitive.

précédée d'une désorganisation qui, depuis long-temps, en rendoit l'action impossible, et si le fœtus s'est conservé à l'abri de la décomposition et vivant, ce n'a pu être par l'influence de ce viscère. Que ce sont des anomalies, des jeux de la nature? Mais ces expressions n'ont pas de sens dans l'*ordre physique*, et il est impossible de concevoir rien d'intermédiaire entre le phénomène régulier et le miracle.

Si l'on affirme que nos penchans et toutes les déterminations de l'instinct, sont l'effet des perceptions de certains organes, dont les besoins s'expriment par ces impulsions (1), nous trouverons dans l'observation des individus naturellement mutilés; des faits qui jetteront bien des doutes sur cette théorie. Pourra-t-on la regarder comme incontestable, par exemple, si l'on voit des personnes, sinon complètement dépourvues des organes de la génération, au moins privées de ceux qui donnent de l'attrait à l'union des sexes, ressentir l'amour avec assez de violence pour franchir les bornes de la pudeur, et se soumettre à tous les

(1) Cabanis, Rapport du physique et du moral de l'Homme.

désagrémens inséparables d'une liaison illicite (1)?

Je n'irai pas plus loin. Il me suffit de vous avoir montré la variété des services que l'anatomie pathologique peut vous rendre, pour que vous sentiez la nécessité d'en faire une étude sérieuse.

XII. On parle tant, depuis quelques années, de ceux que la Physiologie humaine doit attendre de l'anatomie comparée, qu'il vous importe de tâcher d'apprécier au juste l'utilité de ce moyen d'investigation.

D'abord, on ne voit pas qu'elle puisse servir à l'analyse des facultés vitales. Les faits sur lesquels cette analyse doit reposer,

---

(1) M. Rubini a publié, dans le Journal de médecine de Parme (10.e volume), l'histoire d'une fille dépourvue de toutes les parties naturelles extérieures, en qui on ne découvroit pour tout organe sexuel qu'un vagin d'un pouce de haut, terminé par un cul-de-sac, et qui n'avoit jamais éprouvé *ni sensation, ni appétit vénérien*. Elle avoit pourtant un attachement très-vif pour un jeune homme avec qui elle vivoit dans le commerce le plus intime. Cela me rappelle une remarque de St. Jérôme, consignée, je crois, dans une lettre à Læta, sur l'éducation de sa fille : c'est que les eunuques retiennent toujours les inclinations d'un homme.

ne peuvent pas être pris hors de l'Homme. C'est seulement d'après les phénomènes qui s'observent en lui, qu'on s'élève à la détermination des principes d'action qui résident dans son corps et qu'on en pose les lois. Que pourroit-on donc demander à l'anatomie comparée ? De nous montrer les circonstances de l'organisation d'où ces principes peuvent dépendre ; mais elle ne peut rien nous apprendre sur ce sujet ; les phénomènes vitaux n'ont point leur cause dans ce qui tombe sous nos sens, un polype, une médnse sentent, se meuvent, savent trouver leur nourriture et la saisir, digèrent, croissent, se nourrissent, propagent leur espèce aussi bien qu'un cheval, quoique de tout ce que nous pouvous apercevoir, il n'y ait rien de commun entr'eux.

Si donc elle est de quelque utilité dans cette partie de la Physiologie, c'est seulement en confirmant ce que l'anatomie pratique et la pathologie nous ont appris sur le défaut de correspondance constante entre les manières d'être des facultés vitales et celles de l'organisation sensible.

Pour ce qui est des fonctions publiques des organes, rappelons-nous la distinction que nous avons faite entre celles qui déri-

vent de la conformation et de la structure de ces parties, par une nécessité physique, et celles qui dépendent de principes d'action inconnus et observés exclusivement dans les corps vivans.

Les premières peuvent, à la rigueur, être connues au moyen des lois de la physique bien appliquées, et ne paroissent pas avoir besoin d'un secours étranger. Néanmoins, il faut convenir que la comparaison de la structure de l'Homme avec celle des animaux, peut réveiller l'attention sur plusieurs détails du mécanisme de ses organes et de l'usage des parties. Il est bien possible que nous ne connussions pas si bien les rapports du squelette humain avec la situation bipède, si la comparaison de ce squelette avec ceux des quadrupèdes ne nous avoit fait réfléchir sur les circonstances qui l'approprient à cette attitude. Tous les avantages de l'appareil destiné à la mastication ne nous auroient peut-être pas frappés, si nous n'avions observé les différences qui existent chez les autres espèces, et qui sont relatives à la diversité de la nourriture.

Il faut remarquer que, dans ces cas, l'anatomie comparée ne nous éclaire pas

précisément comme moyen direct d'investigation, mais seulement en tant qu'elle nous fournit l'occasion de mieux étudier notre objet, en faisant naître mille questions auxquelles nous n'aurions pas songé.

On a dit encore, d'après Aristote, Galien, Fallope, Camper, que « telle partie dont » l'utilité nous échappe dans le corps humain, » parce qu'elle y est foiblement dessinée » et produite comme par hasard; se montre » dans les animaux avec des variétés de » forme et de grandeur, qui sont manifes- » tement relatives aux variétés des besoins « et des mouvemens de chaque animal, » et que le dessein fondamental se découvre » par cette variété d'exécution (1) ».

Sur cela je ferai deux observations. 1.° Quand un organe qui porte le même nom chez divers animaux a dans chacun une conformation, une grandeur et une situation qui l'appropriant à des usages particuliers, je ne vois pas que la comparaison qu'on en fait dans les différentes espèces, fournisse des connoissances sur son utilité dans chacune. Ainsi les fonctions du coccyx ne peuvent nullement être éclaircies par

(1) Barthez, Sc. de l'Hom., Discours préliminaire.

celles de la queue des animaux, qui n'est, dit-on, qu'un coccyx prolongé. Bien plus, les fonctions de la queue de l'écureuil n'ont rien de commun avec celles de la queue des sapajous, qui est un instrument de préhension, de la queue du kanguroo, qui est un organe de station et de locomotion, etc. Quand les circonstances anatomiques changent considérablement, les effets changent à proportion, et les comparaisons ne donnent aucun résultat. Mon ignorance sur l'organe à peine ébauché de l'homme reste donc la même, encore que j'aye clairement vu les fonctions de l'organe correspondant parfaitement développé chez certains animaux.

2.° Quant à *ce dessein fondamental* que l'anatomie comparée nous fait découvrir, c'est un principe dont il seroit trop facile d'abuser, pour qu'il n'en faille pas borner l'usage (1). On doit le considérer comme

---

(1) Un des inconvéniens de son admission dans la Physiologie, c'est qu'on semble s'obliger à rendre raison des dérogations. Par exemple, le trou incisif, dans plusieurs espèces, paroît destiné à porter l'humeur lacrymale dans la bouche. Il est évident que, dans l'Homme, il ne peut pas avoir cet usage. Si nous disons qu'il est là pour l'uniformité du plan, nous nous enga-

un résultat général et non comme un moyen d'investigation. Je ne puis raisonnablement rapporter à ce principe l'existence d'une partie, que lorsque je me suis convaincu de sa superfluité, de sa complète inutilité dans le système; c'est-à-dire, quand je suis sur cette partie tout ce qui intéresse le physiologiste. D'où il s'ensuit que la Physiologie confirme le principe, mais non que le principe est un instrument de découverte pour la Physiologie.

On voit donc qu'en regardant de près les applications de l'anatomie comparée à la théorie des fonctions organiques ou mécaniques de l'Homme, leur utilité se réduit à nous montrer des oppositions qui sont pour nous une occasion de mieux étudier notre objet. Passons aux services qu'on peut en retirer pour déterminer les usages des parties, en tant que ces usages dépendent d'une action hyperorganique.

---

geons à dire pourquoi la Nature a renoncé tout à fait à cette uniformité dans les cétacées, où l'on n'observe point de trou incisif, et même dans l'éléphant, où l'on ne trouve qu'un conduit presque imperceptible, qui est vraisemblablement celui du nerf nasopalatin de Scarpa.

XIII. Il me semble qu'on peut réduire aux quatre propositions suivantes, ce qu'on a dit en faveur de ce moyen considéré sous le rapport dont je parle.

1.° L'anatomie comparée nous fait connoître les usages d'un organe, en nous montrant quelles sont les fonctions qui manquent aux animaux qui en sont privés, et celles qui dominent chez les animaux où il est très-développé.

2.° Elle détermine l'utilité de chaque pièce d'un appareil organique, en observant dans les divers animaux quelles sont les variétés de structure qui correspondent à des variétés données des fonctious.

3.° Elle nous apprend à estimer l'importance respective des organes, d'après leur degré de constance dans les différentes classes.

4.° Le corps humain, dit-on encore, est le système d'organes le plus compliqué; ce système se simplifie à mesure qu'on descend dans l'échelle des animaux. D'après cela, le procédé le plus conforme aux règles de l'analyse pour étudier l'Homme, seroit d'étudier successivement les fonctions de ces organes d'abord dans les êtres les plus simples, ensuite dans les plus voisins pourvus

d'un organe de plus, et ainsi de proche en proche jusqu'à l'Homme, où l'on trouve réunis presque tous les organes qu'on a vus s'ajouter en détail aux combinaisons précédentes.

1.° Est-il bien vrai que l'anatomie des animaux puisse nous donner des notions certaines sur l'usage des parties, en nous montrant que l'absence d'une telle fonction chez diverses espèces, coïncide avec celle d'un tel organe ?

Je conviens d'abord que, si l'on voyoit une fonction déterminée s'exercer dans *toutes* les espèces pourvues d'un tel organe et disparoître dans *toutes* celles où cette partie manqueroit, et l'activité de l'une toujours proportionnée au développement de l'autre, ce seroit une raison suffisante pour regarder l'organe comme l'agent de cette fonction. Mais il y a là deux conditions trop difficiles à remplir, pour que l'usage de ce moyen n'en soit pas extrêmement restreint.

En premier lieu, il est clair que la conclusion n'a le degré de probabilité suffisant, que lorsque la simultanéité de l'existence et de la non-existence de la fonction et de l'organe, et le rapport entre la perfec-

tion de l'une et le développement de l'autre, ont éte observés sur un grand nombre d'espèces, et qu'on est en état d'affirmer que, dans aucun animal, on ne trouve la fonction sans l'organe ou réciproquement. Cette constance est d'autant plus nécessaire que notre esprit n'apercevant aucune relation entre les qualités sensibles de l'organe et la nature de la fonction qui lui est attribuée, on a toujours à craindre de tomber dans un *non causa pro causâ*, et de prendre une coexistence fortuite pour la preuve d'un rapport de causalité : erreur qu'il est bien difficile d'éviter, et de laquelle n'ont pu se garantir ni G. W. Wedelius, qui a soutenu que l'Homme est redevable à la luette de la variété prodigieuse des inflexions de sa voix, et a fondé son sentiment sur ce que l'homme possède seul cette faculté et cet organe (1); ni M. Carlisle, qui fait dépendre la rapidité

(1) *Exercitat. Medic. Philos. decad. duæ, exerc.* XI. Je parle ici de cette erreur, quoique la formation de la voix ne soit pas une fonction hyperorganique; car, si dans une fonction de cette sorte, on tombe dans une pareille méprise, que sera-ce pour celles qui n'ont aucune relation apréciable avec la structure de leurs organes ?

des mouvemens musculaires, de la disposition rameuse des vaisseaux sanguins, et la lenteur des tardigrades, de la distribution des artères des membres en manière de plexus (1); sans songer qu'il y a dans les diverses espèces, par rapport au degré d'agilité, des variations infinies avec lesquelles la structure des artères n'a aucune relation constante.

M. Sœmmerring, pour prouver l'existence du fluide nerveux, qu'il croit de nature électrique, tire son principal argument d'un fait d'anatomie comparée, qui est que dans les poissons électriques, les nerfs des organes électriques sont extrêmement gros (2). Je cherche pourquoi cette preuve ne me persuade pas; et je crois en trouver la cause en ce qu'on ne me montre pas dans toutes les espèces un rapport constant et direct entre le développement des nerfs et la faculté de produire volontairement des phénomènes électriques. Si l'Homme avoit ce pouvoir en quelque degré, et s'il se manifestoit dans les autres animaux avec une intensité

---

(1) *Philosophie. Transact.* Voyez aussi M. Cuvier Leçons d'Anat. comp., 25.e leçon, art. 1.er

(2) Mém. cité sur la résorption de l'humeur des nerfs.

proportionnée à la grosseur de leurs nerfs, je ne contesterois plus; cela n'étant point, on ne peut pas exiger que je compose la Physiologie de l'Homme avec des observations faites sur la torpille.

En second lieu, je demande s'il est aussi facile de constater l'absence d'une fonction hyperorganique, que celle d'un organe. Les fonctions sur les agens desquelles on a des incertitudes, doivent être des élémens accessoires des grandes fonctions, élémens qui se rapportent à des besoins inconnus. Or, qnand un organe disparoît dans une espèce, tout m'induit à penser ou que le besoin auquel il s'applique n'y existe pas, ou qu'un autre organe y pourvoit. Je n'ai donc aucun moyen de m'assurer de ses usages, puisque tout étoit primitivement arrangé pour se passer de lui, et que je n'ai jamais l'avantage d'observer les effets de la vacance de son emploi. Suis-je bien avancé sur l'utilité de l'appendice vermiforme du cœcum, quand je sais que, de tous les mammifères, l'Homme et l'Orang seuls en sont pourvus? Que puis-je conclure sur les usages de la vésicule du fiel, de ce qu'elle manque chez des animaux de genres très-divers, et notam-

ment chez le rat commun et chez la souris, qui se nourrissent de la plupart des substances qui forment les alimens de l'Homme ? Qu'apprends je sur les fonctions de la rate, quand je vois ce viscère diminuer de grandeur et d'importance anatomique dans les espèces inférieures, et disparoître chez les insectes ? Pour tirer parti de ces connoissances, il faudroit que l'absence des organes se fît sentir par quelque besoin non-satisfait ; faute de cela, je n'en puis rien inférer sur les avantages que l'Homme retire de leur possession.

2.° Cette dernière objection me paroît avoir la même force contre la seconde proposition avancée en faveur de l'anatomie des animaux. Pour découvrir les usages de chaque pièce d'un appareil très-composé, sans doute il seroit du plus grand intérêt de suivre les diverses imperfections des fonctions de cet appareil, à mesure qu'il se simplifie dans les espèces inférieures. Que manque-t-il à l'accomplissement de ce projet ? C'est de pouvoir constater l'imperfection de ces fonctions, et montrer la correspondance d'une telle défectuosité physiologique avec un tel retranchement anatomique.

Les recherches des anatomistes modernes sur l'organe de l'ouïe chez les divers ani-

maux, sembloient nous promettre de grandes lumières sur l'utilité des diverses parties de l'oreille. « C'est ici que se fait sentir » l'avantage de l'anatomie comparée », dit celui des physiologistes qui est le plus capable d'obtenir de cette science tous les services qu'elle peut rendre (1). « Il est » bien naturel de croire que les parties qui » se trouveront constamment dans tous les » animaux qui entendent, seront celles qui » sont absolument nécessaires à l'ouïe en » général ; et que celles-là auront un rap- » port plus particulier avec tel ou tel ordre » de qualités du son, qui se trouveront plus » développés dans ceux des animaux qui » perçoivent plus parfaitement cet ordre de » qualités (2) ». Voilà nos espérances ; voici un aveu qui paroît les détruire sans retour : » C'est ce dernier point qui présente seul » de la difficulté, continue M. Cuvier, parce » qu'il nous est presque impossible de nous » assurer de l'espèce et du degré des per-

---

(1) M. Cuvier, l. c., leçon 13.e, art. 1.er

(2) On ne peut cependant pas affirmer *à priori* que les diverses qualités du son ayent besoin de divers organes pour être perçues ; un organe unique suffit bien pour plusieurs qualités tactiles différentes.

» ceptions de tout ce qui n'est pas nous ».
Et en effet, nos connoissances sur les usages des parties de l'organe auditif de l'Homme se réduisent encore aujourd'hui aux vérités et aux conjectures qu'on possédoit avant les découvertes modernes sur la structure de cet organe dans les animaux.

3.° Haller nous donne un exemple de l'utilité de l'anatomie comparée, pour décider lequel de plusieurs organes qui appartiennent au même appareil dont on connoît la fonction, est l'organe essentiel; il le tire de l'appareil biliaire. « On demande, dit-
» il, si toute la bile se sécrète dans le foie,
» si toute se sécrète dans la vésicule, ou si
» elle est le produit de l'un et de l'autre.
» Il seroit très-difficile de décider cette ques-
» tion d'après l'anatomie humaine seule;
» mais celle des animaux vient à notre
» secours. Elle nous montre plusieurs espèces
» où la bile se forme seulement dans le foie,
» puisqu'ils n'ont point de vésicule; elle ne
» nous en découvre aucune où l'on trouve
» la vésicule sans foie.... Par où l'on voit que
» la bile a besoin du foie pour sa formation,
» qu'elle peut se passer de la vésicule, que
» par conséquent elle ne se sécrète pas
» dans ce dernier organe, mais qu'elle

» y passe après avoir été préparée dans » l'autre ».

Qu'on réfléchisse sur cet exemple, et qu'on voie si cette manière de raisonner produit la conviction. Chacun doit mettre à part les inductions qu'il aura pu tirer de l'anatomie ordinaire et de l'anatomie pathologique, et se demander si son opinion seroit suffisamment affermie sur cette preuve. Il me semble que, sans mériter le reproche d'être trop difficile, il est permis de répondre; tout cela ne me prouve qu'une chose; c'est que le foie sécrète de la bile, et qu'il est le seul organe de cette fonction dans les animaux dépourvus de vésicule. Mais comme j'ignore les conditions d'organisation indispensables pour cet emploi, je n'oserois jamais affirmer que la vésicule est incapable de contribuer à le remplir, quand même les crustacés n'auraient pas pour tout organe biliaire ces vessies ou tubes que M. Cuvier nomme *cœcums hépatiques*. Quant à l'importance de la partie, si j'étois persuadé que la vésicule ne se borne pas à partager les fonctions du foie, mais qu'elle en remplit de distinctes tout aussi essentielles, votre raisonnement ne pourroit me prouver que je me trompe; car de ce que la sécré-

tion du foie suffit à un animal, je ne dois pas conclure que celui qui est pourvu de la vésicule pût vivre s'il en étoit privé.

4.° Pour ce qui est du conseil de procéder « à la solution du grand et difficile » problème de l'économie vivante, en com- » mençant par en expliquer les termes les » plus simples ; en s'élevant par degrés des » plantes aux animaux végétans, tels que » les polypes, de ceux-ci aux animaux à » sang blanc; puis aux poissons et aux rep- » tiles; de ces derniers aux animaux à sang » chaud, et enfin à l'Homme lui-même, » placé au sommet de cette longue série » d'Êtres » : il seroit bon à suivre, si le polype n'étoit qu'une plante avec un organe de plus; les animaux à sang blanc, un polype avec un organe de plus; les animaux à sang chaud, des poissons ou des reptiles avec un organe de plus; l'Homme, une brute un peu plus compliquée; encore même, dans ce cas, ne seroit-on pas sûr d'éviter l'erreur, s'il est vrai que les fonctions ne dépendent pas seulement de la constitution organique des parties, mais encore de l'action d'une cause inconnue dont les affections et les dispositions intimes ne conservent pas dans leurs variations chez les différentes

espèces, un rapport direct avec les variations de l'organisation sensible (1).

Que si l'on néglige la considération de cet agent; qu'on s'obstine à dire que les phénomènes vitaux dépendent exclusivement des propriétés inhérentes à la matière organisée : il faudroit au moins, pour échapper aux difficultés autant qu'il est possible

---

(1) Aux preuves de ce défaut de rapport que nous avons plusieurs fois rappelées, nous en pourrions ajouter bien d'autres. Il ne seroit pas difficile d'établir, 1.° que l'analogie de structure entre deux organes semblables chez deux animaux, ne suppose pas identité du mode d'action; ainsi quelle que soit la ressemblance de l'appareil musculaire des yeux chez les mammifères et même chez les reptiles, certains de ces animaux, tels que le lièvre et le caméléon, peuvent mouvoir les deux yeux en même-temps en deux sens divers, tandis que chez d'autres ces organes sont soumis à des mouvemens synergiques sur lesquels la volonté ne peut rien : quoi qu'en ait dit Porterfield, qui a prétendu contre son sens intime, que puisque le caméléon dirigeoit ses deux yeux en même-temps sur deux objets divers, l'Homme devoit avoir la même faculté, et qui a fait de cette opinion la base de sa Théorie du strabisme (Essais de méd. d'Edimbourg, T. 3). 2.° Que la différence de structure de deux organes homologues n'empêche pas qu'ils ne remplissent des fonctions identiques. Sur ce derniers point, je citerai un fait récemment

de le faire quand on s'amuse à des hypothèses, supposer, comme Cabanis, que dans cette complication successive des organes, l'adjonction d'un organe nouveau n'a pas seulement pour effet d'ajouter ses fonctions à celles du système antérieurement formé, mais que la nouvelle combinaison amène en vertu des sympathies, des chan-

---

acquis. M. Provençal, professeur de zootomie à la Faculté des sciences de Montpellier, dans un mémoire présenté à la Société des sciences et des arts, nous apprend qu'il existe une grande différence entre la structure du nerf optique de l'Homme, si bien décrite par M. Reil (*Exercit. anat. fasc.* 1), et celle qu'il a lui-même trouvée dans le nerf optique d'un gros thon. Au lieu de ces petits canaux remplis de substance médullaire, et unis par de fréquentes anastomoses, dont parle le premier, il a vu dans ce poisson une véritable membrane médullaire plissée inégalement, de manière que ses plis parallèles formoient un solide presque cylindrique; membrane qui est susceptible de se développer par la dissection. Malgré cette diversité de structure, le nerf optique et son expansion ont le même usage dans les deux espèces, celui de servir à la perception de l'impression faite au fond de l'œil : or l'objet de cette perception est si simple, qu'on ne conçoit pas même qu'elle puisse s'opérer de deux manières, et l'on n'a pas ici la ressource de faire une analyse semblable à celle que l'on a faite des qualités du son.

gemens profonds aussi impossibles à prévoir que ceux que les combinaisons chimiques introduisent dans les élémens qui se réunissent pour former des mixtes. Or, dans cette supposition, après l'examen prétendu analytique des organes disséminés, on ne seroit pas plus avancé pour la connoissance de l'Homme, qu'on ne le seroit pour celle des propriétés physiques de l'eau après l'examen de l'hydrogène et de l'oxigène, par lequel on en auroit commencé l'étude.

Tenons-nous donc dans une juste réserve; suivons les conseils de M. Sœmmerring, qui déclare avoir rarement fait usage de ce moyen, parce que les raisonnemens déduits de l'anatomie des animaux ne doivent être appliqués à l'Homme qu'avec la plus grande retenue (1); sachons tirer de l'anatomie comparée les services réels qu'elle peut nous rendre, mais ne donnons pas ce titre à des promesses flatteuses sans

---

(1) *Tantùm dumtaxat è brutorum anatome inserui, quantùm ad explicandam corporis humani structuram, vel illustrandam Physiologicam thesin opus esse videbatur ..... partim quod argumenta è brutis collecta, non nisi maximâ cum cautione in hominem conferri possunt partim, quòd præcipuè medicis consulere volui.*

effet. Elle peut se passer de louanges exagérées. Quand elle seroit complètement isolée et étrangère aux sciences-pratiques, elle a assez de charmes pour qu'on ne fût jamais tenté de demander à quoi elle est bonne. Mais outre qu'elle est la base de la Physiologie générale, et qu'elle fournit les preuves les plus convaincantes pour le principe des causes finales ; le médecin peut en retirer de quoi se payer des momens qu'il lui aura consacrés. Il y puisera des faits dont il pourra se servir contre ceux qui rapportent tous les phénomènes vitaux à l'organisation. Il y trouvera la confirmation de ses théories sur l'utilité de nos organes, en suivant les changemens que les formes subissent dans les autres espèces, selon la diversité des besoins et selon les rapports de chaque partie avec le système entier. Elle lui donnera le moyen de satisfaire ce goût naturel que nous avons tous, selon la remarque d'Aristote, pour la recherche des ressemblances cachées entre des Êtres différens (1). Enfin des connaissances dans

(1) M. Blair a développé ce principe dans ses leçons de Rhétorique. Il y ajoute que le plaisir intellectuel n'est pas moindre quand nous découvrons des différences entre des objets semblables.

l'anatomie comparée sont indispensables pour faire sans tâtonnemens et avec adresse les expériences sur les animaux vivans, autre moyen d'investigation dont nous allons examiner l'utilité.

XIV. L'ouverture des animaux vivans a dû paroître de bonne heure un moyen très-propre à mettre en évidence toutes les fonctions cachées. Quand après l'étude de l'anatomie, la curiosité s'est trouvée si loin d'une satisfaction complète, elle a inspiré l'envie de contempler sans voile le jeu de ces parties, dont l'immobilité est comme celle d'un atelier quand l'artiste est absent. Dans les deux cas, comment découvrir la destination de ces instrumens, si on ne les a jamais vus sous la direction de celui qui apprit à les conduire ?

Ce désir a facilement triomphé de la

Au reste, ceux qui se livrent à l'enseignement de la Physiologie humaine peuvent tirer de l'anatomie comparée des secours infaillibles pour répandre de l'agrément dans leurs leçons. Rien ne plaît tant aux auditeurs que ces sortes de rapprochemens, lors même qu'ils n'ajoutent rien à la solidité ni à la clarté de la doctrine. Or, comme le Professeur ne peut pas instruire s'il n'intéresse, il se priveroit d'un grand avantage s'il s'interdisoit l'usage de ces applications.

compassion qu'excite naturellement en nous la vue des souffrances d'un Être sensible, et si l'on en croyoit des bruits apparemment calomnieux, la soif de l'instruction auroit même poussé quelques hommes à des excès qu'aucun motif ne peut soustraire à l'exécration.

Mais comme les vraisemblances sur l'utilité des vivisections pourroient n'être pas la vérité, réfléchissons.

1.° En mettant à découvert les organes cachés d'un animal vivant, on y aperçoit les phénomènes de mouvement et de couleur, et généralement tous ceux qui peuvent frapper la vue. Nous jouissons ainsi d'un spectacle qui nous intéresse plus encore par sa singularité que par les connoissances directes que nous en retirons. Cette autopsie a plus d'efficacité pour produire dans l'esprit du plus grand nombre une entière conviction, que les raisonnemens par lesquels nous avons conclu que les choses devoient se passer comme nous le voyons. Deux ou trois faits communs et la structure anatomique du système vasculaire, démontrent à notre entendement l'existence et le mode de la circulation du sang; n'importe, nous trouvons encore du plaisir à voir de

nos propres yeux les mouvemens de ce fluide dans les vaisseaux diaphanes d'un animal vivant. La couleur vive du sang rendu dans l'hémoptysie, la différence qui existe entre le sang artériel et le sang veineux, la teinte livide que prend souvent toute la surface du corps, lorsque la respiration est interceptée ; tout cela nous apprend assez quel est le changement que cette humeur subit dans les poumons ; cependant nous voulons encore l'examiner immédiatement à son entrée et à sa sortie du viscère. Il ne nous suffit pas que la fonction soit connue par les faits, les yeux veulent partager les jouissances de l'esprit.

Ce désir est général ; il est raisonnable. Au lieu de le blâmer, reconnoissons hautement l'utilité du moyen qui nous sert à le satisfaire, et disons que pour toutes les fonctions qui tombent sous les sens et qui sont communes à l'Homme et aux animaux, les vivisections nous procurent un avantage réel en nous fournissant l'occasion de les observer de nos propres yeux.

Mais il ne faut pas tirer parti de cet aveu pour déclarer que ce moyen est toujours indispensable. Tout le monde n'a pas besoin

pour être convaincu de certains faits, que la connoissance lui soit immédiatement parvenue par la voie des sens ; il est des hommes qui peuvent sans danger se contenter de la conviction acquise par les instrumens de recherche qui sont à la disposition de l'esprit. Quand De Lisle avoit, par le rapprochement de divers passages des anciens Auteurs, éclairci un point obscur de Géographie, il n'étoit guère moins certain de la vérité de ses découvertes, que ne l'ont été depuis les voyageurs qui les ont vérifiées par des observations directes.

2.° Dans ces derniers temps, les vivisections et les expériences ont été familièrement employées à la recherche analytique des propriétés vitales. Mais si l'on y pense bien, on trouvera que ce moyen est insuffisant et souvent fautif.

D'abord, ces propriétés ne nous étant connues que par leurs effets, il n'y a que celles dont les effets frappent promptement les sens, qui puissent être découvertes par des tentatives de ce genre. La propriété d'opérer un mouvement en vertu du contact de certains corps ; celle de donner au sensorium commun la perception d'une im-

pression pénible (1); celle de recevoir et de communiquer à tout le système vivant les effets graves et subits de certaines impressions délétères; voilà presque tout le domaine des vivisections employées à l'analyse des facultés de la vie. Mais la propriété de composer, avec les matériaux extraits des alimens, une substance semblable à celle dont nous sommes formés; de l'ajouter à nos parties, pour accroître notre corps ou réparer ses pertes, et de la rendre participante de toutes les forces qui appartiennent au système vivant; mais celle de modifier les fluides de manière à leur donner le pouvoir de transmettre les maladies contagieuses : mais celle d'opérer une sorte de départ dans les humeurs, et de donner aux fluides séparés de la masse générale une forme déterminée; mais celle qui maintient l'association des molécules hétérogènes dont le corps animal se compose, et les empêche d'obéir à l'action des agens dissolvans..... je le demande, que nous apprennent les expériences sur ces propriétés et sur plu-

(1) Je dis *pénible*; car si l'impression ressentie ne cause pas de la douleur, l'animal ne témoigne pas la sensation.

sieurs autres que l'analyse rigoureuse des faits nous force d'admettre ?

L'École de Haller, qui a pris l'irritabilité et la sensibilité pour les pivots de sa doctrine, et qui a cru pouvoir expliquer tous les phénomènes vitaux par ces deux propriétés, a donné une importance outrée aux vivisections, et l'on en voit assez la cause. Mais celui qui ne veut pas se prêter aux combinaisons hypothétiques, nécessaires pour donner un air de vraisemblance à l'explication d'une infinité de phénomènes différens par un si petit nombre de principes, n'a garde de mettre un si haut prix à des travaux dont la Physiologie médicale a retiré peu d'avantages, et dont même elle a souvent été obligée de corriger les résultats.

Ouï, corriger. Il y a dans ce mode de recherche plusieurs causes d'erreurs contre lesquelles on ne s'est pas assez précautionné, et dont les effets auroient uni à la science, si les Médecins ne s'étoient opposés à des dogmes introduits sans leur aveu.

3.° Mais les expériences sur les animaux ne sont-elles pas au moins l'ame de la doctrine des sympathies ? Qu'y a-t il de plus

simple que de blesser une partie et d'observer les symptômes éloignés et sympathiques qui résultent de cette lésion ?

Que ceux qui sont initiés dans la science de l'Homme répondent, et disent si sur ce point encore, l'événement n'a pas trompé notre attente. Trois raisons feront sentir que si les vivisections accroissent l'histoire des sympathies, ce ne pourra être que par hasard.

La première, c'est que les sympathies ne se font pas remarquer également à la suite de toutes les lésions; tel organe souffrira seul un grand nombre d'impressions préjudiciables, qui s'associera promptement d'autres organes ou même tout le corps pour des affections d'un genre particulier, beaucoup plus légères, au moins en apparence, et qu'il ne nous est pas donné de faire naître à volonté.

La seconde se trouve dans l'instabilité des relations sympathiques qui les dérobe aux recherches expérimentales, et les met dans le ressort de l'observation casuelle. Ce ne sont pas des phénomènes d'une intensité constante, qu'on puisse remarquer dans tous les instans, à tous les âges, dans tous les états de la vie, et sur lesquels la nature

veuille répondre quand il nous plaît de l'interroger ; ce sont des affections cachées dont il faut lui surprendre le secret quand elle le laisse échapper.

La troisième enfin est que les sympathies diffèrent extrêmement dans les diverses espèces, et qu'il n'y a point de sûreté à transporter à l'Homme les observations positives ou négatives faites à ce sujet sur les animaux. Que de lésions peut impunément supporter chez ces derniers un organe essentiel, qui suffiroient chez la plupart des hommes pour éteindre la vie ou du moins pour bouleverser l'économie !

4.° Terminons l'examen de ce moyen par l'aveu de l'utilité dont il peut être pour découvrir les usages hyperorganiques des parties, lorsqu'ils ne tombent pas sous les sens. C'est sous ce point de vue que les expériences sur les animaux vivans rendent des services réels à la Physiologie. En gênant la liberté d'un organe, en le blessant, en le retranchant, on se procure l'avantage d'observer les changemens que ces opérations ont introduits dans les fonctions, et si l'on pouvoit être convaincu que ces organes sont physiologiquement les mêmes

que ceux qui leur correspondent dans l'Homme, les résultats de ces tentatives laisseroient peu à désirer.

Néanmoins il y a ici un piége où plusieurs sont tombés. Un organe a de l'influence sur l'économie entière, non-seulement par les fonctions publiques qu'il remplit, mais encore par les relations sympathiques qu'il entretient avec le système des forces. D'après cela, lorsque l'expérimentateur blesse ou retranche un organe, comment distinguera-t-il les changemens produits par la cessation ou par le trouble de ses fonctions, de ceux qui dérivent de l'action sympathique dont ces lésions sont la cause? Supposons que ne jugeant des fonctions de l'estomac que d'après les événemens funestes qui en ont quelquefois promptement suivi les blessures, on prétendît que ces fonctions consistent dans la production d'un principe dont l'irradiation ne peut être un instant suspendue sans laisser éteindre la vie; il est évident qu'on n'auroit pas distingué les usages proprement dits, de l'action sympathique, et que cette confusion deviendroit la source d'un dogme faux. Voilà ce qui a dû arriver inévitablement à la suite d'un grand nombre d'expériences, et contre quoi je ne

connois de préservatif que dans les observations pathologiques.

Je suis loin d'avoir épuisé les reproches qu'on pourroit faire avec justice à ce moyen d'investigation ; mais je puis en rester là, si ce que j'ai dit en montre l'insuffisance, et fait sentir la necessité de ne pas s'y borner (1).

XV. L'Histoire de l'Homme malade est une mine intarissable de connoissances physiologiques. Cette vérité, pour être sentie, n'a pas besoin d'un grand appareil de preuves ; il suffit de l'examen le plus superficiel. Toutes les maladies dépendent ou d'une altération organique des parties, ou de la viciation d'une ou de plusieurs des facultés dont le corps vivant est doué.

---

(1) M. Prunelle m'écrivoit dernièrement de Paris : « J'ai lu la dernière conversation de Lagrange avec « trois grands personnages. Vous vous étonnerez « peut-être d'apprendre que ce grand Géomètre « étoit mille fois plus médecin que beaucoup des gens « qui s'en piquent. Savez-vous qu'il y a dans cette « conversation un passage terrible contre les assom- « meurs de chiens ? *C'est en observant l'Homme « malade que vous connoîtrez l'Homme sain, et non « point en tourmentant de pauvres petites bêtes qui « n'en peuvent mais* ».

L'étude philosophique des affections qui tirent leur organe de cette dernière cause est la meilleure analyse des propriétés vitales. L'intégrité de certaines fonctions malgré l'imperfection ou l'abolition des autres, nous révèle la différence des facultés d'où elles découlent ; et lorsqu'on ne s'arrête pas aux faits les plus communs, mais qu'on porte son attention sur ces cas qui sont singuliers à force d'être simples, qui présentent la lésion d'une faculté seule au milieu de l'équilibre parfait de toutes les autres ; l'esprit parvient à déterminer à peu près le nombre des actes primitifs et élémentaires qu'exerce la cause de la vie. L'étude des affections locales de tous les genres nous conduit à la détermination de l'usage des parties, et celle des maladies organiques nous apprend quelles sont les conditions de l'organisation sensible, auxquelles semble plus fréquemment tenir le libre exercice des fonctions. Enfin, l'étude des unes et des autres nous offre à tous les instans l'occasion de constater les rapports sympathiques qui règnent entre les divers organes.

Mais si la pathologie nous présente des faits assez concluans pour servir de base à des principes physiologiques, il est évident

comme un axiome que ces faits méritent la préference sur les observations étrangères, puisque les conclusions directes qu'on en déduit ont une certitude bien supérieure à celle des conclusions analogiques.

Une conséquence de cette vérité incontestable, c'est que les principes établis sur des faits pathologiques reçoivent peu de lumière de la part des faits étrangers ; que dans le cas de concordance, ces derniers sont une superfluité dont on ne doit aucune reconnoissance au moyen qui les a fournis ; que dans le cas d'opposition, les premiers ne peuvent jamais être ébranlés, mais qu'ils bornent les dogmes contradictoires aux faits étrangers sur lesquels ils reposent ; qu'enfin un principe fondé seulement sur des faits étrangers, mais qui n'est pas opposé aux faits propres, n'a pas droit de prendre rang parmi les vérités reconnues, mais doit être considéré comme l'initiative d'une proposition qui a besoin encore d'un appareil de preuves directes (1).

---

(1) On a dit que « les recherches les plus habiles » des Anatomistes ou des Physiologistes qui n'ont » aucune connoissance des rapports naturels (entre » les animaux), restent presque inutiles jusqu'à ce

Que resteroit-il donc à faire pour établir que ce moyen d'investigation doit tenir le premier rang ? Il faudroit montrer que la quantité et la variété des faits pathologiques sont telles, qu'ils fournissent presque sur tous les points de la Physiologie autant de preuves directes, que les autres moyens en fournissent d'analogiques ; qu'à l'aide de la multiplicité des cas, le hasard produit des circonstances aussi favorables à l'observation que celles que l'art rassemble avec industrie ; qu'en réunissant sur ces faits, pour en considérer toutes les faces, la force d'attention qu'on est obligé de partager entre des objets divers, lorsqu'on emploie les deux moyens précédens, on doit en obtenir une foule de résultats dont la certitude et l'utilité seront le prix de cette préférence.

Or, je ne crois pas qu'il fût difficile de porter ces propositions au plus haut point d'évidence, s'il étoit permis de s'engager dans la discussion des faits.

» qu'elles soient remaniées par des hommes doués » du génie de la classification ».

Mais si ce remaniement-là ajoute quelque chose d'*utile* à ces recherches, je réponds toujours bien que ce n'est pas pour les Médecins.

Jetez seulement un coup-d'œil rapide sur la Pathologie externe, et tâchez d'entrevoir, non pas précisement les services qu'elle a rendus à la Physiologie, mais ceux qu'elle pouvoit lui rendre. Car, pour apprécier l'utilité d'un instrument, il est tout simple qu'il ne faut pas mettre sur son compte la maladresse, l'ignorance ni les distractions de celui qui le tient dans ses mains. Ceux qui se sont particulièrement livrés à l'exercice de la chirurgie, n'ont eu qu'un but dans l'examen des faits ; celui de perfectionner les méthodes thérapeutiques. Si la disposition de leur esprit avoit été différente, s'ils avoient songé que les phénomènes dont ils étoient témoins chaque jour étoient la base la plus solide d'un grand nombre de principes spéculatifs ; si au lieu d'être absorbés par une seule sorte de recherche, ils s'étoient appliqués à considérer chaque fait sous tous ses rapports : ils n'auroient assurément pas laissé aux autres moyens d'investigation l'honneur d'une infinité de découvertes, et la science de l'économie animale se seroit plutôt enrichie. Le premier qui eut à traiter une de ses larges plaies de l'abdomen qui s'accompagnent d'éventration, pouvoit priver Asellius de la

gloire qu'il s'est acquise en découvrant les vaisseaux lactés par les vivisections ; et le premier qui reconnut l'utilité d'une ligature pour pratiquer la phlébotomie, et de la compression d'une artère pour arrêter une hémorragie, pouvoit prévenir Harvée dès la naissance de l'Art, et épargner à la Physiologie peut-être trente siècles d'attente.

En jugeant d'après cette maxime les faits dont la Chirurgie s'occupe, on verra si la Physiologie a réellement besoin de secours étrangers.

1.° Les plaies et les autres solutions de continuité ont fréquemment soumis à l'exploration des sens, les parties les plus profondément cachées, et les fonctions perceptibles au tact et à l'œil, ont été dégagées de leurs enveloppes, presque aussi parfaitement que dans les vivisections entreprises pour cette fin. La substance du cerveau a été ouverte en tous les sens, à diverses profondeurs ; les muscles, les poumons, tous les viscères, le cœur lui-même, sont long-temps restés exposés aux regards des chirurgiens.

2.° Les observations que les maladies externes nous donnent chaque jour l'occasion de faire, sont un moyen supérieur à

tout autre pour procéder à l'analyse des forces vitales ; et certes il existe sous ce rapport une grande différence entre la Physiologie des expérimentateurs et celle des pathologistes.

L'histoire de la gangrène nous a donné les notions les plus positives que nous ayons sur les lois de cette force d'incorruptibilité, que Stahl considéroit, peut-être à tort, comme la propriété la plus étroitement liée à la vie, et qui soustrait le corps animal à la décomposition dont il est continuellement menacé par les élémens au milieu desquels il est plongé, et par le peu d'affinité de ses propres principes.

Les observations chirurgicales nous ont appris que la sensibilité de conscience peut se développer accidentellement dans des parties où l'anatomie la plus industrieuse n'a pu découvrir aucun nerf, et qui dans l'état de santé ne transmettent au sensorium aucune des impressions qu'elles reçoivent : et c'est de ces faits, bien constatés, puisque le sujet de l'expérience étoit lui-même observateur, qu'est déduite cette conclusion, que le principe de la sensibilité n'est pas une propriété *nécessaire* et *exclusive* du système nerveux.

Elles ont prouvé que la puissance d'opérer

des mouvemens vitaux de condensation et de raréfaction, ne réside pas exclusivement dans la fibre musculaire, à laquelle on l'avait bornée; mais qu'elle est répandue sur tout le système vivant, sans en excepter les os; que par-tout elle rend sa présence certaine par ses effets, par les constrictions spasmodiques, par les dilatations actives: par des fluxions, par la rénitence.

Elles nous enseignent à distinguer tous les modes de cette force motrice, et à n'en pas confondre les effets avec ceux de l'élasticité du tissu; à ne pas comprendre sous la dénomination vague d'irritabilité, qui ne présente strictement que l'aptitude à réagir subitement et par une secousse convulsive à la suite d'une impression stimulante, ni la force de contraction volontaire dont l'action est si différente, ni celle de contraction uniforme involontaire, ni celle de situation fixe.

Ce sont les observations pathologiques qui nous font voir que tous les mouvemens peuvent se produire d'eux-mêmes, puisqu'on les observe dans des cas où il est contraire à toute vraisemblance de supposer l'intervention d'un stimulus, et où ils ne paroissent pouvoir être rapportés qu'à l'ac-

tion de la cause supérieure qui constitue l'unité physiologique de l'animal : elles nous font voir encore que lorsque ces mouvemens s'opèrent à la suite d'une impression reçue, ils doivent être conçus comme occasionnés par une sorte de perception organique de l'impression, et conséquemment par une espèce de sensibilité locale qui suit jusqu'à un certain point, les lois de la sensibilité de conscience.

Les maladies multipliées qui altèrent le tissu des solides, et qui modifient les humeurs de tant de manières différentes, celles qui donnent lieu à des végétations et à des excroissances ; nous avertissent de ne pas trop restreindre les facultés vitales ; et de ne pas prétendre tout rapporter à la contractilité et à la sensibilité.

3.° Si la théorie des fonctions mécaniques a besoin de quelque éclaircissement, c'est dans la pathologie chirurgicale qu'il faut le chercher. Les viciations de forme et les mutilations altèrent ou annulent les phénomènes de cet ordre, et l'observation de ces effets est d'autant plus profitable que les défectuosités et les vices sont étudiés dans le même système où l'on a vu la constitution naturelle. Les faits de cette nature

réalisent les suppositions dont Galien use fréquemment pour faire sentir les avantages de la structure de nos organes ; s'il s'est glissé quelque erreur dans cette manière de raisonner, ou si quelque circonstance de l'action organique des parties nous a échappé, quel meilleur moyen de corriger les inexactitudes ou de suppléer au défaut de notre perspicacité, que l'étude des symptômes essentiels des maladies organiques ?

4.° Tout ce que nous possédons de plus certain sur les fonctions hyperorganiques a été puisé sans doute dans la même source. La lésion ou la perte des organes nous en révèle les usages, en exposant à notre observation les dérangemens de l'économie qui sont la suite de ces accidens.

On peut faire ici deux questions : où est la supériorité des connoissances acquises par ce moyen sur celles qu'on acquiert par les vivisections ? Ne craignez-vous plus que les effets sympathiques de la lésion d'un organe se confondent avec les effets de la cessation de leurs fonctions ?

Voici ma réponse. En premier lieu, souvent l'action des parties est si obscure, qu'il est impossible de l'apercevoir, tant

qu'elle s'exerce avec son intensité naturelle ; mais il est des maladies qui l'exaltent au point de la rendre évidente, et la production de ces maladies n'est pas à notre disposition. L'action propre des artères seroit encore un problème, malgré l'ingénieuse expérience de Galien, si dans plusieurs cas d'anévrisme, les pulsations ne se montroient hors de toute proportion avec les battemens du cœur.

En second lieu, il est vrai que les lésions subites ont l'inconvénient que nous avons reproché aux expériences, et ce n'est pas dans ces occasions que paroissent les grands avantages des observations pathologiques. Mais nous savons que fréquemment dans les maladies locales de longue durée, et sur-tout dans celles qui se forment avec lenteur, les relations sympathiques s'affoiblissent, et les effets de la lésion la plus profonde se reduisent à la cessation ou à la dépravation des usages de la partie, sans aucun mélange de symptômes provenant d'une autre sorte d'influence ; et lorsque l'action sympathique ne s'éteint pas tout à fait, elle cesse du moins d'être constante, elle éprouve des redoublemens et des rémissions ou des intermissions complètes, tandis

partout ailleurs. Il ne s'agit plus de déterminer les fonctions hyperorganiques d'une partie, par l'analogie tirée des fonctions connues de la partie homologue d'un animal, ou d'assigner l'utilité d'une telle conformation, en observant les effets de l'altération de cette structure dans les autres espèces. N'avons-nous pas avoué que pour la connoissance des lois dont nous nous occupons maintenant, la considération des formes étoit de nul intérêt, et les raisonnemens *à priori* impossibles ? N'est-ce pas même là dessus qu'est fondée la nécessité de cette nouvelle étude ? Quelque ressemblance qu'il y ait entre les organes de l'Homme et ceux de tels animaux, entre son estomac et le leur, son foie et le leur ; si nous convenons une fois qu'il existe un grand intervalle entre le terme de nos connoissances de détail, et les phénomènes généraux que produit la cause de l'unité physiologique dans chaque espèce, il est clair que les présomptions d'analogie cessent, et que chaque animal doit être considéré séparément (1).

(1) Ici comme ailleurs les faits tirés de l'histoire des animaux ou acquis par les expériences, peuvent être considérés seulement comme moyens de conjecture ou de confirmation. Au reste, on est autorisé à prendre

For pp 113-128 see after p 137

Mais la source où l'on puisera les faits les plus féconds en vérités utiles, c'est encore l'histoire de l'Homme malade. Soit que dans une maladie, on considère les aberrations des phénomènes vitaux, soit qu'on y suive la combinaison des actes qui tendent à ramener l'état naturel, tout nous éclaire sur les lois de l'économie.

Les preuves de cette vérité sont si nombreuses, qu'on ne sait se déterminer à choisir des exemples.

La dépendance où la cause générale de l'unité physiologique tient toutes les parties du corps, est rendue évidente par la métaptose successive d'une même affection dans des organes bien différemment constitués. Le rhumatisme, la goutte, le cancer, les affections spasmodiques, fournissent souvent l'occasion d'observer des faits de cette nature.

---

par-tout les faits les plus concluans contre les assertions absolues qui intéressent toutes les sciences physiologiques. Quand on a dit, par exemple, que la sensibilité étoit la propriété du tissu nerveux, à l'exclusion de tous les autres; il a été permis de répondre que les zoophytes qui n'ont point de nerfs, ont un sens très-délicat qui les avertit de la présence de leur proie et les détermine aux mouvemens nécessaires pour la saisir.

La faculté que possède le système entier de conserver l'aptitude à produire certains actes dans des temps déterminés, sans que cette aptitude paroisse tenir à aucune circonstance de l'organisation, ni avoir aucun siége particulier; cette faculté, dis-je, est sur-tout rendue évidente par des faits pathologiques. Nous citerons pour exemple la disposition à exéuter les accès d'une maladie périodique, après des intervalles d'un calme parfait, et sans la coopération d'aucune cause extérieure à l'agent qui opère; et la coexistence de plusieurs dispositions semblables, comme de deux ou trois fièvres intermittentes simultanées, qui entrelacent leurs paroxysmes, opèrent sur les mêmes organes, chacune en leur temps et avec leurs symptômes propres, sans se confondre, même sans s'embarrasser.

Les efforts médicateurs éclairent la doctrine des synergies, et montrent qu'indépendamment des rapports naturels qui existent entre plusieurs organes, et desquels semble dériver la simultanéité de leur action dans l'état naturel, il s'en établit de semblables entre d'autres organes au moment où le concours de leur action peut être nécessaire.

La relation entre les besoins et les appétits devient plus évidente, quand les besoins deviennent extraordinaires, et les appétits bizarres. Mais on peut se convaincre aussi que ce rapport n'a rien de nécessaire, et que les appétits ne sont pas l'effet d'une *attraction*, quand on les voit devenir bizarres et leur satisfaction être suivie d'inconvéniens.

Si les pressentimens et les suggestions médicatrices de l'instinct nous apprennent le rapport étroit qui existe entre le corps et l'Être pensant, les maladies où ce rapport s'est relâché nous font bien distinguer le *moi* moral du *moi* physiologique : telles sont ces fièvres malignes où le trouble de toutes les fonctions, l'agitation générale, l'altération sinistre de la physionomie annoncent une destruction prochaine, tandis que le malade n'a plus conscience de ce qui se passe dans son corps, et rend le compte le plus rassurant de ses sensations.

Finissons de crainte d'être entraînés trop loin. Je ne veux plus que faire mention d'une objection, pour qu'on ne m'accuse pas de l'avoir dissimulée.

Si la physiologie doit être la base de la médecine-pratique, comment les faits tirés

de cette dernière pourront-ils servir eux-mêmes de fondement aux dogmes physiologiques ?

Cette difficulté s'évanouit dès qu'on songe que la science de l'économie animale de l'Homme est une ; que pour l'étudier, il faut choisir dans les faits qui la composent ceux dont il est plus facile de tirer des principes ; que la collection de ces principes sert ensuite à expliquer ou du moins à classer tous les autres phénomènes dont l'analyse immédiate eût été trop difficile et souvent impossible. Or c'est la formation de ces dogmes qui est le but de la Physiologie (1).

Voilà dans quel esprit cette science doit être étudiée. Perfectionner l'histoire des faits ; assigner ceux qui résultent évidemment de l'organisation, et les rapporter aux lois phy-

---

(1) Roger Cotes a très-bien exprimé cette manière de procéder, quand il a dit en parlant de ceux qui s'attachent à la philosophie expérimentale : *Duplici methodo incedunt, Analyticâ et Syntheticâ. Naturæ vires legesque virium simpliciores ex* SELECTIS *quibusdam phœnomenis per Analysin deducunt, ex quibus deinde per Synthesin reliquorum constitutionem tradunt. Præfat. in Newtoni Philosoph. nat. Princ. Mathem.*

siques en vertu desquelles ils s'operent ; choisir parmi les phénomènes hyperorganiques les faits les plus simples, dans lesquels tous les autres sans exception puissent aisément se résoudre ; indiquer tous les lieux où ils se passent; déterminer les conditions anatomiques et autres, plus ou moins nécessaires à leur exécution, et les lois qu'ils suivent, soit quand ils restent simples, soit quand ils se combinent ; expliquer les faits les uns par les autres, et tant dans le choix des phénomènes simples que dans la détermination des conditions et des lois, ne recourir à ceux que présentent les autres Êtres vivans, que comme à des moyens de conjecture ou de confirmation : telle est la marche qu'il faut suivre pour donner à la Physiologie médicale toute la certitude dont elle est susceptible.

Si je me suis appesanti sur les instrumens d'investigation, c'est que je désirois de vous convaincre que la Physiologie humaine, privée des secours de la pathologie, est trop incomplète et trop surchargée d'opinions hasardées, pour être d'une utilité réelle; et que les vrais législateurs dans cette science sont, non pas ceux qui ont ouvert le plus d'animaux vivans ou

morts ; mais ceux qui doués d'un esprit philosophique (1), et pourvus des connoissances anatomiques les plus exactes, possèdent le mieux cette immensité de faits dont se compose l'histoire de l'Homme sain et malade.

J'aurois été mal entendu si l'on croyoit que je condamne les moyens de recherche dont il me semble qu'il faut limiter l'usage. Loin de moi le projet de vous détourner de l'anatomie comparée et des vivisections : quand je n'y aurois pas reconnu hautement une utilité directe, je vous conseillerois encore de leur consacrer des momens, comme au divertissement le plus analogue à vos devoirs, et le moins capable de vous éloigner des dispositions habituelles où votre esprit doit se maintenir ; le plus propre, en un mot, à vous délasser sans vous désoccuper. Ces exercices seroient au moins pour

---

(1) Je trouve que M. Engel s'est bien mal exprimé quand il a dit de Haller, qu'*il étoit plus grand physiologiste que philosophe* (Idées sur le Geste et l'Action théât., lettre 18). On n'est pas physiologistes pour savoir beaucoup de faits sur l'économie animale, et on ne peut contester à un Auteur l'esprit philosophique sans attaquer son mérite physiologique.

vous ce que la chasse est pour le guerrier.

Mais j'ai voulu que dans l'âge et dans les circonstances où votre esprit doit déférer à l'autorité, vous sussiez qui sont les hommes dont il est plus sûr de suivre le sentiment; j'ai voulu que les études sévères, et sous quelques rapports rebutantes, qui absorberont dans la suite presque tous vos momens, ne vous fissent pas envier le bonheur de ceux qui se livrent à des travaux plus attrayants, et que vous fussiez persuadés qu'il dépend de vous d'arriver plus sûrement au même but, sans quitter la voie où vous marchez; j'ai voulu enfin que lorsqu'il vous sera permis de vous tracer un plan de recherches, les divers instrumens dont vous emprunterez les secours fussent classés dans votre estime selon leurs services, que les services fussent appréciés sur vos intérêts, et vos intérêts calculés d'après votre destination. Ici comme dans d'autres sciences, certaines questions se résolvent par plusieurs méthodes qui diffèrent entre elles en élégance et en certitude. Malheureusement la plus agréable n'est pas toujours la plus sûre. Or s'il est permis à l'amateur, pour qui la Physiologie est une science de pur agrément, de

donner la préférence à des moyens de recherche qui multiplient ses plaisirs, mais qui souvent, au lieu de découvrir la vérité, ne lui en montrent que l'apparence; il ne l'est pas à celui pour qui cette science sert de base à un art, et à l'art le plus redoutable comme le plus salutaire.

De telles maximes, je le sais, sont si contraires à l'esprit du siècle, elles écartent tellement des voies qui mènent à une prompte renommée, qu'il faut bien de la force pour les suivre. Mais vous devez savoir à votre tour que la vérité veut des sacrifices, et qu'elle est une divinité jalouse dont le temple est fermé à celui qui n'a pas eu le courage de renier toutes les idoles.

FIN.

A MONTPELLIER,
De l'Imprimerie de Jean-Germain TOURNEL,
place de la Préfecture, n.° 216. 1813.

que les défectuosités de la fonction demeurent toujours les mêmes ou gardent un rapport exact avec l'altération de l'organe.

5.° Qu'est-il besoin de parler de l'histoire des sympathies ? Toutes celles que ne démontre pas l'observation journalière de l'Homme sain, ne nous sont connues que par les travaux des praticiens. Tous les effets éloignés d'une affection locale ne se découvrent qu'à ceux qui peuvent étudier ces phénomènes chez un grand nombre d'individus diversement disposés, à la suite d'affections très-différentes, pendant un temps assez long pour que les circonstances fortuites puissent réveiller l'activité des relations intimes; qu'à ceux enfin que leurs connoissances pathologiques mettent en état de distinguer dans une maladie compliquée, les phénomènes sympathiques de tout ce qui les embarrasse.

XVI. Quand on connoît, sur les fonctions privées et sur les usages des organes, tout ce qu'il a été possible de découvrir, on est encore loin de posséder toutes les lois de l'économie animale. Celles qui restent à étudier sont même pour vous d'une importance supérieure à celles dont nous nous sommes entretenus jusqu'ici.

Tout comme avec les matériaux d'un organe composé quelconque, vous n'oseriez vous promettre de le former, par la pensée, tel qu'il dût exécuter toutes les fonctions, et éprouver toutes les affections que vous y observez; de même, avec tous les organes que vous avez examinés en détail, votre imagination ne parviendroit jamais à composer l'Homme tel qu'il est. Voyez, par exemple, si les faits généraux que je vais citer peuvent se déduire des connoissances acquises sur chaque partie.

Indépendamment des forces vitales qui résident dans chaque partie et qui sont indispensables à sa vie, il y a dans le corps un surcroît d'énergie, qui peut se distribuer également, ou s'accumuler dans un endroit et y produire une augmentation d'action et d'autres phénomènes insolites, ou passer successivement d'une partie à l'autre.

Quand par une distribution inégale de ces forces disponibles, il est survenu dans un point du corps une augmentation d'action, ou qu'il s'est établi un état insolite de spasme, de fluxion, ou d'éréthisme quelconque; une impression extraordinaire produite sur un point éloigné peut, dans certains cas, détourner une partie de l'énergie

employée à cette action ou à cette affection, et égaliser la répartition des forces.

Plusieurs actes du corps vivant ne peuvent s'exécuter que par le concours d'un grand nombre d'organes, entre lesquels on n'aperçoit aucun rapport anatomique spécial, et dont les actions sont d'ailleurs indépendantes pour plusieurs autres actes; on peut citer pour exemple la toux, l'éternuement, l'hémorragie active avec frisson. Quand le moment de l'exécution est arrivé, les organes qui doivent y contribuer entrent en action ou simultanément ou successivement avec une harmonie étonnante, et l'acte s'accomplit.

Il est aussi des affections composées telles que l'inflammation, dont les actes élémentaires (la douleur, la fluxion, la phlogose, etc.) ne sont pas unis entre eux par des liens nécessaires. Chaque acte peut exister séparément, et leur coïncidence dans ces affections est l'effet d'une cause analogue à celle qui coordonne l'action de plusieurs organes pour produire une fonction composée.

Rangeons encore ici le sommeil, l'accroissement et le décroissement du corps; les modifications générales introduites par la répétition fréquente de certaines sensations, modifications qui constituent les habitudes,

les maladies constitutionnelles, qui consistent dans une disposition à produire des symptômes locaux, et dans lesquelles on ne peut pas délivrer une partie sans s'exposer à voir des phénomènes semblables se manifester dans une autre; la tendance de certains actes à se reproduire à des intervalles périodiques; l'aptitude à développer des affections, telles que la rage, le cancer, qui subsiste pendant un temps indéfini, sans donner aucun signe de sa présence, et qu'on ne peut raisonnablement attribuer à aucune circonstance matérielle imaginable; les effets médicateurs; mille autres phénomènes, et la mort même considérée dans le cas où elle n'est pas due à la lésion des organes les plus essentiels.

Encore une fois, la Physiologie particulière des organes ne nous donne point les moyens de prévoir ni d'expliquer ces faits, soit que les phénomènes intermédiaires, indispensables pour établir la succession, échappent à nos recherches; soit que les phénomènes observés dans les organes ne soient pas la cause des autres, mais qu'ils soient tous des effets coexistans d'une cause supérieure: quoi qu'il en soit, on est encore bien éloigné du but, quand on s'est borné

à l'étude de la vie propre et des usages des organes.

De là naît l'obligation d'examiner l'Homme tout entier et de chercher les lois des actes généraux qu'il exécute, par une méthode semblable à celle qu'on a suivie pour la Physiologie de chaque partie. L'Homme sera donc un grand organe que vous étudierez selon la marche expérimentale et dont vous rapporterez encore les actes à autant de principes d'action qu'il en faudra pour *classer* les faits.

XVII. Il est possible que ce nouveau point de vue ne vous paroisse pas aussi riant que le premier ; mais il gagne en importance ce qu'il perd en agrément. Les principaux dogmes de la médecine-pratique dérivent de cette manière de considérer l'objet : c'est assez vous en dire.

On s'étonne que la médecine ait marché d'un pas si rapide chez les anciens, et que ses progrès chez les modernes n'aient pas répondu aux travaux de nos Physiologistes (1).

---

(1) Quand je parle de la médecine, il est question du corps de la science, des grand dogmes qui la constituent. Le perfectionnement d'un grand nombre de moyens curatifs, l'invention de quelques autres, n'ont guère été que le développement ou l'application de règles anciennement connues.

Je crois qu'on en pourroit trouver la raison dans la direction qu'on a donnée aux études à ces diverses époques.

Les Anciens furent assez heureux pour n'avoir pas la liberté de se livrer aux recherches minutieuses de la Physiologie organique. La religion et les préjugés rendirent les connoissances anatomiques prodigieusement difficiles à acquérir : or le goût pour les expériences ne vient que par l'anatomie. Ils furent donc obligés de se rabattre sur cette Physiologie de l'Homme entier, et de s'y adonner avec d'autant plus de zèle qu'ils n'espéroient rien d'ailleurs. Aussi connurent-ils la plupart des grandes lois de l'économie animale, comme l'individualité physiologique; l'effet des habitudes; les forces médicatrices; l'antagonisme des diverses parties par rapport à la distribution des forces disponibles; les métaptoses; les rapports sympathiques entre certaines régions du corps; l'influence des âges, des saisons, des climats sur le système des forces; les variétés de la combinaison de ces forces, qui constituent les tempéramens; les diathèses ou dispositions morbifiques; les périodes ou les âges des maladies; la fermentation vitale des hu-

meurs, le départ qui s'opère entre celles dont la présence est utile et celles qui sont des produits dépravés ou nuisibles; et beaucoup d'autres faits généraux qu'on doit considérer comme les plus solides fondemens de la médecine-pratique.

Les modernes au contraire ont cru arriver plus sûrement à la connoissance des lois de l'économie animale par l'examen des organes. Ils se sont donc livrés aux détails, et ils ont négligé, peut-être dédaigné comme trop empirique cette Physiologie du système total (1). Le perfectionnement de l'anatomie, et l'application aux expériences ont tourné au profit de la pathologie et du traitement des maladies qui consistent dans une altération anatomique; mais comme il n'a pas été possible de pousser assez loin l'analyse physiologique pour se mettre en état de rendre raison des grandes lois dont je parlois, et qu'il est resté une immense lacune entre ce qu'on

(1) Haller ne semble pas même vouloir lui donner le nom de Physiologie, puisqu'il dit, en parlant de Fernel et de G. Hoffman, *si licet sincerum esse de totâ Physiologiâ, tantis viris vix quidquam innotuit.* L. c.

avoit acquis et ce qu'il y avoit à expliquer, tous ses travaux n'ont nullement augmenté la certitude des dogmes médicaux (1), et nous ont toujours laissés dans l'obligation d'étudier directement les faits sur lesquels ces dogmes sont établis.

Il s'ensuit de là que l'ordre dans lequel nous avons disposé les matières jusqu'ici n'est pas invariable, et que si l'on vouloit faire précéder la Physiologie organique de celle du système entier, rien ne s'y opposeroit. Peut-être même y auroit-il un avantage à prendre ce dernier parti : un grand nombre des phénomènes qui forment l'histoire physiologique de chaque organe, rentreroient dans les lois générales de la synergie, de l'instinct, de l'habitude, etc. En montrant, la chaîne s'est trouvée rompue ; il faudroit voir si la continuité s'en conserve en descendant ; puisque les lois de la vie locale n'ont pas pu nous faire deviner d'avance celles du système entier, il conviendroit d'examiner si les lois du système entier ne nous donneroient pas une intelligence plus complète de celles des phénomènes

(1) Fontenelle a ingénieusement présenté cette vérité, dans le dialogue entre Erasistrate et Harvée.

locaux ; ou si ces derniers ne proviendroient pas d'une même cause qui suit la même marche dans l'exécution de tous ses actes.

XVIII. Le plus important des résultats qu'on obtient en considérant l'Homme sous ce point de vue, c'est que tous les phénomènes vitaux sont liés par une cause secrète qui les produit au besoin, qui n'obéit pas *nécessairement* aux agens extérieurs qui tendent à les faire naître, mais *est déterminée* par leur impression ; qui les dispose dans un tel ordre pour le faire concourir à certaines fins, et qui les maintient au degré convenable à l'opération qu'ils doivent actuellement exécuter. C'est cette unité et cette harmonie qui ont de tout temps frappé les Médecins, et pour l'explication desquelles ils ont souvent admis des causes hypothétiques, telles que des êtres d'une nature intermédiaire entre l'ame et le corps, ou l'action immédiate, non réfléchie et non sentie, de l'Être pensant.

L'inutilité et même les dangers des hypothèses ont été trop bien démontrés pour que je puisse vous conseiller de faire grâce à aucune. Celles même dont les résultats se rapprochent le plus de la vérité, par cela seul qu'elles sont hypothèses,

doivent être bannies. Les faits tous nus, sans explication, valent toujours mieux qu'une théorie fictive.

Quant à la liaison qui existe entre les actes vitaux, sa considération est essentielle, et on ne peut se faire de notions justes sur les lois de l'économie animale, si dans l'expression analytique et générale des faits on néglige les termes qui la représentent. Bien plus, la Physiologie du système total et la pathologie cessent alors d'être des sciences.

Puisqu'il faut parler de cette harmonie, il faut un nom pour en désigner la cause. Ce nom doit être tel qu'il fasse allusion aux effets, et qu'il ne préjuge rien sur la nature de la chose nommée : *Principe d'unité*, *Principe d'harmonie*, rempliroient cette condition.

Comme il n'est pas facile de distinguer la cause productrice des phénomènes vitaux d'avec la cause qui les met en harmonie, Barthez a tout exprimé par la dénomination de *Principe Vital*. Ce mot ne signifie donc dans son langage que *la cause, quelle qu'elle soit, de tous les actes vitaux et du rapport mutuel qui les unit*. Quand elle seroit elle-même un résultat, un effet, rien

n'empêche de lui donner le nom de principe, puisqu'on la considère seulement en tant qu'elle produit.

Malgré le soin avec lequel Barthez a écarté de sa doctrine toute influence de l'imagination ; malgré l'attention avec lequelle il a évité les traces de Van-Helmont et de Stahl, pour se conformer aux règles de la philosophie Newtonnienne ; on a dit que le principe Vital est une hypothèse. Mais il n'y a certes point d'hypothèse à assurer que le rapport harmonique des actes vitaux a une cause, et à parler de cette cause comme un analyste parle d'une inconnue dont il énonce les fonctions qui l'intéressent. Quoi qu'on en puisse dire, cette manière de raisonner est exactement celle de Newton (1).

---

(1) J'ose même avancer que l'expression *Principe Vital* est plus conforme à l'esprit de Newton que le mot *attraction*, parce qu'elle a un sens moins déterminé. Celui-ci représente une force qui réside dans le corps vers lequel un autre est forcé de se mouvoir. Or, Newton n'osoit rien affirmer sur la nature de la cause de la gravité ou du mouvement centripète, et le mot en disoit plus qu'il ne vouloit. C'est pour cela, je pense, qu'il s'est expliqué plusieurs fois sur ce qu'il entendoit par le mot *attraction*, notam-

Ceux qui sont étrangers à notre Art ne voient pas quelle utilité il peut y avoir pour la science à rapporter les phénomènes vitaux à un principe inconnu ; ils s'imaginent que ce n'est qu'un moyen d'éluder la recherche des causes, et de masquer l'ignorance. Mais à peine serez-vous initiés dans la médecine que cette objection s'évanouira complètement à vos yeux.

Supposons que vous ayez à exprimer *médicalement* ce qu'est la goutte. Si vous vous permettez des hypothèses, c'est de la peine perdue ; personne n'est obligé de vous écouter. Si vous vous contentez de faire des descriptions décousues des symptômes

---

ment dans le 3.e livre de l'Optique, *quæst.* 31, où il dit : *Quam ego attractionem appello, fieri sanè potest ut ea efficiatur impulsu, vel alio aliquo modo nobis ignoto. Hanc vocem attractionis ita hîc accipi velim, ut in universum solummodò vim aliquam significare intellegitur, quâ corpora ad se mutuò tendant ; cuicumque demùm attribuenda sit illa vis.* Je ne crois pas, malgré le sentiment de M. Sigorgne, que ces déclarations aient seulement pour but de ne pas rebuter le lecteur préoccupé d'une autre doctrine, mais bien de rendre la science indépendante de l'opinion qu'on se feroit de la cause d'un phénomène principal, dont il cherchait à déterminer la part dans plusieurs phénomènes composés.

par lesquels elle se manifeste, vous aurez manqué à la condition; vous n'en aurez parlé qu'en historien; vous n'aurez pas montré la liaison des faits, et sans l'indication de ce rapport, point de Pathologie. Vous ne serez guères plus avancés, si, à l'imitation de quelques sectes, vous vous bornez à classer vaguement la maladie parmi les névroses, les asthénies, les cachexies humorales, les phlegmasies, etc. C'est n'envisager l'objet que par un côté, c'est se mettre dans l'alternative de recourir à l'hypothèse, ou de laisser épars des phénomènes qui sont liés dans la nature.

Mais si vous dites que la goutte est une disposition de la cause de la vie et de l'unité, ou comme certains parlent, de la *constitution*, à produire, ou continuellement ou par intervalles, une altération déterminée dans les humeurs, et une viciation spéciale dans les mouvemens toniques des solides; que cette viciation est réalisée plus particulièrement dans les parties qui sont actuellement infirmes relativement aux autres organes; que l'état vicieux des forces toniques qui constitue l'état goutteux, est accompagné de douleur et partant de fluxion; que

s'il coïncide avec le *départ* des humeurs, il en résulte un mouvement dépuratoire ; que si la disposition subsistant toujours, on empêche l'état goutteux des solides de s'établir dans une partie, le principe d'unité l'établira dans un autre ; que les lieux où il le place d'abord sont ordinairement tels et tels, mais que les habitudes peuvent dans la suite renforcer ou changer les déterminations ; que les infirmités variables des organes peuvent rendre ambulatoires les déterminations du principe d'unité, mais que nous pouvons les diriger jusqu'à un certain point, en sollicitant une autre distribution des forces disponibles, etc. Si vous parlez ainsi, vous traduisez fidèlement tous les faits, mais vous les présentez dans cette dépendance mutuelle où ils sont réellement ; en un mot, vous donnez une doctrine sans hypothèses, et vous fournissez une base à l'Art.

N'en croyez donc point ceux qui taxent d'inutilité cette méthode de philosopher, et restez persuadés, encore une fois, que si dans l'expression analytique des faits généraux qui constituent la science de l'Homme, on omet ce qui rappelle la liaison

harmonique des actes vitaux, il est impossible de former les dogmes sur lesquels repose la médecine-pratique (1).

XIX. Il nous reste à dire quels sont les moyens par lesquels on peut s'élever à l'établissement des lois qui constituent la Physiologie du système entier.

Parmi les faits dont se compose la partie de la Physiologie qui s'occupe de l'analyse des forces vitales, de l'usage des parties et des sympathies spéciales, presque tous ceux que l'on nomme hyperorganiques peuvent servir de matériaux, parce qu'en les rapprochant les uns des autres, et en les

---

(1) Une objection faite à la doctrine de Barthez, c'est qu'elle induit à réaliser une abstraction, c'est-à-dire à donner une existence substancielle au principe vital. Mais l'opinion que chacun peut se former là-dessus d'après la totalité des phénomènes, ne fait rien à la solidité de la doctrine. Il suffit qu'en posant les dogmes fondamentaux, on se soit tenu à la règle et que le nom de la cause n'ait été employé que d'une manière qui ne préjuge rien sur sa nature. Newton laisse bien percer son opinion particulière sur la cause de la gravité, et cette opinion a fait fortune parmi les modernes. Mais si, comme il le croyoit possible, on venoit à prouver qu'elle n'est pas l'attraction, y auroit-il pour cela une idée à changer dans les théorèmes qu'il a démontrés ?

contemplant sous de nouvelles faces, on découvre entre eux des relations, des liens qu'on n'avoit pas d'abord aperçu. Ainsi je crois voir dans le système osseux lui même des phénomènes qui rentrent dans la loi de la synergie, mais qu'un examen superficiel a laissés isolés jusqu'ici.

Il n'est pas douteux qu'en examinant toutes les circonstances des phénomènes journaliers les plus apparens, on n'y trouve le fondement de plusieurs lois de l'économie qui ont dû échapper à ceux qui ont vu l'Homme en naturaliste. Barthez, dont les *Élémens de la science de l'Homme* ont spécialement pour objet la Physiologie du système entier, en a su découvrir plusieurs très-intéressantes dans l'histoire du sommeil, dans les phénomènes de la chaleur animale, dans les tables de mortalité. L'instinct, les synergies, l'antagonisme des diverses régions, la sympathie des organes, les habitudes, la tendance aux retours périodiques, et bien d'autres faits généraux de la même importance, peuvent être établis sur des observations aussi communes.

Il est aisé de pressentir que les faits tirés de l'histoire des animaux doivent être employés ici avec encore plus de réserve que

OBSERVATIONS

SUR

LES AFFECTIONS CATARRHALES.

OBSERVATIONS

SUR

LES AFFECTIONS CATARRHALES

EN GÉNÉRAL,

ET PARTICULIÈREMENT SUR CELLES CONNUES SOUS LES NOMS *DE RHUMES DE CERVEAU* ET DE *RHUMES DE POITRINE ;*

PAR P. J. G. CABANIS,

Docteur en Médecine, Membre du Sénat, de l'Institut national, de l'Ecole et Société de Médecine de Paris, de la Société Américaine, de celle de Médecine de Bruxelles, etc.

Non fingendum, sed inveniendum.
BAC.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS,

Chez CAILLE et RAVIER, Libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 17,
Et à la Librairie Medico-Chirurgicale, rue des Mathurins Saint-Jacques, n° 19, au coin de la rue des Maçons.

1813.

AVERTISSEMENT.

L'ÉCRIT suivant a pour objet de présenter le résultat d'une suite d'observations, commencées depuis plus de vingt-cinq ans. Je l'ai resserré dans le moins de pages qu'il m'a été possible, sachant trop, par ma propre expérience, combien la patience et le temps des lecteurs ont besoin d'être ménagés; j'ai seulement tâché d'être clair, ce qui me paraît encore plus indispensable que d'être précis.

Cet écrit ne peut rien apprendre aux maîtres de l'art; il ne peut intéresser en aucune manière ceux qui cherchent de savantes théories; il n'est pas fait pour les gens du monde, car la lecture des livres de médecine-pratique leur est toujours nuisible, soit pour eux-mêmes, soit pour les personnes qu'ils se jugent en droit de

droguer à leur fantaisie : il ne convient et ne peut être utile qu'aux jeunes praticiens. J'espère qu'en effet il pourra leur suggérer quelques vues pour le traitement d'un genre de maladie qui se présente chaque jour, et dont en général on néglige beaucoup trop de prévenir les dangereuses suites. Ceux qui se donneront la peine d'observer attentivement la nature, retrouveront sans doute les mêmes choses que j'ai vues ; car elle est uniforme dans sa marche : mais il n'est pas inutile de savoir d'avance ce qu'on doit regarder. Quand je n'aurais fait que leur épargner des tâtonnemens, je serais suffisamment récompensé d'un faible travail ; et mon but serait rempli.

COURTES OBSERVATIONS

SUR

LES AFFECTIONS CATARRHALES,

Et particulièrement sur celles qui sont connues sous les noms de RHUMES DE CERVEAU *et de* RHUMES DE POITRINE.

Non fingendum, sed inveniendum.
BAC.

LES anciens médecins n'avaient point ignoré quel rôle important les affections catarrhales jouent parmi les maladies dont peut être attaqué le corps humain; et ils avaient tracé pour leur traitement des plans sages et fondés sur l'observation. Ils s'étaient fait, il est vrai, sur ce qu'ils appelaient le catarrhe, des vues théoriques, erronées à plusieurs égards; car il est impossible d'admettre avec eux qu'il a sa source dans le cerveau; qu'il dépend d'une intempérie à laquelle certaines circonstances rendent ce viscère spécialement sujet; enfin, qu'il découle

de la cavité du crâne, pour se porter de là sur diverses parties du corps plus ou moins éloignées de cette source primitive : mais ils avaient observé les causes occasionnelles et déterminantes de cette maladie, ses phénomènes caractéristiques, sa marche, sa terminaison, ses résultats, avec une sagacité et une exactitude qui ne se trouvent guère que dans les tableaux tracés par ces habiles observateurs.

A la renaissance de la médecine en Europe, leurs dogmes furent sans doute adoptés avec trop peu de choix et de critique. Les savantes mais illusoires théories de Galien sur les humeurs, détournèrent trop long-temps les meilleurs esprits, et même les plus grands admirateurs d'Hippocrate, de la véritable méthode hippocratique ; et les écoles, au lieu de s'attacher à l'étude réfléchie du premier de tous les livres, du seul fidèle, de la nature, que tous les autres doivent avoir seulement pour but de nous apprendre à mieux interroger, s'affermissaient d'autant plus dans leurs préjugés galéniques, qu'un futile appareil d'érudition et de raisonnemens subtils en rendait chaque jour le

ridicule et l'absurdité de plus en plus méconnaissables à leurs yeux. Cependant, guidés par des observations très-sûres, quoique rapportées à de vaines doctrines, leurs plans de traitement étaient loin d'être aussi fautifs qu'on pourrait l'imaginer ; du moins les vices qu'on peut y reprendre avec raison, sont-ils étrangers à ceux des systêmes qui dominaient alors ; et plusieurs de ces mauvais théoriciens furent des praticiens sages et heureux.

L'habitude de fonder les vues de physiologie et de pratique, moins sur l'observation du corps vivant dans l'état de santé et de maladie, que sur des descriptions anatomiques le plus souvent muettes, comme le cadavre dont on les a tirées, et sur des idées mécaniques toujours séduisantes parce qu'elles sont faciles à saisir, et souvent dangereuses parce qu'on renonce avec peine à ce qu'on s'imagine voir et toucher distinctement : cette habitude, louable à d'autres égards, a fait rejeter par les modernes une foule de ces observations précieuses faites autrefois, que la prévention les empêche d'apercevoir ou de vouloir reconnaître dans la pra-

tique, mais qui frappent tous les jours des yeux attentifs et libres de préjugés. Bordeu s'en était déjà plaint à l'occasion du sujet même qui nous occupe ; et il crut pouvoir expliquer, par ses belles découvertes sur le systême cellulaire, plusieurs faits qu'on avait rejetés comme faux, parce qu'ils étaient inexplicables suivant ces idées étroites, où l'on ne sait concevoir et croire possible que ce dont on peut, pour ainsi dire, toucher au doigt, les causes et leur liaison avec les effets observés.

Au reste, mon dessein n'est point ici de faire de grands frais d'érudition pour défendre les idées des anciens sur le catarrhe et sur les différentes espèces de pituites, quoiqu'il ne fût peut-être pas difficile de trouver dans les auteurs les plus exacts, et quoique j'aie fait moi-même un assez grand nombre d'observations qui se rattachent bien mieux à ces idées, qu'à celles que la plupart des modernes ont cru devoir leur substituer. Mais je suis fort éloigné, je l'avoue, d'adopter des théories fondées sur quelques notions positives trop incomplètes,

et tirées de sciences que les meilleurs praticiens n'ont cultivées que d'une manière accessoire, et que le premier de tous, sans aucune comparaison, le grand Hippocrate, ignorait presqu'entièrement.

Je ne suis cependant pas moins éloigné d'écarter, avec les empiriques absolus, toute vue théorique de la médecine-pratique : il serait même impossible de reconnaître dans les faits qui se présentent, l'identité ou l'analogie avec d'autres faits antérieurement connus, si l'on n'avait point su lier les derniers par des résultats communs, c'est-à-dire par des principes : mais il vaudrait mieux n'avoir absolument aucune théorie, que d'en adopter une démentie par un certain nombre de faits réguliers, ou du moins de ne pas s'en servir avec assez de réserve pour ne point méconnaître, dans ceux qu'on observe pour la première fois, les différences qui peuvent les distinguer de ceux auxquels on imagine devoir les rapporter. Ce que nous disons ici de la médecine est également applicable à toutes les sciences d'observation : quand on s'attache aveuglément à ce

qu'on appelle souvent, avec si peu de raison, *les principes*, on ne peut que rouler dans le cercle des erreurs; et les rapides progrès qu'ont faits, dans ces derniers temps, plusieurs branches de la physique, sont uniquement dus à ce que les meilleurs esprits parmi ceux qui les cultivent, soumettent chaque jour à l'expérience tous les principes que l'on a crus, ou que même on croit encore, les plus certains et les plus démontrés.

Quoique les causes des différentes espèces de flux, et les humeurs qui en forment la matière, soient bien plus différentes que ces espèces elles-mêmes, tous les flux en général sont assujétis à-peu-près aux mêmes lois; et par conséquent, ils sont liés par une théorie commune, aux yeux de l'observateur attentif. Cette théorie paraît avoir été entrevue par Hippocrate et par quelques autres anciens écrivains de médecine; mais elle n'a commencé à prendre une forme régulière qu'entre les mains de Stahl, qui en a rassemblé et organisé les dogmes épars, en croyant ne tracer peut-être ue la seule histoire des flux hémor-

rhagiques : elle est devenue plus classique par les travaux de quelques médecins plus modernes, et notamment de Barthez, qui, dans un bon mémoire sur les fluxions, a eu pour objet de rapporter à quelques points simples les observations les plus exactes faites sur cette matière, et dont l'écrit, sans avoir peut-être rempli complètement cet objet, me semble mériter l'attention particulière des praticiens.

Mais je ne traite point ici des fluxions en général; leur domaine embrasse une foule de maladies absolument étrangères à celles dont je m'occupe, et celles-ci même, je n'entends les considérer avec quelque détail que sous leurs deux formes les plus simples, auxquelles on a plus particulièrement conservé le nom du genre. D'ailleurs, toute théorie quelconque ne doit avoir, aux yeux du médecin philosophe, d'autre importance que celle d'aider la mémoire en liant les faits connus, et de les représenter rapidement à l'esprit pour diriger les raisonnemens d'induction que l'analogie suggère à l'aspect de tous les objets nouveaux.

Ainsi donc, sans plus long préliminaire sur

ce sujet, passons à l'histoire des faits qui s'y rapportent; car, dans tous les genres, ce sont toujours les faits qui doivent nous servir de guides; les idées générales théoriques en doivent être une expression abrégée, et les vues de traitement une conséquence directe et nécessaire dans un bon ordre de déduction.

Quelques écrivains modernes ont prétendu que les affections catarrhales étaient devenues plus fréquentes dans les derniers siècles. Thiery (1) sur-tout, dans la prévention, qui du reste ne lui est pas particulière, que l'espèce humaine se détériore physiquement de plus en plus, par les progrès même de la civilisation, s'est efforcé d'établir que ces affections n'étaient devenues communes que depuis le catarrhe épidémique et malin de 1510, dont Mézerai nous a laissé l'histoire, et que Vallériola rappelle en parlant de celui de 1577. Il est vrai qu'avant ce rhume de 1510, qui prit le nom de *coqueluche*, parce qu'il s'emparait de la tête, des épaules, du dos, des reins,

(1) Médecine Expérimentale.

et les couvrait comme un long *coqueluchon*, nous n'avons d'histoire régulière et complète d'aucune épidémie catarrhale. Il est également vrai qu'entre 1510 et 1577, on trouve encore celle de 1558, qui fut très-funeste; puis viennent celle de 1580, que Bockelins, Suau, médecins de Paris, et quelques autres ont décrites avec beaucoup de soin; et celle de 1591, dont parle Sennert, laquelle parcourut toute l'Allemagne. Enfin, sans nous arrêter aux catarrhes épidémiques du dix-septième siècle, nous les voyons se rapprocher en quelque sorte progressivement dans le dix-huitième, depuis celui de 1712, sur lequel Camérarius a fait une dissertation, jusqu'à ceux qui paraissent avoir regné dans presque toute l'Europe pendant les dernières années du même siècle et les premières du dix-neuvième. Je ne nie point ces faits, ils sont constans : mais je ne pense pas qu'on puisse les attribuer aux causes que Thiery leur assigne; et je serais sur-tout bien éloigné d'admettre les conséquences qu'il a cru pouvoir en tirer.

Comment s'étonnerait-on que les anciens ne

nous aient point laissé d'histoires complètes d'épidémies catarrhales, quand celles des autres épidémies le sont elles-mêmes si peu, depuis Hippocrate, jusqu'à la renaissance de la médecine en Europe, ou plutôt jusqu'au moment où l'imprimerie eut établi des communications promptes et régulières entre les savans des différens pays ? Encore même les épidémies d'Hippocrate n'offrent-elles que le tableau des maladies qu'il avait observées dans telle ou telle ville, et tout au plus dans un territoire très-borné. On sait que de son temps les relations de pays à pays étaient peu faciles, que les nouvelles parvenaient difficilement de l'un à l'autre, et que personne n'était assez au fait de ce qui se passait dans les pays même les plus voisins du sien, pour en tracer un tableau général et fidèle. Les épidémies pestilentielles étaient à-peu-près les seules dont la terreur commune épiât soigneusement la première apparition, fît connaître rapidement au loin les dangers, et suivît avec attention la marche et les progrès. Je ne conclurais donc pas du silence des anciens sur les épidémies

catarrhales, qu'elles sont une maladie nouvelle; et comme les causes que leur attribue Thiery, continuent d'agir avec une force toujours croissante, je suis d'autant moins porté à partager son opinion, que depuis le catarrhe de 1510, qui était accompagné d'une fièvre maligne très-funeste, les épidémies catarrhales subséquentes, jusqu'à celles des années 3, 4 et 5 du siècle dix-neuvième, paraissent avoir diminué progressivement de danger, et dans une sorte de proportion analogue à celle du rapprochement de leurs époques respectives. Il faut pourtant excepter les catarrhes compliqués d'angines gangreneuses; car ceux-là sont toujours graves; et lorsqu'ils deviennent véritablement épidémiques, ils moissonnent un grand nombre de malades, et laissent après eux de longs souvenirs de terreur.

A ce sujet on peut observer que la gravité et le danger du catarrhe sont toujours relatifs à la nature de la fièvre dont il est compliqué : ainsi, les fièvres catarrhales épidémiques ont dû se conduire de la même manière que les autres épidémies, dont la culture perfectionnée, les

progrès de la civilisation, de la police des villes, et les habitudes de propreté, devenues de jour en jour plus générales, ont diminué successivement, et d'une manière si frappante, la violence et les effets.

Mais pour revenir aux anciens, la preuve que les catarrhes n'étaient pas moins fréquens de leur temps qu'aujourd'hui, c'est qu'ils les ont observés et décrits avec l'attention la plus minutieuse; ils ont même établi entre eux des distinctions qui nous paraissent subtiles; enfin, leurs plans de traitemens, tracés avec tant d'art et de soin, annoncent toute l'importance qu'ils attachaient à ce genre de maladie, et l'habitude où ils étaient de l'observer chaque jour.

Pour peu qu'on soit versé dans leur lecture, on n'ignore pas qu'ils se sont particulièrement appliqués à décrire les phénomènes que présentent, et les effets que produisent sur différens organes, les différentes espèces de *pituites*, qui forment, à proprement parler, la matière des catarrhes. Galien, dans son *Traité des lieux affectés*, s'étend avec la complaisance d'un malade guéri, sur celle que Proxagoras avait

caractérisée par l'épithète de *vitrée*, parce qu'elle offrait l'apparence du verre fondu : il rapporte qu'après l'avoir observée plusieurs fois sur d'autres, il fut attaqué lui-même tout-à-coup d'une violente douleur intestinale qui simulait la colique néphrétique, et que par l'effet d'un lavement d'huile de rhue (1), il rendit, avec les efforts les plus douloureux, une masse considérable de cette pituite : il ajoute qu'elle produit toujours au passage un vif sentiment de froid, et que les assistans, s'ils se hâtent d'y porter le doigt à sa sortie, en reçoivent la même impression ; ce qui ne permet pas de douter que sa température ne soit très-inférieure à celle du corps humain. Cette pituite est celle qu'un médecin moderne se félicitait d'avoir retrouvée ; quoiqu'en effet le véritable réinventeur fût Diderot, auquel cette découverte avait coûté de longues et cruelles souffrances.

Enfin, sans parler des circonstances particulières où les crachats sont salés, acides, sucrés, amers, etc., circonstances que les anciens ont

(1) Par infusion, sans doute.

reconnues avec beaucoup de sagacité, et décrites avec beaucoup d'exactitude, ils avaient remarqué le caractère contagieux de certains catarrhes (1); et cela seul doit porter à penser que les catarrhes épidémiques n'étaient pas rares de leur temps. Car quoique les maladies épidémiques qui tiennent à des causes extérieures et générales ne soient pas la même chose que les maladies contagieuses, qui peuvent quelquefois être produites par les miasmes émanés d'un seul individu, il est sûr que les médecins les ont confondues très-long-temps; et cette même confusion se trouve encore dans les écrits de quelques auteurs modernes, observateurs, du reste, exacts et attentifs.

On croit assez généralement aujourd'hui que tous les catarrhes sont causés par la répercus-

(1) Ils connaissaient le catarrhe adynamique et gangreneux qui est très-commun dans ce moment; leur Esculape en était mort avant d'être divinisé : c'est du moins ce qu'on peut raisonnablement conclure du passage de Suidas. Être frappé de la foudre et l'être de la gangrène ont été plusieurs fois exprimés par le même mot. Au reste, peut-être, Esculape n'a-t-il jamais réellement existé; mais la maladie dont on dit qu'il mourut était assurément connue, sur-tout des médecins.

sion subite de la transpiration, ou par l'action lente de l'humidité, qui dérange cette excrétion nécessaire, en affaiblissant l'action organique de la peau. Il n'y a pas de doute que la transpiration *répercutée* ne produise plusieurs désordres graves dans l'économie animale : il est également vrai que les rhumes et les fièvres catarrhales se déclarent souvent à la suite d'un passage brusque du chaud au froid, sur-tout quand l'atmosphère froide se trouve en même temps chargée de vapeurs humides. Il est enfin constant, d'après l'expérience de tous les siècles, que l'humidité, sur-tout l'humidité jointe au froid, et plus encore celle des pays ou des temps chauds, en dégradant toutes les fonctions digestives et assimilatrices, influent d'une manière directe sur la production des affections catarrhales, aussi bien que de plusieurs autres maladies qu'on ne regarde point comme du même genre. Mais cette cause n'est pas la seule à beaucoup près : les hémorrhoïdes irrégulières, différentes éruptions, les rhumatismes chroniques, etc., peuvent être remplacés par des flux muqueux, et même par des catarrhes de la

poitrine ou du cerveau : certaines habitudes de faiblesse et de mobilité du systême nerveux se trouvent souvent accompagnées d'une disposition catarrhale, qu'elles entretiennent, et qui, de son côté, contribue à rendre leur guérison plus difficile : enfin, presque toutes les circonstances énervantes rendent les hommes, même les plus vigoureux, plus sujets à toute espèce de rhumes ; et chez les individus plus faibles, elles les produisent quelquefois immédiatement.

Ainsi, j'ai connu et traité une femme âgée de quarante ans, chez laquelle une petite dartre répercutée avait produit de violens et fréquens accès de fonte catarrhale. Ces accès commençaient par un gonflement subit de la membrane du nez et de l'arrière-bouche, et par des picotemens aigus aux points lacrymaux : bientôt après il s'établissait par le nez un écoulement d'une humeur limpide presque corrosive, et par les yeux de larmes brûlantes qui laissaient sur les joues, en les sillonnant, des gerçures d'un rouge vif. Elle fut guérie par l'usage des sucs d'herbes, des savonneux et des eaux de Vichy : ces moyens firent disparaître

complètement une obstruction du foie qu'on avait négligée, et que je regardai comme la cause primitive de la dartre et de l'affection catarrhale, produite par sa rétrocession.

J'ai soigné également une autre femme, âgée de cinquante-cinq ans, qui se trouvait dans des circonstances très-analogues. Une dartre qu'elle avait gardée assez long-temps sur la joue droite, disparut un jour d'elle-même. Elle fut aussitôt remplacée par un vif sentiment de froid dans toute la mâchoire supérieure du même côté; et bientôt il s'y établit, dans l'intérieur de la première grande molaire, qui était cariée, un écoulement d'une eau claire et glaciale (1), que la malade rejetait par gorgées de moment en moment. Cette excrétion, toujours précédée du même sentiment de froid, revenait presque tous les matins, et durait une demi-heure ou trois-quarts d'heure. La malade fut guérie par un vésicatoire que je lui fis

(1) J'ai sous les yeux, dans le moment même où j'écris ceci, un autre exemple de cet écoulement d'eaux glacées, qui distillent de la mâchoire dans l'intérieur de la bouche. Ces cas ne sont pas rares; ils doivent être connus de tous les praticiens.

appliquer d'abord derrière l'oreille, et ensuite au bras, et par l'usage prolongé des sucs d'herbes appelées dépurantes. Mais au bout de dix-huit mois ou deux ans, elle eut l'imprudence de supprimer son vésicatoire, que je lui proposais de changer en cautère. Bientôt après, elle commença à ressentir dans le bas-ventre une douleur sourde, ou plutôt un poids incommode. C'était un squirrhe de l'ovaire droit, qui, ayant acquis rapidement un volume considérable, dégénéra avec la même vîtesse, et fit périr la malade dans les plus affreuses douleurs.

Un homme de cinquante ans venait d'éprouver un long et douloureux accès de rhumatisme goutteux. Après avoir gardé le lit, ou sa chambre, pendant plusieurs mois de l'hiver, il s'était rétabli lentement et péniblement au retour de la belle saison; enfin ses douleurs rhumatismales, après avoir attaqué successivement différentes parties, se terminèrent par un rhume de cerveau, qui a duré près de deux ans, et à la suite duquel le rhumatisme paraît entièrement guéri.

Un homme de mes amis, d'un tempérament bilieux, avait été souvent incommodé d'une disposition hémorrhoïdale sans caractère distinct, et sur-tout sans accès critiques : il avait presque habituellement, comme il arrive souvent alors, de petites dartres assez vives, mais cependant fugaces; et sa constitution, originairement vigoureuse, avait été affaiblie par une fièvre du genre des *ataxiques* ou des *typhus*. A la suite de longs travaux et de vives agitations morales, il fut attaqué presque subitement d'un rhumatisme aigu, accompagné des douleurs les plus cruelles, qui ne laissaient libre aucune partie extérieure. Cette maladie ne se termina point par une résolution complète : il y eut une métastase qui se dirigea vers le système urinaire; et depuis cette époque il s'est établi un catarrhe chronique de la vessie, plus ou moins abondant, suivant le régime observé et l'état de l'atmosphère, mais qui diminue d'une manière remarquable, au retour d'un flux hémorrhoïdal muqueux qui reparaît de temps en temps.

Je pourrais citer beaucoup de faits ana-

logues ; mais ceux-là me semblent suffisans pour prouver que les catarrhes ne dépendent pas toujours de la même cause, et qu'outre celle qu'on regarde comme la seule, plusieurs circonstances peuvent influer sur leur production, et même la déterminer immédiatement.

Peut-être les anciens étaient-ils moins loin de la vérité, quand ils faisaient dépendre les dispositions catarrhales d'une faiblesse particulière des facultés digestives et assimilatrices, ou d'un défaut de *coction*. *La pituite*, dit Galien, *est humide et froide ; c'est l'aliment à moitié cuit*. Il ajoute qu'il ne faut point se hâter d'en débarrasser le corps par des évacuans, mais plutôt l'y retenir, pour achever de le cuire par l'usage des stimulans et des échauffans appropriés. Hippocrate regardait ce qu'il appelle *la pituite blanche*, comme la matière d'une espèce de cachexie, due à la seule débilité des fonctions : c'est pour cela qu'il la désignait par le nom de *leucophlegmatie*, qu'elle a conservé jusqu'à ces derniers temps. *Elle commence*, dit-il, *par le gonflement pâteux de tout le corps ; et si on ne la guérit de bonne heure, elle*

dégénère promptement en hydropisie. Dans un autre endroit, il observe que les enrouemens des vieillards, les pesanteurs de tête, et les évacuations catarrhales auxquelles ils sont très-sujets, admettent rarement une complète et véritable coction ; car les remèdes convenables dans ces maladies n'agissent sur eux que très-imparfaitement ; et la matière pituiteuse se régénère en plus grande quantité, qu'elle ne peut être cuite et assimilée aux humeurs vivantes. Les passages où il revient sur le même sujet, et toujours dans le même esprit, sont très-nombreux, comme ne peuvent l'ignorer ceux qui se sont donné la peine de lire avec quelque attention les ouvrages de ce grand homme : ils le sont même trop pour qu'il fût convenable de les rassembler dans ce moment.

Chez les modernes, Gedéon Harvée, qui a fait un ouvrage curieux sur *les fraudes des médecins*, et un autre plus instructif sur l'*utilité de la méthode expectante en médecine*, remarque, avec raison, qu'un grand nombre de fièvres catarrhales, bien loin d'exiger un grand appareil de remèdes, ne demandent que le repos,

la douce chaleur du lit, et un régime sévère; et qu'elles se terminent d'elles-mêmes par une évacuation plus ou moins abondante, mais presque toujours vraiment critique, de la poitrine, du fond de la gorge, ou seulement du nez. Il nie sur-tout que l'impression du froid ou de l'humidité soit la seule cause de ces fièvres. Hoffmann a décrit une fièvre catarrhale bénigne, dont la solution se faisait par une diarrhée critique et par des urines laiteuses, qui déposaient un sédiment rougeâtre. Il observe aussi qu'il y a des personnes, d'ailleurs bien portantes, qui sont attaquées deux ou trois fois par an d'une fièvre catarrhale dépuratoire, par laquelle la nature renouvelle en quelque sorte leur santé.

D'après l'idée que tous les catarrhes sont dus à des répercussions subites de la sueur ou de la transpiration, la plupart des médecins modernes les ont regardés comme des maladies inflammatoires, ainsi que les rhumatismes, qu'ils rangent dans la même classe, en se fondant sur les mêmes motifs. Cette opinion me paraît devoir être également restreinte dans les deux cas.

Assurément il y a des rhumatismes, sur-tout parmi les aigus, qui présentent des signes inflammatoires évidens, sur-tout au moment de leur invasion; sans doute aussi quelques rhumes, sur-tout parmi ceux de poitrine, doivent être, à leur début, traités par la méthode qu'on appelle antiphlogistique ou rafraîchissante : mais il n'y a pas de temps et de pays où les hommes soient plus exposés aux rhumes, que les temps et les pays humides, et point encore où l'emploi de cette méthode soit ordinairement aussi pernicieux.

Ce que je dis ici des rhumatismes et des rhumes, n'est pas moins vrai des catarrhes de la vessie et de ceux des intestins. C'est d'après les effets du traitement, et non d'après des théories anatomiques, si souvent illusoires, qu'il faut juger de leur caractère. La méthode inverse, qui consiste à calquer les traitemens sur certaines apparences qu'offrent les organes après la mort (apparences qui peuvent dépendre de causes si variées), a toujours été, depuis qu'on veut fonder exclusivement la pratique sur les dissections, la source de beaucoup de fautes et

de malheurs. Bordeu s'était déjà plaint et même moqué de cette habitude où sont quelques hommes de l'art de voir des inflammations partout où se présentent sur le cadavre, des injections sanguines et des rougeurs. Antoine Petit, l'un des plus grands praticiens de l'école de Paris, et qu'on ne peut pas soupçonner d'avoir méconnu la réelle et véritable importance de l'anatomie, s'en est expliqué non moins librement. Il est sûr que les injections sanguines qu'on trouve souvent après la mort, à la surface, ou dans l'intérieur de différens organes, sont loin de prouver toujours une inflammation préalable; souvent elles sont plutôt un symptôme de faiblesse et d'inertie, que d'accroissement maladif de ton et d'action; et lors même qu'elles sont la suite d'une irritation notable de la partie, il ne s'ensuit pas toujours, à beaucoup près, que cette irritation ait été vraiment inflammatoire, et que le système dit antiphlogistique ait dû faire la base du traitement.

Je ne me propose point d'entrer ici dans le détail des considérations, beaucoup plus étendues qu'on ne le pense d'ordinaire, auxquelles

donne lieu l'étude attentive des différens catarrhes dont la vessie peut être affectée, et de ceux bien plus variés encore qui vicient les fonctions des intestins. Je crois pourtant devoir observer en passant, que dans le catarrhe de la vessie, sur lequel nous n'avons encore que des vues incomplètes de curation, on doit presque toujours, même lorsque les adoucissans sont clairement indiqués, leur associer les toniques doux; et que le seul moyen qui, dans ce cas, ait produit des effets réellement efficaces, est l'emploi d'un dérivatif, qui passe avec fondement pour imprimer à cet organe un mouvement particulier et très-vif d'irritation, sur-tout lorsqu'il agit sur lui d'aussi près : car c'est par l'application d'un large vésicatoire à l'intérieur des cuisses, que mon célèbre ami M. Boyer, dont l'exactitude et la scrupuleuse véracité sont si connues, a guéri, chez un homme avancé en âge, cette maladie caractérisée par tous ses phénomènes et confirmée par le temps. J'observe aussi que la dyssenterie, qui comprend sous sa dénomination générique les principales variétés des catarrhes intestinaux, cède souvent,

tout-à-coup et comme par enchantement, à des remèdes tirés de la classe des vomitifs ou des purgatifs héroïques, et de celle des toniques, et même des stimulans le plus généralement reconnus pour tels ; quoique d'ailleurs je n'ignore point qu'elle peut, dans certaines circonstances, exiger un traitement tout contraire, même lorsque la douleur est peu vive, et que la nature de l'irritation semble chercher à se rendre méconnaissable aux regards du praticien.

Quant aux fièvres catarrhales, j'ai déjà dit que leur plus ou moins de danger dépend de la nature de la fièvre. C'est principalement vers elle que l'attention doit se diriger ; et dans le traitement, il s'agit bien moins de combattre le catarrhe, que d'aller au-devant de tous les phénomènes périlleux, propres à la maladie avec laquelle il se trouve compliqué. Les soins particuliers qu'il exige sont d'ailleurs si simples en eux-mêmes, que, pour en prévoir et tracer toutes les indications, il suffit d'avoir bien saisi l'esprit de celles qui se présentent dans tout rhume un peu sérieux.

Je reviens donc aux rhumes proprement dits, dont je m'occupe ici plus spécialement.

Quelques rhumes graves sont annoncés d'avance, par des alternatives vives et continuelles de frissons courant le long de l'épine du dos, et de chaleur générale sèche et brûlante; un plus grand nombre par de légères lassitudes, la pesanteur de tête, et une impression habituelle de froid; presque tous par la pesanteur de tête, la crispation de la peau, une plus grande sensibilité au froid, particulièrement au froid humide, un sentiment d'embarras et de gonflement, soit du nez et de l'arrière-bouche, avec éternuemens fréquens; soit des bronches et de tout le poulmon, avec toux vive et sèche. Quelquefois le rhume s'annonce ou commence par une légère douleur de gorge, ou par l'écoulement d'une humeur âcre et tenue qui distille du voile du palais, de la luette, et de toutes les parties supérieures de l'arrière-bouche. Dans ce derniers cas, la toux se manifeste sur-le-champ avec une impression d'âcreté qui se répand dans la poitrine, le long des divisions bronchiales; et l'enchifrènement ne tarde

pas à s'établir. Dans le premier, l'enchifrènement et l'embarras de la poitrine peuvent tarder quelque temps à paraître, et laisser croire que le malade n'a qu'un simple et léger mal de gorge : mais ils paraissent enfin, soit ensemble, soit successivement ; et la durée du rhume semble presque toujours proportionnelle à l'intervalle de temps qui sépare l'établissement complet, et en quelque sorte coordonné de ses divers symptômes. Il n'est pas rare de le voir commencer par un vif picotement dans les sinus frontaux, dans le nez, ou dans quelque point particulier de la poitrine : mais quelle que soit la manière dont il débute, l'observateur attentif ne tarde pas à remarquer un certain éclat humide des yeux, même lorsque le reste du visage est abattu, et, si la poitrine est fortement prise, la rougeur circonscrite des joues, deux signes qui, pour l'ordinaire, accompagnent et caractérisent les dispositions et les affections consomptives de cet organe.

L'enchifrènement est suivi d'une abondante *distillation*, pour parler comme les anciens, d'une humeur limpide, tenue et souvent fort

âcre. L'engorgement du voile du palais, du fond de la bouche, du larynx et des bronches, détermine également des crachats écumeux et liquides, mais plus filans que l'humeur qui coule du nez, et que fournit la membrane dite pituitaire. Plus la matière de ces excrétions est abondante et tenue, plus elle est âcre et corrosive : elle l'est quelquefois au point d'excorier non-seulement la membrane muqueuse qui la verse, mais aussi la peau des lèvres; comme les larmes, dans certain cas, entament, en les sillonnant, les paupières inférieures et la peau des joues. Son abondance et son degré d'âcreté dépendent de la nature et du degré de l'irritation ; ils en sont l'exacte mesure. Il paraît même que cette propriété corrosive des humeurs sécrétées par les membranes muqueuses peut tenir uniquement à l'action de ces dernières, vicieusement augmentée, ou à leur irritation, puisqu'on la produit pour ainsi dire à volonté par l'application des irritans artificiels. La matière des crachats, presque toujours plus muqueuse et moins tenue, est aussi pour l'ordinaire moins âcre et moins caustique ; il n'est pour-

tant pas extrêmement rare de voir la langue, le palais, et le fond de la gorge excoriés, ou couverts d'aphtes, par l'impression qu'elle fait en suintant, ou lors de son passage; on a même vu les crachats entraîner des lambeaux (1) de la membrane intérieure des bronches; et l'inspection anatomique a plus d'une fois offert dans leurs divisions et à l'entrée du larynx, ou sur l'épiglote, des délabremens notables, qu'on a rapportés avec fondement à la même cause. Quant aux aphtes, qui paraissent être des pustules de la membrane muqueuse, ou des dégénérations de son tissu, ils sont si communs dans les rhumes, qu'il n'est pas de médecin qui n'ait eu cent fois l'occasion de les observer et d'en suivre le cours.

Toutes les maladies aiguës qui ne sont pas directement mortelles, présentent dans leur cours trois périodes bien distincts : celui d'irritation, celui de coction, et celui de crise. Les rhumes simples, qui ne deviennent mortels que par leur complication avec des fièvres dange-

(1) Ces lambeaux me paraissent avoir, en général, le caractère aphteux.

reuses, ou par leur changement en certaines maladies fatales, comme la phthisie, l'hydropisie, l'œdème du poumon ; les rhumes simples, dis-je, suivent la même marche, se divisent également en trois temps bien caractérisés, et se terminent par une crise, avec ou sans évacuation sensible, qui rétablit et quelquefois améliore l'ordre antérieur des fonctions. La durée totale des rhumes, et la durée respective de leurs différens temps, ne sont point toujours les mêmes, à beaucoup près. Quelques rhumes sont si légers, que la chaleur du lit peut, du soir au matin, les faire passer à l'état de coction ; et qu'au bout de deux ou trois jours, le malade n'y pense déjà plus. D'autres fois, au contraire, les temps d'irritation et de coction se prolongent ; et la maladie, sans passer même à l'état de catarrhe chronique, n'est pas encore terminée au bout de plusieurs mois. Il arrive aussi qu'à une courte période d'irritation, succède une coction très-lente, et des évacuations du nez, de la gorge ou de la poitrine, qui tantôt semblent ne pouvoir trouver de fin, et tantôt paraissent répondre bien mieux à la

rapidité du premier temps, qu'à la marche tardive du second. Enfin, une longue irritation n'annonce point infailliblement une coction pénible des crises incertaines, ou des évacuations prolongées ; et l'observation nous montre quelquefois que le retour à la santé peut alors avoir lieu sans coction, comme sans évacuation sensible.

Ces diverses circonstances, qui tiennent à celles de la maladie, c'est-à-dire aux causes qui l'ont déterminée, à la constitution de l'air, à la nature de l'épidémie régnante, aux habitudes et à la disposition des individus, méritent d'être soigneusement pesées; car il ne faut pas, dans tous les temps et chez tous les malades, traiter les rhumes de la même manière, même quand ils présenteraient ces faux caractères d'uniformité qui, dans tous les genres, trompent si souvent les observateurs superficiels. Il est d'autant plus nécessaire d'y donner une sérieuse attention, que les règles de conduite qui en résultent sont également applicables à beaucoup d'autres maladies aiguës et chroniques, dont le cours ne peut être bien saisi, et

dont les conversions en d'autres maladies ne sauraient être prévues d'avance, ou même simplement remarquées à propos, si l'on ne s'est fait un fidèle tableau des rapports que peuvent avoir entre elles les diverses périodes de la maladie primitive, et des lois suivant lesquelles se font les passages d'un état du corps à un autre état plus ou moins différent.

Dans les rhumes, qui font l'objet particulier de cet écrit, le temps d'irritation se marque par la ténuité et l'âcreté des humeurs qui suintent de la membrane muqueuse : à mesure que l'irritation diminue, les crachats et les mucosités du nez s'épaississent. Lorsqu'ils ont atteint ce degré de consistance qui demande un certain effort pour leur excrétion, on peut regarder la coction comme achevée ; et le rhume se termine alors quelquefois par une diarrhée légère, par un flux d'urines chargées d'un sédiment, tantôt blanchâtre et furfuracé, tantôt présentant l'aspect d'un nuage muqueux, d'où tombe au fond du vase comme une poussière briquetée ; mais plus souvent la terminaison s'opère par l'évacuation de crachats tenaces,

et de mucosités du nez et des sinus, plus tenaces encore, et qui ne sortent que difficilement. A cette époque, les éternuemens, qui étaient devenus rares du moment où la coction avait commencé, n'existent déja plus; la toux, qui d'abord avait été vive et sèche, est molle et grasse; quelque direction que prenne la crise, la peau reprend sa souplesse; et une véritable sueur, ou une transpiration plus abondante, annonce que l'ordre de ses fonctions est rétabli.

On sait que dans les premiers temps des maladies aiguës de poitrine, désignées par le nom de pleurésie et de péripneumonie, les crachats rayés de filets sanglans sont de bon augure, et qu'au moment qu'ils deviennent *rouillés* (c'est-à-dire ressemblans par leur couleur à de la rouille de fer) et qu'ils sont facilement expectorés au milieu d'une moiteur halitueuse, ils annoncent la coction, la crise et une prompte guérison. Ces crachats rouillés se montrent quelquefois dans les gros rhumes, sur-tout lorsqu'au début ils ont été sanglans: mais pour l'ordinaire, ils sont simplement

jaunâtre, ainsi que les mucosités du nez ; et leur évacuation, pourvu qu'elle ne soit pas trop difficile, n'en termine pas moins avantageusement la crise. Ceux qui sont blanchâtres indiquent une coction pénible et lente ; ceux qui ressemblent à du lait caillé dont les grumeaux seraient liés entre eux par une mucosité tenace, ne laissent aucun doute sur la prolongation du mouvement critique ; et ils annoncent l'incertitude ou la faiblesse de son impulsion. On en voit un exemple frappant dans les coqueluches, où l'état convulsif trouble toutes les opérations de la nature, et retarde presque indéfiniment la terminaison de la maladie. Tout le monde sait que les crachats y présentent ce dernier aspect ; et les observateurs attentifs doivent avoir reconnu qu'ils sont d'une blancheur d'autant plus remarquable que l'état convulsif est plus violent.

Dans les catarrhes invétérés, l'expectoration, après avoir été long-temps blanchâtre, devient quelquefois plus foncée, prend un aspect comme sanglant, et présente une multitude de points briquetés répandus sur une mucosité,

tenace, mais sans aucune apparence de coction. Quelques médecins croient voir dans ces crachats des signes d'inflammation lente et secrète du poumon : mais cet organe est alors dans un état de fonte particulière, auquel il faut opposer de bonne heure un sage traitement. Le régime antiphlogistique, et sur-tout les évacuations de sang, y précipitent la fin des malades, qui périssent œdématiés.

Quand on a l'habitude de voir et de traiter des phthisiques, on ne peut guère se tromper ni sur le caractère ni sur l'odeur de leurs crachats : l'odeur des sueurs est sur-tout remarquable dans les phthisies essentielles, qu'elle sert particulièrement à distinguer de celles qui ne sont que le symptôme ou la suite de certaines affections stomacales, ou des obstructions du foie, du mésentère, etc. Dans les rhumes forts et prolongés, il survient souvent des crachats et des sueurs qui peuvent être ou n'être pas l'annonce d'une phthisie menacante, mais dont le caractère est plus difficile à reconnaître : car, quoique leur odeur soit peu marquée d'abord, ils peuvent être le premier indice d'un danger

imminent ; et quelquefois, quoique très-suspects, ils sont uniquement le résultat de la longue durée du catarrhe et de l'affaiblissement des fonctions de l'estomac et de celle du poumon. Dans plusieurs circonstances, le tact le plus exercé suffit à peine pour garantir le médecin des plus graves erreurs.

Dans toutes les maladies de poitrine, la nature et la marche des sueurs méritent la plus sérieuse attention : les sueurs colliquatives intermittentes ont plus d'une fois, à leurs premiers accès, été prises pour une évacuation critique ; d'autres fois aussi, l'on a regardé comme énervantes et dangereuses, celles qui terminent chez les personnes faibles les rhumes longs et mal traités. En général, les sueurs nocturnes doivent être suspectes ; cependant, si le pouls conserve pendant leur durée une plénitude suffisante, avec la mollesse et l'ondulation soutenue qui caractérise ces mêmes sueurs, quand elles sont favorables ; et, ce qui est bien plus décisif encore, si les forces se trouvent relevées par l'effet même de cette évacuation, on peut hardiment les déclarer critiques et salutaires.

confondu quelquefois ces granulations sans consistance, avec les petits tubercules ronds que, dans un genre particulier de phthisie, on remarque souvent au milieu des crachats.

Ici, je crois devoir exprimer sans détour mon sentiment sur une opinion généralement reçue dans le public, et qui paraît même ne laisser presqu'aucun doute parmi les praticiens : je veux parler du caractère purulent qu'on attribue à l'expectoration dans toute phthisie confirmée. Je suis loin de partager cette opinion : on dit tous les jours, je le sais, qu'il n'y a pas encore ou qu'il y a du pus dans les crachats de tel ou tel malade ; et le pronostic est déterminé par le jugement qu'on adopte sur cette circonstance particulière. Pour moi, je l'avoue, il m'a presque toujours été bien difficile de reconnaître un véritable pus dans les crachats des phthisiques ; j'oserais même à peine affirmer que j'y en aie vu quelquefois ; quoiqu'assurément j'aie traité un grand nombre de ces malades, et à toutes les époques de la maladie, et que j'aie été consulté par un plus grand nombre encore, qu'on en croyait ou qui

en étaient réellement attaqués, ou enfin qui menaçaient de l'être dans un temps plus ou moins éloigné. Les vomiques renferment du pus véritable : celui qui prépare les cicatrices des blessures pénétrantes de la poitrine, et celui des empyèmes précédés d'inflammation, offrent des caractères qui ne sont pas équivoques; mais il n'en est pas de même du pus qu'on s'imagine, depuis Hippocrate, voir dans les crachats de tous les phthisiques, et qu'on suppose toujours formé par la suppuration inflammatoire des bronches et du poumon.

Bennet avait déjà observé que dans les cadavres des phthisiques on ne trouvait souvent aucune trace d'ulcération, ni même d'érosion; que la substance du poumon était détruite, et tous les rameaux des bronches affaissés et repliés les uns sur les autres, sans que leur membrane parût entamée. Dehaën, qui, depuis, a plusieurs fois eu l'occasion de faire la même remarque, en a conclu que dans certains cas la suppuration peut avoir lieu dans la substance du poumon, sans communication avec les voies aériennes, et le pus être resorbé par les vaisseaux sanguins,

dans lesquels, suivant son opinion, il roule avec les autres humeurs, dont il altère la masse comme un ferment putride. Les évacuations puriformes que la nature opère quelquefois d'elle-même dans les suppurations dorsales ou sciatiques, et la bouffissure, en apparence purulente, qu'on observe chez beaucoup de phthisiques, lui faisaient juger que la chose devait en effet se passer ainsi; mais cette théorie (1) ne me paraît pas admissible dans l'état actuel de nos lumières; elle est d'ailleurs inutile à l'explication d'un phénomène que la prévention a pu seule empêcher de reconnaître et d'observer bien plus souvent.

Quoique je ne doive énoncer qu'avec beaucoup de réserve une opinion qui contrarie, au moins en quelques points, celle de tant d'hommes éclairés, j'ose néanmoins, d'après les observations les plus nombreuses et les plus attentives,

(1) Je ne nie pas que des résorbtions purulentes puissent avoir lieu; mais la manière dont elles s'opèrent est encore trop mal connue; et, d'ailleurs, elles n'ont aucun rapport avec les altérations des différentes humeurs produites par la consomption du poumon, et avec les sédimens puriformes que les urines déposent quelquefois alors.

avancer qu'il n'y a que très-rarement du pus véritable dans les crachats des phthisiques, et que la matière qui les compose est dans le commencement la matière nutritive, pure ou mêlée avec d'autres humeurs qui l'altèrent; et dans les derniers temps, cette même matière mêlée avec la substance du poumon, que la maladie met dans un état de fonte (1) particulière (*sui generis*): et j'ajoute que cette fonte ou consomption de l'organe respiratoire, présente différens aspects et différentes indications au médecin, suivant la nature de la cause qui l'a déterminée, et suivant le caractère de toutes les circonstances qui peuvent influer sur sa marche et précipiter ou retarder son cours. Assurément la matière de l'expectoration n'a point toujours le même aspect et les mêmes qualités; les crachats de la phthisie catarrhale ne ressemblent point à ceux de l'hépatique, ni ceux de la mésentérique à ceux de la scorbutique (2);

(1) Il en est de la fonte du poumon comme de celle du foie: les crachats des phthisiques ne sont pas plus du pus véritable que la matière du flux hépatique.

(2) Je pourrais parler aussi des crachats rares, propres à la

mais dans certains cas, dont l'œil ne distingue point tout seul la différence, il est facile de reconnaître que celle des causes et des circonstances leur fait annoncer des degrés de danger, et demander des secours très-différens.

Mon intention n'est point de traiter ici des maladies consomptives du poumon : elles exigeraient elles seules un ouvrage bien plus étendu que ne doit l'être ce mémoire ; et quoiqu'elles aient été l'objet unique ou principal d'un grand nombre de recherches et d'observations, je ne craindrai pas de dire que, malgré les travaux des hommes les plus éminens qui s'en sont occupés, elles n'ont peut-être encore été considérées que sous une partie des points de vue nombreux qu'elles présentent à l'observateur. Mais, quoique je ne veuille entamer dans ce moment aucune discussion à leur sujet, l'idée que toute consomption pulmonaire est carac-

phthisie nerveuse, et les opposer à l'abondance extrême de ceux qui caractérisent la phthisie aiguë, dont Piquer a, je crois, fait mention le premier ; maladie peu commune, mais qui l'était devenue en Angleterre, il y a vingt-cinq ou trente ans, et qui, depuis la fin du siècle, paraît aussi vouloir s'établir parmi nous.

térisée par une suppuration, produit d'un véritable état inflammatoire, n'a pas seulement empêché de remonter aux différentes causes dont cette maladie peut être le résultat, et de la distinguer en ses différentes espèces, dont chacune exige un traitement particulier ; elle a de plus en même temps influé sur la manière de considérer presque toutes les affections de la poitrine, notamment celles dont la phthisie est souvent la suite et le dernier terme ; et elle les a ramenées à un systême de traitement insignifiant et sans effet dans le plus grand nombre de cas, et décidément pernicieux dans quelques-uns.

Les vues de théorie et de pratique le plus généralement adoptées sur les affections catarrhales s'en sont particulièrement ressenties ; c'est pour cela que, sans vouloir appuyer ici mon opinion de toutes les raisons qui la motivent, j'ai cru devoir l'énoncer librement, ne dût-elle avoir d'autre utilité que de déterminer les praticiens à faire des recherches plus approfondies sur ce sujet. J'ajoute seulement que de véritables états inflammatoires, distingués par leurs

causes, le caractère de leur marche, le degré de leur intensité, peuvent occasionner et occasionnent en effet assez souvent un genre particulier de phthisie ; et que dans les derniers temps de toute consomption pulmonaire, quels qu'aient été d'ailleurs sa cause et son caractère primitif, presque toute excitation y devenant nuisible, les remèdes les mieux appropriés d'abord peuvent, à cette époque, en précipiter la fatale terminaison ; car malheureusement, pour traiter cette maladie avec un succès complet, il faut s'y prendre de bonne heure ; à mesure qu'elle fait des progrès, les symptômes se compliquent, les contre-indications se multiplient ; et quoiqu'il ne faille jamais employer des remèdes contraires à son génie primitif, la manière d'appliquer les seuls efficaces devient de plus en plus difficile, et la chance du succès de plus en plus incertaine. En un mot (et cela paraît presque également vrai dans toutes les variétés de cette maladie redoutable), il vaut mieux s'occuper du soin de la prévenir, que se repaître de l'espérance, trop souvent vaine, de la guérir.

Qu'on me permette cependant encore quelques observations sur la nature des crachats, ou plutôt sur l'apparence qu'ils offrent dans plusieurs maladies qui tendent, plus ou moins rapidement, à la consomption pulmonaire, et notamment dans les affections catarrhales, dont tout le monde convient qu'elle est fréquemment le résultat définitif.

Hippocrate range parmi les crachats suspects, ceux qu'il appelle *grandineux*, ou semblables *à des grains de grêle*. Suivant ce grand observateur, ils annoncent la phthisie, et ils ont une tendance très-marquée à devenir purulens. Ces crachats, formés d'une humeur transparente qui se coagule, indiquent du moins un état d'irritation ou d'action augmentée dans les glandes de la trachée et des bronches, où leurs conduits excréteurs la versent alors en plus grande abondance. J'ai retrouvé ces crachats dans les dispositions catarrhales chroniques, et dans le commencement d'une phthisie particulière, qu'on appelle *laryngée*, et qu'Hippocrate paraît avoir lui-même connue de son temps; mais je me suis assuré qu'ils n'annoncent pas toujours la con-

somption pulmonaire, ou que du moins ils n'en sont qu'une menace éloignée, quoiqu'ils méritent toujours de l'attention, et que, joints à d'autres symptômes équivoques, ils en éclairent l'obscurité. J'avais cru d'abord qu'ils venaient exclusivement des glandes trachéales, et qu'ils n'étaient autre chose que l'humeur bleuâtre dont leurs canaux paraissent habituellement remplis; mais j'ai reconnu qu'ils viennent souvent des dernières ramifications des bronches, d'où la toux les arrache avec effort. Ils ne sont ordinairement que de la grosseur d'un pois, mais quelquefois ils ont le volume d'une noisette. Les plus petits affectent différentes formes, et présentent des pointes anguleuses : les plus gros sont globuleux; ils ont quelquefois une queue ressemblante à celle d'une balle de pistolet qui sort de son moule; ils ont la consistance de l'humeur vitrée de l'œil, et sont transparens comme le crystal.

Le même Hippocrate parle de crachats douceâtres, amers, salés; et il regarde ceux qui donnent l'une de ces impressions au malade, comme les avant-coureurs du crachement

de pus et de la consomption. Toutes ces variétés se présentent journellement dans la pratique de la médecine; et l'on doit les noter avec d'autant plus de soin, que chacune nous met sur la voie de mieux reconnaître la cause de la maladie, et fournit des indications particulières pour le traitement.

Il est difficile de ne pas croire que les crachats sucrés sont la matière nutritive elle-même, que les poumons affaiblis, incapables d'agir d'une manière convenable sur le sang, laissent transsuder dans les voies aériennes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont accompagnés d'un amaigrissement rapide, bientôt suivis d'autres crachats, symptômes de la consomption pulmonaire; et que les remèdes indiqués alors sont ceux qui relèvent doucement le ton des organes, et sur-tout celui du poumon.

Les crachats amers caractérisent le commencement des affections de poitrine dépendantes de celles du foie. Aucun médecin ne peut ignorer que les maladies de plusieurs viscères du bas ventre simulent souvent celles de la poitrine, ou portent leurs effets sur le poumon,

avant même que l'organe primitivement affecté présente aucun signe manifeste de dérangement dans ses fonctions. Le foie est un de ceux qui font le plus souvent ressentir et partager leur état par les organes thorachiques : mais quoiqu'il les altère eux-mêmes à la longue, par l'action contre nature que cette affection sympathique leur imprime, il faut d'abord tourner toutes ses vues vers la source et la véritable cause du mal; et lors même que le poumon est déja dans un état de consomption véritable, il est encore indispensable de prendre en grande considération celui du foie, dont elle n'est qu'un résultat secondaire.

Quant aux crachats salés, on les observe dans des circonstances très-différentes, et qui même n'ont point de rapport entre elles; voilà pourquoi les anciens médecins en parlent si souvent. Leurs premiers disciples chez les modernes paraissent s'en être également occupés avec scrupule; mais peu-à-peu on a cessé de tenir compte de cette particularité, qui n'a plus été pour beaucoup d'observateurs que le fruit de l'attention minutieuse des malades sur eux-mêmes,

ou de leur excessive sensibilité ; car les mucosités du nez et de l'arrière-bouche ont toujours en effet, sur-tout les premières, un degré de salure remarquable ; et, dit-on, il est ridicule de compter parmi les signes de maladie une qualité des humeurs qu'elles ont aussi dans l'état de la plus parfaite santé. Mais ce n'est pas de cette salure naturelle qu'Hippocrate a voulu parler ; il entend celle dont les crachats, tirés de la poitrine par les efforts de la toux, donnent l'impression au malade, ou celle qu'on observe dans les humeurs qui distillent du voile du palais ou de la voûte du fond de la gorge, et qui est assez vive pour y causer des excoriations douloureuses ; celle-là peut bien, sans doute, être mise au nombre des dispositions pathologiques, ou des symptômes qui méritent toute l'attention du médecin. Ces crachats salés entraînent quelquefois de petits lambeaux de la membrane interne des bronches ; et les humeurs de l'arrière-bouche, qui présentent la même qualité corrosive, causent souvent à l'embouchure du larynx ou à l'épiglote de légères ulcérations qui déterminent à leur tour, lorsqu'elles ne gué-

rissent pas promptement, la phthisie laryngée. Cette circonstance et les éruptions psoriques et dartreuses répercutées me paraissent être les causes les plus ordinaires de cette maladie ; je crois même avoir observé que la salure extraordinaire des crachats et des humeurs qui distillent dans l'arrière-bouche se rencontre communément avec diverses éruptions mordantes de la peau, et que les excoriations qu'elles causent diffèrent sensiblement des aphtes, et présentent plutôt un aspect dartreux.

Nous avons déja vu que certains malades menacés de phthisie rejetaient dans leurs crachats des granulations blanchâtres ou jaunâtres. Ces granulations ont assez peu de consistance ; et quand on les écrase, elles répandent une mauvaise odeur. Quelquefois les grains sont entièrement noirs, et ressemblent à de la graine de moutarde. Plus l'odeur qu'ils exhalent est mauvaise, plus le danger est imminent. Je fus, il y a nombre d'années, consulté pour un malade qui crachait journellement une quantité de ces grains noirs (1) : heureusement ils

(1) Il ne faut pas confondre ces grains avec les stries d'un

étaient sans odeur. Il s'est parfaitement rétabli, et il sert maintenant avec distinction dans nos brillantes armées, où l'on sait que les fatigues des officiers, et même des chefs, sont peu différentes de celles des soldats.

Outre ces lambeaux membraneux qu'on trouve quelquefois répandus dans la matière de l'expectoration, on y remarque aussi, quoique plus rarement, de petites masses, tantôt charnues, tantôt sébacées, tantôt semblables à des grumeaux de bouillie, qui indiquent des altérations graves, à différens degrés, dans la substance même du poumon. Elles m'ont paru toujours accompagnées d'une couleur peu naturelle du visage; cependant elles n'annoncent pas toujours un pressant danger, à moins qu'elles ne soient parsemées de filets d'un sang vif et vermeil. Il n'en est pas de même des concrétions tophacées qui se forment dans l'intérieur des bronches, ou dans le parenchyme

bleu foncé qui sont assez souvent, sur-tout chez les femmes, répandues dans les crachats; ces stries ne sont que des filets de l'humeur que versent les glandes bronchiales. Morgagn a trouvé la même couleur à l'humeur de la prostate.

pulmonaire lui-même (1), et dont la salive (2), dans certains cas, dépose immédiatement la matière. Leur présence est toujours dangereuse, et leur sortie est presque toujours suivie de crachement de sang, qui bientôt amènent un genre particulier de consomption. Elles sont le plus souvent de vrais dépôts goutteux, ou le produit d'une disposition des humeurs que les accès de goutte ont pour but de dissiper. Au reste, il ne faut pas confondre ces concrétions avec celles que rejettent fréquemment les ouvriers qui battent ou manient le plâtre ; ni surtout avec ces masses pâteuses, dont le centre est formé d'une poussière blanchâtre, et qu'on observe dans les crachats des meuniers, des fariniers et des boulangers : cette dernière poussière est uniquement de la farine que la salive n'a pas suffisamment pénétrée pour ne faire du tout qu'un globule pâteux.

Je ne m'arrêterai pas non plus aux crache-

(1) On a vu aussi des fragmens osseux dans les crachats de quelques phthisiques ; mais ce cas est rare.

(2) Ce phénomène a lieu par l'augmentation relative et proportionnelle de la quantité des phosphates contenus dans l'albumine de la salive, et sur-tout de celui de chaux.

mens de sang, ils demanderaient des explications et des détails dans lesquels je ne puis entrer ici ; je me contenterai d'observer que, suivant leurs causes et leur nature, ils présentent des degrés de danger très-différens, et que chaque genre indique un traitement particulier. On ne peut pas confondre le crachement de sang qui se guérit par les vomitifs, avec celui qui demande d'amples et promptes saignées ; ni celui qu'il faut traiter par des toniques, avec celui qui ne cède qu'aux mucilagineux et aux adoucissans : il n'est pas sur-tout permis de ne point savoir distinguer les crachemens de sang venant de la gorge, soit scorbutiques, soit hémorrhoïdaux, de ceux qui ne sont que le résultat inerte et matériel des saignemens de nez. Je ne les indique ici que parce qu'on les observe souvent dans les affections catarrhales.

Enfin, comme je n'ai pas même la prétention de suivre ces dernières maladies dans toutes les phases qu'elles peuvent présenter et dans tous les changemens qu'elles peuvent subir, ni sur-tout de décrire les circonstances

des nouvelles maladies dans lesquelles elles peuvent se transformer, passons au traitement des rhumes proprement dits.

Chez les personnes fortes et saines, les rhumes légers sont ordinairement peu dangereux; ils se dissipent d'eux-mêmes, si l'estomac n'est pas notablement dérangé. Après une ou deux nuits de moiteur, il se fait une évacuation plus ou moins abondante de mucus des narrines et de crachats qui donnent des signes de coction; et pourvu qu'on ne garde pas trop long-temps la chambre, qu'on fasse un exercice doux à l'air libre, en évitant néanmoins l'impression du froid et de l'humidité, tout rentre dans l'ordre en peu de jours : quelquefois même on se trouve, après cette légère évacuation critique, plus alègre et plus dispos.

Cependant le fréquent retour des plus faibles rhumes n'est pas sans inconvéniens, soit parce qu'il indique une disposition catarrhale profonde, soit à cause des habitudes vicieuses qu'il peut imprimer à la constitution. Les rhumes de poitrine les moins dangereux dérangent toujours à quelque degré les fonctions d'un or-

gane important ; ils peuvent même en altérer à la longue la substance, et y laisser le germe de graves maladies. Les rhumes de cerveau, quoique peu menaçans par leurs effets directs, méritent pourtant quelque attention de la part du médecin ; et pour l'ordinaire il est utile et convenable de les prévenir, sur-tout chez les personnes dont les humeurs se portent habituellement vers la tête. En attirant sur la membrane muqueuse du nez, des sinus, et, par suite, de l'arrière-bouche, la matière des éruptions dartreuses, psoriques, etc., ils y produisent souvent une espèce de vésicatoire dont les effets sont incommodes, et peuvent être fort dangereux, en s'étendant de proche en proche jusqu'à l'épiglote et à l'embouchure du larynx. Enfin, quand il y a dans les sujets quelque disposition apoplectique, les rhumes de cerveau qui souvent embarrassent la tête entière, augmentent la tendance vicieuse de tous les mouvemens, qui caractérise cette disposition.

On ne doit jamais négliger les gros rhumes ; ils peuvent produire immédiatement, même chez les personnes les plus saines, de très-

funestes effets. L'extrême sensibilité aux impressions du froid, qui souvent les annoncent d'avance, et qui toujours les accompagne à leur début, indique la concentration des mouvemens à l'intérieur, et la suppression, ou du moins le dérangement de la transpiration insensible. La nature semble tracer elle-même le traitement qui convient alors : dans cette première époque, on doit se vêtir et se tenir plus chaudement, et par une petite quantité de boissons tièdes, on tâchera d'assouplir la peau et d'y ramener les mouvemens intervertis ; mais il ne faut pas insister sur les moyens qui provoquent la sueur, ni sur-tout garder long-temps le lit ou la chambre loin d'un air libre, ou dans une atmosphère échauffée artificiellement. Rien n'est plus énervant et ne dispose d'une manière plus infaillible à des rechutes réitérées que ces excitations factices à la sueur; rien n'est plus capable de prolonger le rhume lui-même que la privation d'exercice et d'air frais. La pratique commune paraît fondée sur des vues toutes contraires ; mais je ne crains pas d'affirmer que la prolongation et

le renouvellement des maladies catarrhales sont très-souvent le résultat de cette pratique, et que ces vues sont autant d'erreurs, quant aux indications qu'on croit devoir en tirer.

Il est rare que les rhumes de poitrine ou de cerveau soient véritablement inflammatoires; ils le sont pourtant quelquefois : alors il faut faire promptement une saignée, et ne la réitérer qu'avec beaucoup de réserve. Mais dans le cas où la violence du catarrhe aurait déterminé une métastase rhumatismale, il faut être moins timide sur les évacuations de sang, pourvu toutefois que l'état du pouls et celui des forces le permettent. Le rhumatisme ne se déplace pas facilement de la poitrine; et pour peu qu'il y conserve du caractère inflammatoire, les irritans révulsifs ou dérivatifs n'agissent sur lui, pour cet objet, d'une manière utile, qu'autant qu'on a, par la saignée, débarrassé suffisamment tout l'appareil sanguin pulmonaire avant leur application.

Cette métastase du rhumatisme sur la poitrine est un accident très-ordinaire et très-grave. Si l'on n'y remédie pas sur-le-champ, tous les

moyens deviennent bientôt impuissans et superflus, et la maladie se transforme en phthisie, en œdème du poumon, en hydropisie de poitrine, dont on ne peut guères alors attendre la guérison, ni des efforts de la nature, ni des secours de l'art.

Les jeunes gens d'une constitution délicate et mobile, qui ont la peau fine et transparente, le blanc des yeux d'un éclat de perle, les joues colorées, particulièrement autour de la pommette, sont sujets à des rhumes qui demandent une grande vigilance de la part du médecin. Quand ces rhumes reviennent fréquemment, sur-tout quand ils sont accompagnés d'un petit crachement de sang et d'une douleur sourde, soit dans tout le poumon, soit dans quelqu'un de ses points particuliers, ils demandent de petites saignées faites avec prudence, de loin en loin. Cette précaution, jointe à l'usage d'une eau gommée, suffit ordinairement pour les guérir, dissiper peu à peu la disposition inflammatoire, lente et cachée qui les ramène, et prévenir la phthisie, dont ils sont l'annonce éloignée, mais malheureusement trop infaillible.

Tant que cette disposition dure, les eaux sulfureuses, l'exercice du cheval et les autres toniques du poumon, qu'on ordonne si souvent au hasard, sont presque toujours nuisibles, et toujours suspects. C'est uniquement lorsqu'on a lieu de la regarder comme entièrement détruite, que ces moyens peuvent être employés d'une manière utile : et dans ce cas on gagne tout en gagnant du temps ; car le progrès seul de l'âge, en donnant plus de consistance à tout l'organe pulmonaire, le rend moins sujet aux congestions sanguines, ainsi qu'à tous les autres genres de fluxions.

C'était sans doute des phthisies du genre de celles dont je viens de parler que Dovar guérissait par de petites saignées, répétées à des intervalles de temps assez courts, et par un régime adoucissant et calmant.

Quoique les rhumes de poitrine imitent quelquefois la pleurésie ou la péripneumonie, et que ceux du cerveau soient accompagnés d'une vive irritation, il ne faut pas, je le répète, en conclure toujours que leur caractère soit réellement inflammatoire : l'expérience m'a

convaincu qu'ils le sont dans notre climat, et notamment à Paris, bien plus rarement que ne le pensent beaucoup de médecins; et j'ose même établir que le systême de traitement le plus usité les perpétue au lieu de les guérir, et que, bien loin d'en prévenir le retour, il y dispose le corps par l'augmentation de sensibilité générale, et par l'affaiblissement des fonctions de l'estomac et de l'organe extérieur, qui en sont l'inévitable résultat. Qu'on me pardonne de revenir plus d'une fois sur le même objet.

La sympathie directe, reconnue par Cullen entre le tissu cutané et le poumon, est réelle et constante; mais elle n'est pas aussi particulière qu'il paraît le penser. La peau ne correspond pas seulement avec les organes de la respiration, elle est dans un état d'équilibre ou de contrebalancement continuel avec toutes les membranes muqueuses des narines, des sinus, de la bouche, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, de la vessie : ces différentes parties de l'organisation vivante semblent pouvoir se suppléer réciproquement, jusqu'à certain point, dans leurs fonctions; elles partagent

toujours les affections les unes des autres ; et sur-tout il y a des rapports constans d'action et de réaction entre toutes les membranes muqueuses et l'organe cutané. Mais ceux de l'estomac, soit avec lui, soit avec tout l'appareil pulmonaire, me paraissent les plus frappans. Quand la transpiration se dérange, l'estomac le ressent, pour ainsi dire, à l'instant même ; et quand la digestion stomachique se fait mal, la transpiration ne tarde pas à marcher elle-même avec irrégularité, c'est-à-dire qu'elle se transforme en sueurs débilitantes, ou diminue et se supprime presque entièrement. D'un autre côté, l'organe pulmonaire a des liaisons si étroites avec l'estomac, que les affections qui lui sont spécialement propres, comme la toux, la difficulté de la respiration, les douleurs même qui paraissent avoir leur siège dans l'espace qu'il occupe, dépendent moins souvent peut-être de son état particulier que de celui des diverses fonctions que l'estomac exécute, et notamment de la première digestion.

Dans presque tous les rhumes, les fonctions de l'estomac et celles de la peau sont,

pour l'ordinaire, également altérées. Assez souvent, c'est la transpiration répercutée qui affaiblit la digestion stomachique ; mais bien plus souvent encore l'affaiblissement de cette dernière avait déja, d'avance et peu-à-peu, dérangé la transpiration. Si donc il est nécessaire dans les rhumes de se vêtir un peu plus, de se tenir un peu plus chaudement, il est bien plus nécessaire encore d'observer à table un régime sévère, et déviter soigneusement tout ce qui peut augmenter l'énervation des forces de l'estomac. J'ai connu des personnes qui, d'après cette seule vue, guérissaient leurs rhumes en ne mangeant presque pas dans les premiers jours ; cela suffit en effet pour ceux qui sont légers, et chez les sujets jeunes, sains, et qui n'ont point de disposition catarrhale invétérée. Chez tous, la sobriété est d'une grande importance ; et sans elle, la durée des rhumes les plus simples peut se prolonger indéfiniment.

Je dois pourtant observer ici que certains individus ont un appétit plus vif, lorsqu'ils sont enrhumés, que dans l'état de santé parfaite ; il paraît même qu'en mangeant plus qu'à

l'ordinaire, ils digèrent pourtant bien, et que l'action de l'estomac est utile à la coction de leurs rhumes. Ces cas sont rares : ils sont analogues à ceux, où l'on voit l'action forte du cerveau provoquer et redoubler celle de l'estomac. J'ai connu un jeune médecin plein de talent, et sur-tout d'érudition, qui ne pouvait travailler qu'après un repas copieux. J'ai plusieurs fois entendu dire à M. Turgot, l'une des plus fortes têtes qui aient jamais existé, que le moment de la digestion était celui où il se sentait le plus capable d'une méditation profonde et de tous les travaux d'esprit. Or, il mangeait ordinairement beaucoup. Mais cette distraction des forces, qu'elle ait lieu dans l'état de maladie ou de santé (car il faut regarder l'action qui s'exerce dans un organe malade, comme l'emploi le plus complet de toute son énergie vitale), cette distraction débilite d'autant plus la constitution, qu'elle est plus fréquente et plus prolongée, et rien sur-tout n'use plus vîte et plus radicalement le systême nerveux. Le jeune médécin dont je viens de parler est mort, à peine âgé de trente ans, le poumon

farci de tubercules squirrheux ; et M. Turgot, dans toute la vigueur de l'âge, le foie et le poumon remplis de calculs tophacés. Je crois devoir observer encore que les personnes chez lesquelles plusieurs organes internes essentiels s'excitent ainsi mutuellement, et entrent simultanément en action, ont besoin d'un plus grand exercice musculaire, pour diminuer l'effet de ces vicieuses sympathies, et pour ramener immédiatement à l'extérieur une partie des forces qui se concentrent dans l'organe le moins excité : car c'est d'abord sur lui qu'agit la révulsion. Or, l'action de cet organe étant directement affaiblie par là, il s'ensuit bientôt que ceux qui sont plus fortement excités perdent indirectement toute la partie de leur action qui n'est que sympathique ; et l'ordre naturel, ou l'équilibre des fonctions, se rétablit alors de lui-même par degrés.

Quand le dérangement de l'estomac, qui accompagne le rhume de poitrine ou de cerveau, n'est caractérisé que par le dégoût des alimens, et qu'il n'y a point lieu de penser que des restes de mauvaises digestions, des glaires

tenaces, ou des matières bilieuses importunent et fatiguent ce viscère, quelques grains d'ipécacuanha, ou quelques tasses d'eau légèrement émétisée, données à distances convenables, suffisent, en provoquant deux ou trois efforts de vomissement, pour ranimer la transpiration; ou même, en excitant une douce sueur, pour emporter le rhume comme d'emblé; et quelques doses de thériaque, prises le soir en se couchant, en préviennent le retour.

Mais si des matières étrangères surchargent l'estomac, s'il est sur-tout englué de glaires catarrhales, on est obligé de recourir à des vomitifs plus forts, et souvent même de les réitérer. En général, les vomitifs sont plus utiles que les purgatifs dans les affections des membranes muqueuses; ils le sont particulièrement, malgré les théories boerrhaaviennes, dans les catarrhes du nez, de la gorge et du poumon (1): les purgatifs, au contraire, y sont presque toujours plus ou moins nuisibles, ainsi que les lavemens: car

(1) C'est Bordeu le père, et non Stoll, comme on le croit généralement, qui a le premier donné les vomitifs dans les esquinancies et dans les maladies aiguës du poumon.

les uns et les autres ont l'inconvénient grave de rappeler les mouvemens vers l'intérieur, et par conséquent, de déranger l'action de l'organe cutané, dont les sympathies étendues avec l'estomac et les intestins altèrent de plus en plus alors toutes les fonctions digestives. On remarque aussi qu'ils arrêtent ou troublent les coctions critiques. C'est peut-être par leur action révulsive vers les organes internes, qu'ils sont si rarement utiles dans le traitement des maladies hypocondriaques et vaporeuses. En effet, ces maladies dépendent, ou du moins sont presque toujours accompagnées, de concentrations sur différens viscères du bas-ventre ; or, les purgatifs, outre l'énervation qu'ils laissent après eux, augmentent cette direction non naturelle des mouvemens, et aggravent le sentiment d'angoisse et le désespoir dont les malheureux malades sont dans ce cas habituellement accablés.

Au reste, quand on est obligé de purger dans les affections catarrhales, il vaut mieux le faire avec l'eau émétisée, le kermès ou l'ipécacuanha, donnés à petites doses : car, de tous les

remèdes qui peuvent évacuer par bas, les vomitifs, et sur-tout les antimoniaux, employés de manière à produire cet effet, sont ceux qui débilitent le moins tout ce systême : ils sont aussi en même temps ceux qui dérangent le moins la transpiration, par la faculté qu'ils conservent encore alors, quoiqu'à un degré plus faible, de reporter les mouvemens à l'extérieur.

Aussitôt qu'on est assuré que l'estomac et les intestins sont libres de toute matière corrompue, il faut donner des toniques. Ce temps vient ordinairement beaucoup plutôt qu'on ne pourrait le penser ; il arrive même assez souvent que les signes d'embarras dans l'estomac et dans tout le tube alimentaire disparaissent sans évacuation sensible, et que le régime nettoie la langue plus utilement que ne l'eussent fait les purgatifs.

Quant aux toniques généraux, les mieux appropriés sont le quinquina, la thériaque et les baumes. Le soufre et ses préparations naturelles ou artificielles, toniques directs du poumon, conviennent mieux ordinairement dans les maladies chroniques de cet organe ; et l'on n'a

guère besoin de les employer à la suite des rhumes, que lorsqu'il est resté dans un état d'affaiblissement et d'excessive sensibilité.

Le premier de tous ces remèdes dans le traitement des affections catarrhales est sans doute le quinquina ; mais quand on ne l'a pas donné tout de suite, il faut attendre, pour le mettre en usage, que les crachats présentent quelques signes de coction. J'ai connu pourtant un homme qui l'administrait indistinctement dans tous les rhumes et à toutes leurs époques. Ce n'était point un médecin en titre ; mais ses grandes lumières comme physicien ne lui permettaient pas d'ignorer les lois et le jeu de l'économie animale, dont il avait appris ce qui pouvait être utile à la direction de sa propre santé : c'était Franklin. Je dois à la vérité de déclarer que je l'ai vu traiter ainsi toutes les personnes de sa famille et plusieurs de ses amis, et les guérir constamment en peu de jours. Cependant j'ai trouvé dans une pratique plus étendue, que l'emploi du quinquina demandait souvent beaucoup de précautions ; qu'il n'était utile chez un assez grand nombre de sujets que moyennant

des modifications de différens genres; et qu'enfin, dans certains cas, il était absolument contre-indiqué. Chez les personnes sujettes à des concentrations intestinales, il est souvent suspect, et doit être associé à des opiatiques : dans ces circonstances, la thériaque réussit mieux. Lorsqu'il y a des obstructions au mésentère, au foie, et des dispositions bilieuses habituelles, les baumes, associés aux gommes fétides et à de petites doses d'extrait de pavot, sont préférables au quinquina : quelquefois même alors il produit de très-mauvais effets. Ainsi donc, quoique ce remède ne soit guère moins précieux dans le traitement des affections catarrhales que dans celui des fièvres intermittentes et de toutes les autres maladies périodiques, il faut des mains habiles et légères pour le manier avec succès; et il doit toujours être employé méthodiquement, et non d'une manière empirique ; mais j'affirme en même temps que, lorsque nulle considération de la nature de celle dont je viens de parler ne le contre-indique, et lorsque l'estomac et les intestins sont bien nettoyés, il emporte presque toujours,

comme par enchantement (1), les rhumes les plus opiniâtres, dont il ne reste, après son usage, qu'un léger enrouement qui se dissipe bientôt de lui-même.

Le bon effet du quinquina et de tous les autres toniques directs doit être souvent préparé par de petites doses d'ipécacuanha, qui stimulent tout le canal alimentaire, et le débarrassent des matières corrompues ou nuisibles qu'il peut contenir. Chez les personnes délicates et mobiles, l'extrait dépouillé de sa résine, dit *ipécacuanha corrigé d'Helvétius*, est préférable à l'ipécacuanha en nature : il est moins sujet à pincer l'estomac et les intestins.

Je dois ajouter ici que les premières doses de quinquina purgent assez souvent : alors il prépare lui-même et assure l'utilité sans mélange de son action; il faut en donner deux scrupules ou

(1) Il est vraisemblable que les phthisies dans lesquelles Morton et plusieurs autres médecins illustres ont obtenu de si grands effets du quinquina, étaient du genre des catarrhales, des scrophuleuses, ou dépendantes de la simple débilité du poumon, et qu'elles étaient peu avancées : car dans le dernier période de cette maladie, il est presque toujours nuisible.

un gros plusieurs fois dans la journée : à dose plus faible, il agit plutôt comme excitant que comme tonique. C'est une particularité de ce puissant remède, qui pourtant ne lui est pas exclusivement propre, d'exciter les mouvemens à dose faible, et de les fixer, de les régler à dose plus forte. Pendant son usage, il faut garder un régime sévère, et faire de l'exercice. C'est encore une chose remarquée par les meilleurs observateurs, que le quinquina, dans toutes les circonstances auxquelles il est approprié, produit des effets d'autant plus sûrs, qu'un exercice modéré seconde son action : car, alors, bien loin de concentrer les mouvemens à l'intérieur (ce qu'il peut faire quelquefois lorsque cette direction leur est antérieurement imprimée), il les distribue d'une manière plus égale, les rend critiques, et produit souvent des évacuations par les sueurs, les urines ou les selles, qui complètent et constatent ses utiles effets.

On sait combien sont étendues les sympathies qui unissent la poitrine et tout l'appareil urinaire, y compris les organes de la génération liés avec lui par des rapports bien plus impor-

tans que ceux du voisinage. C'est peut-être parce que les balsamiques exercent une influence particulière sur les reins et sur la vessie, qu'ils produisent indirectement des effets si marqués sur le poumon. Dans plusieurs maladies de la poitrine ils sont d'une efficacité et d'une utilité remarquables : ils exigent seulement dans leur administration beaucoup de prudence et de sagacité ; car ils deviennent toujours nuisibles dans les états inflammatoires, et presque toujours dans les derniers temps des consomptions idiopathiques. Il est certain qu'à différentes époques de la médecine on les a trop indiscrètement employés ; les auteurs n'ont pas distingué assez nettement les cas où leur utilité est incontestable, de ceux où ils doivent nuire d'autant plus qu'ils ont produit des effets plus avantageux dans les premiers. Leur utilité se manifeste particulièrement dans les affections catarrhales dépendantes de la faiblesse du poumon, dans les rhumes prolongés, dans ceux qui tiennent à l'imperfection de la digestion stomachique, à l'irrégularité des fonctions de l'organe extérieur ; en un mot, toutes les fois qu'il s'agit de relever

le ton général, et sur-tout celui de l'organe pulmonaire, vers lequel ils ne manquent jamais de diriger leur action. Je les combine avec les savonneux, à la manière de Boerrhaave, avec la gomme ammoniaque (1), avec l'extrait aqueux d'opium. Je n'ai jamais eu l'occasion d'observer les heureux effets qu'on attribue à leur combinaison avec le soufre; et j'avoue franchement que les guérisons de phthisies à leur dernier terme, opérées, dit-on, par le baume de Lucatel, ne me sont pas moins suspectes que celles dont on fait honneur à l'antihectique de Potérius.

Mais le soufre lui-même, épuré par la sublimation, et privé par le lavage de tout reste d'acide, est un des plus grands remèdes qui puissent être employés dans le traitement des maladies de poitrine. Est-ce en stimulant sans irritation l'estomac et les intestins, et en augmentant la transpiration cutanée; est-ce par une action directe sur l'organe pulmonaire, qu'il

(1) Quand on ne peut pas se procurer du véritable baume de la Mecque, devenu très-rare, il faut employer le baume sec du Pérou.

le fortifie, et lui imprime un sentiment, pour ainsi dire immédiat, de plus grande aisance? Il est peu nécessaire de se décider en faveur de l'une de ces deux opinions, ou de toute autre que la théorie pourrait suggérer. Mais quoi qu'il en soit de la cause ou du moyen, les effets sont constans, et je ne balance pas à regarder le soufre comme le tonique spécial du poumon. Ce qui me ferait penser qu'il agit sur lui d'une manière directe, c'est qu'employé en fumigations, il m'a paru conserver presque toute son efficacité. Je le fais fondre sans inflammation, et le malade en respire la vapeur. Le vase de fer qui le contient doit être d'autant moins échauffé que la sensibilité du poumon est plus grande. J'emploie aussi de la même manière les baumes naturels, et de préférence le benjoin. On les fait fondre de la même manière sur une pelle chauffée médiocrement : avec cette précaution l'odeur en est agréable, et n'irrite point la gorge. On renouvelle l'opération de temps en temps; et le malade peut, autant que le médecin le juge à propos, vivre dans une atmosphère parfumée de cette bienfaisante vapeur.

Combiné avec l'hydrogène, le soufre est entraîné par ce gaz dans une transformation en fluide élastique aérien; et, sous cette forme, il se mêle facilement à l'eau. Les eaux hydrosulfurées, naturelles ou artificielles, manifestent une partie des propriétés du soufre : elles raniment les fonctions de l'organe cutané; les sels que tiennent en dissolution celles que prépare la nature, augmentent leur action sur tout le systême abdominal; et la petite quantité de fer que quelques-unes contiennent en outre, rend leurs effets toniques plus durables et plus marqués; mais c'est dans les dispositions catarrhales chroniques, et dans l'état habituel de faiblesse du poumon, soit idiopathique, soit secondaire et dépendant de celui des viscères du bas-ventre, qu'elles fournisssent les plus puissans et les plus utiles secours.

On abuse étrangement aujourd'hui de l'opium, dans plusieurs parties de l'Europe, pour le traitement d'une grande quantité de maladies. Un systême qui les ramène toutes à deux chefs, dont les caractères sont ou paraissent si faciles à saisir, ne pouvait manquer, indépendamment

de ses vices fondamentaux comme théorie, d'introduire dans la pratique les plus funestes abus, en dispensant les médecins de presque toute observation (1). Mais il ne faut pas faire rejaillir sur ce remède le blâme mérité par quelques-uns de ceux qui l'emploient. L'opium est assurément un des plus efficaces et des plus utiles moyens que la nature ait fournis à la médecine : on produit par lui des effets qu'on ne pourrait obtenir d'aucune autre manière. Il est particulièrement utile dans les catarrhes aigus ou chroniques ; mais il a besoin d'être employé par un médecin prudent. Sydenham lui-même y fut trompé dans le traitement d'une fièvre catarrhale : cet immortel praticien avoue, avec sa candeur ordinaire, qu'il le donna trop tôt, ainsi que les toniques excitans auxquels il l'associait

(1) Tant que les praticiens observent attentivement, il importe peu qu'ils adoptent tel ou tel système. Tous les systêmes ont eu de bons praticiens ; mais ceux qui favorisent la paresse, trop naturelle à l'homme, et qui nourrissent cette présomption opiniâtre, que les idées générales, faciles à saisir, inspirent toujours à leurs adeptes, ceux-là sont très-dangereux, sur-tout dans un art qui ne se perfectionne que par l'étude attentive, et reprise cent fois, d'une foule d'objets particuliers.

ordinairement dans les cas analogues, avec beaucoup de jugement et de tact.

Peut-être cette heureuse association est-elle la véritable cause des étonnantes propriétés de la thériaque, qui, dans plusieurs maladies de la poitrine, et dans un plus grand nombre encore de maladies de l'estomac, ne peut être remplacée par aucun autre remède. En voyant la liste des drogues qui entrent dans la composition et la préparation sans méthode de ce remède, on ne peut que sourire de l'ignorance pharmaceutique qu'il suppose dans son premier auteur; et la théorie seule nous inspirerait pour son emploi le dédain le plus juste en apparence; mais au lit des malades, on ne tarde pas à changer d'opinion; et l'on est bien plus étonné des effets, véritablement admirables, que peuvent lui faire produire des mains habiles et expérimentées.

La thériaque est particulièrement utile à la fin des rhumes, quand l'appétit ne se réveille point, et que le sommeil est troublé par la toux; elle convient également toutes les fois que la durée des évacuations catarrhales tient à l'imperfection de la digestion stomachique, et qu'il

s'agit tout ensemble d'achever la coction des crachats, d'en diminuer la quantité, et de ranimer la transpiration insensible.

Nous avons dit que les rhumes légers se guérissent ordinairement d'eux-mêmes, et qu'ils n'exigent que quelques petites précautions et beaucoup de sobriété. Quoique je sois très-éloigné de partager l'opinion des médecins qui regardent le vin comme une espèce de poison, j'ai constaté, par une suite nombreuse d'observations, qu'il est presque toujours nuisible dans les rhumes; les vins acides y produisent surtout de mauvais effets. Il est vraisemblable que c'est en augmentant la disposition à ce qu'on appelle les *aigreurs*, qui se manifeste alors dans l'estomac après les repas les moins copieux. Quand l'habitude a rendu le vin nécessaire à la digestion, il faut dans les rhumes préférer les vins amers ou sucrés, ou ceux qui contiennent beaucoup de parties extractives et d'esprit, sauf à les étendre les uns et les autres dans la quantité d'eau qu'ils peuvent exiger pour ne pas agir trop vivement sur le système nerveux.

Les rhumes violens méritent toujours de l'at-

tention, particulièrement chez les personnes dont la poitrine est faible, qui digèrent imparfaitement, ou qui sont sujettes à des répercussions subites de la transpiration, à des engorgemens des glandes, à des douleurs rhumatismales et goutteuses. Chez les vieillards ils sont presque toujours graves, ou du moins menaçans : la moitié peut-être des personnes qui parviennent à un grand âge périssent de catarrhes opiniâtres ou négligés.

Le rhume a une odeur particulière, très-facile à reconnaître quand on l'a remarquée une fois; mais qu'il n'est pas plus possible de décrire que toute autre sensation directe. Dans les rhumes légers elle est faible; elle est forte dans ceux qui sont violens. Les rhumes violens sont presque toujours contagieux; ils paraissent l'être d'autant plus que leur odeur est plus vive et plus marquée. Je n'ignore pas qu'on refuse en général d'admettre le caractère contagieux des rhumes, mais une multitude d'observations ne me laissent aucun doute à ce sujet (1).

Au reste, la dyssenterie, qui n'est elle-même

(1) M. Chavassieu d'Audebert, qui a publié l'année dernière

qu'une affection catarrhale des intestins, se propage bien certainement par la contagion; quand l'irritation se trouve portée à un certain degré, il suffit pour la contracter immédiatement, de sentir de près l'odeur des déjections du malade; et j'observe que, dans cette odeur, lorsque le faible degré du mal permet qu'on la puisse étudier assez attentivement, on retrouve, au milieu de plusieurs autres odeurs qui la compliquent, celle du rhume, ou de l'affection catarrhale de la membrane muqueuse du nez, de la gorge, etc.; et j'ajoute que j'ai fait la même remarque sur les urines des personnes attaquées de catarrhes de la vessie; j'ai cru y reconnaître distinctement, à travers leur impression ammoniacale, cette même odeur particulière, dont l'examen soigneux des rhumes m'avait donné la première notion. Tout me porte même à penser que les maladies contagieuses développent cette propriété, par le moyen de particules odorantes exhalées du foyer, et qui remplissent autour de lui l'atmosphère, mais à des distances beaucoup

un bon écrit sur les effets de l'humidité, paraît être dans la même persuasion.

plus petites qu'on ne le croit communément; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ces odeurs ne sont pas toujours très-désagréables, ou que du moins leur puanteur n'est aucunement proportionnelle à leur danger.

Ce n'est pas seulement l'haleine des malades, ce sont aussi les humeurs évacuées par les crachats, ou celles du nez qu'entraînent les éternuemens, qui font sur l'odorat une impression particulière; mais cette dernière impression n'est pas la même que celle de l'haleine. Plus le rhume est violent, plus les humeurs sécrétées sont abondantes, âcres et tenues; leur odeur est alors si remarquable, qu'elle frappe le malade lui-même. Si l'on présente au feu les linges qu'elles ont imbibés, il s'en exhale une vapeur comme sulfureuse, dont ils conservent encore la trace, même lorsqu'ils sont entièrement secs. J'ai connu des individus très-sujets aux rhumes, qui avaient appris à leurs dépens à distinguer ces odeurs, et qui fuyaient par instinct ceux qui leur en faisaient éprouver la plus fugitive impression. J'ai connu entre autres une femme d'une sensibilité très-vive, à qui le

voisinage d'une personne enrhumée communiquait aussitôt un léger sentiment de froid.

Nous avons déjà dit que la saignée est moins souvent qu'on ne le pense nécessaire dans les affections catarrhales ; or, elle y est toujours nuisible lorsqu'elle n'y est pas nécessaire. Quand on croit devoir en faire usage, il faut l'employer au début et sans délai ; mais soit qu'on l'ait jugée convenable, soit qu'on ait rejeté ses indications, si fréquemment équivoques alors, les vues du médecin, passé les premiers temps, doivent se tourner d'un autre côté.

On est en général très-occupé de diminuer l'âcreté de la pituite, l'irritation de la toux (1), les picotemens de la gorge ; et, pour cet objet, on prodigue les locks huileux et mucilagineux, les sucs de fruits doux épaissis, et les pâtes amylacées ; mais tous ces moyens ont l'incon-

(1) La violence de la toux est, à la vérité, quelquefois si grande, que la rupture des vaisseaux de la tête paraît inévitable ; et l'âcreté de la pituite excite de si vives convulsions dans le larynx et dans tout le poumon, que les malades semblent près de périr suffoqués. J'en ai vu qui se levaient tout-à-coup sur leur séant, et qui même s'élançaient de leur lit, pour chercher à retrouver debout la respiration qui leur échappait.

vénient grave d'engluer et de fatiguer l'estomac, d'augmenter les aigreurs auxquelles il est alors si disposé; en un mot, leur usage, ainsi que celui des boissons adoucissantes, dont on abuse avec tant d'indiscrétion, ne m'a guère paru avoir d'autre effet que celui de retarder la coction des rhumes, et quelquefois de les renouveler : car je ne crains point d'assurer, contre l'opinion commune, que les boissons abondantes et tièdes sont toujours nuisibles dans les affections catarrhales, à moins qu'elles ne soient impérieusement exigées comme stimulant ou véhicule d'une sueur halitueuse et critique, que l'on croit devoir soutenir pendant quelque temps.

Mais un remède presque toujours utile, et sur lequel on est souvent obligé d'insister, ce sont les vomitifs. Dans les affections catarrhales opiniâtres, on y revient plusieurs fois avec succès. La coqueluche, qui est un catarrhe stomacal et convulsif, exige ordinairement leur répétition, à dose convenable pour produire le vomissement, et leur continuation pendant les intervalles, à la faible dose qui suffit pour exciter la

nausée. Les vomitifs, les opiatiques, les toniques, composent le traitement de la coqueluche; les incisifs les plus puissans, employés en Angleterre et en Allemagne, ne m'ont jamais paru nécessaires dans notre climat de Paris et de ses environs. Quoique des hommes dignes de confiance aient préconisé les grands effets des cantharides pour le traitement des coqueluches rebelles, je n'ai jamais osé, je l'avoue, en faire usage dans une maladie où prédomine le caractère convulsif. Les vésicatoires y conviennent quelquefois, mais c'est moins comme évacuans que par la propriété dont ils jouissent quand ils sont employés avec sagacité, de déplacer les spasmes, en établissant dans le systême de nouveaux points d'irritation et de nouvelles directions de mouvemens (1).

Mais l'affection catarrhale dans laquelle les vésicatoires produisent les effets les plus prompts et les plus sûrs, est celle qui porte sur la gorge, soit que le larynx, ou le pharynx, ou tous les

(1) Dans le catarrhe stomacal, des médecins distingués disent avoir employé avec beaucoup de succès l'eau de chaux; je n'en ai jamais fait usage dans ce cas.

deux à-la-fois, y soient intéressés; c'est en un mot dans l'angine catarrhale. Dans l'angine inflammatoire, l'application des rubéfians externes n'est utile que lorsqu'on l'a fait précéder par les saignées convenables; mais cette espèce est bien moins commune que ne le pensent beaucoup de personnes, qui prennent l'irritation et la rougeur du fond de la gorge pour des signes toujours certains d'inflammation. Le fait est qu'on guérit bien plus d'angines par les vomitifs que par les saignées, dont l'imprudente répétition a fait plus d'une fois dégénérer les aphtes en ulcères gangreneux. Dans les angines catarrhales, si les vomitifs n'emportent pas ou ne diminuent pas notablement l'embarras et la douleur, il faut sans tarder appliquer un ample vésicatoire sur le devant de la gorge. J'ai souvent employé ce moyen, et je puis en garantir l'efficacité. Quand la disposition catarrhale est profonde, on trouve quelquefois dans la cloche élevée par l'action des cantharides une quantité considérable de flocons glaireux, semblables à ceux que présente le pus incomplet fourni par les glandes en fonte et par les ulcères des scrofuleux : il

est alors convenable d'entretenir la suppuration pendant deux ou trois jours; mais hors ce cas, du moment que les cantharides ont produit leur effet, on peut panser la plaie superficielle avec le cérat, et hâter immédiatement sa guérison.

Lorsque dans le traitement des affections catarrhales de la poitrine on a lieu de croire qu'un rhumatisme déplacé les complique et les aggrave, il faut, si l'on ne juge pas la saignée nécessaire, se hâter d'appliquer le vésicatoire sur le point qu'occupe particulièrement la douleur ou l'oppression. Il est d'autant plus pressant de recourir à ce remède, que le malade est plus âgé ou d'une constitution plus faible : car s'il est jeune et fort, rarement peut-on se dispenser de la saignée; et les applications révulsives, telles que celles de la moutarde et des autres irritans, aux pieds, doivent presque toujours alors précéder l'emploi des moyens de dérivation. Je vais citer un exemple du premier cas, parce qu'il présente une observation curieuse, également digne de l'attention des physiologistes et des praticiens.

Dans l'hiver de 1803 à 1804, pendant l'épidémie catarrhale qui le termina, je fus appelé pour un respectable vieillard, mon voisin à Auteuil. On me dit qu'il était dans le plus pressant danger : quoique je fusse malade moi-même, je me rendis chez lui sur-le-champ. Il avait eu, dans le précédent automne, une vive attaque de rhumatisme, et il en était incomplètement guéri. Je savais cette circonstance. En approchant de son lit, je le trouvai dans un état d'oppression extrême : il pouvait à peine articuler; son visage était abattu; et le calme mélancolique et recueilli de ses yeux m'annonça qu'il attendait tranquillement sa fin. Il me dit d'une voix entrecoupée qu'il avait un poids de mille livres sur la poitrine; qu'il la sentait pressée comme dans un étau. Son pouls était intermittent; sa respiration devenait stertoreuse, et faisait en sortant battre les ailes du nez. Je lui fis appliquer un immense vésicatoire sur la poitrine, et donner de petites doses de kermès dans une infusion de bouillon blanc. Le lendemain matin on me fit dire qu'il était beaucoup mieux, et qu'il avait dormi pour la

première fois depuis plusieurs jours. Je n'en fus point étonné; mais voici ce qui parut remarquable au chirurgien qui le soignait conjointement avec moi : en ouvrant la cloche du vésicatoire qui occupait presque toute la partie antérieure de la poitrine, il la trouva remplie d'une gelée tremblante, de la consistance et de la couleur de celle de corne de cerf, et parfaitement semblable à celle que les vésicatoires font transsuder quelquefois des articulations attaquées de rhumatisme, ou de la cuisse et de la jambe dans l'*ischias nervosa*, traitée suivant la méthode de Cotumnius.

On rencontre quelquefois dans la pratique une espèce de disposition catharrale de l'estomac qui mérite d'être observée et traitée avec beaucoup d'attention : elle est caractérisée par le vomissement d'une matière limpide et tenace, analogue à celle que les anciens ont décrite sous le nom de *pituite vitrée*. Cette matière est plus pesante que les simples glaires, mais elle est plongée dans un fluide écumeux et léger. L'un et l'autre sont à-peu-près sans goût et sans odeur pour le malade; ils n'ont pour l'obser-

vateur que l'odeur du suc gastrique, qui sans doute s'y trouve mêlé en quantité plus ou moins considérable. La présence de cette humeur dans l'estomac y produit, non des douleurs vives, mais un pénible sentiment de pesanteur et de froid ; il est accompagné d'une toux sèche et légère, qui, par sa persistance, altère à la longue le poumon, et se termine par une véritable phthisie. Parvenue à ce terme, mon maître Dubrueil la traitait par des remèdes appropriés à son caractère primitif : il tenait le malade dans un état de nausée continuelle pendant plusieurs jours, au moyen de petites doses d'ipécacuanha fréquemment répétées ; il le faisait ensuite vomir à plusieurs reprises, et complétait la curation par l'usage long-temps prolongé des eaux sulfureuses, et par l'exercice du cheval. Tel est le traitement par lequel il avait guéri plusieurs fois cette espèce particulière de phthisie, déjà parvenue à son troisième période. Vraisemblablement c'est la même que le charlatan cité par Cullen guérissait en Ecosse par l'emploi réitéré des vomitifs.

Pour moi, je n'ai eu l'occasion de traiter que

la disposition catharrale qui la prépare et la détermine, et je l'ai fait par la même méthode, avec un entier succès. Mais comme cette disposition est ordinairement très-opiniâtre, les malades ont été obligés de faire un long usage de bols où entrent l'ipécacuanha, la gomme ammoniaque, le baume sec du Pérou, et une petite quantité d'opium.

Mon désir et mon intention formelle de rendre cet écrit très-court, comme l'annonce son titre, m'a forcé d'en présenter les vues d'une manière sommaire, et d'écarter, avec le même soin qu'on pourrait mettre à les saisir, les développemens qui s'y présentent à chaque pas : je n'ai sur-tout fait qu'indiquer l'esprit des traitemens, et les remèdes particuliers qui m'ont paru y produire les effets les plus utiles et les plus sûrs, sans m'arrêter à tracer aucune de ces formules auxquelles le charlatanisme d'un côté et l'ignorance de l'autre attachent tant de prix. L'application de ces remèdes doit être toujours déterminée et dirigée par un médecin prudent. Selon moi les ouvrages de pratique ne doivent être faits que pour les praticiens :

ceux qui ont pour objet de la mettre à la portée de tous les lecteurs ont causé des maux infinis ; je n'en excepte pas même celui de Tissot. Les personnes qui n'ont aucune connaissance de la médecine, et qui veulent se traiter elles-mêmes ou traiter les autres d'après des livres, auraient souvent sujet de déplorer leur dangereuse présomption si elles savaient toujours en reconnaître les effets. Ce sont particulièrement les dames charitables, qui devraient bien se dispenser d'administrer aux pauvres et aux malades d'autres secours que ceux d'un meilleur bouillon, d'une meilleure chambre, d'un meilleur lit. Le pauvre sain a besoin de travail ; malade, il a besoin d'être tenu plus chaudement, plus proprement, et soutenu par une nourriture plus restaurante et plus saine. Quand on ne peut pas leur procurer un médecin habile, on doit, comme le dit Sydenham avec toute l'autorité de son nom, se borner à les alimenter, et non prendre sur soi de les médicamenter.

Je n'entrerai donc point dans de plus grands détails sur le traitement des différens cas dont

j'ai parlé ci-dessus : ce ne sont pas les formules qui manquent au praticien judicieux ; ce sont les indications justes pour leur application dont il a souvent besoin.

Voulant éviter la répétition de ce qui se trouve par-tout dans les livres, il ne me reste maintenant qu'à indiquer le régime préservatif, qui me paraît convenir le mieux dans les dispositions catarrhales : c'est ce que je vais faire encore en peu de mots.

Les dispositions catarrhales sont quelquefois héréditaires : on les voit se reproduire dans la même famille, et se caractériser par les mêmes phénomènes, jusqu'à la troisième et à la quatrième génération. Elles semblent en quelque sorte naturelles aux enfans : des digestions incomplètes engendrent cette grande quantité d'humeurs muqueuses dont tous leurs organes sont comme imbibés. Les vieillards sont tourmentés de pituites gutturales, de rhumes et de fluxions : ils meurent souvent étouffés par des catarrhes aigus ou chroniques, dont le principe vivant n'a pas chez eux la force de cuire et d'évacuer la matière. Dans l'âge consistant, les

dispositions catarrhales dépendent ordinairement de la faiblesse des digestions, de l'inertie de la bile, du défaut d'énergie, ou de l'irrégularité qui s'est introduit dans les fonctions de l'organe extérieur. Rien ne les produit aussi directement et ne les entretient d'une manière aussi efficace que la répercussion fréquente de la transpiration insensible.

Les dispositions catharrales sont plus ou moins graves, suivant l'âge de l'individu, son tempérament et l'état de ses organes, sur-tout de ceux de la poitrine. Chez les enfans, la propreté, l'attention à tenir leurs berceaux et leurs lits bien secs, à ne point leur donner d'alimens visqueux, et de temps en temps quelques petites doses de sirop d'ipécacuanha et de quinquina, suffisent pour remédier à cette inertie glaireuse qui se manifeste dans leurs humeurs. Les rhumes les plus simples des vieillards ont toujours besoin d'être attentivement surveillés. Dans l'âge consistant, les catarrhes, même les plus violens, ne deviennent guère immédiatement dangereux que par leur complication avec des fièvres graves ; mais

leurs suites n'en sont pas moins souvent funestes, par la nature des maladies qu'ils déterminent et laissent après eux.

Pour combattre utilement les dispositions catarrhales, il faut avant tout maintenir dans leur action naturelle les forces de l'estomac, et corriger les vices des digestions par les moyens appropriés aux diverses circonstances; il faut soutenir la transpiration insensible, et solliciter presque habituellement l'action de l'organe cutané, soit par les gilets de flanelle, soit par des frictions sèches faites sur tout le corps, soit enfin par un exercice doux, ce qui vaut encore bien mieux. Les sujets faibles doivent avoir soin d'être suffisamment vêtus, surtout aux approches et à la fin de l'hiver. Ils doivent se garantir particulièrement des froids humides. Sydenham avait bien raison de regarder les froids de l'automne et du printemps comme très-pernicieux, et d'assurer que le glaive faisait périr moins de monde que la paresse à prendre, et sur-tout la précipitation à quitter, les habits d'hiver. Il est indispensable, malgré l'opinion de Jean-Jacques, de bien

couvrir les enfans : on n'habitue jamais au froid ceux qui sont nés faibles, en les y exposant presque nus, comme je l'ai vu faire par quelques parens à idées systématiques; et les enfans les plus forts ont eux-mêmes besoin d'être suffisamment couverts quand ils ne sont pas en mouvement. Dans l'éducation physique d'Emile, il y a d'excellentes choses : mais il y a des erreurs dangereuses que le respect justement attaché au nom de l'auteur ne doit pas nous empêcher de relever. Je mettrais encore de ce nombre, son opinion sur l'usage de la viande et du vin, dont sans doute les enfans vigoureux peuvent se passer ; mais qui le plus souvent, et je l'atteste après un nombre infini d'observations, tient lieu de tous les toniques les mieux indiqués. Il est particulièrement utile chez la plupart des enfans plus faibles, soit pour hâter le développement de leurs forces naissantes et modérer leur excessive mobilité, soit pour retarder l'explosion précoce et funeste de leurs facultés intellectuelles et morales, qu'il faut s'efforcer de retenir dans l'enfance, jusqu'au temps de leur véritable maturité.

On connaît l'influence qu'exercent les uns sur les autres les organes de la génération et ceux de la poitrine ; c'est dans le temps de la plus grande activité des uns, que les autres sont le plus exposés à certaines maladies particulières, et que ces maladies sont le plus dangereuses. Dans la jeunesse, la phthisie pulmonaire, c'est-à-dire plusieurs de ses variétés, sont bien plus menaçantes, et leur cours est bien plus rapide qu'à aucune autre époque de la vie.

D'un autre côté, le systême lymphatique exerce sur le systême pulmonaire une action très-étendue et très-marquée. Les affections des glandes influent toujours plus ou moins sur celles du poumon ; et dans les derniers temps de la phthisie, l'état de fonte du poumon se fait ressentir au systême glandulaire, jusqu'au point d'occasionner quelquefois de vrais bubons, sans qu'il y ait eu précédemment aucun symptôme vénérien.

Ainsi donc, c'est dans la jeunesse ; c'est aussi lorsque le systême lymphatique ou glandulaire présente des signes d'affaiblissement dans ses

fonctions ; c'est sur-tout lorsque cet affaiblissement se manifeste par des éruptions susceptibles d'être facilement répercutées, qu'il faut surveiller attentivement les dispositions catarrhales chroniques ; car si leur durée et la répétition des rhumes altèrent infailliblement les forces du poumon et précipitent la mort chez les vieillards, elles peuvent à chaque instant, et d'une manière très-rapide, se transformer en phthisie chez les jeunes gens. L'usage des eaux sulfureuses et l'exercice du cheval sont les moyens les plus efficaces de prévenir ce funeste changement. On peut aussi quelquefois employer des fondans doux, pour évacuer les glaires de l'estomac, ranimer la transpiration, et hâter la coction des rhumes légers ; mais, je le répète, la sobriété, dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, est une précaution qui remplit souvent toutes les vues, et sans laquelle on emploierait en vain les remèdes les plus puissans.

Les praticiens observent que la phthisie laryngée ou trachéale, si rare autrefois que la première description exacte en a été faite par

Morgagni (1), est maintenant très-commune, et le devient chaque jour de plus en plus. Je ne fais pas difficulté de l'attribuer à l'audacieuse imprudence avec laquelle les charlatans et les médicastres emploient les préparations mercurielles salines, sur-tout celle qui porte le nom de *sublimé corrosif* (muriate suroxigéné de mercure). D'ailleurs, cette maladie étant contagieuse, même dans les premiers temps, elle doit se propager avec une promptitude et une facilité funestes, dont il est inutile d'expliquer les raisons.

Bien loin que la phthisie trachéale soit particulièrement propre à la jeunesse, comme plusieurs autres espèces de consomption pulmonaire, il paraît au contraire qu'elle attaque plus fréquemment les personnes d'un âge mûr ; et qu'elle est d'autant plus dangereuse, qu'elle parcourt d'autant plus rapidement ses périodes, que le malade est plus avancé en âge. En général, cependant, elle s'annonce long-temps d'avance, et sa marche est tardive ; quelques-

(1) Il paraît néanmoins qu'elle a été connue des anciens, notamment d'Hippocrate et d'Aëtius.

uns même de ses symptômes, tel que l'altération de la voix et les aphtes, qui ne se montrent que dans les derniers temps des autres phthisies, la précèdent d'un intervalle de temps assez long pour qu'on puisse la prévenir, ou du moins la combattre avec succès. Mais elle est sujette à des rechutes ; et il est assez rare qu'on la guérisse radicalement. J'ai connu un vieillard de quatre-vingt-dix ans, qui, dans le cours de sa vie, en avait eu plusieurs attaques menaçantes, et qui toujours en avait arrêté les progrès par le seul emploi de la fleur de soufre. Il usait souvent de ce remède dans sa dernière vieillesse, par une sorte de reconnaissance ; et pour combattre la disposition catarrhale qui lui en était restée, il alternait ce remède, tantôt avec l'opium, et tantôt avec le quinquina. L'opium, à dose faible, prévenait les assoupissemens profonds auxquels il était sujet, et qu'il regardait comme dangereux. J'ai fait depuis la même remarque sur d'autres vieillards : la transpiration se répercute facilement chez eux ; et leurs habitudes catarrhales empêchent que l'organe extérieur ne conserve, dans ce déclin des forces

internes, son énergie et son activité. Or, le dérangement des fonctions de cet organe porte en général au sommeil, comme si la nature, par un calcul sage, provoquait alors à dessein celle de ses fonctions qui ramollit directement la peau et ramène au-dehors les mouvemens concentrés vers l'intérieur. Les assoupissemens des vieillards tiennent donc fréquemment à des répercussions subites, ou à des vices de la transpiration; et l'opium reveille alors l'individu en le ranimant : ce qui du reste n'a point de rapport avec le trait souvent cité de Rivière; car ce médecin ne réveilla son malade, au moyen de l'opium, que parce que le remède opéra comme fébrifuge, et coupa l'accès d'une fièvre pernicieuse qui causait l'assoupissement.

Morgagni conseillait, dans les menaces de phthisie trachéale ou laryngée, de garder la chambre, d'y respirer constamment des vapeurs balsamiques, et d'user à l'intérieur de pastilles composées avec les baumes qu'il faisait dissoudre et empâter dans quelque matière mucilagineuse. Les fumigations et l'usage interne des baumes sont très-utiles alors : mais il n'en

est pas de même de la privation d'exercice et d'air frais ; elle y est au contraire fort nuisible. Ce qui m'a constamment réussi le mieux dans le traitement de cette maladie, c'est (outre l'emploi de balsamiques sous différentes formes) l'application d'un vésicatoire volant à la partie antérieure du cou, les sucs des plantes crucifères ou tétradynames, les eaux sulfureuses, et l'exercice du cheval.

Les aphtes sont une maladie propre aux membranes muqueuses (1) ; ils accompagnent plusieurs de celles dont nous venons de parler, mais ils n'exigent de soins particuliers que lorsqu'ils sont ou menacent de devenir gangreneux. En géneral, ils suivent le sort de la maladie principale dont ils dépendent : ils sont quelque-

(1) Les aphtes paraissent être une dégénération particulière du tissu de ces membranes : ils ne sont dangereux par eux-mêmes que lors qu'ils sont nombreux et serrés. Alors ils interrompent quelquefois toutes les fonctions digestives, et dégénèrent par l'affaiblissement de l'individu. On les traitait autrefois, ainsi que les maux de gorge, dont ils sont si souvent une complication, par la méthode astringente et répercussive. Cette méthode est en général suspecte, et plus d'une fois elle a produit les effets les plus fâcheux Sebastianus Nasius, cité par Barthez, en rapporte un exemple frappant.

fois le symptôme dominant d'une fièvre très-dangereuse. (Voyez les dissertations de Kettelaër et de M. Auvity sur ce sujet.)

On s'attend peut-être à trouver ici quelques remarques sur l'asthme et sur le catarrhe suffoquant ou férin, mais ni l'un ni l'autre n'appartient aux affections catarrhales : l'un par son caractère périodique, et tous deux par leur nature convulsive, doivent être rapportés aux maladies de l'organe nerveux. Pour dire des choses un peu satisfaisantes sur cette matière, il faudrait entrer dans un nouveau systême d'idées; il faudrait sur-tout pouvoir le faire avec quelque étendue : et j'ai déja passé les bornes que je m'étais imposées en commençant cet écrit.

Je le termine donc, en faisant de sincères vœux pour que sa lecture puisse être de quelque utilité. Au milieu de tant de livres qui glacent d'effroi les plus intrépides lecteurs, ce but est le seul qui puisse faire prendre encore la plume à un homme sensé : et quand on n'a, comme moi, que peu à dire, on doit le faire en peu de mots.

FIN.

[illegible]